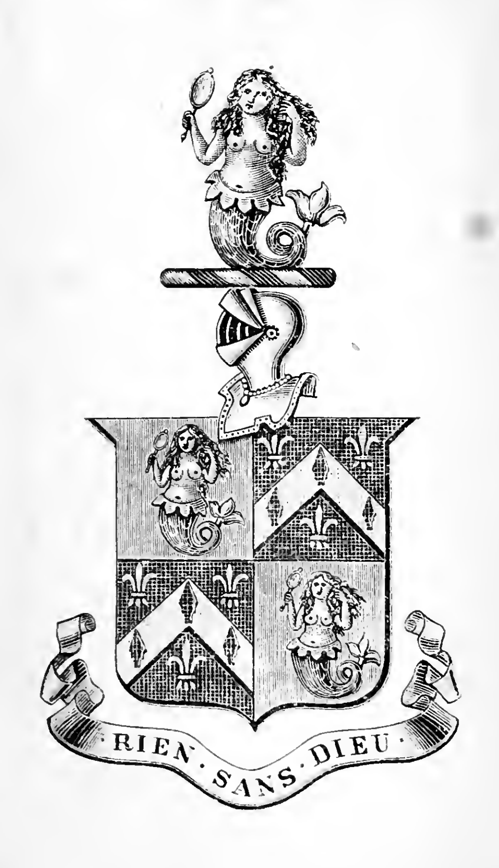

3 1761 07293615 6


RIEN · SANS · DIEU

Anthon Bakels 15 50

Amsterdam

LES

# SAINTS DE L'ISLAM

## LES SAINTS DU TELL

SOUS PRESSE

# LES SAINTS DE L'ISLAM

## LES SAINTS DU SAHRA

1 *vol. in*-12.

Lons-le-Saunier. — Imp. J. Mayet et Cie, rue St-Désiré, 20. — 6175-81.

LES

# SAINTS DE L'ISLAM

## LÉGENDES HAGIOLOGIQUES & CROYANCES ALGÉRIENNES

PAR

**Le Colonel C. TRUMELET**

Officier de l'Instruction publique, membre de la Société des Gens de Lettres,
de la Société historique algérienne,
de la Société languedocienne de Géographie, etc.

---

## LES SAINTS DU TELL

« Il n'y a pas jusqu'aux légendes qui
« ne puissent nous apprendre à connaître
« les mœurs des nations. »

VOLTAIRE.



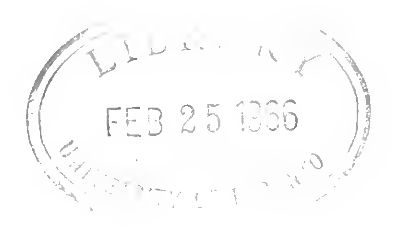
PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1881


FEB 25 1966

Au très élevé, très honorable, très considérable, très docte, très juste, très respectable;

A la seigneurie des hommes excellents;

Au savant des choses du passé de l'Islam;

A la mine des connaissances rares;

A l'illustre et très glorieux parmi les hommes de guerre;

A celui que Dieu a fait marcher dans la voie des brillantes actions;

A celui dont le jugement est droit, la main sans cesse ouverte, et dont le nom restera toujours célèbre;

A celui qui possède les qualités les plus précieuses, et qui a atteint par elles les degrés éminents;

A celui qui est la gloire des hommes considérables;

A celui qui a exercé, pendant de longues années, le commandement sur les populations musulmanes de l'Afrique occidentale, ainsi que sur celles de l'Afrique septentrionale, populations diverses sur lesquelles Dieu lui a toujours donné la victoire;

Au chef très rare et très fortuné que Dieu a favorisé dans les combats contre les barbares envahisseurs de son pays;

Au Grand-Chancelier de l'Ordre national de la Légion-d'Honneur,

Au Général de division **FAIDHERBE**.

Que Dieu l'augmente en gloire, le fortifie, le garde, et lui accorde son secours tout puissant !

Qu'il prolonge son séjour en cette vie, et qu'il épuise sur lui les trésors de ses bienfaits !

Qu'il lui donne son aide, et éternise sa mémoire et la trace de son passage sur cette terre !

Et le salut complet, parfumé de musc et d'ambre, et l'hommage respectueux de la part du très humble,

L'Ecrivain de ce livre,

**Colonel C. TRUMELET.**

Valence, le 16 août 1880.

---

# INTRODUCTION

> « Ils ont conservé ce qu'ils ont trouvé dans
> « l'Eglise ; ils ont enseigné ce qu'ils ont appris ;
> « ils ont laissé à leurs enfants ce qu'ils avaient
> « reçu de leurs pères »
>
> SAINT AUGUSTIN.

Nous avons pensé qu'il ne serait pas sans intérêt, au point de vue de l'étude de l'Algérie, de réunir et de publier les légendes que nous avons recueillies nous-même, et celles que nous avons empruntées à ceux des écrivains algériens qui se sont occupés des choses de ce pays. En effet, ce côté des mœurs indigènes n'avait point encore été étudié comme il le mérite ; il y avait là une riche et abondante mine à exploiter, et nous avons entrepris d'en être le mineur. Les longues années que nous avons passées au milieu des indigènes de l'Algérie, les commandements que nous avons exercés dans ce pays, un goût très prononcé pour le merveilleux et pour les naïfs récits des enfants du gourbi ou de la tente, nous avaient mis à même de colliger de précieux documents, d'intéressants

renseignements sur le passé et le présent de ces populations encore si peu connues, bien que cependant nous les coudoyions depuis un demi-siècle, quand, bien entendu, leurs besoins les amènent dans nos villes ou sur nos marchés.

Sans doute, ce n'est point chose facile de faire parler les indigènes algériens, surtout lorsque le sujet à traiter tient par quelque côté à leur religion, à leurs croyances, à leurs saints, toutes choses, pour eux, *heuram* ou sacrées, et qu'ils croiraient profaner s'ils s'en entretenaient avec un Chrétien. C'est surtout dans ce cas que l'Arabe se rappelle le proverbe : « La langue est souvent l'ennemie de la nuque. » Aussi ses lèvres restent-elles closes hermétiquement à toute question ayant trait à un sujet religieux, et, particulièrement, nous le répétons, lorsque son interlocuteur n'est pas musulman.

Pourtant, si l'indigène est interrogé par quelqu'un qui appartienne au *Makhzen* (1), au com-

(1) Le *Makhzen* (*) c'est le gouvernement, l'administration ; c'est aussi l'ensemble des fonctionnaires, agents ou employés rétribués par l'Etat.

(*) Nous croyons devoir faire remarquer que, dans la langue arabe comme dans celle des Latins, *toutes les lettres se prononcent*, qu'elles soient dans le courant d'un mot ou à la fin. Nous ajouterons qu'en particulier les articulations M et N, surtout à la fin des mots, n'ayant jamais, en arabe, le son *nasal* et *sourd* que nous leur attribuons, seront toujours prononcées comme si elles étaient suivies d'un *e* muet. Ainsi, les mots *cham*, *dem*, *hamra*, *anseur*, *rahman*

mandement, il répondra; mais il faudra lui arracher les paroles du ventre, et lui poser l'une après l'autre, et catégoriquement, toutes les questions sur lesquelles on voudra être renseigné. Il ne faut pas du tout compter sur son aide, et si, plus tard, vous lui reprochez de ne pas vous avoir dit telle ou telle chose qui semblait découler tout naturellement de la question, il vous répondra avec beaucoup de flegme : « Mais tu ne me l'as pas demandé. » Quelquefois, surtout lorsqu'il s'agit d'un renseignement qui touche à quelque point de croyance, certains indigènes feront les esprits forts ; ils iront jusqu'à hasarder quelque plaisanterie timide sur les choses réputées sacrées, et ce n'est qu'après leur avoir reproché sérieusement leur impiété, et les avoir convaincus que vous-même êtes un parfait Croyant, qu'ils finiront par vous renseigner sur ce que vous désirez savoir.

Et cela n'a rien qui doive nous surprendre ; car, avant de répondre à la question la plus insignifiante, l'Arabe, que la méfiance rend très réservé, et qui semble toujours craindre qu'on ne

*makhzen, aïn,* se prononceront *chame (ch* comme dans *chameau), dème, hamera, ânnseur, rahmane, makhzène, aïne.*

Nous ferons la même remarque pour les mots suivants, dont la consonne finale se prononcera toujours ; ainsi, *ouad, oulad, kader, mehadjer, kas, farcs, mat, ouldet, mâdjez,* s'articuleront *ouade, oulade, kadère, mehadjère, kace, farèce, maté, ouldète, mâdjèze.*

lui tende un piége, ne vous donnera jamais sa réponse qu'après vous avoir fait répéter votre demande. Il vous faut donc beaucoup d'adresse, et encore plus de patience, si vous voulez en tirer quelque chose.

Il importe surtout de savoir bien manier la langue arabe, si vous ne voulez vous exposer à vous entendre jeter au nez cette réponse désobligeante : « Je ne comprends pas le français. » Plus tard, quand l'indigène sait à qui il a affaire, il vous comprend toujours ; sa langue se dénoue, et il vous en dira alors plus que vous n'en voudrez connaître ou apprendre, surtout si vous lui laissez prendre la direction de la conversation. Mais, pour en arriver là, il faut, nous le répétons, que votre position d'administrateur ou de commandant militaire vous l'ait mis dans la main ; il faut, en un mot, que, selon l'expression arabe, il soit « sous votre étrier. »

A défaut d'histoire écrite, les indigènes algériens ont la tradition orale, laquelle se transmet plus ou moins fidèlement de génération en génération. Le fond est toujours vrai ; les détails seuls se modifient ou s'altèrent selon le plus ou moins d'imagination du conteur, ou de fidélité de sa mémoire. Pourtant, nous devons reconnaître que la légende, pour ce qui concerne leurs saints, s'est

maintenue assez exacte dans les tribus, et que la fiction même s'y est toujours montrée assez sobre d'interpolations ou de falsifications. Ainsi, vingt indigènes différents vous raconteront absolument de la même manière la légende de leurs saints, et cela s'explique par ce fait que les descendants du bienheureux ont, généralement, conservé, dans leurs archives de famille, des manuscrits biographiques relatifs à ceux de leurs vénérés ancêtres qui ont joui d'une certaine célébrité. C'est de cette façon que la légende a été fixée, et que, par suite, elle ne court point le risque de se voir sérieusement altérer.

L'hagiographie musulmane n'est pas sans présenter quelques points communs avec l'hagiographie chrétienne : un certain nombre de saints se sont, en effet, rencontrés dans l'opération de leurs miracles. Il nous serait difficile de dire de quel côté, s'il y a eu plagiat, se trouve le plagiaire ; ce n'est évidemment là qu'une question de priorité ; mais les Arabes professent, en général, un tel laisser-aller en matière de chronologie, qu'il n'est guère possible de fixer d'une manière exacte — pour un grand nombre, du moins, — l'époque de leur passage ici-bas. Quoi qu'il en soit, il y a quelque chance pour trouver les coupables parmi les saints islamites, puisque les

saints chrétiens sont de beaucoup leurs aînés dans la voie thaumaturgique, et qu'il y avait déjà six siècles que Jésus-Christ avait changé l'eau en vin aux noces de Cana, quand Mohammed s'avisa de fendre la lune en deux, et de faire descendre du ciel une table toute dressée pour Ali et sa famille, qui mouraient de faim.

En écrivant la vie des saints islamites de l'Algérie, nous n'avons pas eu l'intention de refaire, pour eux, ni la « *Legenda aurea* » de Giacomo de Voraggio, cet évêque de Gènes qui vivait au XIII^e siècle de notre ère, ni les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, œuvre immense qui, commencée en 1643, n'est pas encore terminée, bien qu'elle compte déjà une soixantaine de volumes. Non, nous serons beaucoup plus modestes : nous nous bornerons simplement à écrire la vie et les actes des principaux saints dont les précieux restes reposent sur la partie de la terre africaine que nous occupons. Nous laisserons de côté les saints de réputation inférieure, et ceux dont les miracles manqueront d'originalité ou d'intérêt. Nous en ferons autant des *Ouali* (1) auxquels la légende attribue des miracles qui ont été opérés par d'autres bienheureux, ou plutôt nous restituerons

(1) *Ouali*, ami de Dieu, saint.

le fait miraculeux au plus ancien des deux saints. Nous chercherons à mettre la tradition d'accord avec l'histoire, en tenant compte toutefois de la tendance au métachronisme particulière aux indigènes algériens, lesquels placent souvent les événements ou les faits dans un temps antérieur à celui où ils se sont passés. Ainsi, ils commencent souvent un récit par ce préambule : « *Fi 'z-zman er-Roum* (1), — du temps des Roum. » Ils désignent ainsi toute époque antérieure à l'invasion arabe, ou dont ils ne peuvent préciser la date, même approximativement. Du reste, chez eux, nous le répétons, la chronologie est d'une indépendance extrême ; ils n'en ont même aucune idée, et cela est si vrai que, lorsqu'on leur demande leur âge, ils vous répondent invariablement : « Je n'en sais rien, » et d'un air qui semble dire : « Mais comment veux-tu que je sache cela ? » Le fait est qu'on est si jeune à cette époque de la vie.....

Les saints dont nous raconterons les actes datent, pour la plupart, des XV[e] et XVI[e] siècles de notre ère. Quelques-uns remontent plus haut ;

(1) Le mot *Roum* est une expression par laquelle les Barbaresques désignent dédaigneusement les *Chrétiens*. Autrefois, elle s'appliquait aux peuples des empires romains d'Orient et d'Occident, ainsi qu'aux Grecs du Bas-Empire. Le mot *Roumi* signifie proprement un *Grec*, un *Rouméliote*, un *Romain*, mais, plus généralement, un *Chrétien*.

mais ils n'appartiennent pas à la catégorie des missionnaires islamites qui, aux époques précitées, ont été chargés de *koraniser* ou de catéchiser les populations montagnardes de l'Afrique du Nord, et d'ouvrir à l'élément arabe un accès dans les Kabilies entre le Marok et la Tunisie. Les élus de Dieu dont nous allons parler sont donc, pour la plupart, des saints de fraîche date, des saints tout modernes, puisque leur passage sur la terre ne remonte, à quelques exceptions près, qu'à trois ou quatre cents ans au plus; nous en comptons même qui sont nos contemporains ; car, chez les Musulmans algériens, la puissance miraculeuse n'a point cessé encore de se manifester parmi les élus de Dieu. Sans doute, comme partout, elle a beaucoup perdu de son intensité; mais cela tient bien plutôt à cette sorte d'abandon dans lequel le Tout-Puissant semble laisser ses fidèles Croyants, qu'au manque de foi de ses serviteurs. Il est indubitable que les miracles sont plus rares qu'autrefois ; du reste, chez les Chrétiens, on en disait déjà autant au IVe siècle de notre ère, du temps de saint Jean-Chrysostôme, qui répondait à cela fort judicieusement : « C'est, apparemment, qu'ils ne sont plus nécessaires. »

Mais ce n'est pas là l'avis des Mahométans,

lesquels, bien loin encore des principes de la libre-pensée, ne demanderaient pas mieux que le Très-Haut, par lui ou ses délégués, daignât se manifester plus fréquemment. Il est vrai de dire qu'ils s'expliquent très bien cette sorte de délaissement du Dieu unique : ne sont-ils pas en châtiment depuis qu'il a permis que les Chrétiens occupent leur pays, la terre de l'Islam ? et, franchement, il faudrait avoir perdu la raison pour supposer que, dans ces conditions, Dieu va choisir ce moment pour les combler de ses faveurs. Aussi, attendent-ils résignés que le Seigneur leur pardonne, et nous fasse repasser la mer. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, leur foi n'est point morte pour cela, et ils n'ont pas encore besoin d'user du moyen qu'indiquait saint Grégoire-le-Grand pour la raviver : « Pour faire croître la foi, disait ce souverain Pontife, il faut la nourrir de miracles. » Ce ne sont certainement pas les Islamites qui auraient la témérité de se poser, comme J.-J. Rousseau, cette question impie et injurieuse pour le Tout-Puissant : « Dieu peut-il faire des miracles? » — « Par Dieu! ne manqueraient-ils pas de répondre à l'homme de Genève, il est incontestable que celui qui peut faire peut défaire. »

Quoiqu'il en soit, la foi musulmane est encore

dans toute sa force parmi les enfants du Prophète, et si Dieu se fait de plus en plus rare, et cela à leur grand regret, il n'en fait pas moins, de temps à autre, sentir sa bienfaisante main par l'intermédiaire des saints marabouts dont les restes précieux reposent au milieu d'eux.

Mais, avant d'aller plus loin, disons ce qu'on entend par l'expression *marabout*. Ce mot vient du verbe arabe *rabath*, qui signifie *attacher*, *lier*, *retenir*, *emprisonner*, et qui, à la 3e forme, fait *mraboth*, c'est-à-dire *attaché, lié*, *retenu*, *emprisonné*. Le mot *marabout* a donc absolument le sens de notre vocable *religieux*, lequel vient du verbe latin *religare*, *lier, attacher,* d'où dérive *religio,* qui se traduit par « *ce qui attache* ou *retient* (au figuré), *lien moral*, *obligation de conscience*, *attachement au devoir*, *lien qui rattache l'homme à la Divinité*. Le marabout est donc l'homme qui est *lié*, *fixé*, *attaché* aux choses divines ; il est emprisonné — et il n'en doit jamais sortir — dans la règle de conduite que lui trace le Livre descendu du ciel (le Koran) pour fixer définitivement les limites du licite et de l'illicite. Le marabout c'est l'homme spécialement voué à l'observance des préceptes du Koran ; c'est le conservateur de la loi musulmane dans toute son intégrité ; c'est enfin l'homme que la prière, les

bonnes œuvres, la vie ascétique et contemplative ont rapproché de la Divinité; car la religion mahométane, qui a tout emprunté aux religions juive et chrétienne, a eu aussi ses ascètes, ses anachorètes, et, plus tard, ses moines ou cénobites, et les austérités, les macérations, les mortifications de ses saints laissent bien loin derrière elles celles auxquelles se soumettaient les vieux prophètes d'Israël, lesquels, pour fuir la société des hommes, se retiraient dans les montagnes et dans les déserts, et ces solitaires chrétiens, les Paul de Thèbes, les Antoine, les Palamon, les Pacôme, qui, dans les III[e], IV[e] et V[e] siècles de notre ère, peuplèrent la Thébaïde désertique.

Chez les Mahométans, la vie cénobitique date des premières années de l'hégire, et du temps même du prophète Mohammed. « Quelques habitants de Mekka et d'El-Medina (1) formèrent une association et établirent entre eux la communauté des biens ; ils s'acquittaient, en outre, tous les jours, de certaines pratiques religieuses dans un esprit de pénitence et de mortification. Pour se distinguer des autres Mahométans, ils prennent le nom de *Soufi* (2), qu'ils empruntent au grossier

(1) M. Ch. Brosselard, « *Les Khouan.* »
(2) De *souf*, laine. Les *Soufi* sont des sectaires mystiques adonnés à la vie contemplative, indifférents à la pratique exté-

vêtement de laine dont ils font vœu de se couvrir par humilité. Bientôt, ils joignent à cette première épithète celle de *fakir*, pauvre, pour marquer qu'ils renoncent aux biens de ce monde, et qu'ils veulent vivre dans l'éloignement et la privation de toute jouissance mondaine; ils s'absorbent enfin dans la prière, et dans la contemplation intérieure de l'idéal divin.

« La ferveur, le zèle religieux de ces premiers cénobites fit bientôt grand bruit. A leur exemple, Abou-Bekr, beau-père de Mohammed, et le premier des khalifes, et, dans le même temps, Ali-ben-Abou-Thaleb, cousin et gendre du Prophète, établissent, sous les yeux même du fondateur de l'Islam, deux congrégations monastiques, qui adoptèrent pour statuts fondamentaux les règles fixées par les *Soufi*. Abou-Bekr et Ali laissèrent, en mourant, à de pieux et vénérés Musulmans le soin de continuer leur œuvre, et ils leur confièrent, sous le titre de *khalifes* (1), le pouvoir d'initier les vrais Croyants aux règles de leur institut. Ces confréries religieuses se multiplièrent rapidement.

rieure du culte, et faisant consister la perfection dans l'amour de l'essence divine, et dans l'anéantissement de l'individualité humaine en Dieu.

(1) Le mot *khelifa* signifie, proprement, *qui remplace, qui est à la place d'un autre, substitut, lieutenant, vicaire.*

« Les chefs de ces congrégations prirent le titre de *chikh* (1), et leurs disciples le nom de *deroueuch* (2), mot persan signifiant *seuil de porte*, exprimant ainsi métaphoriquement les humbles vertus que doivent posséder ces religieux. En effet, l'humilité, la retraite et le renoncement formèrent le caractère distinctif et spécial de la règle imposée aux *khouan* (frères) de ces sociétés religieuses, lesquelles se sont maintenues, depuis des siècles, dans tous les pays musulmans, avec cette restriction cependant que, depuis longtemps déjà, les Mahométans ont renoncé à la vie monastique, et que les frères des divers ordres religieux vivent aujourd'hui de la vie commune, et se conforment plus ou moins aux pratiques ou obligations que leur impose la règle de leur institut. »

Bien que les ordres religieux se rattachent par plus d'un point au sujet que nous traitons, — ce que c'est qu'un marabout, — notre intention n'est cependant pas de faire l'histoire de ces confréries, dont les *khouan* ou frères de quelques-unes ont joué un rôle si prépondérant depuis notre occupation de l'Afrique algérienne ; ce serait refaire d'ailleurs l'œuvre si complète, si savante et si conscien-

(1) *Vieillard, ancien, doyen, docteur, maître.*

(2) On a dit que le *deroueuch* ou *derouich* devait posséder dix qualités communes avec celles du chien.

cieuse de M. Brosselard (1), à laquelle nous renvoyons le lecteur qui désirerait en savoir davantage sur cet intéressant sujet. Nous aurons d'ailleurs à lui faire encore quelques emprunts. Du reste, les instituts des six ordres religieux qui ont des affiliés en Algérie ne différant guère entre eux — à l'exception de celui des Aïçaoua — que par leur *diker*, ou oraison particulière, il nous suffira, pour donner une idée de la règle de vie prescrite à leurs *khouan*, de dire quelques mots de la constitution de l'une de ces confréries, lesquelles, en définitive, ressemblent beaucoup à celles des Chrétiens ; elles ne s'en éloignent, en effet, que par la vie et la discipline claustrales de ces derniers.

« Les fondateurs des ordres religieux musulmans ont assujetti leurs adeptes à l'observance de certaines pratiques spirituelles et ascétiques qui, en concentrant tout l'effort de l'imagination sur l'accomplissement des mêmes actes souvent répétés, les détachent insensiblement du monde réel, les absorbent dans la contemplation d'un idéal mystique, et les privent facilement de leur libre arbitre et de l'usage de leur intelligence. Ainsi préparés, les disciples deviennent, entre

(1) *Les Khouan. — De la Constitution des Ordres religieux musulmans en Algérie.*

les mains de leurs directeurs, de véritables machines, — *perindè ac cadaver* (1), selon la formule d'un ordre chrétien célèbre, — et les instruments toujours dociles de la volonté souveraine de leurs *chioukh* (2), ou prieurs.

« Ces pratiques, dont l'observation rigoureuse peut seule conduire le *fakir* à la perfection, et dont tous les rituels des *Khouan* s'accordent à préconiser l'importance, se classent dans l'ordre suivant :

« 1° *El-azlet ân en-nas*, — le renoncement au monde ;

« 2° *El-kheloua*, — la retraite, ou la solitude ;

« 3° *Es-sahar*, — la veille ;

« 4° *Es-siam*, — le jeûne, ou l'abstinence ;

« 5° *Ed-diker*, — l'oraison continue ;

« Et enfin l'obligation de se réunir à des jours déterminés pour chanter en commun les louanges de Dieu et de son Prophète, et pour célébrer les mérites du fondateur de l'ordre.

« Le *fakir* fait vœu d'humilité. En entrant

(1) Il est hors de doute que la formule « *perindè ac cadaver* » a été empruntée, par le fondateur de l'ordre des Jésuites, à la règle des *Khouan* ; elle n'en est, d'ailleurs, que la première partie, les Chrétiens n'étant point dans l'usage de *laver leurs morts*. En effet, la formule complète des Khouan est la suivante : « Comme un cadavre entre les mains du laveur des morts. »

(2) Pluriel de *chikh*. C'est le titre qui est donné aux chefs des confréries religieuses.

dans l'ordre, il se dira : « La retraite est le tombeau de mon âme. » Il rompra dès lors avec ses anciennes relations. Il déposera, pour ne plus les reprendre, les habits somptueux. Il détournera les regards des belles formes et des beaux visages, parce que cette vue est comme un poison brûlant, et qu'elle ressemble à une flèche empoisonnée qui donne la mort. Il fermera son cœur à la concupiscence. Il se contentera d'une seule femme, et ne la répudiera pas. Il vaudra mieux pour lui qu'il reste toute sa vie célibataire; car c'est une véritable grandeur et une félicité réelle que de fermer son cœur aux passions humaines. Le renoncement aux jouissances et aux tentations du monde est l'heureux effet de cette force mystérieuse que donne la grâce de Dieu et de son Prophète. »

Bien qu'il y ait peu de frères, si attachés qu'ils soient à l'ordre auquel ils sont affiliés, qui se conforment — surtout de nos jours — aux règles sévères dont nous venons de parler, il s'en est pourtant rencontré souvent, et dans tous les temps, qui les ont exagérées. « Ces privilégiés de la grâce étaient nécessairement reconnus par les Musulmans pour des saints, pour de vrais élus de Dieu. Ils devenaient dès lors l'objet du respect de tous, et leur parole n'était plus autre chose que

la parole de Dieu lui-même, ou celle de son Envoyé, le prophète Mohammed. C'est à ces hommes exceptionnellement doués d'une piété surnaturelle que la vénération publique décernait le précieux titre de *marabouts*, lequel, nous le répétons, signifie « *liés à la religion par des vœux qui excluent toute pensée, tout souvenir du monde.* » Il devient dès lors facile de s'expliquer le rôle important dévolu à ces *fakir* parfaits, dans un état social où le principe religieux domine les institutions, aussi bien que les actes les plus vulgaires de la vie. Pour tous les initiés, le marabout est un frère, mais un frère privilégié, un frère éclairé par les rayons d'en-haut, et à qui l'on doit l'obéissance avec le respect qu'inspire la vertu. »

La pratique du *sahar*, ou de la veille, est celle qui, dans tous les temps, a compté le moins d'observateurs zélés; si dévots qu'ils puissent être, il est peu d'hommes, en effet, qui soient capables de résister aux atteintes du sommeil, et de rester, pendant les longues heures de la nuit, absorbés dans la contemplation et la prière. Nous rencontrerons pourtant, au cours de nos légendes, des saints qui, en torturant leurs corps par une barbarie fanatiquement ingénieuse, sont arrivés à vaincre le sommeil. On n'a pas l'idée de ce que peut l'esprit dans ces combats opiniâtres et ter-

ribles qu'il livre à la chair. Du reste, ces saints étaient soutenus par ces paroles du Prophète : « La prière est préférable au sommeil. »

L'abstinence, ou le jeûne, est encore une des pratiques qui, en épuisant le corps comme le fait la veille prolongée, est également propre à produire une grande surexcitation des facultés cérébrales. Les saints musulmans s'entretenaient dans la faim en ployant leurs intestins, selon leur pittoresque expression, et ils n'obéissaient aux criailleries de leur ventre que lorsqu'ils ne pouvaient plus faire autrement, et encore était-ce en lui reprochant son avidité et sa gloutonnerie. Il leur semblait que les quelques aliments — et quels aliments? — qu'ils accordaient à leur estomac leur fermaient la porte du séjour des élus, ou les rivaient plus fortement à la terre ; car Mohammed a dit : « L'abstinence est comme la porte du ciel. L'odeur qui s'exhale de la bouche de celui qui jeûne est plus agréable à Dieu que le parfum du musc et de l'ambre. »

Quant à la pratique du *diker*, ou oraison continue, il n'est rien qui soit plus propre à tenir en éveil, particulièrement chez les hommes portés au mysticisme, ces sentiments d'exaltation religieuse qui, par leurs excès, et surtout leur continuité, ont infailliblement pour résultat l'affaiblis-

sement cérébral de ceux qui se livrent éperdûment à cette abrutissante pratique, laquelle met l'homme ainsi entraîné, et de la façon la plus absolue, dans la main du chef de l'ordre. Le fondateur de l'une des confréries les plus fameuses a défini de la manière suivante la pratique du *diker :* « C'est l'épée avec laquelle les frères repoussent leurs ennemis, et se défendent contre les malheurs qui les menaçent. »

Nous venons de montrer toute l'importance qu'attachent les Musulmans à la pratique de la prière; il est vrai qu'entre autres avantages, elle ouvre à celui qui prie avec ferveur les portes du Paradis en effaçant ses péchés. Mais il est certains Croyants qui, pour être bien assurés de ne pas manquer le séjour céleste, thésaurisent les indulgences ou bonnes actions en décuplant leur chapelet, c'est-à-dire en récitant, dans leurs prières quotidiennes, 10,500 invocations au lieu des 1500 qui sont obligatoires. Au bout de quelque temps de ce pieux exercice, le Croyant ne tient plus à la terre que par un fil; il en est arrivé à la phase des extases et des visions. Il est admis dès lors à s'entretenir avec Dieu, qui, à partir de ce moment, n'a plus de secrets pour lui, et lui délègue une partie de sa toute-puissance. Le marabout qui a atteint à ce degré de perfec-

tion est dit *ouali*, ami de Dieu, saint, et il est vénéré par les fidèles, lesquels, après sa mort, se disent ses *khoddam*, ses *serviteurs religieux*. Dans ces conditions, il est orthodoxe d'implorer son intercession, par la prière, auprès de Dieu et de son Prophète.

Du reste, depuis que Mohammed a clos la série des prophètes, ainsi qu'il l'a dit lui-même : « Je suis le sceau des prophètes, » Dieu ne se sert plus que des *ouali* pour transmettre aux hommes ses commandements ou ses avertissements. Ce sont eux spécialement qui doivent annoncer aux Croyants l'heure de la guerre sociale, et les défendre contre les piéges que peuvent leur tendre les Infidèles. Il va sans dire que l'*ouali* jouit du don de prescience et de celui des miracles.

L'ensemble des pratiques imposées par la tradition aux membres de l'ordre de Moulaï (1) Thaïyeb, l'un de ceux qui ont le plus d'affiliés en Algérie, ces pratiques, disons-nous, différant quelque peu de celles que nous venons d'indiquer, nous croyons utile, pour l'intelligence de quel-

(1) Le mot *moulaï*, synonyme de *sidi*, signifie *monseigneur*, *mon maître*. Il est surtout employé dans l'ouest de l'Afrique septentrionale. C'est, du reste, le titre donné aux empereurs de Marok et aux princes de leur famille. On l'emploie également à l'égard des saints marabouts de ce pays.

ques-unes de nos légendes, d'en faire connaître le détail.

Ces pratiques sont également au nombre de cinq :

1° *Ed-diker*, prière surérogatoire particulière au marabout fondateur de l'ordre.

2° *El-hadhra*, la réunion des *mokaddem* (1) sous la présidence du khalifa, ou grand-maître de l'ordre.

3° *El-djelala*, réunion locale des frères de l'ordre auprès de la *koubba* (2) d'un saint ayant son tombeau dans le pays, ou dans un lieu sanctifié par un miracle.

4° *Ez-ziara*, visite faite dans un but de piété par les frères à leur *mokaddem*.

5° *El-hedia*, présent fait à la caisse de l'ordre par les khouan qui ont rompu les pratiques de l'ordre, et qui demandent à y rentrer (3).

Ainsi que nous venons de le démontrer, c'est donc en Orient, la terre classique des rêveries mystiques et des doctrines ascétiques, qu'il faut

(1) Le *mokaddem* est le représentant du khalifa, et le chef d'une circonscription religieuse de l'ordre.

(2) *Koubba*, petite chapelle renfermant habituellement le tombeau d'un marabout mort en odeur de sainteté. Quelquefois ce monument n'est que commémoratif, et a été dédié à un saint illustre pour rappeler sa station ou son séjour sur son emplacement.

(3) *Les Khouan*, par M. Ch. Brosselard.

aller chercher le berceau des saints et des confréries religieuses de l'Islam, aussi bien que celui des ascètes et des congrégations cénobitiques du Christianisme. Nous ajouterons que c'est aux institutions islamiques, lesquelles, nous l'avons dit, naquirent au temps même de la plus grande ferveur du Mahométisme, que les fondateurs des ordres religieux d'aujourd'hui, si répandus en Algérie et dans les pays voisins, le Marok et la Tunisie, ont demandé leurs inspirations. C'est à ces institutions, disons-nous, qu'ils ont emprunté leurs doctrines, leurs règles, leurs statuts fondamentaux (1).

Parmi les ordres religieux les plus répandus en Algérie, deux sont de date déjà ancienne. Ainsi, celui de sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, — le plus populaire des ordres ayant des affiliés dans la partie nord de l'Afrique que nous occupons, — a été fondé à Baghdad au XII^e^ siècle de notre ère. Celui de Moulaï Thaïyeb, qui a eu pour fondateur Moulaï Idris-ben-Hacen, sultan du Marok, remonte au VIII^e^ siècle de l'ère chrétienne; mais il n'a pris le nom de Moulaï Thaïyeb qu'au XVII^e^ siècle, lors de la création par ce cherif de la célèbre Université de Dar-ed-Dahman, dans le

(1) *Les Khouan*, par M. Ch. Brosselard.

Sous marokain, établissement principal des *Djelala* régénérés.

Les autres sont de date bien plus récente, à l'exception pourtant de l'ordre des *Aïçaoua*, qui a été fondé à Meknès, il y a environ trois cents ans, par Sidi Mahammed-ben Aïça.

Les quatre autres datent du siècle dernier : ce sont ceux de Sidi Mahammed-ben-Abd-er-Rahman-bou-Kobreïn, de Sidi Ahmed-ben-Mohammed-et-Tidjani ou Tedjini, de Sidi Ioucef-el-Hamsali, et enfin l'ordre des Derkaoua.

Chacun de ces ordres, nous le répétons, relève d'un supérieur général ou grand-maître, qui prend le titre de *khalifa*. Il est choisi ordinairement parmi les descendants du marabout fondateur de l'ordre, et il réside dans le lieu même où l'ordre a pris naissance. Ce khalifa a sous son autorité un nombre indéterminé de *chikh*, nommés aussi *mokaddem*, dont chacun est chargé d'administrer une circonscription religieuse d'une importance variable. Le *chikh*, représentant immédiat du khalifa, est souverain dans toute l'étendue de son ressort spirituel. Il a sous ses ordres un *nekib*, ou vicaire, qui a pour mission de le suppléer lorsque quelque circonstance l'empêche de remplir les devoirs de sa charge. Enfin, sous les yeux de ce chef spirituel, se meuvent un

certain nombre d'agents secondaires qui, sous les dénominations de *rekkas* (messager ou courrier), *âllam* (porte-drapeau), et *chaouch*, remplissent les fonctions subalternes de la confrérie.

Nous ajouterons que les membres des associations religieuses prennent entre eux le nom de *khouan*, frères, ou, — mais moins ordinairement, — celui de *fokara* (1), pauvres. Les khouan se reconnaissent entre eux à des signes particuliers, à certains mots pris dans leurs rituels, ainsi qu'à la forme ou à la composition de leurs chapelets. Chaque ordre a, d'ailleurs, pour signe de ralliement officiel et public, une bannière composée uniformément des trois couleurs verte, jaune et rouge, emblêmes par excellence de l'Islam, et dont la disposition seule varie selon l'usage adopté par chaque ordre en particulier.

Ainsi que nous le verrons plus loin, un grand nombre de marabouts fondèrent, à diverses époques, dans l'Afrique algérienne, des ordres secondaires topiques, dont la plupart ne s'étendirent guère au-delà du territoire de la tribu ou repose leur dépouille mortelle. Cependant, quelques-unes de ces confréries, celle de Sidi Ech-

(1) Pluriel de *fakir*.

Chikh entre autres, ont l'importance de celles dont nous avons parlé plus haut, et comptent de nombreux affiliés. L'organisation de ces congrégations est calquée, à peu de chose près, sur celle des ordres principaux. C'est ainsi qu'elles ont leur *mokaddem* ou *oukil* (1), lequel est également choisi de préférence dans les descendants du saint marabout. Parmi les pratiques religieuses en usage dans les grandes confréries, elles ont la *ziara*, c'est-à-dire la visite au tombeau du saint, et l'offrande au *mokaddem*. Les plus importantes des confréries secondaires ont aussi le *diker*, ou prière particulière au marabout fondateur de la congrégation. Pour les saints de mince importance, la *ziara* ou pèlerinage n'est autre chose que la fête patronale de la tribu, laquelle se célèbre habituellement deux fois par an, au printemps et en automne. Seulement, les frères qui habitent la circonscription spirituelle de l'*ouali* sont désignés sous l'appellation de *khoddam* (serviteurs religieux) de tel saint, dont le nom est toujours, d'ailleurs, précédé du titre de *sidi*, monseigneur.

De tout temps, le Marok fut la terre classique de l'Islam, et la province berbère de Sous et le

(1) Mandataire, représentant.

pays de Draâ, au sud-ouest de cet empire, furent toujours choisis par les savants docteurs de la loi et les hommes d'étude et de piété pour y établir leurs *medraça* (1) ou leurs *zaouïa* (2). Les deux rives de l'ouad Draâ surtout sont semées, en chapelet, de ces sortes d'établissements. La ville berbère de Taroudant, où Moulaï Thaïyeb fonda le célèbre collége de Dar-ed-Dahman au XVII[e] siècle, était, il y a peu d'années encore, le sanctuaire de l'Islam, le grand séminaire du R'arb, de l'Ouest. On y formait des missionnaires qu'on lançait, dès que leur éducation était terminée, sur les populations du Marok et de la Régence d'Alger pour y faire des adeptes à l'ordre de Moulaï Thaïyeb. Plus tard, lorsque la France se fut substituée aux Turcs en Algérie, Taroudant devint une officine d'agitateurs et de cherifs, qu'on jetait de temps à autre sur notre conquête pour en soulever contre nous les populations indigènes. Le fameux Bou-Mâza, entre autres, était un des produits de la *medraça* de Taroudant, sa ville natale.

Mais bien antérieurement à la fondation de

(1) Ecole supérieure, collége.

(2) Etablissement religieux où les docteurs de l'Islam enseignent particulièrement la doctrine, la jurisprudence et la grammaire. C'est aussi une hôtellerie où les voyageurs sont accueillis et reçoivent l'hospitalité.

Dar-ed-Dahman, il existait, au sud de cette même province de Sous, et non loin de l'ouad Draâ, dans une oasis nommée Saguiet-el-Hamra, une zaouïa célèbre par la science de ses docteurs, et par les illustrations religieuses qui en étaient sorties. Saguiet-el-Hamra était surtout une école, une pépinière de saints. Comme, plus tard, à Dar-ed-Dahman, on y formait des missionnaires qui, rompus de bonne heure à la vie d'ascète par la prière, les macérations, les mortifications, s'en allaient, pleins de ferveur et de foi, conquérir à la religion mahométane, par la prédication et l'exemple de toutes les vertus musulmanes, les populations berbères ou kabiles de l'empire du Maghreb (Marok actuel), lesquelles, bien qu'ayant accepté à diverses reprises la loi du Prophète, n'en avaient cependant pris que ce qui n'était pas trop en désaccord avec leurs croyances, leurs mœurs et leurs coutumes.

Mais nous étions en 1492; la chute de Granada venait de marquer la fin de la domination des Arabes en Espagne, laquelle avait duré près de huit siècles, et sept ans après, en 1499, Ferdinand-le-Catholique prononçait l'expulsion des Infidèles qui refuseraient le baptême. Les Musulmans de Valencia sont tolérés jusqu'en 1524. Enfin, en 1609, date du dernier décret d'expul-

sion, il ne restait plus sur la terre espagnole un seul des 3,000,000 de *Moros* qui l'occupaient encore au moment de la conquête de Granada ; et c'était l'élite de la population de la péninsule, tant sous le rapport des sciences que sous celui de l'industrie et de l'agriculture.

Les Arabes avaient repassé la mer, et s'étaient répandus, à la suite des différents décrets d'expulsion, soit dans le Marok, soit, après la fondation de la Régence d'Alger, dans les villes ou dans les tribus du Beylik de l'Ouest. Les derniers expulsés s'établirent surtout dans la partie du littoral algérien comprise entre Oran et Alger. Quelques noms de lieux rappellent encore les points de débarquement ou de station des Mores andalous sur le sol africain. C'est ainsi que nous trouvons, à l'ouest d'Oran, le Ras el-Andlès, et à l'est de ce cap, l'Outha el-Andlès, cap et plaine des Andalous. Cherchel, Blida et Alger reçoivent également, dans le courant du XVI[e] siècle, des Mores-Andalous et des Tagarin, qui viennent y chercher un refuge.

Dès la prise de Granada, en 1492, un grand nombre de Mores-Andalous avaient quitté l'Espagne, et s'étaient établis dans le Marok ; plusieurs de ces réfugiés, de savants et pieux docteurs, avaient poussé jusqu'à l'ouad Draâ, et sollicité

leur admission à la zaouïa de Saguiet-el-Hamra, dans ce lieu d'étude et de prière où, dégoûtés du monde et de ses misères, ils venaient chercher le calme et la sérénité de l'âme, et consacrer au service de Dieu ce qu'il lui plairait de leur accorder encore de jours et d'énergie, pour faire triompher sa cause dans les régions où régnait l'ignorance ou l'impiété.

Mais si les zaouïa de l'âmalat de Sous étaient aux mains des Djelala, c'est-à-dire des khouan de l'ordre qui, plus tard, devait prendre le nom de Moulaï Thaïyeb, il n'en était pas de même de la célèbre Université religieuse de Saguiet-el-Hamra, à laquelle l'expulsion des Mores-Andalous venait de donner une force nouvelle par l'admission de ce précieux élément de science et de piété. En effet, les expulsés qui avaient choisi pour retraite Saguiet-el-Hamra étaient, en général, des hommes considérables dans les sciences et dans les lettres, des docteurs de réputation; tous étaient, en même temps, des gens de prière et d'une ardente dévotion; quelques-uns même, affirmait-on, jouissaient du don de prescience et de celui des miracles : voués entièrement à Dieu, et spiritualisés à ce point qu'ils semblaient appartenir à un ordre d'êtres intermédiaires placés entre l'homme et la Divinité

ces saints marabouts faisaient l'édification des anciens *tholba* (1) de la zaouïa, lesquels avaient pour eux la plus respectueuse vénération.

Si les zaouïa du Sous et du Draâ appartenaient aux Djelala, disions-nous plus haut, en revanche, celle de Saguiet-el-Hamra était entièrement acquise à l'ordre de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, le saint marabout de Baghdad, et, depuis longtemps déjà, les khouan de cette confrérie avaient pu pénétrer dans les montagnes qui limitent la province de Sous au nord et au sud. Jusqu'ici, ils n'avaient pas dépassé cette zone, et, malgré l'ardeur et l'activité de leur propagande, leurs progrès étaient restés presque insensibles ; il faut dire que, jaloux de leur indépendance, les Berbers n'accueillaient qu'avec méfiance, répugnance même, l'élément arabe dans leurs montagnes, et puis ils préféraient beaucoup plus s'occuper des intérêts de ce monde que de ceux de l'autre, ceux-ci, pour ces grossiers montagnards, leur paraissant bien moins pressants que les premiers.

Mais les deux frères Aroudj et Kheïr-ed-Din venaient de fonder la Régence d'Alger, et les

(1) Pluriel de *thaleb*, expression signifiant proprement « *qui cherche, poursuit un objet, un but.* » Le mot *thaleb* est pris, le plus souvent, dans le sens de *lettré*, *savant*.

Turcs allaient devenir les maîtres de toute la partie de l'Afrique du Nord comprise entre la Tunisie et le Marok. Or, les *Djebalïa* (montagnards) de cette vaste contrée, qui, depuis l'invasion arabe, abandonnaient la religion de l'Islam avec la même facilité qu'ils semblaient l'accepter, n'avaient jamais fait, en définitive, que de piètres Musulmans ; ils admettaient la formule des *chehadteïn,* les deux témoignages : « Dieu seul est Dieu, et Mohammed est l'Envoyé de Dieu ; » mais c'était là tout ; de sorte que, dans toutes les Kabilies, la foi, qui n'y avait jamais été bien tenace, était, à cette époque, à toute extrémité, et c'était à ce point que ces grossiers Berbers avaient oublié jusqu'à la formule de la prière, et l'on prétendait qu'ils en avaient d'autant plus volontiers perdu l'habitude, qu'ils se rappelaient vaguement que le Prophète exigeait que chacune des cinq oraisons de la journée fût toujours précédée d'une ablution, et c'était précisément cette pratique, bien que l'eau ne manquât pas, Dieu merci ! dans leurs montagnes, qui les indisposait contre la religion mahométane. Ils voyaient enfin dans les ablutions une superfluité gênante, et tout-à-fait contraire à leurs principes en matière de propreté ; car, en définitive, se disaient-ils très judicieusement, on ne

s'explique pas facilement pourquoi la prière manquerait d'efficacité parce qu'elle n'a pas été précédée d'un nettoyage ou d'une purification.

Depuis longtemps, les Arabes brûlaient du désir de prendre pied dans les Kabilies, dont l'accès leur était à peu près absolument interdit ; il ne fallait pas songer à user de force pour arriver au but cherché ; car, retranchés dans leurs montagnes, les Kabils pouvaient y braver impunément, à cette époque, toutes les armées du monde. Ce n'était pas à ces fiers montagnards que les Arabes vainqueurs pouvaient poser, comme ils le faisaient avec les gens des plaines, leur impitoyable dilemme : « Devenez Musulmans, ou soyez tributaires ! » C'était donc à une autre tactique qu'il fallait avoir recours : une intervention individuelle et pacifique était seule capable d'amener le résultat rêvé. C'était aux marabouts de Saguiet-el-Hamra que devait revenir tout l'honneur d'une pareille entreprise ; les Mores-Andalous étaient, au reste, dans les conditions les plus favorables pour mener à bonne fin une œuvre qui exigeait de la science, de l'habileté, une foi ardente, la ferveur d'un apôtre, la passion du prosélytisme, et un entraînement prononcé vers la vie ascétique.

Le chikh de Saguiet-el-Hamra réunit donc le

premier groupe de ceux des marabouts qu'il avait désignés pour être lancés en qualité de missionnaires sur les Kabilies, et leur donner ses instructions : « Il y a urgence, leur dit-il, de porter le flambeau de l'Islam dans ces régions déshéritées des bienfaits de la religion et de ceux de la prédication ; car ces malheureux Kabils, qui sont totalement dépourvus d'écoles, et qui n'ont point le moindre chikh pour enseigner à leurs enfants les pratiques de la morale et des vertus musulmanes, ces infortunés Kabils, dis-je, vivent absolument comme des brutes, c'est-à-dire sans foi ni Dieu. Pour remédier à ce déplorable état de choses, j'ai résolu de faire appel à votre zèle religieux et à vos lumières. Ne laissons point croupir davantage ces pitoyables montagnards dans l'ignorance des sublimités de notre religion ; allons souffler sur leur foi presque éteinte pour en raviver les derniers tisons ; purgeons ces anciens Chrétiens (1) de ce qui peut leur rester de leurs vieilles erreurs ; faisons-leur comprendre que, dans la religion de Notre Sei-

(1) Les traces historiques de l'existence du christianisme chez les Kabils algériens se conservent jusqu'au XIII[e] siècle de notre ère. L'Islam s'impose peu à peu parmi ces populations non par la persécution ou la violence, comme on l'a répété tant de fois, mais par l'attrait et la simplicité du nouveau culte, et surtout par l'effet des séduisantes promesses de la vie future.

gneur Mohammed, — que Dieu répande sur lui la grâce de sa miséricorde ! — la crasse n'est point, comme dans celle des Chrétiens, un mérite aux yeux de Dieu (1)! Votre tâche, je ne veux pas vous le dissimuler, sera hérissée de difficultés, ajouta le directeur spirituel de la Zaouïa ; mais votre zèle irrésistible, l'ardeur de votre foi, vous feront, s'il plaît à Dieu ! triompher de tous les obstacles. Allez, mes enfants ! et ramenez à Dieu et à son Prophète ces malheureuses populations qui croupissent dans les puanteurs immondes de l'ignorance et de l'impiété. Allez, mes enfants, avec le salut ! et que Dieu vous accompagne et vous accorde son soutien ! »

Les missionnaires partirent de Saguiet-el-Hamra par groupes de cinq ou six, et se dispersèrent ensuite dans les montagnes qu'ils avaient reçu la mission de *koraniser;* ils se prolongèrent ainsi dans l'Est par départs successifs jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le beylik de Constantine, dans lequel, du reste, ils ne pénétrèrent

(1) Dans leurs *Actes des Saints*, les Bollandistes font le plus grand éloge d'une sainte, — dont le nom nous échappe, — pour être arrivée jusqu'à l'âge respectable de quatre-vingts ans sans s'être jamais lavée.

Saint Labre, canonisé en 1859, était aussi un modèle de malpropreté. L'horreur de l'eau, d'ailleurs, est encore aujourd'hui la marque caractéristique par laquelle se distinguent un grand nombre de nos dévotes.

que fort peu, cette partie de l'Afrique du Nord étant catéchisée depuis longtemps déjà soit par des marabouts venant de l'Egypte, soit par de saints docteurs du R'arb (Marok) rentrant du pèlerinage aux Villes saintes.

La méfiance particulière aux peuples des montagnes, si jaloux de leur indépendance, ne permettait point aux marabouts missionnaires de se présenter aux Kabils autrement que sous les dehors du *fakir* ou du *deroueuch*. Aussi, est-ce sous les haillons, et le bâton de voyage à la main, qu'ils parcouraient les tribus, implorant çà et là *de ce qui appartient à Dieu* (1), et semant sa parole sur leur passage. Arrivés sur le territoire qui leur avait été désigné, ils s'y choisissaient une retraite sur le point le plus sauvage et le moins fréquenté du pays, et y établissaient leur *kheloua* (ermitage) soit dans une grotte, soit dans quelque anfractuosité de rocher, et s'y livraient à la prière et aux pratiques les plus rigoureuses de l'existence ascétique. Ils pourvoyaient aux exigences de la vie comme ils le pouvaient ; le plus souvent, Dieu lui-même voulait bien se charger de ce soin, déléguant pour ce service

(1) Mohammed a dit : « La terre appartient à Dieu, et il en donne la possession à qui il lui plaît. » Par extension, ce qu'elle renferme lui appartient également.

soit un de ses anges, soit un animal quelconque, quadrupède ou oiseau.

La retraite du saint ne restait pas longtemps ignorée ; les bergers ne tardaient pas à la découvrir, et l'on pense bien que la trouvaille des gardeurs de chèvres n'était pas longtemps un secret pour la tribu. On respectait d'abord, par une sorte de discrétion, le désir de solitude qui paraissait être dans les intentions de l'étranger ; mais, peu à peu, après avoir rôdé autour de sa *kheloua*, les Kabils, dont la curiosité était à bout de patience, s'approchaient timidement de la retraite du saint homme, qu'ils trouvaient toujours en prières, ou sous l'influence d'un état extatique qui semblait le détacher entièrement des choses de la terre, et ne point lui permettre de s'apercevoir même de ce qui se passait autour de lui.

Ce spiritualisme était tellement loin de la matérialité kabile, que les gens du pays ne savaient que penser d'un homme que jamais on ne voyait ni dormir, ni boire, ni manger, ni satisfaire aux actes et obligations qui sont imposés aux hommes ordinaires. Il y avait là, pour eux, un mystère impénétrable, et que, pourtant, ils auraient bien voulu approfondir. En rappelant les souvenirs que leur avait laissés la tradition, il leur semblait

bien que cet étranger devait être un homme de Dieu, un homme pouvant jouir de quelque influence dans ses conseils. Or, s'il en était ainsi, la présence d'un tel ami de Dieu devait être tout naturellement on ne peut plus favorable pour la tribu : c'était la bénédiction répandue sur le pays ; car le Tout-Puissant n'avait rien à refuser, pensaient-ils, à un homme qui passait tout son temps à s'entretenir avec lui. On l'avait, en effet, surpris plus d'une fois conversant à haute voix avec un être invisible, vis-à-vis duquel il semblait être sur le pied de la plus parfaite intimité.

Peu à peu les Kabils s'enhardissaient, et ils en arrivaient à entrer en relations avec le saint homme. Ils avaient bientôt reconnu qu'il était d'une essence supérieure à la leur : ses conseils, son éloquente et ardente parole, l'étrangeté de son existence, quelques faits qu'ils ne s'expliquaient pas, et qui leur semblaient des miracles, la prévision de quelques phénomènes physiques qui se réalisaient exactement, et qui leur faisait croire à sa prescience, quelques procédés agricoles rapportés d'Espagne, et qui doublaient leurs récoltes ; toutes ces choses, disons-nous, mettaient bientôt ces grossiers montagnards dans la main du saint, et les disposaient admirablement à

recevoir ses leçons. Il n'en voulait pas davantage.

Au bout de quelque temps, la *kheloua* du saint anachorète ne désemplissait plus : c'était à qui lui apporterait en cadeau des bernous de fine laine, la chair de ses plus grasses brebis, les plus beaux fruits de ses jardins, le lait le plus pur de ses vaches et de ses chèvres ; tous voulaient concourir à la construction d'un gourbi d'habitation tout-à-fait digne de lui ; la *djemâa* (1) parlait même, dans le but de retenir le saint sur son territoire, de lui faire élever, aux frais de la tribu, une maison en boue et en bouse de vache pareille, de tous points, à celle de l'*amin el-oumena* (2), le chef de la tribu. Mais le saint, qui a fait vœu de pauvreté, dit-il, repousse tous ces présents. Qu'en ferait-il, en effet, puisque Dieu — que son saint nom soit glorifié ! — pourvoit à ses besoins.

Emerveillés d'un tel désintéressement, et certains que la résolution du saint marabout est inébranlable, ils n'en insistaient que davantage pour lui faire accepter leurs offrandes. Enfin, la glace

(1) Sorte d'assemblée municipale.

(2) L'*amin* est le chef d'une *dechera* (village). L'*amin el-oumena*, *amin* des *amin*, élu par l'assemblée de ces derniers, est le président, le chef de la tribu.

était rompue entre le marabout et les gens de la tribu : chaque jour, on accourait entendre ses leçons, écouter ses conseils; tous, hommes et femmes, venaient l'entretenir de leurs affaires particulières, et solliciter son intercession auprès du Dieu unique, dont ils commençaient déjà à avoir quelque idée. Les hommes lui demandaient des remèdes pour leurs troupeaux frappés d'épizooties, ou des talismans pour se garantir contre le mauvais œil; ce qu'ils désireraient par-dessus tout, ce serait une *doua* (médecine) pour relever leurs facultés génitales depuis longtemps en baisse, infirmité qui leur enlève tout espoir d'avoir un fils, cette fraîcheur de l'œil. Quant aux femmes, l'une c'est sa stérilité persistante qui fait son désespoir. Le saint ne pourrait-il pas leur donner la fécondité qu'elles réclament, et qui leur permettrait de marcher le front haut. et de ne plus être un objet de mépris pour leurs maris; une mère vient solliciter l'intervention du saint anachorète pour qu'il lui conserve ses enfants qui, tous, meurent en bas-âge. La sécheresse, les sauterelles, les épidémies amènent encore à la *kheloua* du marabout de nombreux visiteurs. Le saint homme promet à tous de s'occuper de leurs affaires; mais ils ne pouvaient compter voir leurs vœux exaucés qu'autant

qu'eux-mèmes s'occuperaient de leurs devoirs envers Dieu ; « car le Seigneur, ajoute-t-il, ne saurait jeter un regard favorable sur des gens qui sont aussi malpropres au physique qu'au moral. »

Bientôt la réputation du saint homme franchissait les limites de la tribu ; on accourait des fractions voisines soit pour le consulter, soit pour entendre ses précieuses leçons. Pour être bien certains de ne pas en perdre un mot, les jeunes *tholba* (aspirants à la science), qui, parfois, habitaient loin de la *kheloua* du savant et saint marabout, s'établissaient à proximité de son ermitage soit sous la tente, soit sous des gourbis en branchages qu'ils se contruisaient. Cette population, qui augmentait chaque jour, finissait par former un *douar* (1) ou une *dechera* (2) de jeunes gens avides de s'instruire dans les sciences et dans les préceptes du Livre. Du reste, le saint docteur ne se lassait pas de leur répéter cette maxime de l'imam Djelal-ed-Din-es-Soyouthi : « Recherchez la science, fut-ce même en Chine ; car la recherche de la science est une obligation imposée à tout musulman. »

(1) Réunion de tentes établies sur une ligne circulaire.

(2) Village kabil.

Mais cette population d'étudiants, qui s'accroissait sans cesse, ne pouvait passer l'hiver, toujours très rigoureux dans les montagnes, sous les frêles abris qu'ils s'étaient bâtis, et, d'un autre côté, il leur en coûtait beaucoup de rester privés pendant deux mois entiers des incomparables leçons que leur donnait si volontiers le savant et saint marabout; il fallait trouver une solution qui satisfît tout le monde. On ne la cherchait jamais bien longtemps; car il n'y avait pas trente-six moyens de la résoudre : c'était tout simplement de construire une *zaouïa* (1) — avec ses accessoires — assez vaste pour répondre à l'objet qu'on se proposait. Mais la grosse question était toujours celle des frais qu'allait entraîner une pareille construction ; car on avait à cœur d'élever un monument qui fût digne du saint homme qui devait l'habiter. Quoiqu'il parût avoir renoncé aux biens de ce monde, on espérait qu'en lui faisant un peu violence, on le déciderait à abandonner sa *kheloua*, dans laquelle il était loin d'avoir toutes ses aises. Il y avait encore une chose qui embarrassait la tribu et les disciples du saint marabout : c'est que les maçons qu'on avait sous la main

(1) Voir plus haut la note relative à la *zaouïa*.

étaient tout-à-fait insuffisants pour mener à bonne fin une œuvre pareille, laquelle réclamait tout au moins le concours des architectes de Figuig (1), qui, à cette époque, jouissaient déjà d'une réputation de constructeurs qui s'étendait fort avant dans l'est de l'Afrique du Nord.

Après d'interminables discussions au sein de la *djemâa* (assemblée municipale), la tribu où s'était établi le saint finissait par comprendre qu'elle avait tout intérêt à ce qu'il se fixât définitivement sur son territoire, où il avait apporté avec lui la bénédiction de Dieu, et elle se résignait, en soupirant, à déterrer quelques-uns des vieux pots où elle enfouissait ses rares trésors, et à se cotiser pour faire la somme qui devait compléter celle qu'avaient promise de verser les *tholba* qui suivaient les leçons du savant et révéré marabout, lequel, après s'être fait longtemps prier, finissait toujours par consentir à abandonner son ermitage pour habiter, contrairement à son vœu de pauvreté, un somptueux édifice où il devait, nécessairement, être détourné de la règle austère qu'il s'était tracée et imposée pour l'amour de Dieu. Il insistait sur l'importance du sacrifice qu'il faisait à la tribu : « Mais, ajoutait-il pour paraître se mettre d'accord avec sa conscience,

(1) Oasis du sud marokain.

c'est encore servir la cause de Dieu que de faire entendre sa parole à des gens qui, jusqu'à présent, n'avaient joui que d'une manière des plus imparfaites de cet inappréciable bienfait. »

Enfin, le zaouïa se construisait ; le saint se laissait arracher de sa *kheloua*, et venait s'établir dans les appartements qui lui étaient destinés, et qu'on avait préalablement garnis de tapis moelleux et du mobilier nécessaire. A partir de ce moment, l'établissement fonctionnait ; le nombre des étudiants allait croissant ; les tribus voisines y envoyaient leurs jeunes gens; la zaouïa devenait célèbre, et les savants docteurs, les flambeaux de l'Islam qui passaient à proximité de l'établissement, ne manquaient jamais de le visiter, et de s'y arrêter pendant quelques jours pour entendre la parole du maître et profiter de ses doctes leçons. Quelques-uns de ces *eulama* (savants), et des plus illustres, venaient même d'Egypte et de Tunisie pour se livrer, avec le chikh de la zaouïa, à des entretiens religieux, ou pour élucider quelque point nébuleux de la doctrine ou de la loi.

Quelques miracles opérés opportunément achevaient d'établir la réputation de sainteté du savant marabout : il était désormais et incontestablement pour tous un *ouali Allah*, un ami, un

élu de Dieu. Les gens de la tribu n'hésitaient plus dès lors à reconnaître que, décidément, ils avaient fait une bonne affaire en déterminant le saint à se fixer parmi eux, et que le Dieu unique — dont il leur parlait si souvent — les avait singulièrement favorisés en leur envoyant un homme jouissant auprès de lui d'une considération si évidente; car, enfin, depuis son arrivée dans le pays, tout leur réussissait à merveille: ainsi, les femmes étaient devenues on ne peut plus fécondes, surtout à partir du moment où les jeunes *tholba* étaient venus s'établir auprès du saint; les vaches étaient méconnaissables tant elles avaient pris de graisse et d'embonpoint; les troupeaux de chèvres s'étaient multipliés d'une façon extraordinaire; la terre rendait au centuple; la paix régnait entre eux et les tribus voisines; jamais, en un mot, ils n'avaient été favorisés à ce degré de félicités sans mélange. Il était clair que ce bien-être dont ils jouissaient ne pouvait être attribué qu'à l'intervention du saint en leur faveur auprès de Dieu. Aussi, les tribus voisines les jalousaient-elles singulièrement, et c'était à ce point, qu'à diverses reprises, elles avaient tenté de détourner le saint marabout à leur profit; mais, heureusement, il avait toujours résisté aux offres les plus séduisantes qu'elles avaient eu l'audacieuse té-

mérité de lui faire. Cependant, dans la crainte qu'il ne finît par céder, et pour le fixer d'une manière définitive sur leur territoire, les notables de la tribu lui offraient des terres qu'ils lui donnaient en toute propriété ; ils y ajoutaient du grain pour les ensemencer, et des bœufs pour les labourer ; or, le saint, qui, décidément, avait tout-à-fait renoncé à son vœu de pauvreté, acceptait tous ces dons, qu'il complétait habituellement par le choix de trois ou quatre des plus belles filles de la tribu, que les pères lui offraient d'ailleurs avec enthousiasme, et sans en exiger de dot, trop heureux d'avoir pour gendre un saint de cette importance.

Le vénéré marabout faisait souche dans le pays, et il devenait ainsi le père d'une famille religieuse arabe qui s'augmentait d'autant plus rapidement, qu'elle ne partageait jamais la misère de la tribu, et que son rôle, dans les luttes incessantes de fraction à fraction, n'avait rien de militant, puisqu'il se bornait à séparer les combattants et à les réconcilier. Donc, point de causes de déchet parmi les descendants du saint. Avec le temps, cette descendance, toujours parfaitement traitée par la tribu, qui l'arrondit en terre au fur et à mesure qu'elle se multiplie, finit par composer une fraction religieuse plus forte, plus

compacte, plus grasse, plus riche, plus influente que les fractions laïques de la tribu. et cette *kharrouba* (1), d'origine *arabe*, restera soudée à la tribu kabile, dont elle fera définitivement partie, et cette tribu lui sera d'autant plus indissolublement attachée, que le saint fondateur de la fraction maraboute est devenu le patron de la *kabila* (2), tout en restant son intercesseur auprès de Dieu, et que sa dépouille mortelle repose sous une *koubba* (3), qui est devenue un centre religieux où se réunissent plusieurs fois chaque année les *khoddam* du saint, et où viennent en pèlerinage, pour y brûler les *sept parfums*, les fidèles des deux sexes qui ont quelque faveur à solliciter de l'élu de Dieu.

C'est de cette façon, à quelques exceptions près, que l'élément arabe s'introduisit et prit pied dans les Kabilies; c'est par l'entremise pacifique des marabouts qu'il est parvenu à former, dans la plupart des tribus montagnardes, une fraction religieuse qui y exerce une influence d'autant plus prépondérante qu'elle se présente avec le

(1) Fraction de tribu chez les Kabils.

(2) *Kabila*, tribu. C'est le pluriel de ce mot (*kbaïl*) qui a été choisi pour désigner les populations berbères habitant les montagnes entre Alger et Constantine. On en a fait l'adjectif ethnique *kbaïli*, Kabil. (A. Cherbonneau).

(3) Chapelle funéraire ou commémorative.

caractère théocratique, lequel se fortifiera encore du don des miracles dont jouiront quelques-uns des descendants du saint, don que l'ouali lui-même, bon jusque dans le séjour des bienheureux, n'en conserve pas moins pour prouver de temps à autre à ses serviteurs religieux qu'il continue à les couvrir de sa puissante protection.

Les marabouts de Saguiet-el-Hamra continuèrent leur mission dans les Kabilies et dans les *ksour* (1) du Sahra algérien, — lesquels sont habités par des populations d'origine berbère, — pendant les XVI^e^ et XVII^e^ siècles de notre ère : leur but était surtout de prendre pied dans ces tribus kabiles comme l'avaient fait leurs devanciers, et d'y recruter des adeptes à l'ordre de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, l'illustre marabout de Baghdad. Aussi, la plupart des sommets des montagnes sont-ils couronnés de *koubba* dédiées à ce saint personnage, qui a été surnommé *le Sultan des Justes*. Comme ceux qui les y avaient précédés, les missionnaires pénétrèrent dans les tribus montagnardes en s'y présentant sous les humbles dehors du *fakir* ou du *deroueuch*, et ils parvinrent à se maintenir dans le pays, et à y faire souche par des procédés identiques à ceux qui avaient si bien réussi aux premiers marabouts.

(1) Pluriel de *ksar*, village, bourgade dans le Sahra.

Comme nous l'avons dit plus haut, quelques-uns des saints algériens, — nous désignons ainsi ceux qui ont leurs tombeaux dans la région africaine que nous occupons, — sont venus de l'Egypte, ou des pays musulmans situés à l'est de nos possessions africaines. Il en est aussi, — mais en très petit nombre, — qui sont nés sur la terre algérienne; il est vrai qu'ainsi que l'a dit Sidna Aïça, — Notre-Seigneur Jésus-Christ : — « Nul n'est prophète dans son pays. »

Malgré l'état de subalternisation qui a été fait aux femmes par le Koran, on ne rencontre pas moins un certain nombre de tombeaux de saintes *maraboutes* dans les montagnes de l'Afrique du Nord, particulièrement dans celles de l'est de ce pays. Contrairement à ce qui se passe pour les hommes, ces saintes femmes sont toutes d'origine berbère; il est vrai de dire que les femmes kabiles jouissent d'une bien plus grande liberté que les femmes arabes, et qu'èlles occupent dans la société une place bien autrement relevée, plus digne, plus honorable que celle qui a été accordée par ses maîtres à la femme arabe, et mieux d'accord avec celle qui a été donnée à la compagne de l'homme par le Créateur d'abord, et, plus tard, par le fils de Marie. Aussi, nous le répétons, les femmes kabiles peuvent-elles aspirer

aux honneurs et au pouvoir surnaturel attachés à l'état de sainteté. Nous en verrons plusieurs exemples au cours de nos légendes.

Bien que la continence chez la femme kabile ne soit pas une vertu cotée bien haut, on rencontre pourtant, dans les montagnes de l'est, des monuments funéraires élevés à des saintes à qui l'on a donné la qualification de Vierges. On voit à Tunis le tombeau d'une de ces saintes qui aurait défendu sa virginité en changeant en femme un téméraire qui avait essayé de la lui ravir.

Mais, nous le répétons, ce sont là des exceptions, et ni la virginité, ni la continence ne sont d'une nécessité absolue pour arriver à la béatification. Pour les Musulmans, ce sont là des vertus négatives qu'ils n'apprécient que médiocrement.

Les marabouts ont toujours joué un grand rôle en pays kabil : mêlés à tous les actes de la vie publique, revêtus d'un pouvoir d'autant plus considérable et moins contesté qu'il émane directement de Dieu, leur action s'est fait fréquemment sentir, surtout dans le sens conciliateur, lorsque, autrefois, les tribus kabiles en venaient aux mains pour des intérêts le plus souvent insignifiants. Ainsi, eux seuls avaient le droit et l'autorité suffisante soit pour rétablir la paix, soit

pour signer une trêve de plus ou de moins de durée ; c'étaient eux qui, il y a peu de temps encore (1), lors des élections des chefs kabils, proposaient aux populations ceux qui leur paraissaient les plus dignes ; ce sont eux aussi qui, dans les circonstances graves, décident en dernier ressort sur le parti à prendre. Les marabouts exerçaient également leur pouvoir sur les marchés, ces lieux de désordre flétris par Mohammed, qui a dit : « Blâme le marché ; car c'est l'arène de Satan. » Ils les avaient déclarés inviolables, et ils n'y toléraient ni arrestations, ni vengeances particulières, ni représailles, sachant à quel point l'ordre et la paix sont nécessaires aux transactions commerciales. Enfin, les marabouts étaient et sont encore l'objet de la vénération publique : à eux les honneurs, la déférence, les priviléges. Comme dans tous les pays où prédomine l'influence théocratique, les marabouts vivent sur le peuple et par le peuple : on va au-devant de tous leurs besoins ; on prévient leurs désirs ; ils reçoivent de toutes mains, même lorsqu'ils jouissent d'une grande fortune : « L'offrande du pauvre, disent-ils, est aussi agréable à Dieu que celle du riche. » C'est ainsi qu'on leur apporte l'eau, le bois, la nourriture, qu'on les comble de

(1) Avant la formidable insurrection indigène de 1871.

présents en nature et en argent ; on fait des *touïza* (1) à leur profit. Nous ajouterons que l'*ânaïa* (2) d'un marabout est sans limites, c'est-à-dire que le sauf-conduit qu'il a accordé conserve sa valeur protectrice même en des lieux où son nom est inconnu.

Nous n'insisterons pas davantage sur l'influence extraordinaire et le pouvoir dont jouissent les marabouts dans les Kabilies ; nous dirons cependant qu'à l'exemple de nos évêques du moyen-âge, ils firent souvent entendre de dures vérités aux puissants, aux beys et aux pachas, lesquels les ménageaient fort, et les comblaient de cadeaux, parce qu'ils étaient les intermédiaires obligés entre eux et les Kabils, dans les montagnes desquels ils ne se hasardaient pas souvent ; ces grands usaient du même moyen de séduction à l'égard des marabouts lorsqu'ils avaient à se faire pardonner quelque offense, ou quelque acte d'injustice exercé envers la tribu à laquelle ils appartenaient, ou contraire aux intérêts de la cause que défendaient ces hommes de Dieu.

Il est inutile d'ajouter que la somme d'influence

(1) La *touïza* est une corvée de labour faite gratuitement au profit d'une institution ou d'un individu.

(2) Le mot *ânaïa* signifie *protection, sauvegarde, sauf-conduit.* Les Kabils ont le plus grand respect pour l'*ânaïa* délivré par un des leurs.

ou de considération dont jouissent les marabouts se mesure à leur valeur morale et à leurs vertus, ainsi qu'à la situation qu'ils occupent auprès de Dieu. Les mieux partagés sous ce rapport sont regardés comme des saints vivants placés entre les hommes et les anges, de précieux vases d'élection ayant le privilége de voir Dieu face à face dans leurs extases, et de recevoir directement ses communications et ses avertissements.

La qualité de marabout est héréditaire et indélébile, et se transmet de père en fils ; mais l'influence religieuse qui y est attachée doit s'acheter à chaque génération par les mêmes vertus et la même piété, sinon la considération et le prestige s'effacent et disparaissent jusqu'à ce qu'un autre descendant du saint se soit révélé avec tous les signes par lesquels se distinguent des autres mortels les élus de Dieu. D'après le *Djamâ*, le caractère d'*ouali* (saint) se révèle d'ailleurs par le don de prescience et celui des miracles. Ce n'est donc que le titre de marabout qui est héréditaire ; quant au caractère, il ne saurait l'être, et si l'on révère les fils des descendants des marabouts, c'est seulement en souvenir de ceux de leur famille qui ont mérité cette qualification.

Les marabouts composent donc une sorte de noblesse religieuse héréditaire comme la noblesse

d'origine. Pourtant, nous devons dire que la véritable noblesse religieuse chez les Mahométans est formée des *cherif* (1), titre qui, du reste, désigne spécialement les Musulmans qui se prétendent de la descendance du Prophète par Fathima-Zohra, sa fille chérie, laquelle épousa Aliben-Abou-Thaleb. Tous les *chorfa* rattachent leur filiation à Edris-ben-Abd-Allah, qui fut sultan du Maghreb au VIII[e] siècle de notre ère, et qui est arrière-petit-fils de ce même Ali, le gendre de Mohammed. Edris est donc l'ancêtre commun que revendiquent non-seulement ceux qui se disent *chorfa*, mais encore celui de toutes les tribus de l'Ouest qui prennent ce titre si recherché des Arabes, et dont ils ont tant abusé. Or, comme la plupart des *ouali* dont nous nous sommes fait l'hagiographe étaient de provenance maghrebite, il s'ensuit qu'un grand nombre d'entre eux appartenaient à la noblesse religieuse par le double droit que leur donnaient leur qualité de marabout et leur origine cherifienne.

Si de saints marabouts sont parvenus, par leur influence, à arrêter l'effusion du sang en réconciliant des tribus ennemies, d'autres, au contraire, se sont jetés dans la mèlée avec une fougue, une

(1) Le mot *cherif* (au pluriel *chorfa*) signifie *noble*. *Cherif en-Niceb*, à la lettre, *noble de race*, *descendant du Prophète*.

ardeur extrêmes, et s'il y eut des saints de paix et de conciliation, il y en eut aussi de guerre et d'agitation. Très souvent, particulièrement dans le Sahra, la foi militante intervint dans les luttes de tribu à tribu, et les lames de ces terribles marabouts s'abreuvèrent de sang à s'en soûler. Souvent ils roulèrent la meule du trépas sur la tête de leurs adversaires, et en firent un grand carnage. Il fallait les voir, lorsque leurs partisans faiblissaient ou lâchaient pied en face de l'ennemi, se précipiter au-devant des fuyards l'œil en feu, l'écume à la bouche, et leur criant comme le Prophète au combat du mont Ohod : « Où allez-vous donc, ô Musulmans? Ne savez-vous pas que le paradis est devant vous, et l'enfer derrière ? » Sous le coup de fouet de cette menace, les chefs entraînaient leurs soldats dans une mêlée furieuse, et pleins d'un saint délire et d'une véhémence irrésistible, ils renversaient tous les obstacles que leur opposaient leurs adversaires. Plus tard, au beau temps des luttes avec leur ennemi dix fois séculaire, l'Espagnol, on vit les marabouts, sans autre arme que leur ardente parole, entraîner leurs guerriers contre les masses épaisses des Infidèles, et les lancer, tête baissée, comme des béliers de fer, au milieu des rangs serrés des Chrétiens, en jetant leur terrible cri

de guerre et de foi : « *Allah akbar!* » — Dieu est le plus grand! — Animés d'une sainte ardeur, les Musulmans se ruaient, ivres de sang et de fanatisme, sur les murailles de fer que leur opposaient les Chrétiens; car ils savaient que le Prophète a dit : « On n'évite pas sa destinée : d'ailleurs, on ne meurt pas pour la foi, puisque c'est vivre de l'éternité que de périr pour elle. » Souvent ils pavèrent de leurs cadavres le champ de la lutte; mais l'ivresse de la bataille ne leur avait pas permis de sentir le goût de la mort.

Plus d'une fois aussi, depuis la conquête, les marabouts nous suscitèrent de sérieux embarras, et sans parler de l'émir Abd-el-Kader et de ses lieutenants, qui, pour la plupart, étaient marabouts, il n'est guère de levées de boucliers soit dans les Kabilies, soit dans le Sahra, qui n'aient eu des marabouts pour instigateurs ou pour chefs.

Si Mohammed a été — comme il le dit lui-même — le sceau, le dernier des prophètes, il n'en est point de même des marabouts; nous voulons dire qu'il est encore permis de prétendre à ce titre, à cette qualité indépendamment de toute origine; en un mot, on peut devenir marabout, bien que n'appartenant pas à la descendance de ces saints vénérés. Mais il faut, si l'on veut être reconnu pour tel, que la volonté divine

se soit clairement et authentiquement déclarée, c'est-à-dire que le candidat à la sainteté ait donné des preuves qu'il jouit du don de prescience et du pouvoir de faire des miracles. C'est ainsi que nous comptons un certain nombre de thaumaturges de date récente.

Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer ici que les marabouts n'appartiennent pas à la hiérarchie cléricale, laquelle, d'ailleurs, n'est pas admise par la religion mahométane ; ils ne doivent exclusivement leur qualité qu'à leur réputation de sainteté ou à leur naissance. Du reste, les ministres du culte musulman n'ont point le caractère sacerdotal de ceux de la plupart des autres cultes ; ils ne sont même revêtus d'aucune marque particulière qui les distingue spirituellement de la foule. En un mot, ce sont bien moins des prêtres que des fonctionnaires que nomme et révoque d'ailleurs le pouvoir temporel. Cependant, comme ils appartiennent généralement au corps des *eulama* (savants), ils portent ordinairement la *rezza*, ce turban blanc plissé qui distingue les docteurs de la loi. Le culte mahométan n'a donc point de clergé proprement dit (1).

Nous avons dit plus haut que l'Islam avait eu,

(1) Pellissier de Reynaud, *Annales algériennes.* Cet ouvrage est l'un des meilleurs qui aient été publiés sur l'histoire de l'Algérie. Nous lui avons fait quelques emprunts.

comme la religion chrétienne, ses cénobites, ses ascètes, ses anachorètes, ses religieux itinérants, ses gyrovagues, ses reclus, ses gnostiques, ses mystiques, ses quiétistes; nous ajouterons que ces derniers n'ont rien à envier aux nôtres sous le rapport de la tendresse et de la passion, et que sainte Thérèse, Fénelon et madame Guyon ne sont point allés plus loin qu'eux sur cette pente glissante et quelque peu aventureuse; mais il est vrai de dire que, pour des Musulmans, cela était sans le moindre danger. Du reste, toutes ces doctrines qui ont pour principe le repos de l'âme et du corps et la contemplation sont d'origine orientale : en effet, les Hésychiastes, ces mystiques bizarres qui pensaient que, pour s'élever à la science des choses divines, il fallait passer son temps dans la contemplation de son nombril, étaient des moines du mont Athos. De tout temps, d'ailleurs, le quiétisme a séduit des âmes tendres, exaltées, vivement éprises de la perfection. Quant un gnosticisme islamique, cette sorte de syncrétisme mystique, où l'on trouve confondus avec les principes du christianisme quelques dogmes du platonisme et de la philosophie orientale, celui de l'hérésiarque Valentin, l'auteur des *Æons*, ou des trente essences divines éternelles, est loin d'atteindre aux folies intellec-

tuelles, au dévergondage de l'esprit qui distinguent la gnose des philosophes mystiques musulmans. Il est certain que jamais délire d'une imagination brillante, mais désordonnée et sans règle, n'a été poussé plus loin. Chose singulière, c'est l'Egypte, la terre classique du mysticisme, qui, depuis les temps les plus reculés, semble avoir eu le monopole de la production de ces fous sublimes, de ces illuminés enfiévrés, de ces prodigieux extatiques qui semblaient avoir perdu toute relation avec la terre, et qui, sous le prétexte d'apporter la lumière dans les religions juive, chrétienne et musulmane, et d'en épurer, d'en affiner les dogmes, les troublaient, au contraire, jusque dans leurs bases fondamentales. L'Islam a eu ses secousses comme les religions dont il est issu; mais grâce à la matérialité de ses doctrines, les ébranlements dont nous parlons n'ont pas eu les périlleux résultats dont le christianisme, si spiritualiste, eut tant à souffrir dans les premiers siècles de sa fondation.

Nous l'avons dit, les miracles opérés par les saints islamites présentent, pour un certain nombre, quelque similitude avec ceux attribués aux saints du christianisme. Nous devons reconnaître pourtant tout d'abord que, chez les premiers, le but ou la cause de l'action déterminante du mi-

racle se ressent très sensiblement de la matérialité du mahométisme, et puis l'intérêt particulier du saint y prime trop fréquemment celui de la divinité qui lui a délégué une partie de sa puissance; en un mot, le saint islamite opère trop souvent pour son propre compte, et au profit de ses passions. Mais il paraît que cette façon d'agir est acceptée par le Dieu unique; car il n'y a pas d'exemple qu'il ait enlevé son pouvoir miraculeux à celui qui en abusait d'une façon si indélicate.

Nos thaumaturges islamites opèrent *le prodige* et *le miracle*, le prodige, qui, comme nous le savons, est un phénomène éclatant sortant du cours ordinaire des choses, tandis que le miracle est un événement extraordinaire au-dessus des forces de la nature et contraire à ses lois. Donc, le prodige surpasse les idées communes, tandis que le miracle excède l'intelligence humaine. Les prodiges et les miracles attribués aux saints de l'Islam varient d'intensité selon la portion d'influence dont jouit l'*ouali* auprès de Dieu. Ainsi, quelques saints ont la spécialité des choses de la vie courante, ordinaire, et n'ont pas le pouvoir de modifier les lois de la nature ou d'en suspendre l'effet : ceux-ci, par exemple, possèdent la faculté de rendre les femmes fécondes, de restituer aux hommes affaiblis les forces généra-

trices qu'ils ont perdues. Ces saints d'ordre inférieur peuvent promettre de la pluie, guérir, sans remèdes, les maladies ou infirmités, arrèter subitement une épizootie, dompter d'un signe des animaux féroces, faits extraordinaires, nous le reconnaissons, mais qui pourtant ne sont point en opposition ou en contradiction avec les lois physiques, ni absolument contraires au cours normal des choses; tandis que les grands saints arrêteront facilement le soleil, ressusciteront un mort, rendront la vue à un aveugle de naissance, se déferont de leurs ennemis rien qu'en laissant tomber à terre les grains de leur chapelet, rendront la mer furieuse en la frappant d'un bâton, feront trembler la terre sur ses bases, lui ordonneront de s'entr'ouvrir pour engloutir des gens qui leur son désagréables, fendront des montagnes en deux, ou les feront s'écrouler avec fracas, changeront la direction des rivières et feront remonter les eaux vers leur source, échapperont aux gens qui les poursuivent en s'enfonçant dans les profondeurs du sol, y cloueront des cavaliers avec leurs montures, vivront sans boire ni manger, ou se feront nourrir par des animaux qui pourvoiront à leurs besoins; ils métamorphoseront des hommes en femmes, et leur rendront leur sexe quand ils le jugeront à propos; ils marcheront sur les eaux et voleront

dans les airs ; ils disposeront enfin d'une grande partie de la toute-puissance de Dieu, dont ils seront les principaux délégués ici-bas.

Nous n'avons point à affirmer ici le plus ou le moins d'authenticité des miracles attribués aux saints de l'Islam, bien qu'en résumé, nous n'ayons pas plus de raisons pour douter des faits miraculeux opérés par ces *ouali* que de ceux qui ont eu pour auteurs les saints du christianisme. Ce que nous pouvons certifier, c'est que les Musulmans ont une foi entière, absolue, indestructible dans leurs légendes sacrées ; nous ajouterons même qu'il leur viendrait d'autant moins à l'idée d'en douter, que la plupart de ces miracles ou faits surnaturels ont laissé des traces ineffaçables sur le sol. « Du reste, a dit un saint évêque, il est aussi aisé d'acquérir, par le témoignage des hommes, la certitude morale des faits surnaturels, que celle des faits ordinaires de la nature. » A ceux qui niaient la possibilité des miracles, le même prélat répondait par cet argument aussi péremptoire que décisif : « Puisque les miracles sont un effet de la toute-puissance divine, il est certain dès lors qu'ils sont possibles. » Quant à leur nécessité, elle n'est pas plus niable que leur authenticité ; ils constituent, en effet, selon l'opinion des docteurs chrétiens et islamites, un des

moyens les plus propres à instruire l'homme des vérités de la religion. Ce sont comme des coups d'autorité capables de réveiller l'attention des hommes, généralement peu frappés des merveilles de la nature. Et ils étaient d'autant plus indispensables au temps de la mission des saints marabouts dans les Kabilies, qu'ils avaient affaire à une population grossière, sans religion, d'une moralité douteuse, n'ayant du Dieu unique qu'une idée des plus vagues, population aussi crasseuse au moral qu'elle l'était au physique, sordidement intéressée, et à laquelle il ne manquait que le veau d'or pour en avoir le culte.

Il est clair que la situation n'a pas beaucoup varié, et que, depuis longtemps déjà, les Kabils ont oublié les précieuses leçons que sont venus leur apporter autrefois les saints marabouts de Saguiet-el-Hamra; jamais, d'ailleurs, ils n'ont fait grand accueil aux préceptes religieux que renferment le Koran; quant à la partie jurisprudentielle du Livre, ils l'ont trouvée probablement trop compliquée pour eux; car ils n'ont jamais fait usage que de leurs *Kanoun* (1), ou code par-

(1) Les *Kanoun* (canons) sont les lois particulières à chaque tribu kabile. La dissémination de la population berbère dans toute l'étendue de l'Afrique septentrionale, et la différence de langage ne lui ont jamais permis d'avoir un ensemble de lois homogènes et applicables à toutes les parties éparses de la Berbérie. Chaque tribu, chaque village même a ses lois particulières.

ticulier, dont les prescriptions ne dérivent ni du Koran, ni des commentaires sacrés, mais bien d'usages antérieurs qui se sont maintenus traditionnellement à travers les siècles, à travers même les changements de religion, et c'est précisément cet éloignement des idées religieuses du peuple arabe qui rend difficile à expliquer l'influence immense dont jouissent les marabouts au milieu de cette société kabile qui, pourtant, s'est toujours montrée si réfractaire aux pratiques et aux prescriptions de l'Islam.

Pour faciliter l'intelligence de ce livre, nous avons cru devoir donner à cette introduction un développement inusité; mais le sujet traité est si nouveau, et, en même temps, si peu connu, qu'il nous a paru indispensable de faire la lumière devant le lecteur avant de le laisser s'engager dans les profondeurs de l'œuvre. A présent qu'il est fixé sur la valeur relative des saints personnages qui composent notre galerie de thaumaturges de l'Islam, il ne lui reste plus qu'à nous suivre dans notre pieux pèlerinage aux tombeaux de ces vénérés élus de Dieu.

Valence, le 16 septembre 1880.

# AVANT-PROPOS

On m'avait signalé, à mon arrivée à Blida en 1856, le vieux marabout Mohammed-ben-El-Aabed comme un conteur émérite, surtout comme un maître en hagiographie musulmane. Appartenant lui-même à la noblesse religieuse, il avait fait, me disait-on, de la vie des saints de l'Islam une étude toute spéciale; aussi, aucun détail des actes des thaumaturges mahométans ne lui était-il inconnu. Très amateur moi-même de la légende et de la tradition arabes, je m'empressai de me faire mettre en relation avec lui. Je lui fus présenté au café du Hakem, où il s'arrêtait volontiers quand il venait à Blida; car il était des Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir, et, par suite, il habitait la *dechera* (village) des descendants de son saint ancêtre, laquelle est située dans la vallée qui porte son nom.

Je dois déclarer que l'accueil que me fit Si Mohammed fut un peu froid; comme tous les Arabes, il ne se livrait pas facilement, et il tâtait le terrain avec soin avant de s'y engager; il voulait

toujours, en un mot, savoir à qui il avait affaire avant de donner la liberté à sa langue. J'eus toutes les peines du monde à le décider à me suivre dans la voie que je désirais lui faire prendre, c'est-à-dire celle des questions religieuses ou tenant à la religion. Quand j'entamais ce chapitre, il semblait me dire : « Quel intérêt ces choses peuvent-elles avoir pour toi, un Chrétien?... D'ailleurs, tu n'y crois pas, et c'est pour t'en moquer et pour en rire peut-être que tu parais si curieux de les connaître. » Et ce n'est que lorsqu'il fut bien convaincu que j'étais moi-même un Croyant, et que j'avais le respect de toutes les croyances, qu'il n'hésita plus à verser dans mon oreille tous les trésors de sa science hagiographique et thaumaturgique.

Mon service m'ayant appelé dans la tribu des Bni-Salah, à laquelle appartient la fraction des Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir, je pus voir fréquemment Mohammed, que j'allais visiter dans son *haouch* (maison de campagne), et qui, à son tour, venait causer avec moi sous ma tente. J'en profitai pour recueillir de sa bouche tous les faits, légendes, etc., qui ont eu pour théâtre les environs de Blida d'abord, et le Sahra algérien. Il va sans dire que j'en enrichis avec avidité mes notes et mes souvenirs, me promettant de ne pas les laisser

tomber dans l'oubli, et me réservant de les communiquer — un jour ou l'autre — à mes contemporains.

Je viens aujourd'hui tenir ma promesse, et, par la même occasion, m'acquitter de la dette que j'ai contractée, un peu trop légèrement peut-être. Au reste, on appréciera.

Mais je veux donner au lecteur une idée de la façon dont Si Mohammed entendait les choses de la religion, et du degré de sa croyance aux faits miraculeux rapportés par la légende ou conservés par la tradition.

Un jour, je lui faisais remarquer que la foi aux saints allait diminuant d'intensité de l'ouest à l'est, c'est-à-dire du Marok à la Tunisie, et j'ajoutais qu'il m'était on ne peut plus facile de faire la preuve de ce que j'avançais en parcourant une carte de l'Algérie, que je lui mettais en même temps sous les yeux. En effet, le Marok, — le pays de l'Islam par excellence, — est littéralement constellé de *koubba* (1), lesquelles y sont élevées par groupes de trois ou quatre à la fois sur un même point, et la proportion va très sensiblement en décroissant au fur et à mesure qu'on s'avance de l'ouest à l'est, c'est-à-dire en passant par les provinces d'Oran,

(1) Petit monument de forme cubique surmonté d'une coupole élevé en l'honneur ou sur le tombeau d'un saint marabout.

d'Alger, de Constantine, et par la Régence de Tunis.

Si Mohammed ne put contester l'exactitude de mon observation : « Je ne nie pas, dit-il, que le *R'arb* (Ouest) ne soit le foyer de l'Islam, que la foi de ses gens ne soit plus vive que celle des populations du *Cheurg* (est); mais, par Dieu ! quoiqu'on en dise, Blida, avant votre venue dans le pays, était aussi une ville de piété et de prière : on y craignait Dieu, et l'on observait ses commandements; les minarets de ses quatre mosquées, et les dômes de ses onze *mesdjed* (1) attestaient assez, par leur éclatante blancheur, que les Blidiens ne négligeaient point les choses du ciel autant qu'on les en a accusés. Blida, la ville de mon saint ancètre, l'illustre Sidi Ahmed-el-Kbir, a toujours vénéré les envoyés qui lui apportaient la parole de Dieu, et, si tu en veux la preuve, regarde autour de toi : la plaine et la montagne, encore parsemées — bien que vous ayez beaucoup détruit — de tombeaux renfermant les précieux restes de ceux de ces élus, de ces amis de Dieu qui ont voulu poser ici le terme de leur existence terrestre, disent éloquem-

(1) Le *mesdjed* est le lieu où l'on se prosterne pour prier Dieu. On appelle ainsi une petite mosquée affectée à la prière de tous les jours. La prière du vendredi se fait dans le *djamâ*, qui est le lieu de l'assemblée, de la réunion des fidèles le jour consacré.

ment pourtant que tu n'es pas dans le pays de l'impiété. Je veux d'ailleurs, pour donner plus d'intérêt à la *ziara* (1) que tu te proposes de faire aux tombes bénies de nos marabouts révérés, t'en dire les glorieuses légendes, afin de te démontrer que les Musulmans seuls sont dans la voie de la vérité; car, s'il en était autrement, Dieu ne se serait point dessaisi d'une portion de sa puissance en faveur de leurs saints, et tous ont joui du précieux don des miracles. Mais c'est par des preuves irrécusables que je veux — s'il plaît à Dieu! — chasser le doute de ton esprit, et y faire la lumière. »

C'est ainsi que le marabout Si Mohammed-ben-El-Aabed me préparait à entendre les merveilleuses légendes dont il allait livrer le secret à ma curiosité.

Je les redirai dans l'ordre où il me les a racontées, en commençant mon pèlerinage aux tombeaux des saints par ceux qui s'élèvent dans le voisinage de Blida.

(1) *Visite, pèlerinage* au tombeau d'un saint marabout.

LES

# SAINTS DE L'ISLAM

## Légendes hagiologiques et Croyances algériennes

---

## I

## Sidi Yâkoub-ech-Cherif

Il existe, à quelques centaines de mètres à l'ouest de la ville de Blida, un groupe de vieux oliviers que les Français — on ne sait trop pourquoi — ont surnommé le *Bois sacré*. Est-ce par réminiscence du lieu où Jésus but le calice d'amertume? Est-ce parce qu'il renferme une *koubba* ou chapelle dans laquelle repose du sommeil éternel un saint et vénéré marabout? Est-ce enfin parce que ce bois d'oliviers fut arrosé jadis de sang français? Nous pencherions volontiers pour la deuxième de ces hypothèses. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les Arabes désignent ce point par le nom de « *Ez-Zenboudj* (1) *Sidi Yâkoub,* » les « Oliviers de Sidi Yâkoub. »

(1) Oliviers sauvages. Les oliviers greffés se disent *zitoun*, en sous-entendant le mot *chedjera* (arbre). C'est donc *l'arbre de l'olive*.

Ce bois d'oliviers, qui fut d'abord un cimetière arabe, puis qui devint un marché et un lieu de bivouac pour les troupes de passage à Blida, fut, plus tard, converti en jardin public.

Ces arbres, qui sont aujourd'hui clair-semés, marquent un âge considérable et de grandes souffrances; avec leurs troncs noués, déprimés, contournés, tordus, qui s'accrochent, qui se cramponnent au sol par de vigoureuses racines pareilles à des serres d'un oiseau gigantesque, ces patriarches de la végétation semblent avoir été plantés par Dieu lui-même au troisième jour de la Genèse; on les dirait appartenir au temps de ces espèces phénoménales que Dieu, menacé dans son empire, se repentit bientôt d'avoir créées si fortes et si orgueilleuses, et qu'il détruisit, en bouleversant son œuvre par d'épouvantables cataclysmes, pour les refaire dans des proportions plus faibles et plus modestes.

Quelques-uns de ces échappés aux déluges n'ont plus que la peau et les os, et paraissent ne rester debout que par un prodige d'équilibre; ils portent, pour la plupart, les nodosités, les gibbosités, les verrues, ces difformités de toutes les vieillesses, et les traces ineffaçables de la guerre. Les uns montrent orgueilleusement leurs membres amputés; les autres, leurs troncs troués, mâchonnés par les projectiles, déchiquetés par la hache de nos soldats, ou brûlés au cœur pour les besoins du bivouac.

On ne peut se lasser d'admirer ces vieux *zenboudj :* voyez, en effet, leur écorce squammeuse comme la carapace du dragon de l'Apocalypse, ces nervures qui, partant de leur pied, s'élancent gracieuses et déliées comme les colonnettes qui soutiennent — on ne sait par quel prodige — les voûtes de nos vieilles cathédrales. Quelques-uns de ces végétaux-masto-

dontes, aux racines avachies, ramassées, emmêlées, semblent un paquet de reptiles, ou les entrailles d'un animal éventré.

Il paraît bien difficile aujourd'hui de retrouver la trace du cimetière arabe, du marché et du bivouac d'autrefois au milieu de cette luxuriante végétation d'hier, avec ces corbeilles de fleurs, avec ces eaux qui s'enroulent au pied des arbres comme des *khal-khal* (1) d'argent à la jambe d'une Moresque, avec ces poissons dorés qui mendient effrontément quelques miettes de pain aux promeneurs. Au lieu de toutes ces fleurs qui composent l'enivrante parfumerie de Dieu, le sol était, autrefois, hérissé de pierres sépulcrales marquant la dernière demeure des serviteurs religieux du saint marabout, leur intercesseur auprès du Dieu unique. « Vous, les Chrétiens, me répétait souvent Si Mohammed-ben-El-Aabed, vous ne respectez rien : vous avez fait une promenade, un lieu public du champ où reposaient de leur dernier sommeil les *khoddam* (2) de Sidi Yâkoub-ech-Cherif! Vous avez dispersé leurs ossements et jeté leur poussière aux quatre vents de la terre! Vous avez renversé, brisé, détruit les *chouahed* (3) qui se dressaient sur les tombes pour témoigner encore qu'il n'est pas d'autre divinité que Dieu, et que Sidna Mohammed est l'envoyé de Dieu!... Qu'avez-vous fait des restes vénérés des Croyants qui attendaient, couchés auprès de leur intercesseur, le jour où le Tout-Puissant redressera les ossements et les

(1) Anneaux de jambes que portent les femmes arabes au-dessus de la cheville du pied.

(2) Serviteurs. On désigne ainsi les indigènes dont le saint topique est le patron.

(3) Ce sont les pierres qu'on dresse sur les tombes à la tête et aux pieds du mort, et qui contiennent souvent la formule de l'Islam, et quelquefois le nom du décédé.

recouvrira de leur chair ? Que sont devenus ces squelettes blanchis qui croyaient pouvoir attendre, dans la paix et dans le repos, le jour de la résurrection ? Et si la koubba de Sidi Yâkoub a obtenu grâce devant vous, je ne veux point vous en savoir gré ; car aucun outil n'ayant pu mordre la pierre de son tombeau, force vous a été de renoncer à cette dévastation impie. »

La koubba du *Bois-Sacré*, qui s'élève blanche et élégante au milieu des vieux oliviers, renferme donc les restes mortels de Sidi Yâkoub-ech-Cherif (1), le noble, le pieux, le savant, la lumière de l'Islam. Si nous demandons à l'*oukil* (2) à quelle époque vivait ce grand saint, il nous répondra invariablement : « Demande leur âge à ces oliviers. »

Il n'est point de peuple qui commette l'anachronisme avec un plus candide aplomb que le peuple arabe ou kabil. Mais, grâce à la science de Si Mohammed-ben-El-Aabed en chronologie, j'avais pu être fixé sur ce point, et placer le passage du saint sur le lieu où devait, quelque temps après, s'élever son tombeau, vers l'an 927 de l'hégire, ou 1521 de l'ère chrétienne.

Comme la plupart des illustrations religieuses de l'Afrique septentrionale, Sidi Yâkoub-ech-Cherif était né en Espagne. Le premier décret d'expulsion des Mores andalous l'avait obligé, en 1499, de quitter Korthoba (Cordoue), sa ville natale, et de repasser la mer. Il s'était retiré à Meurrakech (Marok), où il achevait sa vie entre l'étude et la prière.

(1) *Cherif*, c'est-à-dire descendant du Prophète par sa fille Fathma-Zohra. Les *Cheurfa* composent la noblesse religieuse chez les Arabes.

(2 L'*oukil* c'est le mandataire, l'administrateur, le chargé des intérêts d'un autre. L'*oukil* d'une *koubba* est une sorte de sacristain chargé des détails de cette chapelle funéraire.

Depuis bien longtemps, Sidi Yâkoub brûlait du pieux désir d'aller visiter les Villes Saintes, car il savait que Dieu a dit : « Accomplissez le pèlerinage de Mekka et la visite des lieux saints. » Déjà fort avancé en âge, et craignant que la mort ne vînt le frapper avant d'avoir satisfait à cette obligation religieuse, il ne voulut pas différer plus longtemps la réalisation de ce saint devoir.

On allait entrer en *choual*, le premier des trois mois sacrés (1) dans lesquels doit être accompli *el-heudjdj* (le pèlerinage) ; Sidi Yâkoub fit ses préparatifs de voyage, et, suivi de nombreux serviteurs, il quitta Meurrakech (Marok), et se dirigea vers le Cheurg (est).

Après quinze jours de marche, le saint marabout avait atteint l'ouad ech-Cheffa (Chiffa), qu'il coupait à son débouché dans la Mtidja, et il remontait la rive droite d'un cours d'eau qui descendait de l'est sur un lit de cailloux. Cette rivière est celle qui, plus tard, prit le nom de Sidi-Ahmed-el-Kbir. Il était l'heure de la prière de l'*âceur* (trois heures de l'après-midi) ; Sidi Yâkoub se décida à poser son camp sur la rive droite de cet ouad, à quelque distance du point où il sort de la gorge qui le verse dans la plaine.

S'il faut en croire la tradition, cette rive et l'emplacement qu'occupe Blida aujourd'hui n'avaient point alors cette riche végétation qui, de nos jours, fait à la ville une si gracieuse ceinture ; ce n'était qu'une vaste prairie où paissaient les troupeaux des tribus voisines.

Sidi Yâkoub fit dresser ses tentes en rond sur ce tapis de verdure qu'émaillaient les fleurs des champs,

(1) Le pèlerinage à Mekka doit être accompli dans les trois mois de *choual*, *dou-'l-kâda*, *dou-'l-hadjdja*.

écrin de la terre; ses chevaux mis au piquet, et ses chameaux entravés de manière à ne leur laisser l'usage que de trois jambes, pouvaient brouter autour d'eux une herbe fine comme le duvet de la lèvre d'un adolescent.

Le lieu plût à Sidi Yâkoub, et il se promit de revenir y camper, si Dieu lui faisait la grâce de lui accorder le retour des Villes Saintes.

Sidi Yâkoub et ses compagnons étaient arrivés heureusement à Mekka : après y avoir accompli toutes les pieuses cérémonies du pèlerinage, c'est-à-dire fait sept fois le tour de la Kâba, la station au mont Arafat, et les promenades entre les collines Safa et Meroua; après avoir bu de l'eau du puits de Zemzem, et lancé sept cailloux dans le lieu où le diable fut lapidé par Abraham, qu'il avait voulu tenter, les pieux pèlerins avaient repris, purifiés, le chemin du R'arb (Ouest).

Sidi Yâcoub n'avait point oublié son campement sur les bords de l'ouad er-Rouniman ; aussi, lorsqu'il n'en fut plus qu'à une petite distance, avait-il ordonné à quelques-uns de ses serviteurs de prendre les devants pour y aller de nouveau dresser ses tentes. Les serviteurs exécutèrent la volonté du maître ; mais ils cherchèrent en vain l'emplacement de leur ancien campement : il n'y avait plus trace de la prairie dont le saint homme avait gardé un si agréable souvenir.

Sidi Yâkoub arriva bientôt avec le reste de sa suite. Les serviteurs qu'il avait envoyés en avant ne laissaient pas d'être un peu confus de l'insuccès de leur mission ; ce fut bien pire encore quand ils virent Sidi Yâkoub mettre tranquillement pied à terre, et ordonner à ceux qui le suivaient d'en faire autant. — « Par Dieu ! ô monseigneur ! se hâta de dire l'un de ses serviteurs, ce ne peut être ici que nous avons posé

nos tentes ; car le sol était nu, et aujourd'hui il est couvert d'une forêt d'oliviers. A moins que je ne sois le jouet des *djenoun* (démons), je ne puis croire cependant que ces arbres n'existent que dans mon imagination. »

Un sourire de béatitude raviva la figure du saint, qui affirma que c'était pourtant bien là qu'ils avaient campé. — « On ne peut s'y tromper, ajouta-t-il, car les piquets de nos tentes sont encore fichés en terre, et disposés dans l'ordre où vous les aviez placés. » — « Que Dieu m'aveugle, ô monseigneur, si je vois autre chose que des arbres à l'endroit que tu indiques. »

— « Dieu — qu'il soit exalté ! — peut ce qu'il veut, reprit le saint homme : ces oliviers sont les piquets de nos tentes, que le Tout-Puissant a transformés en arbres, pour que les fidèles Croyants pussent trouver sous leur feuillage un abri contre l'ardeur du soleil. Certes, Dieu est grand et généreux ! et c'est par ses signes qu'il se manifeste ! Heureux ceux qui les comprennent ! »

Les gens de Sidi Yàkoub, après avoir reconnu que les oliviers, par leur disposition, marquaient exactement l'emplacement qu'avaient occupé leurs tentes, ne doutèrent pas que ce miracle ne fût dû à l'influence du saint homme qu'ils avaient accompagné dans sa visite aux Villes Saintes et respectées, Mekka et El-Mdina, — que Dieu les garde !

Sidi Yàkoub, qui était aussi chargé d'ans que rempli de vertus, comprit que ce signe par lequel Dieu se manifestait était un avertissement, et que le Maître des Mondes ne tarderait pas à l'appeler à lui. Le soir de ce jour, il assembla ses gens dans sa tente, et leur dit qu'il était évident pour lui que Dieu avait marqué sous ces oliviers le terme de son voyage ici-bas :

« Je sens la vie m'échapper, ajouta-t-il ; je laisserai mon corps loin des tombeaux de mes saints ancêtres ; Dieu le veut ainsi, et ses desseins sont impénétrables. Quant à vous, ô mes enfants ! retournez vers notre R'arb chéri, et dites à notre seigneur, notre sultan, notre maître, le prince des Croyants, l'ombre de Dieu sur la terre, le chef de la troupe victorieuse, le bouclier de la religion, dites-lui que ma dépouille mortelle repose ici, mais que mon esprit a pris avec vous le chemin de l'Occident. » Et il les congédia en les bénissant.

Ils se retirèrent dans leurs tentes en fondant en larmes ; car ils ne doutaient pas de la prescience du saint. Ils se consolèrent cependant en pensant qu'ils auraient un protecteur de plus auprès du Tout-Puissant, ce qui, dans les cieux comme sur la terre, n'est nullement à dédaigner.

Dieu avait depuis longtemps déjà allumé ses mondes, que le sommeil n'avait pu encore appesantir la paupière des serviteurs de Sidi Yàkoub. Vers le milieu de la nuit, la tente du saint marabout parut tout-à-coup resplendissante de lumière, tandis que les ténèbres devenaient plus épaisses autour d'elle. Les disciples du saint se hâtèrent de quitter leurs nattes, ne doutant pas qu'ils allaient être témoins d'un nouveau miracle : en effet un chemin lumineux, qui semblait un rayon détaché du soleil, s'étendait comme uu tapis de la tente de Sidi Yàkoub au lit de la rivière ; le saint homme le remontait lentement ; il glissait plutôt qu'il ne marchait. Bien que les berges en fussent, comme elles le sont encore aujourd'hui, hautes et escarpées, il n'avait point paru s'en inquiéter, et il les avait descendues avec une sérénité qui arracha de la bouche de ses serviteurs d'ardentes louanges adressées au Dieu unique. Sidi-Yàkoub s'arrêta au milieu

du torrent, et y fit ses ablutions. Un autre point lumineux apparaissait en même temps à l'endroit où le cours d'eau débouche de la gorge, et suivait le lit de l'ouad : c'était comme une grosse étoile qui jetait des rayons jusque dans les ravins qui débouchent dans la rivière. On put bientôt reconnaître, à l'éclat de cette lueur, le pâle et austère visage de Sidi Ahmed-el-Kbir, saint marabout qui avait sa *kheloua* (solitude, retraite) au fond de la gorge qui, depuis, a pris son nom. Lorsqu'il fut à hauteur de Sidi Yâkoub, qui avait cessé ses ablutions, il lui baisa silencieusement l'épaule. Ils conversèrent pendant quelques instants; leurs voix arrivaient jusqu'aux serviteurs de Sidi Yâkoub comme le doux murmure de la *nesma* (zéphir) dans les cordes d'un *rbab* (espèce de lyre). Une *hama* (hibou) passa rapidement au-dessus des saints personnages en jetant un cri aigu que les échos de la montagne répétèrent trois fois. Soudain, les lueurs s'éteignirent, et tout rentra dans l'obscurité.

Les gens de Sidi Yâkoub comprirent que ce prodige cachait un mystère dont ils n'osèrent pas chercher immédiatement l'explication. Ils craignaient aussi d'avoir été le jouet d'une illusion; ils résolurent, néanmoins, d'attendre en priant le retour du jour pour éloigner l'esprit du mal qui avait interrompu si brusquement la conversation des deux saints; car, pour eux, le hibou qui venait de fendre l'air comme une flèche ne pouvait être autre chose qu'un *djenn* (démon, génie) de la pire espèce.

Le lendemain, au *fedjeur* (point du jour), dès que l'aurore eut effacé les étoiles, ils pénétrèrent respectueusement dans la tente de Sidi Yâkoub : le saint homme était dans l'attitude de la prière, c'est-à-dire prosterné le front sur le sol et les mains étendues de

chaque côté de la tête. Ils attendirent qu'il se relevât pour le saluer de leur « *es-salam âlik, ia sidi!* » — que le salut (de Dieu) soit sur toi, ô monseigneur! — Mais sa prière se prolongeant au-delà du temps ordinaire de la prosternation, ils s'approchèrent du saint, et ils reconnurent qu'il avait cessé de vivre. Le reste de chaleur que conservait son corps prouvait que sa mort avait dû coïncider avec le passage du hibou dans la rivière.

Après avoir versé d'abondantes larmes, les gens de Sidi Yâkoub s'apprêtèrent à lui rendre les derniers devoirs : ils le déshabillèrent et l'étendirent sur une natte; puis l'un d'eux le lava avec de l'eau froide au moyen d'un linge qu'il passa sept fois sur tout le corps du saint ; après la dernière lotion, il l'aromatisa avec du camphre, le revêtit d'une chemise, lui enveloppa la tête d'un turban, et le recouvrit d'un *kfen* (suaire). Ainsi que l'avait désiré le saint marabout, une fosse fut creusée à l'endroit même où était dressée sa tente ; on l'y déposa sur le côté droit, la tête tournée du côté de la *Kibla* (1). De larges pierres plates recouvrirent ensuite le corps du saint ; puis l'un de ses serviteurs jeta trois poignées de terre dans la fosse, que les autres se hâtèrent de combler avec leurs mains. On plaça deux *mchahad* à la tête et aux pieds du mort, et des *djenabiat* (2) sur les flancs. Cette tombe n'était que provisoire; les serviteurs de Sidi Yâkoub se proposaient de lui faire élever une *koubba* digne de lui ; l'un d'eux devait ra-

(1) La *Kibla* est la direction de la prière ; c'est le point vers lequel tout musulman doit se tourner pour prier. Cette direction est celle de la Kâba, temple situé à Mekka.

(2) Les *djenabiat* (de *djenb*, flanc, côté) sont les larges pierres qu'on place le long des grands côtés des tombes pour en maintenir les terres.

mener de Figuig des maçons ayant la spécialité de ces constructions. Mais qu'on juge de la surprise des gens du saint ! Le lendemain matin, au moment où ils se disposaient à reprendre le chemin du R'arb, ils virent avec admiration que, pendant la nuit, Dieu avait chargé ses génies de cette pieuse mission : en effet, une élégante koubba (celle que nous voyons aujourd'hui) recouvrait les restes vénérés de Sidi Yâkoub-ech-Cherif. Ses serviteurs louèrent Dieu, qui venait encore de se manifester d'une manière si merveilleuse, et ils répandirent dans les tribus des environs la nouvelle de ces prodiges. Tout le Tithri l'apprit comme par enchantement, et le bruit en courut avec la rapidité de l'éclair jusqu'à Blad Bni-Mezr'enna (1). Le Cheurg (est) et le R'arb (ouest) en eurent si promptement connaissance, qu'il est à croire que Dieu y avait envoyé ses messagers. De tous les points du pays on vint en pèlerinage au tombeau du saint, et, dans toutes les tribus, un grand nombre de pieux Musulmans se déclarèrent ses *khoddam* (serviteurs religieux).

Depuis cette époque, ce zèle ne s'est pas ralenti, et, tous les samedis, dès le *fedjeur*, la foule des fidèles venus en *ziara* encombre les abords de la koubba où reposent les restes mortels du saint.

S'il faut en croire la tradition, Sidi Yâkoub-ech-Cherif aurait été le *chikh* (maître) de l'illustre Sidi Ahmed-el-Kbir, dont nous parlerons plus loin ; aussi, plein de respect et de vénération pour son ancien maître, Sidi Ahmed aurait-il dit à ses derniers

(1) Blad Bni-Mezr'enna (pays des Bni-Mezr'enna), dénomination par laquelle les indigènes de l'intérieur et les poëtes arabes désignaient souvent la ville d'Alger, laquelle aurait été construite sur l'emplacement d'une tribu de marabouts nommés les Bni-Mezr'enna.

moments : « Que celui qui veut que sa *ziara* soit agréable à Dieu visite Sidi Yâkoub avant moi. » Nous ajouterons que les vrais Croyants se conforment scrupuleusement à cette recommandation de Sidi Ahmed.

C'est aujourd'hui samedi ; suivons les *zaïrin* (visiteurs, pèlerins) qui, déjà, se glissent dans les méandres du jardin aboutissant au tombeau du saint. Dès la veille, à l'heure de l'*âceur* (trois heures de l'après-midi), le vieil *oukil* a ouvert la porte de la koubba, et son premier soin a été d'allumer dans un *nafeukh* (réchaud) en terre, à l'aide d'un lambeau de *mrououha* (éventail), le charbon sur lequel il a été jeté à profusion le *djâoui* (benjoin) et l'*euoud-el-kmari* (bois odoriférant d'Asie). L'*oukil* prétend que l'odeur de ces précieux parfums dispose le saint à écouter plus favorablement les prières de ses *khoddam*, et à les transmettre à qui de droit avec plus d'insistance. On comprend dès lors les prodigalités de ce sacristain, et l'excès que, tous les huit jours, il fait de ces aromates.

Approchons-nous, et furetons de l'œil dans le sanctuaire, puisqu'il n'est pas permis aux Infidèles d'y pénétrer : l'*oukil*, qui, sans doute, n'appartient pas au culte de Vesta, a laissé éteindre le feu sacré qu'il avait allumé la veille, sans trop se préoccuper des conséquences qu'auraient entraînées jadis cette coupable négligence ; il rallume ses charbons avec le calme d'un *oukil* qui n'a rien à se reprocher, et il y jette les parfums : une colonne de fumée s'en échappe, et va s'épanouir en palmier dans la concavité de la coupole. Après ce coup d'encensoir, l'*oukil* se retire et va s'étendre sur un fragment de natte au pied d'un olivier.

L'intérieur de la koubba de Sidi Yâkoub n'est rien

moins que somptueux : les offrandes des fidèles ne seraient-elles point en rapport avec leurs demandes, ou bien l'*oukil* (que Dieu nous pardonne cette hypothèse !) ne donnerait-il pas scrupuleusement aux dons des Croyants leur pieuse destination ? En pays musulman, il y a tant de gens qui vivent grassement de leur saint, que notre supposition n'aurait rien d'exorbitant ; dans tous les cas, ce n'est pas en faveur de son tailleur que l'*oukil* de Sidi Yâkoub dissipe les fonds que lui confient les fidèles ; car ce respectable sacristain est médiocrement vêtu ; peut-être n'est-il misérable qu'à la surface !

Des *haçaïr* (nattes de jonc), dentelées et frangées par l'usage comme les bernous d'un Derkaouï, paraissent avoir la prétention de dissimuler les inégalités du sol de la koubba, et de le rendre plus moelleux aux genoux des Croyants ; des *msabih* (lampes) en fer-blanc, et des *chemâ* (cierges) de toutes les dimensions, cerclés de papier doré, sont suspendus le long des murs du saint lieu, dont la nudité est dissimulée par de petits drapeaux de *mnououeur* (indienne, toile fleurie).

Le tombeau de Sidi Yâkoub est surmonté d'une sorte de *tabout* (châsse) recouvert de soie verte et rouge, et bordé de bandes d'indienne bleue ; il présente la forme d'une *kbiba* (petite koubba) terminée par un *heulal* (croissant) doré. Aujourd'hui, jour de *ziara* (visite), quatre *snadjeuk* (drapeaux) aux couleurs rouges, jaunes et bleues flanquent les angles du tombeau ; ces drapeaux, aussi bien que ceux qui tapissent les murailles de la koubba, sont des *ouâadi* (ex-voto) provenant de fidèles ayant eu beaucoup à demander au saint, ou considérablement à se faire pardonner.

La chapelle s'encombre ; les derniers venus atten-

dent leur tour assis sur des *dkaken* (bancs en maçonnerie) construits de chaque côté de la porte; un chapelet de Croyants entoure le tombeau ; il sont là dans toutes les humbles attitudes de la prière. Les femmes sont en majorité : enveloppées dans leurs *haïk*, et affaissées sur leurs talons, elles rappellent les saintes femmes au sépulcre du Christ. Un *deroueuch* (1), enroulé dans ses bernous rapiécés, dort couché en travers sur le tombeau de Sidi Yàkoub: il en attend, sans doute, des révélations.

Une mère, accroupie sur la natte, présente au saint un enfant chétif et rabougri, en marmottant une demande de santé et de force pour ce pauvre avorton qui est tout son espoir. Un *mehrouch* (déguenillé), prosterné la face contre terre, se maintient indéfiniment dans cette posture : il attend, évidemment, que le saint daigne lui faire connaître au juste le jour et l'heure où les Chrétiens — que Dieu les extermine! — seront jetés à la mer. On l'a prédit tant de fois, et la prédiction s'est si peu réalisée jusqu'à présent, que les prophètes en sont sensiblement tombés dans le discrédit. Il serait temps que le saint, qui est du pays où doit poindre le *moula sâa* (maître de l'heure), et qui, indubitablement, a de grandes chances pour être bien informé, s'expliquât catégoriquement sur le moment de l'apparition de ce messie.

Vous verrez que le saint fera encore la sourde oreille, et qu'il ne répondra que trop vaguement à l'interrogation du déguenillé. Tout porte à croire, du reste, que Sidi Yàkoub manque de renseignements précis sur l'époque où se produira cet événement si impatiemment attendu par tout bon Musulman. Nous

(1) *Deroueuch* (derviche), homme détaché des choses de ce monde, et ayant fait vœu de pauvreté.

pouvons donc encore respirer, et il nous semble que nous aurions tort de nous presser de faire nos malles.

Deux ou trois *oulad el-blaça* (1) — enfants de la place, — assis à la manière arabe, et manquant complètement de cette pieuse attitude que réclame tout saint lieu, s'occupent de tout autre chose que de prières : l'un fait sa toilette en se passant les doigts des mains dans ceux des pieds ; un autre détresse les franges d'or du drapeau qui est devant lui, et paraît être à la recherche du meilleur moyen de se procurer, comme talisman, bien entendu, quelques fragments de cette précieuse *ouâda* (ex-voto). Espérons que ses efforts seront couronnés de succès.

Après un séjour plus ou moins long sur le tombeau du saint, les fidèles se retirent en jetant à l'*oukil* ou à l'*oukila*, sa femme, quelques pièces de monnaie pour l'entretien de la koubba. Nous devons dire cependant que quelques pèlerins négligent complètement ce pieux détail; mais l'*oukil* n'y prend pas trop garde. On ne trouve pas, du reste, chez les employés du culte musulman cette âpre cupidité qu'on remarque ailleurs ; chez eux, pas de ces hommes-troncs qui, dans nos temples, prélèvent sur la bourse des fidèles, sous le prétexte de besoins plus ou moins sérieux, des sommes qui, répétées, finissent par faire à ces parasites d'assez jolis revenus.

Les *zaïrin* continuent d'arriver : ici, c'est un vieillard perclus qui rampe jusqu'au tombeau du saint : il lui demande d'être son intercesseur auprès du Tout-Puissant pour qu'il lui rende les forces de sa jeunesse, perdues dans les débauches sans doute ; là, c'est une

(1) C'est ainsi qu'on désigne les enfants indigènes qui exercent toutes les petites professions de la rue sans en avoir aucune.

femme qui se traîne péniblement, les pieds nus, dans l'une des allées qui débouchent sur la koubba. Que demande-t-elle ? Que Dieu la rende féconde peut-être? C'est bien tard; mais il n'est rien d'impossible à Dieu. Et cette autre *zaïra* qui, se trouvant, probablement, dans sa période d'impureté, se tient en dehors de la chapelle, le visage tourné dans la direction de la *Kibla*, les mains jointes et ouvertes comme un livre ?... Sa demande paraît urgente, à en juger par la volubilité qu'elle met dans le débit de sa pieuse requête. Elle est jeune encore : c'est, sans doute, la partialité de son mari dans la distribution des faveurs conjugales qui l'amène aux pieds du saint : elle désire que cette irrégulière situation soit au plus tôt modifiée, et, pour mettre Sidi Yàkoub dans ses intérêts, elle jette deux sous à son *oukila*.

Les saints portiques s'encombrent de plus en plus; les Croyants se bousculent pieusement pour arriver plus vite au tombeau de l'illustre marabout. En pays arabe, la galanterie n'est que très imparfaitement pratiquée, et les femmes auront leur tour (1) quand les hommes qui viennent d'envahir la sainte demeure n'auront plus rien à demander à Sidi Yàkoub.

Que peuvent désirer ces deux femmes qui pénètrent sur les terres du saint en riant, et en fouillant les massifs du seul œil dont elles se servent habituellement dehors ? Est-ce bien à l'élu de Dieu qu'elles en veulent ? et leur pieuse démarche auprès de son tombeau ne cacherait-elle pas plutôt quelque escapade dangereuse pour le front de leurs maris ? En

(1) Dans les fêtes ou réunions, les femmes arabes sont toujours séparées des hommes, et ce n'est qu'accidentellement, ou lorsqu'elles sont classées dans la catégorie des *âdjaïz* (vieilles femmes) qu'on les rencontre mêlées aux hommes.

effet, les deux *zaïrat* longent la koubba sans s'y arrêter, et le Hasard, qu'on traite d'aveugle, mais qui n'est que myope, les fait se rencontrer nez à nez avec deux pèlerins qui paraissent avoir beaucoup plus à demander à la créature qu'au Créateur. Des mères, portant amarrés sur leur dos des enfants souffreteux, viennent implorer le saint pour qu'il fasse rentrer dans ces pauvres petits corps la vie qui s'en échappe.

Les visiteurs vraiment pieux ont quitté leurs *sbaboth* ou leurs *chbarel* (1) à l'entrée du jardin; quelques-uns les tiennent à la main; d'autres, dont la chaussure ne présente rien de tentant à la cupidité des larrons, l'ont laissée à hauteur des premiers oliviers. Il faut dire que le plus ou moins de chemin parcouru sans souliers n'est pas indifférent pour obtenir l'intercession du saint, et les Croyants savent parfaitement que Sidi Yàkoub tient exactement compte aux va-nu-pieds du trajet fait dans telle ou telle condition. Il est bien entendu que les faveurs de l'intercesseur ne sont acquises qu'aux Musulmans qui, habituellement, marchent les pieds chaussés.

Dans quelques heures, Sidi Yàkoub aura reçu la visite de la plupart de ses *khoddam* qui habitent Blida ou les environs; le sanctuaire redeviendra silencieux, et l'*oukil*, après avoir classé ses *ex-voto* et compté l'argent provenant de la générosité des fidèles (2), donnera un coup de balai dans la chapelle, et il en fermera la porte jusqu'au vendredi suivant.

(1) *Sbaboth*, souliers d'hommes, et *chbarel*, souliers de femmes.

(2) Les *kbab* des marabouts qui n'ont pas de descendants sont, ordinairement, entretenues aux frais de l'Etat: dans ce cas, les *oukla* versent entre les mains de nos fonctionnaires les sommes provenant de la générosité des fidèles, et reçoivent une rémunération qui, généralement, est fixée à 30 francs par an pour l'*oukil*, et à 15 francs pour l'*oukila*.

Les Croyants, remis à huitaine, rentreront soulagés dans leurs demeures, ou se dirigeront, en remontant la rivière, vers le *kbeur* (tombeau) de Sidi Ahmed-el-Kbir.

S'il faut s'en rapporter à Si Mohammed-ben-El-Aabed, les oliviers qui entourent le tombeau du saint, auraient été condamnés, au commencement de notre occupation de Blida, à tomber sous la hache de nos soldats. « Après s'être attaqués inutilement, nous disait-il, à la koubba, les *Nsara* (Chrétiens), sous le pauvre prétexte que les *zenboudj* favorisaient l'approche des Kabils, voulurent abattre ces vénérables contemporains du saint marabout; mais, cette fois encore, il furent obligés de reconnaitre leur impuissance et de s'avouer vaincus. Quand Dieu le veut, il ne ménage pas ses prodiges..... Tu vas en juger. »

« Quand les Français eurent décidé l'occupation de Blida, il songèrent à l'entourer de murs pour s'y renfermer; la ville s'élevait alors blanche et coquette au milieu d'une forêt d'orangers, qui l'enveloppait de toutes parts comme un turban vert cerclant la tête d'un cherif.

« La nouvelle muraille pénétra brutalement en serpentant au travers de nos jardins. Lorsqu'elle fut achevée, le commandant de la ville — c'était le *djeninar Doufifi* (le général Duvivier) — trouva que Blida étouffait dans sa robe de verdure; il lui fit donner de l'air en prescrivant de détruire impitoyablement tout arbre qui serait en dedans des limites qu'il avait fixées. La scie et la hache eurent bientôt raison de nos pauvres orangers, et, au bout de quelques jours, Blida paraissait une pestiférée dont on n'ose approcher dans la crainte de la contagion. Ce ne fut pas encore assez : Doufifi ordonna de faire des trouées pour relier la ville aux camps extérieurs, particulié-

rement avec celui que nous nommions *Mehallet-el-Kbira.* Le chemin par lequel on communiquait avec ce camp passait tout près des Zenboudj de Sidi Yâkoub, qu'il laissait à gauche. Il arriva, dit-on, — Dieu seul sait la vérité, — qu'un jour, des troupes sorties de Blida par Bab-el-Kbour furent attaquées par des Kabils qui s'étaient embusqués dans les oliviers. Cette attaque servit de prétexte pour décider la destruction de ces zenboudj. Cent zouaves, armés de haches, conduits par Doufifi lui-même, se dirigèrent joyeux et en chantant vers les arbres de Sidi Yâkoub ; chacun de ces kouffar (infidèles) choisit sa victime, et s'apprêta, heureux de détruire, à frapper ces respectables témoins du passage du saint — que Dieu soit satisfait de lui ! — sur la terre. Cent haches menaçantes allaient s'abattre en sifflant sur ces vieux troncs ridés et crevassés par le temps ; rien ne paraissait pouvoir les sauver de la destruction, et quelques *khoddam* de Sidi Yâkoub, qui avaient suivi les zouaves à distance, pleuraient et priaient tout en espérant cependant qu'il ne laisserait pas se consommer un pareil sacrilége. A l'approche des dévastateurs, le saint tressaillit en effet dans son tombeau, et, bien que le temps fût extrêmement calme, un frisson sinistre courut dans les feuilles frémissantes des *zenboudj*, comme si elles eussent été soumises au souffle d'un vent violent du R'arb (ouest). Les zouaves ne parurent pas prendre garde à ce prodige qui, sans doute, ne fut sensible que pour les Croyants. Il devenait dès lors évident que l'intervention divine se manifestait. Aussi, quand chacun des zouaves, brandissant sa hache dans les airs, allait l'abaisser pour frapper, une hache, qui paraissait être l'ombre de la sienne, et que tenait une main invisible, s'élevait menaçante au-dessus de la tête de chacun de ces impies en suivant opiniâtrement tous ses mouvements.

« Les zouaves de ce temps, assez incrédules et peu faciles à intimider, cherchèrent à plaisanter sur cette *karama* (miracle), et ils s'apprêtèrent, en jurant, à mener à bonne fin leur œuvre de destruction ; mais la merveilleuse hache persistait si impitoyablement à imiter les mouvements de la leur, qu'ils durent renoncer à cette dangereuse besogne. Doufifi, pour qui les haches enchantées étaient invisibles, ne comprenant pas que ses ordres restassent inexécutés, se mit à reprocher aux zouaves ce qu'il appelait, je crois, leur indiscipline. Ces soldats lui ayant expliqué la cause de leur inaction, il pensa qu'ils voulaient se moquer de lui; il en fut très irrité, et, pour leur prouver, d'ailleurs, son peu de foi dans les sortiléges et les miracles, il s'empara furieux d'une hache tombée des mains d'un zouave : l'air gémit terrifié sous le brutal élan qu'imprima Doufifi à son terrible *chakour* (hache), et un éclair livide raya l'espace en suivant la courbe décrite par le tranchant du redoutable instrument. C'en était fait du vieil olivier ; mais Dieu — qu'il soit exalté ! — ne permit point que le *djeninar* (général) fût plus puissant que ses soldats : une hache étincelante s'éleva en même temps que la sienne menaçant de s'abattre sur sa tête. Doufifi n'insista pas. Or, comme, bien que Chrétien, c'était un homme sage, il reconnut qu'il y avait là quelque chose de surnaturel, et que ces arbres étaient sous la protection d'un pouvoir supérieur au sien. Il donna donc l'ordre de les respecter. Il se vengea, pourtant, de cet échec en faisant couper un grand nombre d'orangers et de figuiers qui ne firent aucune difficulté pour se laisser abattre. Il est vrai que ce n'était pas Sidi Yâkoub qui les avait plantés.

« La main protectrice du saint s'étendit toujours visiblement sur les lieux où il repose et sur ses ser-

viteurs. Je veux t'en donner encore une preuve.

« Dieu, quelquefois, nous rendait invisibles aux yeux des Chrétiens, ou les frappait d'aveuglement. C'était un samedi : un détachement de zouaves bivouaquait sous les *zenboudj* pour observer les Bni-Salah qui, chaque nuit, descendaient de leurs montagnes pour rôder autour des postes français. On ne pouvait approcher du bois d'oliviers sans risquer d'entendre aussitôt siffler à ses oreilles les balles que ne manquaient jamais d'envoyer les sentinelles. J'avais juré de faire ma *ziara* au tombeau de Sidi Yâkoub ; je sentais bien que cette pieuse visite n'était pas sans danger ; mais je savais aussi que Dieu peut tout, et que Sidi Yâkoub veillerait sur son serviteur.

« Je sortis de ma demeure, située dans les jardins de Blida, avant l'heure de la prière du *fedjeur* (point du jour), et je me dirigeai, en suivant le sentier que vous avez conservé (1), vers la koubba du saint. Avant de pénétrer dans les *zenboudj*, je récitai le *diker* (2) de Sidi Yâkoub, et je m'enfonçai dans le massif. Un feu de bivouac jetait ses dernières lueurs et teintait en rouge les murs de la koubba. Quelques hommes, accroupis autour du foyer, riaient comme rient les Français, et sans songer que la mort était à deux pas, peut-être, sous la forme d'un de nos Kabils. Je passai à le heurter auprès d'un factionnaire dont un arbre m'avait dérobé la présence : je me crus perdu, et il me semblait déjà entendre le cri sec d'un fusil qu'on arme. Il n'en était rien ; la sentinelle ne m'avait pas aperçu, sans doute ; car elle ne répondit à notre ren-

(1) C'est le sentier qui, de l'abreuvoir de la porte de la Citadelle, conduit au jardin public.

(2) *Diker* (mention, souvenir), prière surérogatoire particulière à un saint marabout.

contre que par un grognement que je compris devoir être un juron au ton énergique dont il fut articulé : le zouave avait certainement cru s'être heurté à l'arbre. Il y avait là un prodige manifeste. Je continuai mon chemin en croisant plusieurs autres sentinelles qui ne me virent pas davantage, bien qu'elles parussent regarder de mon côté. Une sueur froide perlait sur mon front ; je l'avoue, mon *invisibilité* me faisait peur. Au moment où je passais près du feu, un jet de flamme vint m'éclairer tout entier, et, cependant, aucun des hommes de garde ne m'aperçut. Je me précipitai dans la koubba, et, me prosternant sur sa tombe vénérée, je remerciai Sidi Yâkoub de la protection évidente dont il me couvrait ; je le priai aussi de retenir dans mon cerveau mon esprit qui semblait vouloir s'envoler.

« Je sortis et traversai une seconde fois les gardes et les sentinelles sans qu'elles fissent attention à moi. Quand je fus hors des *zenboudj*, la peur me prit de nouveau, et je me mis à courir comme un *medjnoun* (possédé) tourmenté du démon. J'étais obsédé par une crainte vague d'être invisible pour ma famille comme je l'avais été pour vos soldats, et mon esprit ne reprit sa place que lorsqu'un de mes cousins, Ali-ben-Ioucef, qui allait en *ziara* au tombeau de Sidi Ahmed-el-Kbir, me cria : — « Où cours-tu donc ainsi, ô Mosthafa ? .... Ne reconnais-tu donc plus le fils de ton oncle ? » Je l'accompagnai dans son pèlerinage à Sidi Ahmed, et quand, rentrant chez moi, mes enfants vinrent me saluer, je louai Dieu du fond de mon cœur.

« Quelques jours après, continua le Blidi, vers minuit, et par un ciel noir d'orage, un zouave indigène qui avait été mis en faction non loin de la koubba de Sidi Yâkoub, se précipitait vers le feu du bivouac sans

fusil, sans chachia (calotte arabe), l'œil hagard, les vêtements en désordre comme à la suite d'une lutte, la *gueththaïa* (1) flottant sur ses épaules. Interrogé sur la cause de sa terreur, il répondit qu'une *rouhanïa* (revenant), sortie de la koubba de Sidi Yâkoub, avait cherché à l'envelopper dans un immense *kfen* (linceul) blanc, en lui reprochant de servir les Chrétiens. C'est en s'efforçant de se débarrasser de ce suaire, dont il sentait déjà le froid sur son corps, qu'il avait perdu son fusil et sa chachia. Ce malheureux, qu'on nommait Mohammed-ben-Merouan, mourut dans la matinée du même jour sans avoir pu recouvrer sa raison.

« Je pourrais, ajouta Si Mohammed-ben-El-Aabed, te citer mille exemples où l'intervention du saint s'est fait plus ou moins directement et aussi visiblement sentir. »

## II

## Sidi Mahammed-el-R'eribi

Si nous nous engageons, par le chemin de Trab-el-Ahmeur, dans la montagne de la tribu kabile des Bni-Salah, hauteurs auxquelles est adossée la ville de Blida, nous aurons à notre gauche les cinq têtes de l'ouad Hamlelli, pareilles à une main gigantesque

(1) La *gueththaïa* est la touffe de cheveux laissée sur le sommet de la tête rasée des Arabes.

imprimant ses larges doigts sur le versant oriental comme pour en prendre possession. Sur notre droite, de nombreuses têtes de ravins s'épanouissant en éventail comme une feuille de palmier-nain, vont se souder à l'ouad Bou-Arfa, dépression considérable ravinant profondément le massif, du sud au nord, par une coupure qui s'évase au fur et à mesure qu'elle approche de l'ouad Sidi-El-Kbir. Des nérions en fleurs balancent leurs panaches roses dans le lit du cours d'eau; des groupes d'habitations sont assis sur la lèvre du ravin; des haies de figuiers de Barbarie et d'agaves américaines présentant de tous côtés, comme la couronne du Christ, leurs pointes et leurs épines menaçantes, gardent les gourbis (1) avec une sévérité qui, en présence de la pauvreté des édifices, peut, tout au moins, paraître exagérée.

Sur notre gauche, les ravins de Ben-Meriem, d'Iguenan et de Bou-Baïn versent les eaux de la crête, que nous apercevons, dans le Sidi-El-Kbir, lequel roule au-dessous de nous dans les roches brisées qui encombrent son lit. A droite, les pentes sont taillées en gradins gigantesques formant une succession de plateaux qui s'épanouissent vers le même cours d'eau en passant par le pays des Sâouda.

Une élégante koubba est assise au loin sur un de ces degrés au-dessus du torrent; sa blancheur irréprochable tranche crûment sur la végétation qui l'entoure; mais l'harmonie des couleurs est un détail dont les vrais Croyants font peu de cas. L'important, pour eux, c'est que leur saint soit bien

(1) Cabanes en branchages maçonnées soit avec de la boue, soit avec de la bouse de vache, et servant d'habitations aux Kabils.

logé, et que son *mokaddem* (1) n'ait aucun reproche à leur adresser touchant le blanchiment de la demeure de son *ouali* (2), opération obligatoire au moins une fois l'an.

S'il faut juger de l'importance du saint d'après la somptuosité du monument qui lui est consacré, celui qui repose dans la chapelle dont nous parlons doit être un bien grand saint; il faut, en outre, que son influence auprès de Dieu soit bien et dûment constatée, et qu'elle ne fasse pas l'ombre d'un doute dans l'esprit de ses serviteurs religieux. Il en est partout ainsi en pays kabil, où l'on marchande beaucoup, même lorsqu'il s'agit des intérêts sacrés de son saint.

Un berger kabil, à qui nous nous adressons, nous apprend que cette blanche koubba renferme la dépouille mortelle de celui qui fut, sur la terre, monseigneur Mahammed-el-R'eribi.

Or, ce renseignement étant d'accord avec celui que nous avait donné Si Mohammed-ben-El-Aabed, nous allons raconter, d'après lui, la légende de ce grand saint.

Un jour, — c'était du temps où le Sàoudi Mohammed-ben-Aïed était chikh ech-chioukh, — un *deroueuch* (3) parut tout-à-coup dans le pays des Sàouda (4). Quel était son nom ? d'où venait-il ? où allait-il ? Personne ne put d'abord le savoir; car il ne s'arrêtait qu'aux heures de la prière, et ne répondait à ceux qui lui offraient l'hospitalité que par la formule optative : « *Irahmkoum Allah,* » — que Dieu

(1) Administrateur d'une mosquée, d'une chapelle funéraire, chef de corporation religieuse, d'un ordre religieux.

(2) Ami de Dieu, saint.

(3) Derviche. Les derviches sont des fanatiques déguenillés semblables aux *fakir* du Levant.

(4) Fraction des Bni-Salah.

vous fasse miséricorde ! — Pendant longtemps, bien que les Sàouda laissassent les portes de leurs maisons ouvertes dans le but d'engager le saint homme à y venir passer la nuit et à y apporter la bénédiction, aucun d'eux ne put jouir de la faveur que tous désiraient si ardemment. Dès que le soleil disparaissait à l'horizon, le saint, en quelque lieu qu'il se trouvât, semblait s'effacer et se fondre dans les dernières clartés de l'astre, dont il paraissait être une émanation. Le lendemain, au point du jour, le *deroueuch* reprenait sa forme matérielle au lieu même où il l'avait quittée la veille.

Le bruit de ce prodige se répandit bientôt dans tout le Tithri et dans la Mtidja ; de nombreux visiteurs accoururent de tous les points de l'*outhen* (district) dans l'espoir de baiser le pan du bernous du saint, et d'obtenir, par cette pieuse démonstration, soit un remède à leurs maux, soit, par son intercession, des facilités pour être admis dans El-Djenna (le Paradis).

Les Sàouda, qui étaient très fiers qu'un saint aussi remarquable eût daigné s'abattre sur leur pays, cherchaient, pour lui donner encore plus d'importance, à insinuer que le deroueuch pourrait bien être l'ange Djebril (Gabriel) lui-même, attendu, assuraient-ils, qu'une femme dont l'enfant venait de mourir ayant eu, par inspiration sans doute, l'idée de poser le cadavre de son fils sur la trace laissée dans la poussière par le pied du saint, l'enfant avait été soudain rappelé à la vie. Or, on savait que la poussière foulée par Djebril avait seule la propriété de donner ou de rendre la vie aux choses inanimées. Les Sàouda, pour augmenter le poids de cette opinion, ajoutaient que, sur le chemin parcouru par le saint depuis son arrivée dans le pays, l'herbe flétrie se relevait et reverdissait comme

si elle recevait, chaque nuit, la rosée du ciel. Chose merveilleuse, qui venait encore ajouter à l'étrangeté du fait, c'est qu'on n'avait jamais vu le saint s'occuper de sa nourriture : un chacal, disait-on, — et c'était probable, — se chargeait de cette pieuse corvée, et, chaque jour, le deroueuch trouvait sur son passage les fruits et les légumes dont il se nourrissait.

Depuis une année environ que le saint était chez les Sâouda, chaque jour avait été marqué par un nouveau miracle, et Dieu avait jeté ses biens à pleines mains sur le pays. Les tribus voisines, celle des Ouzra entre autres, jalouses du bonheur de cette fraction des Bni-Salah, avaient résolu de faire des démarches perfides auprès de celui auquel ils l'attribuaient. Une députation, composée des hommes les plus influents de ces Ouzra, fut chargée de se rendre clandestinement chez les Sâouda, et de se mettre à la recherche du saint pour lui faire connaître le vœu de leur tribu. On avait prévu le cas d'un refus de la part du deroueuch, et les députés s'étaient munis de présents qu'ils devaient lui offrir pour tâcher de vaincre sa résistance. Cette pensée impie devait tourner à leur confusion. Ils arrivèrent sur l'ouad Bou-Arfa quelques minutes avant l'heure de la prière du *maghreb* (1) : sachant que le saint disparaissait avec l'astre du jour, ils désespéraient de le rencontrer ce soir-là, et ils se disposaient déjà à dresser leurs tentes sur les bords de la rivière, quand ils virent arriver, du côté de l'ouest, et se diriger vers eux un homme autour de la tête duquel les rayons du soleil formaient un nimbe éblouissant de lumière. Comprenant qu'ils étaient en présence du saint, les députés firent quelques pas pour s'approcher de lui ; mais à peine avaient-ils touché deux

(1) Coucher du soleil.

mots à l'*ouali* de l'objet de leur mission, et étalé vaniteusement à ses pieds les présents par lesquels ils comptaient le séduire, que l'auréole qui illuminait sa tête s'effaçait soudainement, en même temps que le soleil disparaissait derrière le djebel Chennoua : le saint n'était plus dès lors qu'un simple mortel.

Troublés par le prodige dont ils venaient d'être témoins, les députés lui demandèrent timidement, et en balbutiant, s'il n'était pas l'homme ou plutôt le saint puissant qu'ils cherchaient. « Je ne suis, leur répondit-il, qu'un pauvre deroueuch détaché des choses de ce monde, et ne vivant que de ce qui appartient à Dieu — qu'il soit exalté ! — C'est par moquerie, sans doute, que vous me parlez de puissance; ai-je une suite, des gardes? et mes bernous rapiécés, mes pieds sans chaussure sont-ils les signes auxquels on reconnait l'homme puissant? Vous vous trompez certainement; portez donc vos présents à d'autres; je ne puis être celui que vous cherchez. »

— « Vous êtes pourtant bien, reprit l'un des députés des Ouzra, l'homme par l'intercession duquel Dieu comble de ses biens les Sâouda, qui en sont indignes. Nous sommes, nous, — c'était absolument faux, — au contraire, des gens pieux, craignant Dieu, et cependant, chez nous, la terre est ingrate, les troupeaux dépérissent, et les glands ont manqué cette année. »

— « Je vous le répète, je ne suis qu'un pauvre *fakir* (1) n'ayant pour tout bien que mon *eukkaza* (2) de voyage. Je vais où Dieu me mène, et si, aujourd'hui, je suis chez les Sâouda, c'est que Dieu l'a voulu ainsi. »

(1) *Fakir* signifie *pauvre*, mais plus particulièrement *pauvre devant Dieu*.

(2) Long bâton pour s'appuyer terminé par un bout ferré.

Le deroueuch poursuivit son chemin, laissant les députés tout désappointés de leur insuccès. Ils ramassèrent néanmoins leurs présents, et reprirent la route de leurs villages. Ils avaient compris que la protection de Dieu s'obtient bien plutôt par de bonnes œuvres que par des présents.

Dès le même soir, le deroueuch, qui avait dépouillé son caractère de sainteté, vint réclamer l'hospitalité dans un des villages des Sàouda. Il apprit à son hôte qu'il se nommait Mahammed, et qu'il était des R'erib, tribu qui avait ses *dechour* (villages) auprès de Médéa, ce qui lui avait valu le surnom d'El-R'eribi. Bien qu'il parût avoir renoncé à faire des miracles, les Sàouda qui, en résumé, n'étaient ni aussi ingrats, ni aussi impies que les députés des tribus voisines avaient bien voulu l'insinuer, choyèrent le saint avec un empressement qui n'était peut-être pas, il faut l'avouer, sans arrière-pensée, mais qui, enfin, prouvait qu'ils savaient reconnaître tout le bien que Sidi Mahammed avait répandu sur leur pays. Le saint en fut sans doute touché; car il déclara aux Sàouda que leur pays serait désormais son pays, et que leur tribu serait, à l'avenir, sa tribu. Heureux de cette détermination du saint, les Sàouda lui construisirent sans délai un spacieux gourbi, et lui donnèrent un terrain et un *feurd* (bœuf) pour le labourer.

Sidi Mahammed, qui semblait vouloir décidément se rattacher à la terre, épousa une Sàoudia, qui, malgré ses douze ans d'âge, n'avait pourtant encore sur l'homme que des notions vagues et incomplètes ; aussi, la citait-on comme une rareté dans tout le pays des Bni-Salah. Dieu, qui, raisonnablement, ne pouvait manquer de bénir cette union, donna un fils, *cette fraîcheur de l'œil*, à Sidi Mahammed qui, malgré son grand âge, n'en parut cependant nulle-

ment surpris. Il est vrai qu'il était très bien conservé.

Soit que le bonheur dont semblait jouir Sidi El-R'eribi ne fût qu'à la surface, soit qu'il eût reçu une nouvelle mission d'en-haut, il n'en est pas moins vrai que, reprenant son bâton de voyage et son bernous de deroueuch, il disparut tout-à-coup, abandonnant sa femme, son enfant et son bœuf. On apprit, quelque temps après son départ, qu'il était à Machti, dans une *kheloua* (solitude) de la tribu des R'erib, où il passait ses journées en prières. Les R'erib, enchantés d'avoir remis la main sur un saint originaire de leur tribu, cherchèrent à l'y retenir en lui offrant un terrain considérable et une paire de bœufs ; mais ses aspirations le rappelant, sans doute, vers les Sâouda, il rejeta les offres des R'erib, et reprit le chemin de sa tribu d'adoption. Sur leurs pressantes sollicitations, il avait consenti à s'arrêter quelque temps chez les Bni-Msâoud : il les édifia par sa piété et les émerveilla par ses nombreuses *karama* (miracles). Sa réputation grandit bientôt parmi les tribus kabiles de la contrée, et de nombreux pèlerins, qui se déclarèrent ses *khoddam* (serviteurs religieux), vinrent le visiter dans sa retraite des Bni-Msâoud et lui demander son *diker* (1), qui n'était autre que celui de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, à l'ordre duquel il appartenait.

Sentant sa fin approcher, Sidi Mahammed-El-R'eribi pria les Bni-Msâoud de le faire transporter chez

(1) *Diker* (souvenir), prière particulière à un saint marabout, et que récitent les fidèles qui se déclarent ses serviteurs religieux. Nous dirons que cette expression ne s'emploie guère que lorsqu'il s'agit de la prière particulière aux chefs d'ordres religieux. Dans ce cas, cette oraison est, pour ainsi dire, le mot de passe par lequel se reconnaissent les *khouan* ou frères de l'ordre.

les Sàouda, où il avait laissé sa famille, et où il désirait que son corps reposât après sa mort.

Le départ était fixé pour le lendemain à l'heure du *fedjeur* (point du jour). Quand les Bni-Msàoud, qui s'étaient disputé la pieuse corvée de conduire le saint homme chez les Sàouda, se présentèrent à l'ouverture de la grotte qui lui servait de *kheloua*, ils furent tout surpris d'y trouver une mule blanche comme Doldol, la monture du Prophète. Voyant cette mule sans gardien, les khoddam du saint crurent qu'elle appartenait à quelque *zaïr* (pèlerin) en visite auprès de Sidi Mahammed. Ils entrèrent dans la grotte ; l'*ouali* y était seul : étendu sur sa natte de jonc, il semblait dormir profondément. Les Bni-Msàoud se consultèrent du regard pour savoir s'ils devaient le réveiller. Au même instant, le premier rayon du soleil, pénétrant dans la kheloua, vint darder son faisceau lumineux sur le visage du marabout et l'éclairer : les Bni-Msâoud reconnurent aussitôt que Sidi El-R'eribi avait cessé de vivre. Ils voulurent néanmoins remplir ses dernières volontés, et transporter sa dépouille mortelle chez les Sàouda. Ils s'apprètaient à charger le précieux fardeau sur leurs épaules, quand la mule blanche vint s'accroupir à l'entrée de la grotte et en barrer le passage. Les Bni-Msàoud comprirent de suite que cette monture, qui n'appartenait pas à la tribu, avait dû, nécessairement, ètre envoyée par Dieu pour le transport du saint à destination, et ils n'hésitèrent pas à placer le corps de Sidi Mahammed sur le dos de l'animal. La mule se releva aussitôt d'elle-même et prit, sans tâtonner, la direction du nord : elle arriva le même jour, à l'heure de la prière du *dhohor* (1), à Tadjenanet, où elle s'arrèta.

(1) Une heure après midi. C'est le milieu du jour.

Le corps de Sidi El-R'eribi fut remis aux Sàouda, qui l'enterrèrent à l'endroit qu'il avait désigné. Quelque temps après, une élégante koubba, témoignage de la piété et de la reconnaissance des Sàouda, s'élevait sur le tombeau du saint marabout.

Depuis cette époque, Sidi Mahammed-El-R'eribi n'a pas cessé de faire valoir auprès de Dieu la prière de ses khoddam, qui, comptant un peu trop sur la position de leur saint dans les conseils du Très-Haut, pèchent avec un laisser-aller qui, infailliblement, finira par lasser la patience de leur intercesseur.

Chaque année, les gens de Tadjenanet et les Bni-Msàoud, chez lesquels est mort le saint, se rendent en *ziara* sur son tombeau. Ce pèlerinage, sorte de fête patronale, est l'occasion d'un festin pantagruélique dans lequel les khoddam de Sidi El-R'eribi, qui ne mangent sérieusement que ce jour-là, absorbent avec une voracité toute kabile des monceaux de kousksou et un grand nombre de moutons rôtis entiers. On aurait réellement tort de leur en faire un reproche, attendu qu'ils ont tout le reste de l'année pour pratiquer la sobriété.

## III

# Sidi Abd-er-Rahman-et-Tâalbi

---

A quelque distance de la koubba de Sidi Mahammed-El-R'eribi, on remarque sur les flancs d'un pic un vaste espace à peu près circulaire où la végétation, très rabougrie d'ailleurs, ne ressemble en aucune façon à celle qui est en dehors du périmètre de cet espace, lequel forme une sorte de tonsure du sol, une tache livide tranchant brutalement avec la couleur franchement verte de sa limite extérieure.

Le pays des Bni-Salah s'amaigrit d'ailleurs, et se bouleverse très sensiblement à mesure qu'on s'élève dans la montagne, et les soulèvements rocheux y sont tellement disloqués, qu'il semble qu'un coup de vent suffirait pour amener leur écroulement.

A quelle époque remonte donc l'effrayante révolution géologique qui a ainsi ébranlé ces masses gigantesques menaçant encore le ciel ? Est-ce ici que les Titans voulurent tenter leur ridicule escalade ? Est-ce là que les impies constructeurs de la tour de la Confusion se dirent dans leur insolente audace : « Allons, courage! bâtissons une ville et une tour dont la tête touchera le ciel ! » Il semble, à l'aspect de ces soulèvements inachevés, que le Créateur, qui, sans doute, eut, à un moment donné, l'intention de renverser la terre sens dessus dessous, ait éprouvé du regret de détruire son œuvre, et qu'il se soit ar-

rêté sans se donner la peine de remettre les choses à leur place. Espérons pourtant que ce fâcheux oubli n'aura pas d'inconvénients, de quelque temps du moins, puisque M. Elie de Beaumont assigne à la croûte solide de notre globe, en dépit de la Genèse, l'âge aussi respectable que rassurant de quatre-vingt-dix-huit millions d'années. Tout porte donc à croire que le bouleversement en question n'est pas d'hier, et rien ne nous empêche de nous bercer de cette illusion que la machine terrestre durera bien encore autant que nous.

En présence de ce tohu-bohu géologique, nous sommes tenté de croire, avec les Bni-Salah, que c'est bien là que Sidi Abd-er-Rahman-et-Tâalbi a opéré le bouleversant miracle que lui attribue la tradition.

En 1516, un an après que le roi d'Alger, Selim-Eutmi, eût été étranglé à Bab-Azzoun par l'ordre du corsaire Baba-Aroudj (1), qu'il avait appelé à son aide pour chasser les Espagnols du Peñon d'Alger, Sidi Abd-er-Rahman-et-Tâalbi, chef des Tâalba, tribu puissante de la Mtidja, résolut, un jour, de se mettre en route pour aller faire une tournée pastorale chez ses serviteurs religieux. Sa réputation de sainteté, appuyée sur de nombreux miracles et sur une multitude de bonnes œuvres, s'étendait d'ailleurs depuis El-Djezaïr-Bni-Mezr'enna (2) jusqu'au fond du Tithri.

(1) Nous en avons fait *Barbe-Rousse* d'après les Espagnols, qui le nommaient *Barba-Roja*. Nous ferons remarquer en passant que les Espagnols — il faut leur rendre cette justice — ont toujours été nos maîtres dans l'art d'estropier les noms arabes et de les défigurer. Etait-ce de leur part un parti pris parce qu'il s'agissait des Infidèles?

(2) Les îles des Bni-Mezr'enna. C'est ainsi qu'à cette époque, les corsaires désignaient Alger.

Baba-Aroudj lui-même, qui, malgré ses talents en piraterie, n'en était pas moins un sacripant considérable, n'avait pas dédaigné, pour donner une sorte de sanction religieuse à sa constitution gouvernementale, d'en attribuer l'idée première à Sidi Abd-er-Rahman. L'heureux forban avait su également exploiter avec une certaine habileté la popularité de ce saint au profit de son institution de l'*Oudjak*. Nous rapportons ce fait pour prouver qu'au temporel comme au spirituel, Sidi Abd-er-Rahman était un homme d'une certaine importance.

Quoiqu'il fût bien en cour, Sidi Abd-er-Rahman n'en montrait cependant pas plus de fierté pour cela, et il ne faisait jamais parade de sa haute situation dans les conseils du frère de Kheïr-ed-Din (1). A l'exception de ce rayonnement, qui est spécial aux saints chez les Musulmans, et qui est le signe de leur mission sur la terre, signe qui, d'ailleurs, n'est perceptible que pour les vrais Croyants, Sidi Et-Tàalbi ne se révélait aux yeux de ses contemporains par aucune marque qui lui fût particulière; il affectait même, tellement il était humble, de porter des bernous d'une blancheur plus que douteuse pour qu'on ne pût le distinguer de ses serviteurs religieux. « Je ne veux humilier personne, disait-il souvent avec bonté; quant à moi, je me trouve toujours assez propre devant Dieu, — que son saint nom soit glorifié! »

Un jour, au lever du soleil, Sidi Abd-er-Rahman quitta seul ses campements des Tàalba et se dirigea vers le sud; son intention, nous l'avons dit, était d'aller visiter les Bni-Salah, les Bni-Msàoud et les Ouzra, tribus kabiles dont le zèle religieux — qui

(1) Quelques historiens ont, avec une candide impudeur, fait de Kheïr-ed-Din *Chérédin*, voire même *Hariadan*.

n'avait jamais été excessif, — laissait infiniment à désirer. Une des fractions des Bni-Salah particulièrement, celle des Targaoua, passait pour ne pas plus s'occuper du Dieu unique que s'il n'eût jamais existé. Sidi Abd-er-Rahman avait donc résolu de commencer sa pieuse mission par la visite de ces infidèles.

A l'heure de la prière du *dhohor* (1), il traversait l'ouad Er-Roumman (2), après avoir laissé à sa gauche les prairies sur lesquelles devait bientôt s'élever El-Blida, et il se dirigeait, en passant par le pays des Hamlelli, vers les hauteurs où étaient situés les villages des Targaoua.

Le saint arrivait au pied du mamelon de Kerrouchet-el-Firan, quand son attention fut attirée par une musique qui dévidait en spirale ses mélodieuses roulades dans les airs. Les éclats de rire, les cris joyeux se mêlaient, sans souci de l'accord, aux gais accents du *djouak* (3) et de la *raïtha* (4). « C'est une noce, » pensa le saint, et il continua son chemin.

Sidi Abd-er-Rahman fut bientôt sur le territoire de la fraction qui se réjouissait si bruyamment. C'était précisément celle des Targaoua qui, sans le moindre prétexte, festoyait ainsi au lieu de se livrer aux travaux des champs ou à la prière. Tout entiers à leur joie insensée, les Targaoua ne prirent pas garde au saint qui était au milieu d'eux ; les malheureux, par suite de leur irréligion, avaient perdu cette faculté de reconnaître à première vue un élu de Dieu ; ils étaient, en un mot, devenus complètement insensibles à l'action de ce rayonnement dont nous parlions

(1) Vers une heure de l'après-midi.

(2) Cette rivière est celle qui prit plus tard le nom de Sidi Ahmed-el-Kbir.

(3) Petite flûte en roseau.

(4) Espèce de clarinette ayant le son nasillard de la musette.

tout à l'heure. Il faut bien le dire, Sidi Abd-er-Rahman en fut piqué; car, malgré sa simplicité et son mépris des choses de ce monde, il ne pardonnait pas à ses serviteurs religieux cette sorte de négation de son pouvoir surnaturel. Tranchons le mot, il aimait à produire son effet.

Ne voulant cependant pas troubler la joie des Targaoua, et sentant d'ailleurs que ce n'était pas le moment de placer sa morale, le saint homme s'assit au pied d'un mur et attendit, en égrenant son chapelet, la fin de cette fête intempestive.

Quelques étoiles étaient déjà venues regarder curieusement par les trous du rideau du ciel si le soleil était couché, et s'il était temps de faire leur entrée en scène, et cependant les danses continuaient toujours. Grisés d'huile et bourrés de glands, les Targaoua finirent par perdre le sentiment de leur dignité, et par se mettre à danser eux-mêmes autour des jarres vides. Leurs femmes, surexcitées par le divin jus de l'olive, avaient banni toute pudeur, ce parfum de la femme kabile, et leurs linges haillonnés et fripés ayant rompu les fers qui les retenaient aux épaules de ces houris oléagineuses, ces vêtements sordides, disons-nous, vagabondaient bien loin des charmes qu'ils avaient mission de dérober aux regards des mortels du sexe opposé.

Malgré les séductions de ce spectacle, le saint ne broncha pas; cependant l'égrenage de son chapelet devint convulsif : c'était évidemment la crainte de succomber à la tentation qui amenait chez le marabout cette accélération fébrile du débit des quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu, épithètes préservatives qu'il se hâtait de placer entre lui et ces filles du péché.

Les Targaoua finirent cependant par apercevoir

l'étranger qui assistait à leur fête sans y prendre part. Cinq ou six d'entre eux s'approchèrent du saint en chancelant, les lèvres dégouttantes d'huile, et, sans égards pour l'homme qu'ils eussent dû respecter tant à cause de sa barbe blanche que parce qu'il était leur hôte, ils l'invitèrent, en bredouillant, à se mêler à leurs danses. Le saint s'en défendit doucement en leur faisant remarquer que ce genre de distraction n'était ni de son âge, ni de son sexe. Les Targaoua, qui sentaient un reproche sanglant dans la dernière partie de la réponse du saint, s'emportèrent comme des gens qui sont dans leur tort, et ils insistèrent obstinément pour qu'il dansât (1).

Tous les Targaoua, hommes et femmes, accoururent au bruit de cette altercation, et s'étant informés de la cause qui l'avait produite, ils entourèrent le vieillard et voulurent exiger, à leur tour, qu'il se mêlât à leurs danses. Un Targaoui, plus ivre que les autres, alla même jusqu'à soulever brutalement de terre le saint homme, et à le pousser au milieu du cercle que ces insensés formaient autour de lui. A cet outrage, Sidi Abd-er-Rhaman se releva de toute sa haute taille ; ses yeux, plus brillants que la planète Ez-Zohra (Vénus), qui paraissait dans l'occident, jetèrent des éclairs ; le long bâton sur lequel le saint s'appuyait devint éclatant de lumière, et de sourds grondements souterrains se firent entendre au loin. Mais toutes ces choses merveilleuses parurent aux Kabils des illusions produites par l'état de surexcitation dans lequel ils se trouvaient, et ils n'en tinrent aucun compte.

La musique jetait toujours ses notes flûtées aux

(1) L'Arabe qui danserait se croirait et serait en effet déshonoré. Cet exercice violent et incompatible avec la dignité de l'homme, est exclusivement laissé aux femmes dont c'est le métier.

vents de la montagne ; seulement — chose étrange ! — son rhythme s'était *mélancolisé* sans que les musiciens semblassent s'en douter, et, bien que la mesure fût vive et joyeuse, les instruments ne rendaient cependant que des soupirs tristes comme une plainte.

Entrainant à sa suite toute cette cohue hurlante, le saint la porta vers les musiciens ; puis montant sur un tertre qui se trouvait à quelques pas de là, il s'écria d'une voix dominant le tumulte : « Ecoutez, ô Targaoua ! si je ne puis danser comme vous le voulez, je puis au moins chanter ! Allons, les *djouaouok*, les *r'ouaïth*, les *dfouf* (1), cessez votre plainte et suivez ma voix ! »

Les roulements souterrains paraissaient se rapprocher; c'était comme le bruit lointain de la foudre, et pourtant jamais le ciel n'avait paru si splendidement étoilé, jamais la voûte céleste n'avait été si ruisselante de pierreries divines, si éblouissante de sublimes clartés. Il y avait là un mystère qui commençait à donner à réfléchir aux Targaoua, et le tumulte s'était éteint dans un bégaiement tremblotant mêlé d'ivresse et de peur.

Le saint entama d'une voix formidable le chant qu'il avait promis ; les grondements souterrains semblaient soutenir cette puissante psalmodie, et les instruments de musique ne grinçaient plus que des notes discordantes; les étoiles pâlirent et parurent s'éteindre dans le ciel; les Targaoua clouaient des regards épouvantés sur le saint qui chantait :

(1) Petites flûtes en roseau, clarinettes à sons de cornemuse tambours de basque.

« Ana lahi mâ ilahi,
« Ou houma lahiïn mâ et-tlahi.
« Eglebhoum ïa ilahi ! »

« Pendant que je m'occupe de Dieu,
« Eux passent leur temps en plaisirs frivoles :
« Engloutis-les, ô mon Dieu ! »

Le saint avait à peine terminé sa prière, que la terre, puissamment ébranlée, chancela sous les pieds des Targaoua, et se renversa comme un esquif battu par une lame furieuse.

Toute la fraction des Targaoua, bêtes et gens, avait été engloutie.

Si, le soir, par un temps calme, vous mettez l'oreille sur le sol à l'endroit où fut cette fraction de tribu, vous entendrez encore, dans les entrailles de la terre, les coqs chanter, les ânes braire, les tambours résonner, et comme des voix humaines dont le rire ressemble à des gémissements.

On remarque encore, sur la surface du territoire qu'occupaient les Targaoua, une différence de végétation très appréciable avec celle du terrain qui était en dehors du périmètre de la fraction maudite ; le sol y est également d'une nuance cadavéreuse, particularités que les Bni-Salah attribuent au renversement sens-dessus-dessous de la portion du territoire sur laquelle étaient établies ces victimes de la vengeance du saint, portion qui n'aurait pas encore repris sa position normale. Cela jure, en effet, comme une pièce jaune cousue sur un bernous noir.

## IV

## Sidi Mahammed.

---

Continuant notre pèlerinage, nous atteignons à la région des cèdres. Devant nous, sur la pente de droite de l'ouad El-Berr'out, une blanche koubba montre son dôme élégant au milieu d'un massif de cèdres verts : c'est la demeure dernière de quelque saint homme qui a dû marquer son passage sur cette terre par une respectable collection de bonnes œuvres, et par des miracles prouvant péremptoirement que Dieu s'était dessaisi à son profit d'une portion de sa toute-puissance. Il faut bien qu'il en soit ainsi ; car les Amchach (1) n'ont jamais passé pour des Croyants irréprochables et zélés. Ecoutons ce qu'ils racontent — d'accord avec Si Mohammed-ben-El-Aabed — du vertueux marabout qu'ils ont canonisé en lui élevant une koubba sur leur territoire.

Il y a longtemps de cela, un pieux deroueuch, venant du R'arb (2), se présentait chez les Amchach et leur demandait l'hospitalité. Comme la plupart des véritables *draoucha*, Sidi Mahammed (c'était son nom) était vêtu — le nom est peut-être impropre — d'un

(1) Fraction des Bni-Salah.

(2) Nous répétons que les Arabes entendent généralement par le mot *R'arb* (Occident) l'empire de Marok.

bernous dont les différentes parties ne paraissaient tenir l'une à l'autre que par une sorte de prodige. Depuis de longues années déjà, la trame et la chaine primitives avaient été remplacées par des moyens artificiels qui attestaient chez le saint des connaissances profondes dans l'art du ravaudage. Les pudiques Musulmanes de la fraction des Amchach ne pouvaient se défendre d'une certaine frayeur quand Sidi Mahammed levait les bras vers le ciel pour attirer sur elles sa bénédiction ; car alors l'extrême tension à laquelle étaient soumis les fils du problématique bernous paraissait rendre une catastrophe imminente; en effet, une seule maille rompue devait amener infailliblement la désorganisation du fantastique tissu, et, conséquemment, la chute de l'unique vêtement du saint, lequel poussait l'austérité jusqu'à considérer l'*âbaïa* (espèce de chemise) comme une superfluité. C'est là ce que redoutaient les chastes Kabiles, bien qu'après tout, un deroueuch ne fût pas pour elles un homme dans toute l'acception du mot.

Quant à Sidi Mahammed, il était trop détaché des choses de la terre pour se préoccuper de ces détails, et il se trouvait suffisamment vêtu devant Dieu, qui n'aime pas le luxe, bien que pourtant il l'ait inventé. Mainte et mainte fois, les Croyants, pour se défaire de quelques gros péchés, offrirent à Sidi Mahammed de le rhabiller à neuf; mais le saint homme ne voulut jamais jouir des priviléges de sa profession, et il refusa toujours obstinément de quitter ce bernous, auquel il semblait tenir beaucoup plus fortement que ce vêtement ne tenait réellement à lui. Il faut dire que Sidi Mahammed n'avait jamais eu d'autre vêtement que cette toile d'araignée dont il se croyait couvert. La tenacité du saint s'expliquerait dès lors par la force de l'habitude.

Les Amchach n'avaient pas tardé à reconnaître que monseigneur Mahammed possédait à un degré supérieur les signes caractéristiques qui distinguent les élus de Dieu : il ne faisait rien comme les autres mortels; ses actions étaient en contradiction constante avec les lois naturelles, auxquelles, d'ailleurs, il ne paraissait pas soumis : ne vivant que de nuages; ne dormant que perché sur la branche d'une *meddada* (cèdre); ne buvant que les diamants déposés par la rosée du matin dans le calice des fleurs, Sidi Mahammed était évidemment d'une essence particulière, attendu que ce régime par trop spiritualisé eût été bien certainement insuffisant pour un simple Amchachi, et cela d'autant mieux, qu'en absorbant quelques figues ou glands de plus que leurs voisins, les hommes de cette fraction se sont fait, par suite de cet excès, une réputation de gourmandise qui nous paraît, du reste, parfaitement justifiée.

La renommée de Sidi Mahammed eut bientôt fait le tour de l'outhen d'Alger et de Tithri; aussi, le chemin du perchoir du saint homme fut-il bientôt plus fréquenté que celui de Blida à Blad Bni-Mezr'enna (Alger). Voulait-on du beau temps, de la pluie, de la fertilité, on n'avait qu'à s'adresser à Sidi Mahammed, qui, parfois, faisait bien un peu attendre son monde, mais qui, au bout du compte, finissait toujours par fournir l'objet demandé, à moins pourtant que la conscience du solliciteur ne fût bourrelée de péchés par trop prononcés.

Bien que Sidi Mahammed ne vécût que de l'air du temps, ses consultations n'étaient cependant pas gratuites, et ses intercessions se payaient même assez cher. Gardons-nous pourtant d'accuser le saint de cupidité; car, le but de cette perception était, au contraire, tout moral. Il savait que les Kabils aiment

passionnément l'argent, et que leur en extraire était pour eux la plus sévère des peines ; or, dans la pensée du saint, cette extraction métallique devait avoir pour résultat d'amender ses khoddam en cotant son absolution à un prix excessif. La tradition se tait sur l'emploi que Sidi Mahammed faisait de ses richesses ; on croit encore chez les Amchach qu'il les a enfouies au pied du cèdre qui lui servait de résidence. Quelques *kouffar* (impies), à différentes époques, essayèrent bien, par pure curiosité, de s'en assurer ; mais ils payèrent toujours cher leurs cupides et inutiles tentatives.

Sidi Mahammed, que son existence toute spirituelle avait fort amaigri, s'éteignit comme une lampe qui manque d'huile : par une nuit noire, les Amchach furent réveillés par les chacals, qui glapissaient leurs notes les plus lamentables dans la direction de la *meddada* du saint. Ces animaux paraissaient si nombreux et leurs cris étaient si persistants, que les Amchach ne doutèrent pas qu'il ne se passât de ce côté quelque chose d'extraordinaire. Comme il pouvait s'agir d'une incursion de quelque tribu voisine sur leur territoire, les Amchach s'armèrent soit de fusils, soit de *kzazel* (massues), pour repousser, au besoin, une agression, et se dirigèrent du côté d'où venait le bruit.

Arrivés au-dessus des pentes qui dominent la rive droite de l'ouad El-Berr'out, ils aperçurent, dans la direction du cèdre de Sidi Mahammed, une sorte de lueur phosphorescente qui jetait autour d'elle des reflets bleuâtres et tremblotants. Les Amchach reconnurent bientôt que cette clarté prenait son foyer dans une excavation creusée au pied de ce cèdre ; mais leur étonnement fut surtout à son comble quand, s'étant approchés de cette fosse, ils y virent étendu

et rayonnant de lumière le saint protecteur de leur pays. Qui est-ce qui avait creusé cette fosse ? Ce travail ne paraissait pas être l'œuvre des hommes : de nombreuses traces de griffes rendaient admissible l'hypothèse émise par quelques anciens des Amchach qui attribuaient cette opération aux chacals eux-mêmes. Comme, en résumé, rien n'est impossible à Dieu, et qu'en outre, il n'est rien de plus commode qu'une opinion toute faite, celle des anciens a prévalu jusqu'aujourd'hui.

Les Amchach se mirent en devoir d'achever les funérailles de Sidi Mahammed. Aux premières poignées de terre jetées sur le corps du saint, un immense gapissement poussé par tous les chacals de la montagne se répercuta de vallée en vallée jusque dans le pays des Ouzra; les feuilles des arbres frissonnèrent en bruissant un long gémissement qui courut s'éteindre dans le sud; le cèdre qu'habitait le saint homme s'inclina par trois fois sur sa fosse comme pour le saluer avant que son corps n'appartînt définitivement à la terre. Au même moment, la pâle lumière qui illuminait le corps de Sidi Mahammed s'éteignait tout-à-coup, et les Amchach étaient enveloppés d'un manteau de ténèbres épaisses. Attérés par ces prodiges, ils remirent au jour la pieuse mission dont ils s'étaient chargés, et passèrent le reste de la nuit à demander au saint sa puissante intercession, lui promettant, pour le mettre dans leurs intérêts, sans doute, de faire élever, dès le lendemain, sur son tombeau une koubba tout-à-fait digne de lui. Cette promesse apaisa sans doute Sidi Mahammed; car, ayant repris dès le *fedjeur* le travail qu'ils avaient laissé inachevé, les Amchach purent le terminer sans difficulté. Ce même jour, comme ils l'avaient promis au saint, ils firent commencer, auprès de la

*meddada* sacrée, la koubba qu'on y voit encore aujourd'hui.

Sidi Mahammed, que les Bni-Salah désignent habituellement sous le nom de Baba Mahammed, n'en continua pas moins, après sa mort, la protection qu'il leur avait accordée pendant sa vie. De nombreux miracles vinrent souvent attester que le saint, satisfait de ses khoddam, ne lésinait pas lorsqu'il s'agissait d'employer, en leur faveur, son crédit auprès du Très-Haut. Nous ajouterons que cette disposition propice de Baba-Mahammed à l'égard des Bni-Salah leur fit toujours beaucoup d'envieux dans les tribus voisines, notamment chez les Bni-Msâoud et les Ouzra, dont les saints topiques sont loin d'avoir la même influence que Sidi Mahammed auprès du Dieu unique.

Malgré sa qualité de saint et sa haute position dans le séjour des élus, Sidi Baba-Mahammed ne parait cependant pas entièrement exempt de certains petits travers particuliers à l'humanité : tolérant jusqu'à l'excès pour ses khoddam, même lorsqu'ils ont à se reprocher des fautes démesurées, il se montre impitoyable à ceux qui touchent à la *meddada* sur laquelle il perchait pendant sa vie. Nous allons le démontrer.

Un jour, un malheureux Msâoudi a besoin d'un *gounthas* (1) pour soutenir le toit de son gourbi ; muni de sa *taguelzimt* (2), il s'en va rôdant dans la montagne à la recherche d'un cèdre réunissant les conditions de force et de longueur que doit présenter un *gounthas*. Le Msâoudi, très difficile en matière de poutres, était déjà au bout de sa journée et son choix ne s'était pas encore fixé. Il marchait toujours, dé-

(1) Poutre de faitage.
(2) Hachette-piochette, en langue kabile.

daignant tel ou tel cèdre soit parce qu'il ne le trouvait pas suffisamment droit, soit parce qu'il n'avait pas la perfection qu'en exigeait le Msâoudi. Quelques instants avant l'heure du *moghreb* (coucher du soleil), il arrivait sur la rive droite de l'ouad El-Berr'out : parcourant du regard les cèdres qui se dressent sur les pentes de cette rivière, il remarqua bientôt un de ces arbres qui, s'élançant du milieu d'un groupe, dépassait ses congénères de toute la tête.

— « Par Dieu ! se dit le Msâoudi, voilà bien le cèdre qu'il me faut. » Et il marcha sur la *meddada* convoitée, qu'il atteignait quelques minutes après. C'était, en effet, un arbre superbe, et qui certainement n'eût pas été déplacé parmi les cèdres du Liban qui servirent à la construction du temple de Salomon. Le Msâoudi, bien qu'il reconnût que cette *meddada* fût celle de Sidi Mahammed, et qu'il sût la haute importance qu'attachaient les Amchach à sa conservation, n'en persista pas moins à la faire tomber sous sa cognée. Il faut dire que cet homme était un impie qui traitait fort légèrement les croyances de ses coreligionnaires.

Le soleil, en ce moment, entouré de gros nuages, se noyait dans un bain de sang ; disparu à moitié derrière les collines du Sahel, il paraissait se cramponner à la ligne de l'horizon pour retarder sa chute dans la mer ; mais il glissait, glissait toujours. Pendant les quelques instants de cet effort suprême, le ciel et la terre s'empourprèrent de reflets sinistres. Le Msâoudi, après s'être assuré qu'il n'était vu de personne, brandit sa cognée, qui s'abattit en sifflant sur la *meddada*. Chose étrange ! l'entaille parut sanglante, et un long gémissement sortit du tombeau de Sidi Mahammed. Le Msâoudi ne s'arrêta pas à ces prodiges, qui lui semblèrent produits par l'effet d'une

illusion, et il continua son œuvre de destruction. Au dernier coup de hache, l'homme et l'arbre tombaient sur le sol, l'homme, — qui s'était abattu les deux jambes, — pour ne plus se relever. Il avait reçu le prix de son impiété.

Le lendemain, un berger des Amchach, qui paissait ses chèvres sur les bords de l'ouad El-Berr'out, aperçut le cadavre — le tronc plutôt — du Msâoudi, lequel tenait encore sa hache à la main; le corps était déjà tout décomposé. La *meddada* gisait sanglante au pied de la koubba du saint; mais deux rejets plus vigoureux chacun que l'arbre lui-même s'étaient élevés pendant la nuit sur le tronc coupé du cèdre sacré. Les Bni-Salah accoururent en foule pour admirer ce prodige, qui augmenta encore parmi eux la vénération dont jouissait déjà leur saint. Quant au Msâoudi, on laissa aux hyènes et aux chacals le soin de ses funérailles. Ces carnivores avaient, sans doute, déjà soupé de ses jambes; car on ne put parvenir à en découvrir la moindre trace.

Ce terrible exemple ne corrigea point autant qu'on eût pu l'espérer les impies des tribus voisines, et le saint eut à sévir contre eux plusieurs fois encore : un jour, c'est un homme des R'ellaï qui s'abat la jambe du coup de hache qu'il destinait à l'arbre de Sidi Mahammed. Une autre fois, c'est un Ouzri qui, dans les mêmes circonstances, se fait sauter le poignet gauche. A force de punir, le saint finit cependant par dégoûter les incrédules de cette sorte de sacrilége; aussi, depuis l'accident de l'homme des Ouzra, la *meddada* sacrée ne fut-elle l'objet d'aucune autre tentative criminelle.

Dans la saison d'été, les tribus voisines du tombeau de Sidi Baba Mahammed font, annuellement,

auprès de sa koubba, un immense *thâam* (1) au profit des pauvres, et un peu au leur : un grand nombre de *bouaqueul* (pots de terre) et de *guedour* (marmites en terre), éventrés pour la plupart, jonchent la koubba et ses abords; ces débris, ces vases cassés, qui proviennent du festin donné en l'honneur du saint, tendraient à prouver des habitudes désastreuses de viveurs chez les mendiants kabils. Nous avons souvent remarqué, en effet, qu'ils brisent volontiers, après le repas, la vaisselle qui ne leur appartient pas.

# V

## Sidi Salem.

A quelque distance au-dessus du cèdre de Sidi Mahammed, on découvre deux rochers bizarres saillant du sol pareils à des molaires d'une mâchoire gigantesque. Ces pierres, en suspension sur les pentes de l'ouad Tizza, paraissent être tombées du ciel. Quelques Croyants des Bni-Salah leur donnent une origine moins élevée : d'après eux, ces rochers, qui appartenaient jadis à la crête dominant l'ouad Tizza,

(1) Le *thâam*, c'est la nourriture, la pitance, un mets, une chose que l'on mange habituellement. En Algérie, le mot *thâam* est souvent employé pour désigner le *kousksou*.

et qui sont désignés dans le pays sous le nom de *Hadjeur es-Serrafin*, — Pierres des Changeurs, — auraient été déplacés dans les circonstances suivantes.

Un jour, un deroueuch, venant on ne sait d'où, arrivait chez les Bni-Salah avec l'intention évidente — on le sut plus tard — d'exploiter leur crédulité et de vivre grassement à leurs dépens. La foule, dont l'esprit est partout si mobile, se laissa prendre aux pieuses simagrées de ce deroueuch, qui prétendait avoir le don des miracles. Aussi, la *kheloua* (solitude) qu'il avait choisie ne désemplissait-elle pas de fidèles qui, pour se mettre dans la manche du prétendu saint homme, encombraient sa demeure de leurs offrandes de *ziara* (visite).

Cette désertion de ses khoddam ne faisait pas précisément l'affaire de Sidi Salem, le saint marabout de Tizza, et la nouvelle direction qu'avaient prises les offrandes ne le satisfaisait que médiocrement. Il résolut d'en ramener le courant de son côté. Sidi Salem, avec ce flair particulier aux hommes de Dieu chez les Musulmans, avait bien vite reconnu que ce deroueuch qui le frustrait ainsi ne devait être qu'un hypocrite, un faux marabout, et puis, en résumé, il n'avait encore donné aucune preuve de ce don des miracles dont il parlait si haut et dont il ajournait toujours les effets. Dire cela aux Bni-Salah, pensait judicieusement Sidi Salem, c'est leur faire croire à de l'envie de ma part. Il est préférable d'appeler à la lutte le prétendu deroueuch, et de le confondre en présence de mes khoddam égarés.

C'est le parti auquel s'arrête le saint homme. Il se rend, sous prétexte de *ziara*, à la kheloua du deroueuch : la foule, comme il l'avait prévu, se pressait, se bousculait autour de l'intrus pour baiser le pan de son bernous rapiécé. Sidi Salem se présente calme

et digne au milieu de ces insensés qui, honteux de l'abandon dans lequel ils ont laissé le pieux marabout, courbent la tète sous la sévérité de son regard, et s'écartent respectueusement pour lui livrer passage. Le deroueuch, surpris de ce reflux dont il ne se rend pas compte, s'avance sur le seuil de son gourbi où Sidi Salem venait déjà de mettre le pied. A la vue du saint homme, sur le visage duquel il a reconnu, sans doute, le caractère évident de la mission divine, le deroueuch se trouble : « Qui es-tu ?... Que me veux-tu ?... » demande-t-il à Sidi Salem en balbutiant. — « Je suis Salem, le serviteur de Dieu ! Je suis celui qui viens démasquer l'imposteur aux yeux de tous !... Es-tu prèt à donner enfin des preuves de la puissance dont tu parles tant ?.... »

Le deroueuch, interdit d'abord, ne savait que répondre. Les Bni-Salah commençaient déjà à se regarder et à se demander si, réellement, ils n'avaient eu affaire qu'à un imposteur. Le terrain devenait glissant pour le faux marabout; il le sentit, et chercha à reprendre une assurance qui n'était déjà plus dans son attitude. Un faux-fuyant ne lui était plus possible; un ajournement était une reculade. A l'aide de quelques pratiques de *seuheur* (magie) qu'il avait rapportées d'un voyage dans le Beurr-Maceur (terre d'Egypte), il espéra pourtant pouvoir se tirer convenablement de la fausse situation dans laquelle le mettait Sidi Salem. Il accepta donc la lutte.

Le gourbi de l'imposteur était dressé à l'endroit même où l'on voit aujourd'hui les Hadjeur es-Serrafin. Sidi Salem, qui paraissait sûr de son affaire, et qui, de plus, ne voulait pas indisposer la foule contre lui en la fatiguant par une marche toujours pénible dans la montagne, décida qu'il opérerait sur le lieu même où il se trouvait. Les Bni-Salah qui, il faut leur ren-

dre cette justice, penchaient intérieurement pour leur vieux marabout, attendaient avec anxiété le résultat de cette lutte surnaturelle entre deux puissances rivales.

Sidi Salem invita le deroueuch à commencer ses opérations : celui-ci s'en excusa vivement en disant d'un ton où il voulait mettre de l'ironie qu'il se croyait indigne d'une priorité que ses vertus, son grand âge, son ardente piété donnaient tout naturellement à Sidi Salem. Le saint de Tizza n'insista pas. Il se prosterna le front contre terre pour prier Dieu de se manifester en sa faveur et de confondre l'imposture. Pendant cette prière, le deroueuch était visiblement mal à son aise ; il sentait que sa puissance, qui venait de Satan, devait infailliblement fléchir devant celle qui vient de Dieu. Cependant, persuadé que le prodige qu'allait accomplir Sidi Salem devait rentrer dans la catégorie des *eudjoubat* (choses surprenantes) qu'exécutaient ordinairement les marabouts, il n'avait pas perdu tout espoir de lutter avantageusement avec son saint adversaire.

Sidi Salem s'étant relevé, se tourna vers la foule échelonnée sur les pentes de l'ouad Tizza, et s'écria : « O Musulmans ! écoutez ! Le sort des *enbia* (pro-« phètes) et des *rouçoul* (apôtres) a été, dans tous « les temps, d'être méconnus de ceux auxquels ils « étaient chargés de porter les avertissements de « Dieu : Houd, Salah, Choaïb furent tour à tour « maltraités et chassés par les Adites, les Temou-« dites, les Madianites, peuples que Dieu a détruits « dans sa colère. Moi, Salem, serviteur du Miséri-« cordieux, je ne viens pas me plaindre que vous « m'ayez délaissé, abandonné pour suivre un étran-« ger qui vous *mange*, et aux prières duquel Dieu « fait, bien certainement, la sourde oreille. Le Très-

« Haut — qu'il soit exalté ! — va d'ailleurs prononcer « entre moi et lui, et vous pourrez juger, ô Musul- « mans ! puisqu'il vous faut des preuves, de quel « côté sont la vraie puissance et la vérité ! »

Pendant cette allocution, le faux marabout perdait de plus en plus de son assurance; Sidi Salem, qui s'en aperçut, ne voulut pas lui donner le temps de la reprendre, et se hâta de s'écrier, en montrant aux Bni-Salah les hauteurs rocheuses qui dominent l'ouad Tizza :

— « Vous voyez au sommet de cette crête, ô Musul- « mans ! ces sept rochers que Dieu y a plantés ? Eh « bien ! à ma voix, ils vont quitter leur place et se « précipiter dans la vallée ! Rangez-vous donc pour « leur livrer passage ! »

Bien qu'ils accordassent à Sidi Salem le don des miracles, les Bni-Salah parurent néanmoins stupéfaits de l'audace du saint homme, qui n'avait encore rien fait de pareil. Quelques-uns de ses anciens serviteurs religieux qui, au fond, avaient conservé pour lui une profonde vénération, parurent craindre qu'il ne se fût un peu trop avancé, et que les rochers ne restassent obstinément à leur place. Ils se rangèrent cependant de manière à laisser libre un espace suffisant pour le passage de ces rochers, au cas où ils obéiraient réellement au commandement de Sidi Salem; puis tous attendirent silencieux et pleins d'anxiété le prodige annoncé.

Après s'être recueilli un instant encore, Sidi Salem, se tournant vers les rochers, leur cria d'une voix tonnante : « O rochers ! au nom du Dieu unique, accourez à moi ! » O miracle ! à peine le saint avait-il prononcé ces paroles que les rochers parurent chercher, comme un homme pris au piége, à dégager leur pied de l'alvéole de pierre dans laquelle chacun d'eux

était enchâssé; puis ils se lancèrent, se suivant de près, dans la direction où le saint marabout les attendait. L'admiration était sur tous les visages, excepté pourtant sur celui du deroueuch, au front duquel perlaient de grosses gouttes de sueur. Les rochers se mirent à bondir d'obstacle en obstacle sur la déclivité de la montagne; c'était une course effrénée, enragée, vertigineuse. Faisant voler en éclats, brisant, broyant, réduisant en poudre tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage, les sept rochers roulaient au milieu des étincelles qu'ils arrachaient au flanc de la montagne: un grondement sourd, terrible comme le bruit de la foudre, accompagnait leur chute; la terre en était ébranlée et semblait chanceler sur sa base. Le premier rocher vint fondre en sifflant sur le gourbi du deroueuch, et continua sa course, en bondissant et en fracassant les arbres sur son trajet, jusque dans l'ouad Sidi-El-Kbir, où les Bni-Salah le montrent encore aujourd'hui.

Sidi Salem ordonna successivement à cinq de ces rochers de s'arrêter à ses pieds: suspendant soudain leur allure impétueuse, ils vinrent, en effet, se coucher aux pieds du saint comme des chiens soumis. Le septième rocher, monstrueusement énorme, descendait par bonds en tournoyant sur lui-même; un dernier obstacle, qui le fit ricocher et dévier de sa route, le lança dans la direction du deroueuch, qu'il écrasa à n'en pas laisser trace, puis il s'arrêta court.

Les Bni-Salah prétendirent, avec beaucoup d'à-propos, que cet accident venait très opportunément tirer le faux marabout d'embarras.

La démonstration était évidente; aussi, ayant reconnu qu'ils avaient fait fausse route, et que Sidi Salem était loin de manquer de crédit auprès du Tout-Puissant, les Bni-Salah s'empressèrent-ils de se jeter

aux genoux du saint et de lui faire amende honorable. Sidi Salem, qui, en somme, était très bon, leur accorda généreusement leur pardon, en les engageant paternellement toutefois à ne plus confondre désormais l'erreur avec la vérité.

Depuis ce prodigieux événement jusqu'à la mort de Sidi Salem, sa kheloua ne désemplit ni jour ni nuit de fidèles qui venaient le supplier d'accepter leurs offrandes, et d'intercéder en leur faveur auprès du Dieu unique, avec lequel il paraissait être au mieux.

Les Hadjeur es-Serrafin ont une assez mauvaise réputation : pendant longtemps, elles servirent, dit-on, d'embuscade aux coupeurs de route, qui y attendaient les passants et les détroussaient, particulièrement quand ces derniers revenaient du marché de Blida avec leur *mkrouça* (1) garnie de quelques boudjhou. Pendant de longues années, les voyageurs firent un détour pour éviter ce passage dangereux. La dénomination de Pierres des Changeurs n'a peut-être été donnée à ce lieu que par antithèse, en ce sens que les voleurs y échangeaient volontiers l'argent des voyageurs contre des coups de bâton.

(1) *Mkrouça*, loupe faite dans le haïk pour servir de bourse. C'est un porte-monnaie dans le genre de celui que font nos paysans avec leur mouchoir de poche.

## VI

# Les Porcs-épics et le Roi David.

---

Puisque nous sommes dans le pays des *dhorban* (porcs-épics), de ces fameux archers qui en auraient revendu aux plus adroits Crétois, au temps où ces insulaires savaient se servir de l'arc, racontons ce qui se passa entre eux et le roi David.

Les Arabes ne tarissent pas d'éloges, non-seulement sur la merveilleuse habileté avec laquelle le *dhorban* envoyait une flèche à destination, mais encore sur le rare talent qu'il déployait dans la fabrication de ce même engin de guerre ; car, avant de marcher à quatre pattes et d'être réduit à la triste condition de bête où nous le voyons aujourd'hui, le *dhorban* faisait partie de la grande famille humaine ; sa *rouh* (1), en un mot, habitait un corps d'homme. Ne plaignons pas trop cependant le porc-épic de la rétrogradation de son âme ; il avait mérité son sort en trahissant son sultan et sa patrie.

Le roi Daoud (David), à qui Dieu avait donné la puissance de rendre les métaux souples et ductiles entre ses mains comme de la cire, montrait un goût très prononcé pour tout ce qui tient à la noble profession du fer ; il venait même d'inventer les cottes

(1) Ame, esprit.

de mailles, qu'il avait substituées aux incommodes cuirasses et aux plaques de fer dont se couvraient alors les guerriers. Enfermé dans son palais, où il avait réuni les plus habiles armuriers de ses Etats, il cherchait le moyen de rendre les flèches *inémoussables* sur les plus épaisses cuirasses. Les armuriers finirent par découvrir, un jour, ce secret auquel le sultan semblait attacher tant d'importance. Daoud était alors absent ; ils s'empressèrent, à son retour, de lui apprendre la nouvelle du succès qu'ils avaient obtenu. Heureux d'une découverte qui, suivant ses calculs, devait lui donner un avantage immense sur ses ennemis, Daoud, après avoir promis une riche récompense à ses armuriers, leur fit jurer de ne point divulguer un secret auquel étaient attachées la grandeur et la gloire de son royaume.

— « Que Dieu change notre poil et nos cheveux en flèches, s'écrièrent les armuriers avec chaleur, si nous ne gardons scrupuleusement le secret que tu nous demandes ! »

Soit que Daoud eût oublié la récompense qu'il avait promise à ses armuriers, soit que la cupidité leur eût soufflé à l'oreille un mauvais conseil, il n'en est pas moins vrai qu'ils vendirent leur secret aux ennemis de leur souverain, et qu'ils allèrent même jusqu'à fournir à l'un d'eux des flèches qu'ils avaient empoisonnées. Or, ce honteux marché se consommait précisément à l'époque où son plus redoutable adversaire, le roi Adraazar, menaçait David de fondre sur son royaume avec des armées nombreuses.

Le crime des armuriers arriva, on ne sait trop comment, à la connaissance de Daoud ; furieux d'une trahison aussi révoltante, et se rappelant leur serment, il demanda à Dieu, séance tenante, que ces perfides armuriers fussent changés en porcs-épics.

Le Tout-Puissant, qui n'avait rien à refuser à David, et qui, déjà, à sa prière, avait métamorphosé en singes les Juifs de la ville d'Aïla, sur les bords de la mer Rouge, pour avoir transgressé le sabbat, le Dieu d'Israël, disons-nous, accorda sans difficulté la demande du chef de son peuple. Le corps des traitres se couvrit aussitôt d'une forêt de piquants qui rappelaient leur ancienne profession, et ils se mirent à s'enfuir précipitamment à quatre pattes dans des anfractuosités de rochers qui, depuis lors, ont toujours servi d'habitations à leur espèce.

Le porc-épic n'a conservé de sa forme primitive que l'oreille et la main, qui sont celles de l'homme ; la plainte de cet ex-armurier, quand il est blessé, rappelle aussi celle des enfants d'Adam.

Il est remarquable que, dans la tradition, dans les souvenirs de tous les peuples, on retrouve des idées de métempsychose ou de transmigration des âmes. A chaque pas, chez les Arabes, nous mettons la main sur quelques lambeaux des systèmes de Pythagore ou des doctrines de Manès, et les transformations, les rétrogradations dans la série graduelle des êtres se retrouvent fréquemment dans les contes orientaux. Il est d'ailleurs une croyance généralement admise par les Arabes, c'est que certains animaux ont primitivement appartenu à notre espèce. En expiation de fautes graves commises durant leur vie humaine, leurs âmes auraient été condamnées à habiter des corps d'espèces inférieures. Ainsi, nous venons de le voir, les armuriers de David ont été métamorphosés en porcs-épics pour crime de trahison. Mohammed nous apprend, dans son Koran, que les Juifs d'Aïla, comme nous le disons plus haut, ont été changés en singes pour transgression du sabbat, et que les méchants parmi les Israélites le furent en porcs

par Jésus. Pour les Kabils, les singes ne sont autre chose que des marabouts punis pour leur irréligion et pour avoir gaspillé le bien de Dieu ; les chacals, qui étaient cordonniers, ont vendu de mauvaise marchandise ; les tortues ont été également des tailleurs indélicats qui prélevaient illégalement du drap sur la pièce fournie par le client. Aussi, les écailles de diverses couleurs dont est formée leur carapace, ne seraient-elles autre chose que la représentation des morceaux d'étoffes que ces anciens tailleurs auraient dérobés à leur clientèle.

Heureusement, et cela est consolant, l'état de ces infortunés métamorphosés ne serait que transitoire, et, tôt ou tard, ils reprendraient leur forme humaine. Le mahométisme a au moins cela de bon, c'est qu'il n'admet pas la doctrine aussi injuste que désespérante de l'éternité des peines ou des supplices, et si le Dieu de Mohammed dit aux réprouvés : « Vous demeurerez dans le feu tant que dureront les cieux et la terre, » il a soin d'ouvrir la porte de l'espérance à ces malheureux damnés en ajoutant : « A moins qu'il ne me plaise autrement. »

---

## VII

## Le Chacal et le Hérisson.

---

Les Arabes, qui donnent au chacal le surnom de *Ben-Youcef*, le gratifient de toutes les finesses que les fabulistes attribuent au renard, la plus spirituelle des bêtes... après l'homme.

Cependant, d'après les Kabils, l'*inici* (hérisson) l'emporterait de beaucoup sur l'*ouchchen* (chacal) en matière de ruse et de fourberie, et, pour le prouver, un Kabil nous racontait la fable suivante, qu'il regardait comme paroles de Koran, bien qu'elle nous parût sensiblement imitée de celle de Lokman intitulée « *Et-Tâleb ou el-Atrous* » (le Renard et le Bouc).

Depuis longtemps réduit à ne vivre que de racines coriaces et sans la moindre succulence, un hérisson résolut, un jour, de modifier ce maigre régime, et de goûter un peu aux biens dont Dieu comblait l'homme avec tant de générosité.

Le hérisson avait remarqué non loin de sa demeure un silo renfermant du blé dont les grains dorés lui mettaient l'eau à la bouche. Il avait souvent songé à y aller faire ripaille ; mais l'exécution de ce projet présentait quelques difficultés qu'il eut le bon esprit de prévoir et de peser avant de s'engager dans cette hasardeuse opération. Ayant ruminé son plan, il se mit, vers la chute du jour, à la recherche d'un cha-

cal qu'il avait quelquefois rencontré dans le monde, et avec lequel il avait eu l'occasion de traiter de l'intéressante question des subsistances. Le hérisson savait que ce chacal professait sur cette matière les opinions les plus avancées, et qu'il lui serait facile de l'entraîner dans l'expédition projetée.

Il y avait à peine une demi-heure que le hérisson marchait, quand son attention fut attirée par une altercation assez vive entre un chien et un chacal; le hérisson crut reconnaître son ami dans l'un des deux interlocuteurs : c'était non-seulement sa voix glapissante, mais encore l'exagération de principes dont il le savait imbu. Le chacal reprochait, en effet, au chien son manque de dignité et sa position humiliante auprès de l'homme, qui le méprisait, qui le battait même. Sans doute, cette situation lui donnait le droit de fouiller les fumiers pour y chercher sa nourriture; mais cette faveur était, selon le chacal, trop chèrement achetée par la bassesse de la condition du chien. Il préférait, lui, *ouchchen*, avoir ses repas un peu moins assurés et garder son indépendance.

On pouvait voir, au ton du chacal et à l'ampleur de ses coups de gueule, qu'il discutait sur un thème qui lui était familier, et qu'il avait le beau rôle. Le chien, au contraire, ne répliquait que timidement et comme quelqu'un qui n'est pas parfaitement sûr de son affaire. N'ayant, probablement, que de faibles arguments à faire valoir, il finit par traiter le chacal de maraudeur et de voleur de nuit, injure que celui-ci ne laissa pas tomber dans l'eau, et qu'il releva victorieusement en jetant au chien la sanglante épithète d'esclave.

La querelle menaçait de dégénérer en combat, et les deux orateurs, qui s'étaient insensiblement rap-

prochés, allaient inévitablement en venir aux pattes et aux dents, quand le hérisson, qui s'était avancé jusqu'au chacal, conseilla à ce dernier de ne répondre que par le mépris le plus écrasant à un si vil adversaire. Le chacal, qui avait encore des arguments extrêmement mordants à lancer au chien, ne se rendit pas immédiatement au conseil du hérisson, qu'il avait reconnu; mais ce dernier lui ayant glissé dans le tuyau de l'oreille qu'il avait un secret de la plus haute importance à lui communiquer, le chacal consentit à entendre le hérisson et à le suivre.

Le chacal était précisément dans les meilleures dispositions pour apprécier toute la valeur de la confidence qu'allait lui faire le hérisson : revenu bredouille de la chasse de la journée, la faim ne pouvait lui souffler que de médiocres inspirations. Aussi, s'empressa-t-il d'accepter la proposition que lui fit le hérisson d'aller festoyer, et de s'en donner par-dessus les oreilles dans le silo qu'avait remarqué son piquant et rusé compagnon.

Les voilà donc partis patte dessus patte dessous, et devisant en chemin sur l'égoïsme des *fellahin* (cultivateurs) et sur la dureté des temps. Nos deux amis arrivèrent bientôt sur la *methmoura* (silo) cherchée. Après avoir d'un coup d'œil exploré l'horizon pour s'assurer que le silo n'était pas gardé, le chacal s'y précipita, sans plus de réflexion, la tête la première; le hérisson, moins bien partagé que le chacal sous le rapport de l'appareil locomotif, se pelotonna en boule et se laissa rouler dans l'excavation.

Nos deux maraudeurs, sans prendre seulement le temps de dire leur *Bism Allah* (1), se vautrèrent

(1) *Au nom de Dieu.* C'est le commencement d'une prière qui a quelque analogie avec notre *Benedicite.*

dans le bien de Dieu avec une volupté qu'avait aiguisée une longue convoitise et de fréquentes abstinences; les bouchées succédaient aux bouchées avec une rapidité extraordinaire. Ce n'était plus la satisfaction de la faim; c'était de la goinfrerie parfaitement caractérisée. Au bout d'un quart d'heure, les estomacs des deux gloutons étaient pleins à déborder, et les ingrats paraissaient tout disposés à injurier Dieu qui, d'après eux, aurait pu les leur donner plus vastes.

Cédant aux conséquences de ce *thâam* (pitance) exagéré, nos repus s'assoupirent; le sommeil du chacal, dont la conscience était aussi chargée que l'estomac, fut troublée par d'horribles cauchemars : il lui semblait que, surpris par les *fellahin*, ces derniers l'enterraient vivant. Il se réveilla en sursaut sous l'influence de cette désagréable impression, et raconta son rêve au hérisson, qui se moqua assez spirituellement de ce que le chacal regardait comme un *fal douni* (mauvais présage).

L'*ouchchen* ayant, par hasard, levé les yeux vers l'orifice du silo, s'aperçut avec effroi que le jour avait déjà sérieusement commencé à passer sa manche sur le ciel pour en effacer les étoiles; il songea que son rêve pourrait très bien se réaliser s'il s'attardait dans le silo; car les *thammarin* (1) pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Il communiqua ses craintes au hérisson, qui n'en parut pas ému, mais qui cependant comprit qu'il était temps de fuir. C'était précisément là que gisait la difficulté; car il était beaucoup plus facile d'entrer dans la *methmoura* que d'en sortir.

Ben-Youcef, qui avait à sauvegarder sa réputation de bête d'esprit et de ressources, ne voulut pas, vis-à-vis du hérisson, avoir l'air de s'être engagé étour-

(1) Ensileurs, gardiens de silos.

diment dans cette entreprise sans en avoir calculé toutes les conséquences; aussi, interrogé par l'*inici* sur les moyens de sortir de ce mauvais pas, il lui répondit avec assez d'assurance, bien qu'il mourût de peur, qu'il savait deux cents manières de gagner l'orifice du silo. — « Tu es bien heureux, » répliqua le hérisson ; moi, je n'en connais qu'une, et je vais, si tu le veux, te l'enseigner. Baisse la tête, et tu verras. » Ben-Youcef, sans défiance, met sa tête entre ses pattes de devant; le hérisson lui saute prestement sur le dos et le mord vigoureusement à la nuque. Par l'effet de la violence de la douleur, le chacal redresse la tête avec un énergique mouvement de détente et projette le hérisson dehors.

L'*inici* voulut un peu s'amuser de la fâcheuse situation de son complice resté tout confus dans le silo, et lui donner une leçon de modestie : « Tu le vois, ô « Ben-Youcef ! une bonne manière de se tirer d'un « péril vaut mieux que deux cents mauvaises, et, « entre nous, avec toutes tes ressources, tu es pour- « tant bien forcé d'avouer que tu es plus embarrassé « que moi. Cependant, pour te prouver que je ne suis « pas une mauvaise bête, je vais t'indiquer un moyen « de sortir de là. Ecoute bien et n'en perds pas un « mot. Les *thammarin* ne vont pas tarder à venir « chercher du blé. Dès que tu les verras descendre « dans le silo, tu feras le mort; il est plus que certain « que ces ensileurs, ne soupçonnant pas ta ruse, te « croiront réellement mort, et te jetteront hors de « la *methmoura*. »

Les choses se passèrent exactement comme l'avait prévu le hérisson. Les *thammarin*, après avoir retourné dans tous les sens l'infortuné Ben-Youcef, qui, en ce moment, était plus mort que vif, le crurent en effet trépassé. Après avoir discuté pendant

quelques instants — qui parurent des siècles à Ben-Youcef — sur les causes qui avaient amené sa fin prématurée, ils décidèrent à l'unanimité qu'il avait succombé aux suites d'une indigestion de leur blé, circonstance aggravante qui les empêcha de le plaindre, et qui modifia fort à son désavantage les termes de son oraison funèbre. Enfin, un des ensileurs prit le chacal par les pattes de derrière et le lança par-dessus les bords du silo. Ben-Youcef ne se le fit pas dire deux fois pour décamper : en trois bonds, il avait atteint une broussaille dans laquelle il s'enfonça, se promettant *in petto* de peser mûrement, à l'avenir, toute affaire avant de s'y engager.

Dans la fable arabe, Ben-Youcef est cependant plus souvent dupeur que dupé, et il n'est pas rare de le voir s'attaquer à plus fort que lui, au lion, par exemple, le sultan des forts. Il est vrai qu'il n'y a pas là un bien grand mérite, puisque Dieu, par suite de son amour pour l'équilibre, a généralement refusé l'intelligence ou l'esprit à la force physique ; ce qui fait que Ben-Youcef, bien qu'il n'ait ni les griffes, ni les mâchoires des lions ou des panthères, se joue cependant de ces puissants animaux avec cet art parfait qu'emploie la faible femme pour mener l'homme par le bout du nez, et pour jouer avec lui comme le fait le chat avec la souris.

## VIII

## Le Djenn (1) de Tala-Yzid.

---

A peu de distance et au sud des Hadjeur es-Serrafin, nous rencontrons la belle source de Tizza, qui est connue dans le pays des Bni-Salah sous le nom kabil de Tala-Yzid (la fontaine d'Yzid). Cette source, qui a sa légende, est pour les enfants de Salah un objet de crainte, de respect et de vénération.

Nous allons en dire la cause.

La croyance à l'existence de races intermédiaires entre Dieu et les hommes paraît presque aussi ancienne que le monde ; malgré leur orgueil, les humains, formés originairement de terre à potier, n'ont pourtant jamais osé se placer immédiatement après le Créateur sur l'échelle hiérarchique des êtres créés ; ils ont, instinctivement et par une sorte de pudeur, imaginé des ordres reliant à Dieu les espèces les plus infimes de la création, espèces s'élevant jusqu'à lui par une progression ascendante de perfection.

Suivant les croyances des peuples sémitiques, Dieu aurait d'abord créé les anges ; plus tard, voulant compléter son œuvre créatrice, il aurait rassemblé ces premiers éléments de la chaine des êtres animés, et leur aurait fait cette confidence : « Je vais

(1) Génie, l'Esprit malin, démon.

créer l'homme d'argile ; quand je lui aurai fait la forme parfaite, et que j'aurai jeté en lui une partie de mon esprit, vous vous prosternerez devant lui. »

Les anges se prosternèrent, en effet, devant l'homme, à l'exception pourtant d'Iblis, qui n'était point de ceux qui s'inclinèrent.

Dieu lui dit : « Qu'est-ce qui t'empêche de t'incliner devant l'homme quand je te l'ordonne ? »

Et Iblis — mettant déjà en avant la ridicule prétention de l'aristocratie de la matière — répondit : « Parce que je vaux mieux que lui ; tu m'as créé de feu, et lui tu l'as créé de limon. »

— « Sors d'ici ! lui dit le Seigneur; il ne te sied point de t'enfler d'orgueil dans ces lieux. Sors d'ici ! Tu seras au nombre des méprisables. »

— « Donne-moi du répit jusqu'au jour où les hommes seront ressuscités. »

— « Tu l'as, » reprit le Seigneur.

— « Et parce que tu m'as égaré, reprit Iblis, je « guetterai les hommes dans ton sentier droit, puis « je les assaillirai par devant et par derrière ; je me « présenterai à leur droite et à leur gauche, et, cer- « tes, tu en trouveras bien peu qui te seront recon- « naissants. »

— « Sors d'ici, lui dit le Seigneur, couvert d'op- « probre et repoussé au loin ; je remplirai l'enfer de « toi et de tous ceux qui te suivront (1) ».

Par son orgueil, Iblis venait donc de perdre sa qualité et son titre d'ange, et de rétrograder d'un cran sur l'échelle de la création; il fondait une race nouvelle et devenait le père des génies (*djenoun*). S'il perdait à cette rétrogradation l'avantage de l'impeccabilité,

(1) *Le Koran*, sourate VII, versets 10 et suivants ; sourate XV, versets 21 et suivants.

il y gagnait, en compensation, la faculté de la reproduction que n'ont point les anges; il est vrai que cette propriété le rendait passible, lui et ses descendants, des châtiments de la vie future. Il s'en consola, sans doute, en pensant qu'on ne peut avoir tous les avantages à la fois.

Après la scène céleste que nous venons de rapporter, Iblis prit le titre de *Cheïthan* (1), et se mit en devoir de commencer sa misérable besogne de tentation et de séduction dont il avait menacé l'espèce humaine.

Nous ne savons que trop combien Iblis réussit dans ses traîtresses opérations, et avec quelle déplorable facilité la première femme mordit et fit mordre à son trop candide époux au fruit que lui présenta le tentateur.

L'ange Iblis, que sa rébellion venait de faire chasser du ciel, et qui s'était posé si carrément comme le tentateur, l'ennemi déclaré des hommes, devint la tige, nous l'avons dit, d'un ordre particulier qu'on appela la race des *génies*, création nouvelle qui prit rang entre les anges et les hommes, et qui, par la nature de son origine, devait fatalement représenter le principe du mal.

Nous voyons que, dans le culte des peuples sémitiques, l'apparition des génies est contemporaine de la chute de l'ange et de l'homme ; cependant nous pensons, avec quelques orientalistes, que cette manifestation de la descendance d'Iblis n'a point pris son origine chez les enfants de Sem, et qu'elle appartient plutôt aux mythes perses et indiens (*div*, *deva*); cette croyance aux génies n'aurait fait invasion que plus tard dans les cultes des peuples sémitiques.

(1) Dont nous avons fait *Satan*.

Quoi qu'il en soit, les génies n'en tiennent pas moins une place importante dans le Koran et dans les contes orientaux.

Les génies sont divisés en sept légions ayant chacune leur chef, qui lui-même est subordonné à un ange. Cette habile combinaison, qui est d'institution divine, permet le maintien, dans cette vie, de l'équilibre entre le bien et le mal.

Ces chefs des sept légions sont :

1° Iblis, ou Cheïthan;

2° Mourra-ben-El-Harets;

3° Bel-Ahmar;

4° Borkan-el-Ihoudi;

5° Chamharouch-eth-Thaïyar;

6° Bel-Abiadh;

7° Mimoun-el-Ghammam.

La légion d'Iblis est la première en importance et en puissance, tandis que celle de Mimoun-el-Ghammam est la dernière.

Chacun des jours de la semaine est consacré à l'un des chefs de légion : le lundi à Iblis, le mardi à Mourra-ben-El-Harets, le mercredi à Bel-Ahmar, le jeudi à Borkan-el-Ihoudi, le vendredi à Chamharouch-eth-Thaïyar, le samedi à Bel-Abiadh, le dimanche à Mimoun-el-Ghammam.

Les sept chefs de légion sont regardés comme sultans, chefs souverains. Pourtant, leur souveraineté est subordonnée, nous le répétons, à celle des anges, dont ils sont les très humbles serviteurs.

Nous ajouterons que les génies sont musulmans, absolument comme de simples mortels, que les quatre premières légions appartiennent aux sectes orthodoxes, et les trois autres aux sectes hétérodoxes ou dissidentes, comme, par exemple, celles des Ouahabites, des Mzabites, etc., parmi les hommes.

Les sept anges qui commandent aux sept chefs de légion des génies sont :

1° Djebraïl (l'ange Gabriel), qui commande à Iblis.

2° Mikiaïl (l'ange Michel), qui commande à Mourra-ben-El-Harets ;

3° Serafaïl (l'ange Séraphin), qui commande à Bel-Ahmar ;

4° Israfaïl, qui commande à Borkan-el-Ihoudi ;

5° Kesfaïl, qui commande à Chamharouch-eth-Thaïyar ;

6° Anyaïl, qui commande à Bel-Abiadh ;

7° Arkiaïl, qui commande à Mimoun-el-Ghammam.

Les formules au moyen desquelles les anges commandent aux génies se trouvent contenues, pour les sept chefs de légion, dans le 1er chapitre du Koran, lequel est appelé *El-Fatiha* (1), parce que c'est celui qui *ouvre* le Livre. Ces formules correspondent à chacun des sept versets qui composent la sourate initiale.

Le numéro d'ordre du verset correspond à l'importance du rang que ce chef de légion occupe, de 1 à 7, dans la hiérarchie djennienne, c'est-à-dire que le premier verset s'applique à Iblis, le deuxième à Mourra-ben-El-Harets, etc.

Les sept versets de la *Fatiha* sont les suivants :

« 1. Louange à Dieu, maître de l'Univers !

« 2. Le Clément, le Miséricordieux !

« 3. Souverain au jour de la rétribution ;

« 4. C'est toi que nous adorons, c'est toi dont nous implorons le secours ;

« 5. Dirige-nous dans le sentier droit,

(1) L'ouverture, le commencement, l'introduction, l'exorde.

« 6. Dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits ;

« 7. Non pas de ceux qui ont encouru ta colère, ni de ceux qui s'égarent. »

Comme les *djenoun*, les *mlaïka* sont hiérarchisés. Leur importance graduelle sur l'échelle angélique se mesure au nombre de leurs ailes : « Gloire à Dieu qui emploie pour messagers les anges à deux, trois et quatre paires d'ailes ! Il ajoute à la création autant qu'il veut (1). »

Le fait est que cela lui est on ne peut plus facile.

Nous croyons pourtant que le nombre maximum de ces moyens de locomotion, ou marques distinctives, ne dépasse pas trois cents paires ; car, selon les commentateurs, c'est celui que portait l'ange Djebraïl (Gabriel) quand il apparut à Mohammed dans la nuit de son voyage à travers les sept cieux, et nous savons que l'ange Gabriel commande à Iblis, le chef de la première légion des génies.

Les anges sont divisés en ordres ou classes : les Chérubins sont les anges de l'ordre le plus élevé ; ils ont d'ailleurs été créés les premiers. Ils sont incontestablement d'une race supérieure.

Les anges ont aussi des fonctions spéciales : ainsi, Djebraïl est chargé des grandes et délicates missions. C'est lui qui apportait la révélation à Mohammed.

Mikaïl préside à la pluie.

Serafaïl embouchera, au jour du jugement dernier, la terrible trompette au son tremblant et assourdissant.

Israfaïl préside à la mort.

Nakir et Monkir recueillent le souffle, l'âme, à l'heure de la mort.

(1) *Le Koran*, sourate XXXV.

Malek préside aux supplices, aux tourments des réprouvé.

D'autres, au nombre de huit, portent le trône du Dieu unique.

Dix-neuf, enfin, sont les gardiens de l'Enfer.

Allant au-devant des plaisanteries que ne pouvait manquer de provoquer la bizarrerie de ce nombre 19, Mohammed dit : « Nous n'avons énoncé leur nombre « que pour en faire un sujet d'épreuve pour les infi- « dèles. Dieu a des serviteurs, des anges innom- « brables ; mais ce nombre 19 n'a été énoncé que « pour provoquer les incrédules au persifflage. »

Le fait est que 19 donne à réfléchir.

Les génies étant dans une position hiérarchique supérieure à celle de l'homme, leur puissance est, nécessairement, en rapport avec leur altitude sur l'échelle de la création ; aussi, les lois naturelles qui régissent notre pauvre petite planète ne paraissent-elles pas établies pour eux ; il est certain qu'ils ne s'en occupent que médiocrement, et qu'au besoin, ils ne se gênent pas le moins du monde pour en suspendre l'effet.

Outre leur profession particulière, qui consiste à jouer de mauvais tours aux humains, les génies ont encore des spécialités : les uns sont messagers ou gardiens de trésors ; les autres sont architectes ou chercheurs de perles ; certains d'entre eux sont statuaires ou chaudronniers ; quelques-uns font le vilain métier de rôder autour du premier ciel pour tâcher de se faufiler jusqu'au septième, et d'y surprendre les secrets de la divine assemblée. Nous devons déclarer que cette dernière mission n'est pas sans danger ; car le Dieu unique, en prévision de cette indiscrétion des génies, a pris, ainsi qu'il le déclare, des précautions pour la déjouer : « Nous avons, dit-il, or-

« né le ciel le plus proche de la terre (1) d'un orne-
« ment d'étoiles. Elles servent aussi de garde contre
« tout démon rebelle, afin que ces démons ne vien-
« nent pas écouter ce qui se passe dans l'assemblée
« sublime; car ils y sont assaillis de tous côtés, re-
« poussés et livrés à un supplice permanent. Celui
« qui s'approcherait jusqu'à saisir quelques paroles
« à la dérobée est atteint d'un dard flamboyant (2). »

Ainsi, selon Mohammed, les étoiles filantes ne sont autre chose que les projectiles que lancent contre ces indiscrets génies les anges de garde dans les postes du premier ciel.

Le sévère châtiment infligé à ces trop curieux *djenoun* ne les corrige cependant pas: estropiés et mis hors de service par les projectiles célestes, et ne pouvant plus opérer dans les airs, leur résidence habituelle, ces invalides de l'espèce ne veulent pas pour cela mentir à leur origine, et fausser la promesse d'Iblis de faire le plus de mal possible aux hommes jusqu'au jour de la résurrection. Tombés sur la terre, ils se trainent comme ils peuvent dans le voisinage des fontaines, des portes, des puisards, des tas d'ordures, des fumiers, dans tous les lieux les plus fréquentés enfin, soit pour y faire trébucher la vertu, soit pour y souffler quelques mauvais conseils.

Il est, fort heureusement, un moyen de se dérober à la fatale influence de ces êtres malfaisants, de se prémunir contre les maux de l'âme et du corps, et contre les tentations auxquelles ils cherchent à nous

(1) Selon la cosmogonie de Mahomet, qui paraît empruntée au système de Ptolémée, il y a sept cieux qui forment des cercles concentriques. C'est au-dessus de ces cieux qu'est le trône de la majesté divine (*el-Arch*).

(2) *Le Koran*, sourate XXXVII, versets 6 et suivants; sourate LXVII, verset 5.

faire succomber: c'est la formule: « Dieu nous garde de Satan le lapidé! » qui doit être récitée lorsqu'on passe à proximité des lieux qu'ont choisis pour résidence les génies frappés par les dards flamboyants.

Malgré leur supériorité sur l'homme, les génies peuvent cependant lui être soumis. Ainsi, Dieu les avait mis aux ordres du roi Salomon, qui les gouvernait à l'aide d'un anneau talismanique, emblème de son pouvoir sur eux. Désirait-il, par exemple, le merveilleux trône de la reine de Sàba? Salomon n'avait qu'à dire aux siens: « O seigneurs! qui d'entre vous « m'apportera le trône de la reine Balkis avant que « ses sujets viennent eux-mêmes s'abandonnant à « la volonté de Dieu? » La réponse ne se faisait pas attendre: — « Ce sera moi, répondait Ifrit, un des « génies; je te l'apporterai avant que tu te sois levé « de ta place. Je suis assez fort pour cela et fidèle. » Un autre génie, celui qui avait la science du Livre, renchérissant sur Ifrit, disait: — « Je te l'apporterai « avant que tu aies cligné de l'œil droit (1) ».

Nous avons dit plus haut que les génies exerçaient, au profit de Salomon, les professions d'architectes, de statuaires, de chaudronniers et de chercheurs de perles. Voici en quels termes le Prophète nous fait cette révélation: « Les génies travaillaient sous les yeux « de Salomon par la permission du Seigneur, et qui- « conque, parmi eux, s'écartait des ordres de Dieu, « était livré au supplice du brasier ardent. Ils exé- « cutaient pour Salomon tous les travaux qu'il vou- « lait, des palais, des statues, des plateaux larges « comme des bassins, des chaudrons solidement « étayés (2). » Dieu ajoute plus loin: « Et parmi les

(1) *Le Koran*, sourate XXVII, versets 38 et suivants.
(2) *Le Koran*, sourate XXXIV, verset 12.

« génies, nous lui en soumîmes qui plongeaient pour « lui pêcher des perles, et qui exécutaient d'autres « ordres encore (1). »

Si Dieu a mis les génies à la disposition de quelques-uns de ses préférés, il a permis, en revanche, la possession de certains hommes à ces êtres malfaisants; dans ce cas, le *djenn* s'empare du corps du malheureux, suspend les fonctions de son intelligence, et ouvre la cage où est enfermé son esprit, lequel se hâte de s'envoler. L'infortuné *medjnoun* (possédé) est dès lors considéré et traité comme un enfant dont la raison n'est pas mûre, et qui n'a pas la conscience de ses actes.

D'un autre côté, on trouve des hommes qui, bien que nés dans les conditions ordinaires des simples mortels, n'en sont pas moins parvenus, à force d'études et de patientes recherches, à surprendre le secret de certains génies; il en est même qui ont pu se rendre maîtres de ces êtres créés d'un feu subtil, les tenir en leur puissance, et les dominer d'une façon absolue.

Cette influence sur les génies a deux sources distinctes : elle vient de Dieu ou de Satan. Dans le premier cas, l'homme peut accomplir des prodiges comme le firent Moïse, Aaron, Salomon, les prophètes et les envoyés; dans le second cas, l'homme n'est plus qu'un magicien ou un sorcier comme ceux qui opérèrent devant Pharaon, et qui furent si facilement battus par Moïse, ou comme ces *sahharin* dont toute la science consiste dans la lecture des *ktoub el-âzaïm* (grimoires), et dans certaines opérations magiques ayant pour but le triomphe d'intérêts matériels ou de vanités terrestres. Le véritable thaumaturge, celui

(1) *Le Koran*, sourate XXI, verset 82.

qui a le don des miracles, n'opère, au contraire, qu'en vue de faire triompher la cause de Dieu.

Nous aurons l'occasion, dans le cours de notre livre, de comparer et de juger ces deux sortes de pouvoirs.

L'Orient fut de tout temps le domaine du savoir occulte et des mystérieuses pratiques qui frappent l'imagination des peuples; c'est, en effet, le pays des Hermès, des Zoroastre, des Pythagore, des Salomon, des Apollonius de Thyane et de tant d'autres qui furent, dans l'antiquité, le flambeau des connaissances merveilleuses et des sciences occultes. Les Egyptiens et les Arabes surtout cultivèrent ces sciences avec succès, et les Safor, les Ostanès, les Cléopâtre, les Zozime, les Djeber, les Abou-Ali-Hoceïn-ben-Sina, les Adafer, les Khalid et les Aristès se firent un nom parmi les plus célèbres écrivains hermétiques.

Aujourd'hui, c'est au Marok, qui, d'ailleurs, est de temps immémorial la terre classique des sorciers, que se sont réfugiés les derniers représentants du magisme, et ce n'est plus que parmi les Moghrebins et les Juifs de l'Orient qu'on retrouve trace des sciences occultes et des pratiques mystérieuses de la Kabbale; aussi, est-ce toujours aux magiciens du R'arb que s'adressent les Arabes ou les Kabils lorsqu'ils ont à fouiller dans le livre de l'avenir, ou à pénétrer les choses cachées.

Les Arabes n'ont jamais douté de l'influence des sorciers marokains sur les génies, et ils savent que ces êtres surnaturels ont des intuitions particulières pour la découverte des trésors; or, il n'est point une caverne, point une fontaine, point un lac qui ne renferme d'immenses richesses, voire même en argent monnayé, ce qui permet de les mettre plus facilement en circulation.

La digression qui précède était utile pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Au temps des Romains (1), parut à Alger un Marokain célèbre dans tout le R'arb (2) par la remarquable étendue de ses connaissances en magie, et par l'influence qu'il exerçait sur les *djenoun* (génies) : il avait la clef des choses cachées, et il savait ce qui est sur la terre et au fond des mers. L'avenir paraissait être dans sa main, et il y lisait aussi couramment que s'il eût regardé par-dessus l'épaule de l'ange chargé de la tenue de la *Table conservée* (3), c'est-à-dire du Livre des arrêts éternels où se trouve inscrit tout ce qui a été, tout ce qui est, et tout ce qui sera.

Quelques Croyants prétendent que ce Mr'arbi avait dû, nécessairement, monter au-dessus des sept cieux, et y feuilleter le Livre évident pour être aussi

(1) Pour les Arabes illettrés, nous l'avons déjà fait remarquer, tous les faits merveilleux qui sont supposés avoir eu pour théâtre l'Afrique septentrionale se seraient invariablement passés du temps des *Roum*, c'est-à-dire pendant la période de l'occupation romaine. Nous ajouterons qu'à l'exemple de leur Prophète, les Arabes s'abandonnent avec infiniment de candeur à l'usage des anachronismes les plus extravagants, et que, pour eux, tout est de mille ans ou d'hier. Ils semble qu'ils mettent les hommes et les faits de tous les âges dans le même panier, et qu'ils les en tirent au hasard pour composer leurs étonnants récits.

(2) Par le *R'arb* on entend surtout le Marok.

(3) *El-Louh el-mhafoudh* (la Planche, la Table conservée), qui est aussi appelé le *Livre évident*, est placé au septième ciel. Il est aussi long que le ciel et la terre, et aussi large que l'orient et l'occident. Un ange est chargé d'y écrire en caractères ineffaçables nos actions de chaque jour, et les décisions que Dieu a prises dans la nuit d'*El-Kadr*, où les affaires de l'univers sont fixées et résolues pour toute l'année. La plume dont se sert le céleste comptable est d'une longueur telle, qu'un cavalier courant à toute bride pourrait à peine la parcourir en cinq cents ans.

bien informé des choses de l'avenir; cependant, nous devons dire que cette opinion était difficile à soutenir, et que ceux qui l'émettaient ne la défendaient que faiblement, et comme des gens qui ne sont pas bien sûrs de leur fait; car la vigilance des anges gardant le premier ciel est tellement sévère, que, franchement, il n'était guère admissible qu'elle eût pu être trompée. Sans doute, on ne le niait pas, il y avait eu des exemples du fait allégué; ainsi il est incontestable que Sidi El-Akahl, des Oulad-Khelouf, a joui de l'insigne faveur d'être autorisé à prendre des notes dans le Livre des arrêts éternels; mais Sidi El-Akahl était un saint, tandis que le Mr'arbi passait pour tenir bien plutôt de Cheïthan que de Dieu le pouvoir surnaturel qu'il possédait, et cette appréciation se rapprochait d'autant plus de la vérité, que sa puissance ne s'exerçait jamais, disait-on, qu'en vue de la satisfaction d'intérêts matériels et tout-à-fait terrestres, et qu'en un mot, ses opérations magiques tenaient beaucoup plus de la goétie que de la théurgie.

Quoi qu'il en soit, le Mr'arbi était maitre en toutes sciences occultes: il savait la nécromancie, qui consiste à évoquer les morts; la lithomancie, qui est la divination par les pierres; la bélomancie, qui est la divination par les flèches; la gyromancie, divination par les cercles; la pyromancie, divination par le feu; la géomancie, qui est la divination par des points tracés au hasard sur la terre; la rhabdomancie, qui est la divination par les baguettes; l'onéiromancie, qui est la divination par les songes; de plus, il possédait à fond la science des tableaux talismaniques, et il avait, dans ses voyages, été initié aux mystérieuses pratiques des brahmanes de l'Inde, et à celles des mages de la Perse et des gymnosophistes de l'Egypte. Ce Mr'arbi était, en un mot, un homme particulièrement

complet en matière de magie et dans l'art de *travailler les génies.*

Aussi sa présence à Alger n'avait-elle pas manqué d'y produire une certaine sensation.

Il faut dire qu'il n'y était pas inconnu, et qu'il avait déjà opéré non loin d'El-Djezaïr et dans le Tithri : ainsi, c'est lui qui avait vidé le *Kebr er-Roumiïa* (1) — qui n'était autre chose que la tirelire des rois de la Mauritanie césarienne — de ses trésors d'or et d'argent et de ses bijoux précieux, opération fort remarquable qu'on a attribuée, sans preuves, à un Hadjouthi qui aurait eu la révélation, par un magicien espagnol, des richesses immenses que renfermait ce précieux tombeau.

Tout s'explique dès lors, et il n'y a plus lieu de s'étonner que le canon de Salah-Raïs en 960 de l'hégire, et les magiciens de Baba-Mahammed, en 1180 et en 1199 de la même ère, n'aient pu tirer de la royale cachette que des moustiques qui, si l'on en croit la tradition, auraient été particulièrement désagréables aux fouilleurs de ces deux pachas.

C'est encore notre Mr'arbi qui, par ses conjurations, avait fait sortir de l'Aïn-Takbou (2), fontaine située à l'est de Médéa, les sept gigantesques jarres pleines d'or qu'y gardait un génie que cet enchanteur avait eu, préalablement, la précaution de changer en un rocher que l'on y voit encore aujourd'hui.

(1) Tombeau de *la Roumie*, monument situé entre Cherchel et Alger, et qu'on a reconnu, à la suite des fouilles de 1865-1866, être le tombeau destiné à la sépulture de Juba II, roi des Mauritanies.

(2) L'*Aïn-Takbou*, que nous avons appelée « *la Belle Fontaine*, » est située à deux kilomètres de Médéa, sur la route de Bou-R'ar (Boghar). On y montre, au-dessus de la source principale, le rocher que la tradition prétend être le génie pétrifié par le magicien marokain.

Ces deux opérations suffisaient pour prouver que le Mr'arbi n'était pas le premier venu.

Donc, son apparition dans le pays des Bni-Mezr'enna (1) avait bien certainement une cause; or, personne n'ayant osé la lui demander, il en résultait qu'on en était réduit aux conjectures, et, Dieu merci ! les suppositions ne manquèrent pas. Selon toutes les probabilités, le Mr'arbi venait encore dépouiller le pays de quelques-uns de ses trésors; mais son pouvoir surnaturel était trop bien établi et reconnu pour qu'on eût la témérité de le prier d'aller opérer ailleurs. On sut plus tard que le but du voyage du magicien était, en effet, de se rendre maître d'un trésor dont sa science lui avait révélé l'existence, richesses qui ne lui appartenaient pas plus que celles du Kebr er-Roumiïa et de l'Aïn-Takbou. Nous verrons plus loin ce qu'il advint de cette nouvelle tentative.

De temps immémorial, il existait cette croyance dans la Mtidja et le Tithri que la source de Tizza, qui coule chez les Bni-Salah, renfermait d'immenses trésors ; mais on savait aussi que ces richesses étaient confiées à la garde d'un génie qui, sous la forme matérielle d'un nègre monstrueux, habitait l'intérieur du rocher d'où sourdait la source.

Plus d'un Salhi, en passant devant la fontaine de Tizza avait cherché, en appliquant l'œil aux interstices du rocher, à apercevoir le trésor qui y était renfermé; mais cette curiosité n'avait jamais été satisfaite, et les ais disjoints de la demeure du génie n'avaient laissé voir aux cupides Bni-Salah que d'épaisses et noires ténèbres.

Plusieurs fois aussi, n'ayant pas de sorciers chez eux, les Bni-Salah avaient fait appel à quelques Maro

(1) Nom de la tribu qui, autrefois, habitait le territoire d'Alger.

kains de passage qui se flattaient d'être de première force en magie; mais, malgré les conjurations et les enchantements de ces sorciers et de notables quantités de *djâoui* (benjoin) brûlées sous le nez du génie, qui passait cependant pour être fou de cet aromate, le rocher resta imperturbablement à sa place, et le gardien des trésors s'obstina dans un mutisme méprisant et fort désobligeant pour les conjurateurs.

Ce qu'il importait de savoir, c'était le nom du génie et le mot de passe auquel il reconnaissait un *puissant;* il fallait, en un mot, trouver le « Sésame, ouvre-toi ! » des quarante voleurs que vola si merveilleusement Baba-Ali. Or, jusqu'à présent, aucun des magiciens d'occasion employés par les Bni-Salah n'avait approché de ce résultat.

C'était précisément le trésor de la source de Tizza — ne le cachons pas plus longtemps — qui avait amené à Alger le puissant magicien marokain. Soit qu'il doutât de son pouvoir sur le génie de cette fontaine, soit qu'il ne voulût pas s'exposer, en cas de non-réussite, au ridicule dont furent frappés les sorciers ses compatriotes qui avaient opéré avant lui, tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il préféra confier cette mission à un autre, se bornant, pour son compte, à lui fournir les moyens à employer pour arriver à ses fins.

Il fallait au Mr'arbi, pour tenter l'opération, un homme qui fût en même temps crédule, misérable et cupide : le Kabil remplissait parfaitement ces trois conditions; il importait, de plus, qu'il fût des Bni-Salah, parce que les naturels du pays ne doutaient pas que leur fontaine ne renfermât d'incalculables trésors.

Le Mr'arbi se mit donc en quête de l'homme qu'il lui fallait. A cette époque, les Bni-Salah fréquentaient volontiers les marchés d'Alger, où ils apportaient soit

des matières tinctoriales, soit des glands, soit du charbon. C'est aussi là que le Mr'arbi dirigea ses recherches.

Dès le premier marché, notre magicien avait mis la main sur un Kabil réunissant la quadruple condition du programme : c'était un marchand de glands. Assis contre un mur, les genoux relevés jusqu'au menton, il exhibait aux yeux des gourmands, entre deux longues jambes marbrées de crasse, un *tsaïlous* (1) mystérieusement entr'ouvert qui pouvait bien contenir pour deux *riala-draham* (2) de marchandise. De temps en temps, comme un avare se baignant dans son or, il plongeait voluptueusement son bras jusqu'au coude dans les entrailles de ce trésor, et il faisait miroiter aux yeux des connaisseurs les reflets d'acajou de ses *bellouth*. Malgré cette coquetterie de marchand de glands, le Salhi n'avait pas encore vendu pour la valeur d'une *mouzouna* (3), et pourtant il était déjà huit heures du matin. Fallait-il attribuer ce déplorable état de choses à la misère des temps, ou à la qualité des produits mis en vente par le Salhi ? Dieu — qu'il soit glorifié ! — le sait mieux que nous.

Le Mr'arbi qui, avec son flair de sorcier, avait reconnu un Salhi sous cette chachia vernissée d'huile et de crasse, sous ce bernous sordidement terreux, comprit de suite tout le parti qu'il pouvait tirer de cette situation commerciale du Kabil. Le sorcier avait également remarqué que le Salhi était chaussé de *bou-r'eurrous* (4), et il en avait conclu qu'il devait

(1) Sac fait de la peau d'un chevreau ; c'est le *mzoued* arabe.

(2) Le *rial-draham* valait 0 fr. 62 centimes de notre monnaie.

(3) La *mouzouna* valait 0 fr. 075 m/m de notre monnaie.

(4) Chaussure primitive faite d'un morceau de la peau d'un bœuf, et maintenue au pied au moyen de cordes de palmier nain. Espèces de sandales en cuir cru.

avoir un penchant très développé pour le luxe et le bien-être, et que, conséquemment, il était nécessairement accessible à toute proposition ayant pour fin de le mettre à même de satisfaire ses goûts ruineux.

Le Mr'arbi, qui était déjà sûr de son homme, finit par s'en approcher après avoir décrit autour de lui, à l'exemple des oiseaux de proie, une spirale qui l'amena précisément en face du *tsaïlous* du Salhi.

Notre marchand, qui ne sentait pas un acheteur dans l'homme qui s'était arrêté devant les produits de la *kerroucha* (chêne), ne chercha pas à l'éblouir en renouvelant sa fouille dans les entrailles de son *tsaïlous* pour lui prouver que le fond valait le dessus ; il affecta même de ne pas le voir. En effet, il n'y avait pas à s'y tromper, et le Salhi savait d'expérience qu'un homme vêtu de bernous d'une laine aussi fine et d'un cafetan aussi neuf, devait fort mépriser le fruit du chêne, que Dieu a créé exclusivement pour les pauvres, et pour le représentant pachyderme du sensualisme grossier chez les animaux.

Le Mr'arbi fut donc obligé d'entamer la conversation.

— « Par Dieu ! ô homme, le temps a marché, et pourtant ton *mzoued* est encore joufflu comme la lune dans sa quatorzième nuit. »

— « Dieu l'a voulu ainsi, apparemment, » répondit le Salhi sans lever les yeux sur son interlocuteur.

— « Que Sidi Abd-Allah me crève les deux yeux si j'ai jamais vu des glands aussi beaux que ceux que renferme ton *mzoued !* L'or n'est pas plus brillant, et les yeux des houris, j'en suis certain, n'ont pas plus d'éclat. »

— « Par Sidi Ahmed-el-Kbir, reprit vivement le Salhi, qui n'était point insensible à l'éloge que le Mr'arbi faisait de sa marchandise, la vérité est avec

toi, ô sidi, et je puis affirmer qu'on n'en trouverait pas de meilleurs dans toute la forêt des Bni-Salah! »

— « Certes, il faut que les Bni-Mezr'enna aient été frappés d'aveuglement pour passer indifférents devant de pareils glands! » ajouta le Mr'arbi.

— « C'est trop beau, en effet, pour ces fils de chiens, qui préfèrent se bourrer de fèves jusqu'au cou, continua le Salhi en s'exaspérant visiblement. Que Dieu me laisse affamé si je reviens parmi ces Juifs fils de Juifs, grossiers qui semblent mépriser les plus succulentes *bellouth* qui aient jamais paru sur leur marché! »

— « Par Dieu! je ne puis que t'approuver, ô homme; car ces fils du péché ne méritent certes pas que tu marches pendant huit heures pour leur apporter des fruits dignes de la bouche du Prophète, — que le salut soit sur lui et sur ses compagnons! »

— « Que Dieu me punisse dans le tombeau si je fais autrement que je viens de te le dire, reprit le Salhi, qui marchait de plus en plus vers l'exaspération, dussé-je en être réduit à ne plus voir de ma vie un boudjhou dans ma *mkrouça* (1)! Par Dieu! je le ferai ainsi que je le dis. »

— « Cette détermination me démontre, ô Salhi, que la dignité est avec toi, continua le Mr'arbi, et pour t'en prouver ma satisfaction, — cette vertu est si rare aujourd'hui chez les Arabes, — je veux non-seulement t'acheter ton *mzoued* de *bellouth* au prix que tu m'en demanderas, mais encore... »

— « Par Dieu! ô sidi, tu veux te moquer de moi, reprit le Salhi partagé entre la crainte et l'espoir; car enfin tu ne me connais pas, et c'est la première fois que je te vois dans ce pays maudit. »

(1) Loupe que font les Arabes sur le côté gauche de leur haïk pour y renfermer leur argent.

— « Que Dieu m'empèche de témoigner si ce que je te dis n'est pas l'exacte vérité !... Je ne veux pas te cacher combien m'ont intéressé ta précaire situation, et la calme résignation avec laquelle tu sais supporter la mauvaise fortune. Aussi, dès l'abord, ai-je songé à te tirer de là, et à te donner plus de richesses que ton imagination n'a jamais pu en rêver. Mais, pour cela, tu auras à suivre mes conseils et mes instructions. »

— « Parle, ô monseigneur, s'empressa de s'écrier le Kabil en se levant précipitamment, et en fermant son *tsaïlous* comme un homme tout disposé à renoncer au commerce; parle, commande avec la prunelle de ton œil seulement, et ce signe sera un ordre pour moi ! Par Dieu, le Maître des mondes ! tu n'auras pas un serviteur plus docile, plus soumis que moi ! Parle, ô sultan magnifique ! ô le soutien du pauvre ! ô le sublime ! ô l'élevé ! et aucune de tes paroles chéries ne tombera en dehors de mon oreille ! »

— « C'est bien ! je vois que je ne m'étais pas trompé, reprit le Mr'arbi, et que tu n'es pas de ces niais qui hésitent lorsqu'il s'agit de les faire maîtres d'un trésor. Par la vertu de Dieu ! je jure que tu trouveras le profit dans la mission que je vais te confier !... Ecoute-moi..... Tu es des Bni-Salah ?... »

— « En effet, je suis Salhi, répliqua le Kabil stupéfait de la pénétration du Mr'arbi ; mais, ô monseigneur ! comment sais-tu ?... »

— « Je sais aussi qu'on te nomme Ameur-ou-Kaci, que tu n'as qu'une *mouzouna* dans ta *mkrouça*, que tu comptais sur les *riala-draham* que devait te rapporter la vente de tes *bellouth* pour payer une dette que tu as contractée envers le Sâoudi Sâïd-ou-Sâïd, lequel t'en a déjà demandé le montant par trois fois ; je sais que la misère te poursuit, que le malheur est

entré chez toi, et que rien ne fait supposer que cette situation puisse être modifiée dans un avenir prochain. »

— « Par la vérité de celui qui ne dort ni ne rève! s'écria le Salhi au comble de l'étonnement, tout ce que tu me dis là, ô monseigneur, est de la dernière exactitude. Je vois que tu n'ignores rien des choses apparentes ou cachées. Parle donc, et je t'obéirai comme le plus zélé de tes serviteurs zélés. »

— « Tu es donc des Bni-Salah.... »

— « Oui, monseigneur, je te l'ai déjà dit, et tu as probablement deviné aussi que j'appartiens à la fraction des Sâouda, » répondit Ameur-ou-Kaci.

— « Tu connais alors la fontaine de Tizza? »

— « Par Dieu! les Sâouda se désaltèrent à ses eaux limpides. »

— « Tu n'ignores pas, sans doute, que cette source renferme d'immenses trésors? » continua le magicien.

— « Mon grand'père l'a dit à mon père et mon père me l'a dit. »

— « Et moi la science me l'a affirmé; mais cette révélation serait absolument sans valeur si, par mes enchantements, je n'étais parvenu à connaître le nom du génie à qui est confiée la garde de ces trésors, et le moyen de le soumetre à ma puissance. Ecoute donc, ô Salhi, et que mes paroles te pénètrent comme le clou chassé par le marteau pénètre le bois. »

— « J'écoute, ô monseigneur, » reprit le Kabil en prêtant toute son attention.

— « Je t'ai déjà dit, ô Ameur, que j'ai tout pouvoir sur le génie de la source, et, conséquemment, la disposition, quand je le voudrai, des richesses sur lesquelles il veille; seulement, cette puissance, je ne puis l'exercer que par intermédiaire, et cet intermédiaire doit indispensablement être un homme des

Bni-Salah. Je t'ai donc choisi pour être cet homme, d'abord parce que ta situation m'a intéressé, puis parce que tu es, j'en suis sûr, un maitre du cœur, parce qu'enfin tu me parais digne à tous égards de cette importante mission et des biens qu'elle te rapportera infailliblement, *in cha Allah* (1) ! Cette affaire ne présentera d'ailleurs aucun danger si tu suis exactement les instructions que je te donnerai. Je ne mets d'autre condition à l'immense service que je te rends que celle du partage des richesses dont tu deviendras le possesseur. Consens-tu toujours, ô Ameur, à me servir ? »

— « Certes, j'y consens, ô monseigneur ! et j'accepte avec reconnaissance tes généreuses conditions ! Je suis trop las de ma position pour hésiter un seul instant. Parle, ô monseigneur, et par le Dieu unique ! je jure de suivre fidèlement toutes tes instructions. »

— « C'est bien ! écoute-moi donc attentivement, dit le magicien au Salhi en tirant de sa *guelmouna* (2) un petit pain et un concombre. Tu vas prendre cette *khebiza* (petit pain) et cette *khiara* (concombre), et tu te rendras de suite à la source de Tizza. Je te recommande surtout de ne point toucher en route à ces aliments ; car le pain renferme un narcotique puissant destiné à endormir le génie de la fontaine. Si tu oubliais cette recommandation, tu aurais certainement à t'en repentir. Ce pain et ce concombre sont l'*imara* (3) qui doit te faire reconnaitre par le génie, et lui donner la preuve de la puissance que je te délègue. Lorsque tu seras arrivé à la source, tu crieras par trois fois :

(1) S'il plait à Dieu !

(2) Capuchon du bernous.

(3) L'*imara* est une preuve, un signe de reconnaissance convenu.

« *Ia Yzid!* » — c'est le nom du génie. — Au troisième appel, une voix pareille à une détonation souterraine te demandera de l'intérieur du rocher : « *Ouach el-imara* » (quel est le signe ?) Tu répondras sans hésiter : « *Khebiza oua khiara* » (un petit pain et un concombre). Le rocher s'entr'ouvrira avec fracas, et le génie de la source en sortira. Bien que ce djenn soit affreusement laid, aie bien soin de ne pas témoigner de frayeur à son apparition; car, je te le répète, tu n'as rien à redouter. Tu lui présenteras l'*imara*, qu'il s'empressera de dévorer : un sommeil de plomb s'emparera aussitôt de lui, et te laissera tout le temps de pénétrer à ton aise dans le trésor que garde ce génie depuis près de quatre mille ans. Tu trouveras broutant autour de la source trente mulets tout harnachés, qui te serviront au transport des richesses que tant de siècles ont accumulées dans ce rocher. Tu dirigeras quinze de ces bêtes de somme sur ton habitation des Sàouda; j'attendrai les quinze autres dans l'ouad Er-Roumman (1), où je serai ce soir à l'heure de l'*eucha* (2). Surtout, n'oublie pas ce détail; car, en quelque lieu que tu sois, tu paierais de ta vie ton ingrate infidélité. »

— « Par Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani ! je ferai comme tu me l'as ordonné et comme je te l'ai promis, » répondit le Salhi, qui commençait pourtant à être un peu ébranlé.

Le Mr'arbi remit au Salhi le pain et le concombre. Ameur s'apprêtait à reprendre la route des Bni-Salah, lorsque le magicien lui glissa un *solthani* (3) d'or dans la main en lui disant : « Voici le prix de ton *mzoued*

(1) Rivière, qui plus tard, prit le nom de Sidi-Ahmed-el-Kbir.
(2) Une heure après le coucher du soleil.
(3) La valeur du solthani était de 9 francs environ.

de *bellouth ;* songe que, cette nuit, tu seras plus riche que le sultan de Baghdad. »

On devine sans peine l'effet que dut produire ce solthani sur l'esprit du Salhi, qui, bien certainement, n'avait jamais vu d'or que dans ses rêves ; de même que l'acier arrache l'éclair au silex, pareillement la vue de cet or alluma dans les yeux du Kabil une lueur chargée d'une forte dose de cupidité. Il était dès lors tout au magicien.

Après avoir soigneusement serré son solthani dans sa *mkrouça*, et renfermé le petit pain et le concombre dans sa *guelmouna*, Ameur-ou-Kaci reçut du Marokain ses dernières instructions et ses souhaits de réussite, et reprit le chemin de sa tribu.

Or, au temps des Roum comme aujourd'hui, on comptait entre la ville des Bni-Mezr'enna et la source de Tizza onze ou douze *farsekh* (1) environ, ce qui faisait, pour un Kabil, quelque chose comme huit ou neuf heures de marche ; le Salhi pouvait donc facilement arriver à destination pour le moment convenu.

C'était vraiment merveilleux que la façon dont il escaladait les pentes du Sahel ; Ameur-ou-Kaci avait bien réellement alors toutes les allures d'un homme qui marche à la fortune. Soit qu'il fût pressé d'arriver, soit que ses préoccupations l'empêchassent de voir en dehors de lui, le fait est qu'il ne répondait à aucun des « *es-selam âlikoum* ! » que lui adressaient les gens de sa connaissance qui le croisaient en chemin. Il était évident que l'objet de sa mission l'absorbait énormément : ce n'était pas, en effet, une petite affaire que d'aller affronter un génie, et déranger de son rocher une créature malfaisante qui avait là quatre mille ans de résidence. Sans doute, le Salhi avait

(1) Le farsekh (parasange) était de 5 kilomètres environ.

pleine confiance en son magicien, surtout depuis que ce dernier lui avait si généreusement mis un solthani dans la main; mais il est bien permis, néanmoins, de montrer quelque émotion lorsqu'on va s'attaquer à un être surnaturel.

Les passants remarquèrent aussi que le Salhi parlait seul tout en marchant; il répétait, sans doute, la formule de l'évocation pour ne pas l'oublier; car tout était là.

A hauteur d'un bois de palmiers voisin du point où, quelques siècles plus tard, devait s'élever Douéra, le Salhi, malgré son agitation, se rappela pourtant qu'il ne s'était rien mis sous la dent depuis la veille au soir. Or, il n'était pas loin de la prière du *dhohor* (1); il songea donc à s'arrêter quelques instants à l'ombre des palmiers pour donner satisfaction aux exigences criantes de son estomac. Justement, une jolie source bavardait dans la verdure d'où, comme ces *djenniat* (fées) qui, au temps d'*el-djahiliïa* (2), attiraient les voyageurs par leur chant; elle semblait convier le Salhi à venir se désaltérer à ses eaux. Le Kabil se laissa donc entrainer; seulement, nous devons dire que le caquetage de la source et le charme du lieu ne furent pour rien absolument dans la détermination d'Ameur-ou-Kaci.

Le Salhi s'assit à l'ombre des palmiers, et il se disposa à mettre son couvert, c'est-à-dire à extraire ses provisions de bouche de son garde-manger, et à les étaler sur le pan de son bernous, qui remplissait habituellement le double office de table et de nappe. Mais, ô déception cruelle ! le Kabil reconnait avec

(1) Une heure après midi, ou plutôt le milieu du jour.

(2) Le temps de l'idolâtrie : c'est ainsi que les Arabes désignent le temps qui a précédé la prédication du Koran.

stupeur que sa *guelmouna* ne renfermait absolument que le petit pain et le concombre destinés au génie de la source de Tizza. L'infortuné Ameur avait totalement oublié, en remettant son *mzoued* au Mr'arbi, d'en tirer la ration de glands qu'il prélevait ordinairement pour ses besoins particuliers ; de sorte que le malheureux, qui avait encore au moins cinq heures de marche à faire pour arriver à la source de Tizza, était menacé de mourir de faim avant de toucher au but.

Les gens qui se flattent de connaître les Kabils vont crier à l'invraisemblance : un Kabil, nous diront-ils, ne saurait mourir de faim, attendu que, pour ces montagnards, toute herbe, toute racine, toute plante est comestible. Nous ne voulons pas le nier; mais nous maintenons néanmoins l'opinion que nous avons avancée, et nous dirons, pour l'appuyer, que les Kabils, du temps des Roum, étaient bien plus difficiles que ceux d'aujourd'hui en matière d'alimentation. Nous voulons d'ailleurs aller au-devant de toutes les objections : on nous dira encore que le Salhi n'était pas si loin du pays des Bni-Khelil, et qu'il pouvait fort bien pousser jusqu'aux tentes de cette tribu pour y réclamer *de ce qui appartient à Dieu.*

D'abord, les Bni-Salah ont toujours été un peu en délicatesse avec les gens de la plaine ; ensuite — on ne l'a pas oublié — le Salhi Ameur avait un solthani d'or dans sa *mkrouça*, et ce n'est pas avec une pareille fortune qu'il eût voulu s'aventurer sous la tente d'un Khelili. La réputation de ces gens de la plaine s'est beaucoup améliorée ; mais, au temps des Roum, il faut bien le dire, ils ne passaient pas, généralement, pour professer un très profond respect à l'endroit du bien d'autrui. N'eût été cette considération, qui avait, on l'avouera, une certaine valeur, le Salhi n'eût pas

songé davantage à leur demander le repas de l'hospitalité; car il savait de reste que l'Arabe ne donne qu'à celui qui peut rendre, et que les Bni-Khelil particulièrement répétaient souvent cette formule qui s'éloigne si sensiblement de celle du généreux : « Rien pour rien. » Les Bni-Khelil n'ignoraient pas non plus, et ils y trouvaient une sorte de justification de leur ladrerie, que, si Dieu a dit dans la sourate XVII du Livre : « Ne lie pas ta main à ton cou, » il y a ajouté ce tempérament : « Et ne l'ouvre pas non plus entièrement de peur que tu ne deviennes pauvre. » Le Salhi — et nous insistons sur ce point — était donc sérieusement menacé de mourir d'inanition, ou tout au moins de manquer des forces nécessaires pour arriver à Tizza, et il tenait infiniment, on le conçoit, à ne pas faire attendre le magicien.

La situation du Kabil était pleine de perplexité. Comment faire ? Il y avait bien là le petit pain et le concombre du Mr'arbi; mais il n'y fallait pas songer; ces aliments étaient destinés au *djenn* de la source; c'était, de plus, l'*imara* qui devait donner à Ameur toute puissance sur le gardien des trésors de Tizza. Et puis le Salhi se rappelait que le Mr'arbi avait dit que ce pain renfermait un narcotique très énergique qui devait plonger le génie dans un profond sommeil. « Il ne faut donc pas penser à mordre dans ce pain, se disait le Salhi. Par Dieu! c'est grand dommage, » ajoutait-il mentalement en tournant la *khebiza* entre ses mains. Et il pesait ce pain, le soupesait, le flairait, le couvait des yeux et du nez; il en aspirait voluptueusement l'appétissant arome. Il est vrai que sa croûte avait la nuance paille des joues des houris, et les grains d'anis dont elle était piquetée semblaient les *chamat* (1) qui allument le visage de ces filles du para-

(1) Grains de beauté.

dis. Pour expliquer cette violence des désirs du Salhi, nous dirons qu'il ne mangeait guère de pain à discrétion que le jour de l'*ouàda* du saint patron de sa fraction de tribu, c'est-à-dire une fois par an.

Les eaux de la source semblaient rire de la situation critique du Salhi, et se moquer de sa timidité à l'endroit du petit pain et du concombre. « Peut-être ce narcotique dont m'a parlé le Marokain n'a-t-il d'action que sur les *djenoun*, se disait Ameur ; il se pourrait bien aussi que le magicien, en insistant sur les propriétés soporifiques de ces aliments, n'eût eu d'autre but que celui de m'empêcher d'y goûter. Ces sorciers sont si rusés ! » Telles étaient les hypothèses que suggéraient au Kabil Ameur son estomac vide et sa gourmandise, symptômes fâcheux qui annonçaient que sa chute était prochaine.

Le Salhi se mit, en effet, à recommencer ses cajoleries envers le délicieux petit pain, qu'il continuait de dévorer des yeux ; la source redoublait en même temps ses ricanements : elle le faisait avec une telle intensité, et ses éclats de rire paraissaient tant appartenir à des voix humaines, que le Kabil se retourna pour s'assurer si réellement il était bien seul. Néanmoins, la solution se faisait toujours attendre, et il devenait urgent que le Salhi se décidât à prendre un parti. Il y avait évidemment lutte dans son esprit ; il aurait voulu présenter intacte son *imara* au génie, et, d'un autre côté, il brûlait d'envie de mordre au petit pain. Il aurait fallu trouver un moyen terme qui satisfît le plus possible à cette combinaison.

Après avoir réfléchi pendant quelques instants, Ameur crut avoir mis la main sur la solution. « Par Dieu ! s'écria-t-il, j'avais bien tort de me creuser le cerveau ; il n'est rien de si simple que de contenter mon estomac sans faire trop de tort au génie : le pain est rond,

j'en mangerai les bords jusqu'à une distance raisonnable de la circonférence, en observant toutefois de lui laisser sa forme, et ce sera bien le diable si le génie, qui ne doit avoir qu'une bien faible idée de l'aspect que doit présenter, de nos jours, un pain auquel on n'a pas touché, puisque ce fils d'Iblis n'est pas sorti de son rocher depuis près de quatre mille ans; je manquerais complètement de chance, dis-je, si ce djenn grossier s'apercevait que j'ai mordu à son pain. J'en ferai autant du concombre, genre d'aliment qui doit lui être aussi peu familier que le pain. »

Et l'ingénieux et indélicat Salhi n'hésita plus, et mordit à belles dents dans le gâteau, tout en cherchant à lui conserver sa forme primitive; il grignota le concombre avec les mêmes précautions. Ameur-ou-Kaci approchait avec une effrayante rapidité du centre de la *khebiza* et de l'axe de la *khiara*, et il était bien loin encore d'être rassasié. Cependant, il sentait qu'il était temps de s'arrêter s'il voulait avoir quelque chose à offrir au djenn. Il acheva donc tant bien que mal de parer les bords dentelés du pain, en faisant tomber les saillants accusateurs de son larcin; le concombre reçut, à son tour, la perfection de formes qu'affecte généralement cette élégante cucurbitacée.

Il est clair qu'aux yeux d'un connaisseur, il eût été difficile de dissimuler la fraude; mais, nous l'avons dit, le Salhi comptait sur l'ignorance du génie en matière d'aliments terrestres, et c'est précisément ce qui l'avait déterminé à la perpétration de son indélicatesse.

Quant aux effets narcotiques dont lui avait parlé le magicien, il n'en était pas question. L'influence de l'agent soporifique ne devait donc, évidemment, s'exercer que sur le djenn de la source. Et le Salhi fut enchanté de cette découverte.

Après avoir replacé les restes de l'*imara* dans son capuchon, et bu dans le creux de ses mains une forte lampée d'eau, Ameur-ou-Kaci se remit en route, et hâta le pas pour regagner le temps qu'il avait consacré à son déjeuner.

Pourtant, nous devons le dire, sa conscience paraissait plus chargée que son estomac, et il perdait de son assurance à mesure qu'il approchait du but. Déjà les montagnes se développaient devant lui dans leur robe d'azur; elles semblaient la bordure plus foncée de la voûte qui coiffe notre globe. Grâce à la limpidité de l'air, le Salhi pouvait déjà déchiffrer au flanc de son pays les rivières, les ravins, les dépressions, les crevasses, tous ces mystérieux hiéroglyphes que les eaux ont burinés sur ce grand livre qu'on appelle la Terre.

Ameur-ou-Kaci, avec sa vue perçante, découvrait très bien, à droite du mamelon de Kerrouchet-el-Firan, et au-dessus du contre-fort de Djamâ-ed-Draâ, les hauteurs rocheuses d'où s'échappent les eaux de la source de Tizza.

L'incertitude du résultat de l'opération qu'il allait tenter, et de l'accueil que lui ferait le génie s'il s'apercevait que sa portion avait été rognée; d'un autre côté, la perspective du changement qu'allaient apporter, dans sa situation financière les richesses immenses dont il se flattait de devenir l'heureux possesseur, tout cela ne laissait pas que de produire chez le Kabil une certaine émotion à laquelle, d'ailleurs, il ne cherchait pas à se soustraire. Il supputait, tout en marchant, les améliorations que la fortune allait introduire dans son existence : d'abord, il se promettait de manger du pain tous les jours; ensuite, il comptait faire bâtir une maison en vraie maçonnerie avec un toit recouvert en tuiles, luxe inconnu jusqu'alors

dans les Bni-Salah; il projetait aussi de renouveler son bernous, vêtement commencé par son grand-père, et qui, aujourd'hui, ne remplissait plus que très imparfaitement sa principale fonction, celle de couvrir son propriétaire; puis, l'ambition lui grimpant à la tête, il cherchait le moyen de monter rapidement aux fonctions publiques; tranchons le mot, il convoitait le chikhat de sa *ferka* (fraction de tribu). La place n'était pas vacante; mais, en ce temps-là, l'argent était un levier puissamment commode pour soulever et renverser les fonctionnaires qui n'en avaient pas.

Cet espoir d'arriver au pouvoir n'avait donc rien d'exagéré. Une fois en possession de la fonction de chikh, Ameur-ou-Kaci devenait dès lors un homme considérable, et rien ne s'opposait plus à ce qu'il achetât la perle de la fraction des Tazerdjount, la belle Nila, qu'il s'était promis d'aimer si, un jour, il arrivait à posséder un champ et une paire de bœufs; car le Salhi savait déjà, — bien que Toussenel ne l'eût dit que beaucoup plus tard, — que l'amour est une passion de luxe, et que les pauvres n'ont pas plus le moyen d'aimer que de manger des truffes à tous les repas.

Tout en faisant ses petits projets, le Salhi arriva sans y penser sur les bords de l'ouad Er-Roumman (1); il était à peu près l'heure de la prière du *moghreb* (2); Ameur franchit aussitôt cet ouad, lequel, à cette époque, n'était qu'un ravin rugueux, puisque Sidi Ahmed-el-Kbir n'y avait pas encore amené l'eau, et il escalada les pentes des Bni-Chebla par lesquelles il devait arriver à la source de Tizza.

(1) Nous avons dit plus haut que c'était le nom que portait l'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir dans l'antiquité.

(2) Heure du coucher du soleil.

Nous ne cacherons pas à ceux que cela peut intéresser que, plus Ameur approchait du but, plus son cœur heurtait fortement aux parois de sa poitrine. Etait-ce l'effet de l'émotion ou celui de l'ascension ?... La postérité court grand risque de l'ignorer à tout jamais.

Quelques instants avant la prière de l'*eucha* (1), le Salhi arrivait à la fontaine de Tizza. La nuit était close; mais jamais la voûte du ciel, percée en écumoire, n'avait laissé passer par les trous du crible sublime autant de ces splendides clartés qui sont les reflets du trône de la majesté divine; c'était une de ces nuits d'été doucement éclairées par des myriades de diamants immergés dans l'azur; c'était presque le jour, mais un jour de velours et sans les éblouissants et énervants rayons d'un soleil de feu; nuit calme particulièrement propice à l'audition des musiques de la nature : au loin, les sifflements des torrents courant dans les rochers, et les mugissements des cascades glissant le long des flancs décharnés des montagnes ; plus près, les bruissements amenés par le souffle de l'air dans le feuillage des chênes et dans les branches des cèdres; puis les voix, les cris, les râles, les bruits des nocturnes volant à leurs sombres amours, ou cherchant leurs proies parmi les diurnes endormis.

La fontaine de Tizza versait avec une mélancolique monotonie ses eaux sur ses eaux : pailletée de milliers d'étoiles qui s'y miraient, sa nappe de cristal reppelait cette aigrette semée de pierres précieuses qui éclaire le front pâle des sultanes. Le rocher, vêtu de lierre et de plantes aromatiques, tachait le ciel de sa masse roussâtre sombre comme un nuage renfermant la foudre. Trente mulets, noirs comme Ifrit, pais-

(1) Une heure et demie après le coucher du soleil.

saient l'air, sans doute, autour de la source; car ils broutaient dans le vide: c'étaient ceux qu'avait promis le magicien au Salhi pour le transport du trésor de la fontaine. Ces animaux, obéissant probablement au signal d'un esprit invisible, vinrent se former en deux groupes de chaque côté de la source.

Le Salhi, nous le répétons, avait considérablement perdu de son assurance depuis qu'il touchait au but; les paroles du magicien lui revenaient obstinément à l'esprit : « Tu n'as rien à redouter si tu suis exactement mes instructions. « Or, ces instructions, il ne les avait pas oubliées, et il se proposait bien de les suivre à la lettre jusqu'au bout; seulement, la question du pain et du concombre entamés ne laissait pas que de le tracasser sérieusement. Mais la soif des richesses faisant taire ses appréhensions, il s'apprêta à évoquer le génie de la source.

Il tira préalablement de sa *guelmouna* le petit pain et le concombre; ces aliments — il n'y avait pas à se le dissimuler — avaient sensiblement diminué de volume. Le Salhi remarqua avec stupeur qu'il s'était laissé entrainer plus loin qu'il ne l'eût désiré dans l'infidélité qu'il se reprochait; mais le mal était fait, et il était sans remède. Quant à la forme des objets composant l'*imara*, il n'y avait trop rien à dire; le frottement dans le capuchon, pendant la marche, en avait arrondi la dentelure, et il eût fallu une grande habitude du maniement de ces comestibles pour s'apercevoir, pendant la nuit surtout, qu'ils avaient été quelque peu modifiés. Et Ameur-ou-Kaci en fut tranquillisé.

Ayant ramassé tout ce qu'il avait d'énergie et de courage, il cria : « *Ia Yzid!* » L'écho, bondissant de piton en piton, répondit seul à cette évocation; cependant le Salhi sentit sous ses pieds une sorte d'ébranlement

du sol, en même temps qu'il entendit un craquement souterrain pareil à celui que produirait la détente des muscles d'un géant qui s'étire en sortant d'un profond sommeil. A la deuxième évocation, les mêmes phénomènes se renouvelèrent, mais avec plus d'intensité, et le rocher reçut une secousse qui disloqua sensiblement ses assises. L'eau s'échappa aussitôt par les nouvelles fissures que venait de déterminer cette commotion.

Une sueur froide perlait au front du Salhi; la peur lui avait fait monter le cœur à la gorge, et il étouffait. Il songea bien à dire le *Bism Allah* (1) pour éloigner l'esprit du mal; mais il comprit que Dieu n'avait rien à voir dans cette affaire, et que le genre d'opération auquel il se livrait était d'un ressort plus diabolique que divin; aussi n'en fit-il rien. Après s'être un peu rasséréné, et avoir remis son cœur à sa place en trempant ses lèvres dans les eaux de la source, Ameur-ou-Kaci lança sa troisième évocation. Soudain, une voix qui n'avait rien des notes de la voix humaine roula sourdement dans les entrailles de la terre : c'était comme le grondement d'une tempête souterraine hurlant dans des tubes métalliques; néanmoins, les articulations en étaient nettes et distinctes, et le Salhi comprit parfaitement que la question du génie était celle-ci : « *Ouach el-imara* (quel est le signe ?) » Tout se passait donc absolument comme l'avait prédit le magicien; dès lors, il était hors de doute que le Mr'arbi avait tout pouvoir sur le djenn.

Le moment suprême était arrivé. Ameur sentait que

(1) Commencement de l'invocation « *Bism Allah er-Rahman er-Rahim,* » (Au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux!) que doivent réciter les Musulmans avant de commencer toute action de la vie, même la plus insignifiante. Cette prière possède aussi la vertu de chasser les démons.

la fortune était là, et avec elle le bien-être, les honneurs et le bonheur, ou, tout au moins, la satisfaction de tous ses goûts, de tous ses désirs, de tous ses caprices : des viandes succulentes au lieu des glands et des figues qui composaient exclusivement sa nourriture; des bernous de fine laine remplaceraient ses bernous élimés et frangés par un trop long usage; il se promettait, lui qui, par un excès de misère, n'avait pu trouver où placer son cœur et sa main, il se promettait, disons-nous, de se donner le luxe de quatre femmes, ce qui est le complet matrimonial légal; peut-être même le dépasserait-il, suivant en cela l'exemple du Prophète Mohammed — que la bénédiction et le salut soient sur lui ! — qui avait, sans le moindre scrupule, transgressé cette loi dont il était l'auteur en portant à quinze l'effectif de ses épouses légitimes. Enfin, le Salhi faisait mentalement mille projets plus ou moins extravagants; malheureusement, leur but était exclusivement la satisfaction des intérêts charnels.

Toutes ces pensées lui avaient traversé l'esprit en bien moins de temps, naturellement, que nous avons mis à les dire : c'était comme une sorte de panorama chargé de sensualités qui se déroulait rapide sous le feu de ses passions avortées on non satisfaites. Trois mots encore, et ses rêves devenaient des réalités.

Nous avons laissé le Salhi sur ce point d'interrogation du djenn : « Quel est le signe ? » pour donner une idée de la nature des pensées qui l'assaillaient à cette heure solennelle. La cupidité l'emportant définitivement sur la crainte, il répondit : « *Khebiza oua khiara!* » (un petit pain et un concombre !)

Aussitôt la terre trembla et parut chanceler comme un homme ivre; la roche se disloqua par l'effet d'une épouvantable trépidation intérieure; les eaux de la

source, éperdues et folles, s'enfuirent à tort et à travers dans des directions bizarres ; les schistes composant la roche glissèrent les uns sur les autres comme les tiroirs d'un meuble, et se séparèrent à droite et à gauche en formant une ouverture qui, d'abord, n'était figurée que par une ligne de feu, pareille à celle que laisse échapper la lumière à travers des ais disjoints, et qui alla s'élargissant de toute l'étendue du rocher. Cette ouverture, à mesure qu'elle se développait, livrait passage à une clarté intense, plutôt phosphorescente que métallique. Le Salhi reconnut, non sans un certain effroi, que cette lueur étrange affectait une forme humaine, mais d'un modèle extraordinairement exagéré. Au bout de quelques instants, le Kabil était fixé : ce personnage lumineux était bien décidément le génie de la source. Cette particularité de la nature du djenn, qui, d'après le magicien, devait être un nègre, déroutait un peu le Salhi ; mais il se fit ce raisonnement qui prouvait que la frayeur ne lui ôtait cependant pas tout son bon sens. Il expliquait, par le proverbe suivant, qui avait cours à cette époque, la différence entre la réalité et le programme magique : « De l'argent et de la résine il reste toujours quelque chose aux doigts de ceux qui les manient. » — « De même, se disait-il, qu'il reste toujours aux mains des *mekkacin* (1) quelque chose de l'argent qu'ils perçoivent pour le Baïlek, de même ce djenn a dû s'argenter par suite d'un contact prolongé avec le trésor dont la garde lui a été confiée. »

Quand l'ouverture fut assez large pour lui livrer passage, le djenn sortit du rocher, et se dirigea sans trop tâtonner vers le Salhi, bien que celui-ci eût cherché à se dissimuler derrière un pan de rocher dès

(1) Collecteurs d'impôts et des droits sur les marchés.

qu'il avait vu le génie se mettre en mouvement. Chose étrange ! le djenn s'était éteint sous l'influence de l'atmosphère terrestre, et le Salhi reconnut avec une certaine satisfaction que l'opinion qu'il avait émise au sujet de l'éclat du génie était parfaitement admissible. Dépouillé de son rayonnement, le génie n'était plus que l'affreux nègre que lui avait dépeint le magicien marokain.

Bien qu'il fût d'une espèce supérieure à celle de l'homme, il était pourtant bien difficile de trouver un être créé plus remarquablement laid et plus difforme que ce djenn : aussi large que haut; une chevelure pareille à une forêt où aurait passé l'incendie; des cavités oculaires remplies par des charbons incandescents; une bouche armée de deux rangées de larges et longues dents courant d'une oreille à l'autre ; des bras trapus comme le tronc d'un chêne plusieurs fois séculaire, et terminés par des mains pareilles à des *gueçâat* (1); tout cela n'avait rien de particulièrement rassurant pour le Salhi ; aussi ne saurait-on lui faire un crime d'avoir cherché à se cacher lors de la mise en mouvement de ce monstre.

Une chose qui émerveilla Ameur, bien qu'il eût eu à peine le temps de l'examiner, ce fut l'aspect que présenta l'intérieur du rocher quand le djenn en eut désobstrué l'entrée pour aller à lui. Toutes les richesses de la terre paraissaient avoir été enfouies dans cet antre depuis le commencement du monde; ce djenn était évidemment le trésorier du Dieu unique. C'était là, bien sûr, pensa le Kabil, que la divinité versait l'impôt religieux qu'on perçoit en son nom sur la terre. Des monceaux d'or et d'argent monnayés, depuis le *dinar* jusqu'au *douro bou-medfâ*, noyaient des amas

(1) Larges plats creusés dans une rondelle d'arbre.

prodigieux de toutes les pierres précieuses, lesquelles, en jouant avec leurs feux, donnaient à la source les éclatantes clartés d'une fournaise : les diamants blancs de neige brillaient comme des étoiles sur l'azur des saphirs ; la verte émeraude jetait des éclairs de jalousie à la chrysolithe, qui les renvoyait à la tourmaline parce qu'elle emprunte leur couleur ; le rouge rubis allumait effrontément le teint laiteux de l'opale ; l'améthyste et l'hyacinthe s'étaient unies au grenat pour éclairer la jaune topaze, et la perle, en butte aux séductions de ses lumineux amants, s'irisait et tressaillait de pudeur sous leurs ardentes œillades. C'était un spectacle merveilleusement splendide, et bien capable de donner des éblouissements à un Kabil ; aussi le Salhi, pris d'un accès d'impatiente cupidité, eut-il un instant la velléité de se précipiter sur ces trésors, et de fourrer quelques poignées de valeurs monnayées dans son capuchon ; mais il y avait encore une formalité à remplir, et c'était dans son accomplissement que, peut-être, il allait trouver la pierre d'achoppement. En effet, si le grossier djenn s'apercevait de l'entamure faite à l'*imara*, tout pouvait être perdu. C'est un peu dans cette pensée que le rusé Kabil était allé se blottir dans un coin inaccessible aux rayons projetés par les pierres précieuses en dehors de la source ; il comptait, enfin, sur l'obscurité pour dissimuler la preuve de son larcin.

Bien que le Mr'arbi eût particulièrement recommandé au Kabil Ameur-ou-Kaci de remettre sans hésiter l'*imara* au djenn de la source, le Salhi, qui se sentait coupable, ne put cependant se défendre d'un certain tremblement nerveux en lui présentant le petit pain et le concombre. Le génie s'empara brusquement de ces aliments, et les porta à sa bouche avec une gloutonnerie parfaitement pardonnable chez un

djenn qui n'avait pas mangé depuis quatre mille ans; mais, à peine avait-il fait la première entaille dans le petit pain et le concombre, qu'il les jeta violemment à terre, en accompagnant cette action d'une épouvantable grimace exprimant tout à la fois le mépris et le dégoût. Ces aliments infectaient évidemment le mortel, et, spécialement, cette odeur particulière aux Kabils de ce temps, et dont ceux de nos jours n'ont pu parvenir encore à se défaire entièrement. Le charme avait alors perdu de sa vertu efficace, et l'affaire était tout à fait manquée. Furieux d'avoir été dérangé pour rien, exaspéré qu'un simple mortel eût eu la témérité de lui présenter une *imara* altérée, le génie, qui, en résumé, n'était pas fâché, en sa qualité de descendant d'Iblis, de trouver l'occasion de rosser un représentant de l'espèce si inférieure des enfants d'Adam, le djenn, disons-nous, tomba à bras raccourci sur l'infortuné Salhi, et le laissa pour mort sur la place.

Le lendemain, au *fedjeur* (point du jour), deux Kabils des Sâouda qui se rendaient au marché de l'Arbâa heurtèrent du pied, près de la fontaine de Tizza, le corps d'un homme qui, les vêtements en désordre et tachés de sang, paraissait avoir cessé de vivre: ils reconnurent avec effroi que le mortel ainsi maltraité était leur voisin, le Sâoudi Ameur-ou-Kaci. Ils remarquèrent auprès de lui un petit pain et un concombre entamés par des mâchoires qui ne paraissaient pas appartenir à l'espèce humaine. Les deux Sâouda s'apprêtaient à enlever l'infortuné Salhi pour le transporter dans sa demeure, lorsqu'ils s'aperçurent qu'il n'était qu'évanoui. Deux ou trois aspersions d'eau puisée dans leurs mains à la fontaine de Tizza le rappelaient tout-à-fait à la vie; mais lorsqu'ils voulurent lui demander des renseignements sur l'attentat

dont il paraissait avoir été victime, il ne leur répondit que par des paroles incohérentes, parmi lesquelles revenait sans cesse le nom d'Yzid, nom qu'il répétait avec effroi en montrant la fontaine de Tizza. Le malheureux — il n'y avait pas à en douter — avait perdu la raison. On ne put jamais tirer rien autre chose de l'infortuné Salhi qui, jusqu'à sa mort, erra dans les tribus voisines des Bni-Salah en répétant à chaque instant : « *Ia Yzid ! Ia Yzid !* »

Quant à la fontaine de Tizza, tout y avait repris sa place, et rien, si ce n'est une désagrégation très sensible des schistes composant le rocher, ne rappelait l'événement extraordinaire dont elle avait été le théâtre.

Les Bni-Salah attribuèrent à un tremblement de terre cette dislocation qu'on y remarque encore aujourd'hui, et cette opinion prit une consistance d'autant plus intense, que plusieurs de ces Kabils prétendaient en avoir ressenti les secousses dans la terrible nuit qui fut si fatale au Salhi Ameur-ou-Kaci.

Depuis cet événement, et pour rappeler l'évocation que ne cessait de répéter le malheureux Ameur-ou-Kaci, la source de Tizza ne fut plus désignée que par le nom de *Tala-Yzid,* la fontaine d'Yzid.

# IX

## Sidi Ahmed-ou-Ahmed.

---

On remarque, à quelques pas du village de Tizza, une construction isolée qu'ombrage de ses vigoureuses branches un noyer gigantesque : c'est le *sthah* (1) sous lequel repose la dépouille mortelle de Sidi Ahmed-ou(2)-Ahmed, marabout vénéré qui, il y a longtemps de cela, avait quitté le R'arb, le pays de l'Islam par excellence, pour venir catéchiser les Bni-Salah, et les remettre dans la voie du Dieu unique, dont ils s'étaient sensiblement écartés.

Le saint homme était mort à la peine sans avoir eu la satisfaction de pouvoir constater la moindre amélioration dans la conduite religieuse de ces pécheurs endurcis. Ainsi, malgré les recommandations les plus pressantes, les plus ressassées, Sidi Ahmed-

(1) Dans les Kabilies, les chapelles funéraires dédiées aux marabouts morts en odeur de sainteté, ou renfermant leur dépouille mortelle sont généralement sans dôme : ce sont de simples gourbis en maçonnerie grossière, couverts en dis. Dans les Bni-Salah, quelques-unes de ces chapelles ont une terrasse en pisé qui les fait désigner sous la dénomination de *sthah* (terrasse).

(2) En langue kabile, *ou* signifie *fils*. Ahmed-ou-Ahmed se traduira donc par Ahmed fils d'Ahmed. Plusieurs saints marabouts, bien que d'origine arabe, ont berbérisé leurs noms, ou plutôt ce sont les Kabils eux-mêmes qui s'en sont chargés, dans le but de faire acte de propriété sur leurs saints.

ou-Ahmed les avait toujours trouvés obstinément réfractaires à la pratique des ablutions, bien que pourtant elles fussent d'institution divine, et cette infraction se présentait avec un caractère de gravité d'autant plus sérieux, que ce mépris des Bni-Salah à l'endroit des prescriptions dictées par Dieu à son Prophète, — que la bénédiction et le salut soient sur lui! — prouvait surabondamment qu'ils ne priaient pas, puisque tout vrai Musulman doit faire précéder de l'ablution chacune des cinq prières du jour.

Les Bni-Salah cherchaient, pour s'excuser, à insinuer que Sidi Ahmed-ou-Ahmed n'était pas non plus de la première propreté, et qu'il ne prêchait pas précisément d'exemple. C'était là une pitoyable raison, et qui montrait visiblement toute l'étendue de leur irréligion; car, enfin, Sidi Ahmed était un saint, et les saints musulmans, qui ne sont envoyés sur cette terre que pour y accomplir une mission d'en-haut, n'ont jamais été tenus — notez que les Bni-Salah ne l'ignoraient pas — de s'occuper de ces détails terrestres qui sont d'obligation pour les simples mortels. Donc, leur excuse était sans valeur.

Quoiqu'il en soit, les Bni-Salah n'en firent pas moins de somptueuses funérailles à Sidi Ahmed-ou-Ahmed, d'autant plus — ils n'osaient pas l'avouer — qu'ils n'étaient point du tout fâchés d'être débarrassés d'un homme qui parvenait presque à les faire rougir sous leur crasse. Et puis il faut dire que, bien qu'ils fussent de médiocres Croyants, les Bni-Salah voulaient pourtant, dans le doute, se mettre en règle avec l'inconnu, et s'assurer, à tout hasard, le passage du Sirath (1) sans accident.

(1) Le *Sirath* est le pont miraculeux suspendu au-dessus de l'Enfer, et sur lequel doivent passer tous les hommes au jour

Quelques jours après, les Sâouda, fraction des Bni-Salah où l'esprit de Sidi Ahmed-ou-Ahmed se déshabilla de son corps, firent élever sur le tombeau du saint une magnifique chapelle en pierres sèches que, tous les ans, ils blanchissent pieusement à la chaux.

Nous ne savons pas si monseigneur Ahmed-ou-Ahmed avait le don des miracles ; en tout cas, il ne parait pas en avoir abusé : c'était un saint modeste, se contentant de peu, et n'eût été sa manie de prêcher la pratique des ablutions, les Bni-Salah l'eussent certainement préféré à tout autre, attendu qu'il était difficile d'avoir un saint à meilleur marché, et, chez les Kabils, ce détail est considérablement apprécié.

Quant au noyer qui ombrage le tombeau de Sidi Ahmed-ou-Ahmed, on le dit contemporain du saint : ce serait ce vénéré marabout qui, la veille de sa mort, aurait enterré une noix lui restant de son dernier souper : pendant la nuit du jour où le corps du saint avait été rendu à la terre, cette noix serait devenue l'arbre vigoureux qu'on remarque encore aujourd'hui. Il n'y avait plus dès lors à en douter, Sidi Ahmed-ou-Ahmed était bien réellement un saint ; car le Dieu unique — qu'il soit glorifié ! — ne se serait pas manifesté ainsi pour le premier venu. Cette considération ne fut certainement pas étrangère à la détermination que prirent presque spontanément les Sâouda d'élever un *sthah* à cet *ouali*.

du jugement dernier. Ce pont est, suivant la tradition, aussi étroit que le tranchant du sabre le mieux affilé, aussi mince qu'un cheveu. Les méchants tomberont dans l'abîme ; les bons seuls parviendront à l'extrémité du pont, qui aboutit à l'entrée du Paradis.

# X

## Sidi Ikhlef.

---

Si, des hauteurs de Tala-Yzid, o uit de l'œil le cours de l'ouad Tizza qui, devenu l ıad Er-Rabtha, se jette brusquement dans le nord-ouest, on découvre inévitablement, sur la rive droite de ce torrent et á mi-chemin de son parcours, une construction blanchie à la chaux que recouvre un toıt de tuiles roussâtres. Des broussailles de *fernan* (chênes-liéges) gesticulent d'une manière grotesque autour de l'édifice, comme si elles avaient pour mission de chercher á dérider le sombre maitre de cette demeure. Ce serait peine perdue; car, depuis bien longtemps, la bouche de l'habitant de cette chaumière ne s'ouvre plus au rire; depuis bien longtemps, les vers ont fait chère-lie de ses yeux et vidé ses orbites; depuis bien longtemps enfin, Nakir et Mounkir, les anges de la mort, ont remis à Dieu le souffle qui animait ce corps. Disons-le donc, cette construction est un tombeau, et ce tombeau renferme les restes de celui, qui, pendant sa vie, se nommait Sidi Ikhlef.

Un soir, les Sâouda virent arriver du côté de l'ouest, un homme qu'ils prirent d'abord pour un vieillard tant sa démarche était lente et mal assurée, tant sa taille était fléchie et courbée. Quelques jeunes gens — la jeunesse a le cœur bon — se levèrent pour aller au-devant de cet étranger, — car ce devait être un

étranger, — et lui offrir l'hospitalité. Deux ou trois vieillards, — la vieillesse a le cœur sec, — redoutant, sans doute, la perturbation qu'allait jeter dans leur budget domestique l'arrivée de cet homme que, d'après son allure et la modestie de son train, ils soupçonnaient fort d'être de ceux qui vivent de ce qui appartient à Dieu, c'est-à-dire d'aumônes, ces vieillards glandivores, disons-nous, cherchèrent à arrêter dans leur généreux élan les jeunes gens qui avaient témoigné l'intention d'aller au-devant de l'étranger; malheureusement, ils y réussirent; car on répétait tant aux jeunes Sâouda que la sagesse est exclusivement l'apanage des vieux, qu'ils avaient fini par ne plus tenir aucun compte des inspirations de leurs cœurs; de sorte que personne ne se dérangea, et qu'on laissa le pauvre étranger se trainer comme il put jusqu'aux premiers gourbis contre lesquels les Sâouda étaient nonchalamment adossés.

Lorsque l'étranger ne fut plus qu'à quelques pas des Sâouda, ceux-ci reconnurent que ce n'était pas un vieillard, comme son allure le leur avait fait supposer d'abord : son austère visage marquait quarante-cinq ans environ; c'était donc à la fatigue seule qu'il convenait d'attribuer la lenteur et l'apparente difficulté de sa démarche. En effet, la poussière des chemins recouvrait d'une couche épaisse ses jambe sèches et nerveuses, le long desquelles la sueur avai tracé des sillons et des zébrures, et les semelles d ses *bou-r'eurrous*, amincies outre mesure par l'usage présentaient des solutions de continuité qui mettaien les pieds de l'étranger en relation directe avec le sol

L'étranger s'arrêta en face des Sâouda accroupis et, s'appuyant sur son long bâton ferré, il leur donn le salut d'un ton sec qui témoignait que leur condui à son égard l'avait sensiblement froissé. Les Sâoud

sentirent le reproche, et rendirent en balbutiant son salut à l'étranger. Voulant, sans doute, que la leçon fût complète, ce dernier, relevant sa haute taille, s'écria : « O Sàouda ! Dieu — qu'il soit glorifié ! — a dit : Rends à tes proches ce qui leur est dû, ainsi qu'au pauvre et au voyageur (1). » Pris en flagrant délit d'inhospitalité et d'avarice, les Sàouda rougirent jusqu'aux oreilles, et ces paroles du Livre que leur rappelait le voyageur les mit tout à fait mal à leur aise. Ils se hâtèrent donc de se lever en marmottant quelques excuses qu'il parut accepter. Il faut dire qu'à la citation d'un passage du Livre, les Sâouda avaient, dans ce voyageur, flairé un marabout, et ils savaient par expérience qu'il pouvait y avoir quelque danger à se brouiller avec un homme qui correspondait directement avec Dieu.

Bien leur en prit, en effet, de faire amende honorable; car le voyageur n'était rien moins que l'illustre Sidi Ikhlef, marabout vénéré dans l'*outhen* (district) d'Oran, et particulièrement aux environs de Mâskeur (2), où il avait une *kheloua* (3). Une grande piété et quelques miracles lui avaient déjà fait une assez belle réputation, et il comptait un grand nombre de khoddam (serviteurs religieux) chez les Hachem-R'eris. Parti de Saguiet-el-Hamra, dans le Sud marokain, pour aller prêcher aux gens de l'Est la foi musulmane, il s'était arrêté d'abord dans le pays de ces Hachem, qu'il n'avait pas tardé à remettre dans une voie passable. Sa présence n'étant plus indispensable

(1) *Le Koran*, sourate XVII, verset 28.

(2) Nous en avons fait Mascara. Le mot *Mâskeur*, nom de lieu, signifie *camp :* il vient d'*âskeur*, corps de troupes.

(3) *Kheloua*, solitude, lieu solitaire où se retiraient autrefois les saints marabouts pour y prier et y vivre de la vie anachorétique.

chez les gens de la plaine de R'eris, le saint marabout avait résolu de continuer sa tournée religieuse, et il s'était dirigé sans tâtonner vers le pays des Bni-Salah, lesquels passaient alors dans la province du R'arb pour de très médiocres Croyants. Sidi Ikhlef, disons-nous, n'avait donc pas hésité, vu l'urgence, à prendre son bâton de voyage, et à se mettre en route pour accomplir sa pieuse mission.

Dès que les Sâouda eurent appris à quel personnage ils avaient affaire, ce fut parmi les jeunes gens et les vieillards à qui lui offrirait l'hospitalité, et mettrait à la disposition du marabout ce qu'il possédait des biens périssables de ce monde. Il est superflu de faire remarquer que cet acte de générosité, si rare chez les Kabils, cachait une arrière-pensée, et que, s'ils comblaient ainsi leur hôte, ils comptaient bien que ce n'était qu'à titre de prêt. De tous les sermons que leur avaient faits les prédécesseurs de Sidi Ikhlef, ils ne se rappelaient guère que ce précepte fourré quelque part dans le Livre par le Prophète : « Si vous faites à Dieu un prêt généreux, il vous paiera le double. » Seulement, ces ignorants et grossiers montagnards prenaient cette promesse à la lettre, et ils en attendaient l'effet dans ce monde ; autrement, ils se fussent montrés moins enthousiastes dans leurs offres au saint homme.

Sidi Ikhlef, qui connaissait la ladrerie kabile, et qui savait la valeur des protestations des Sâouda, s'établit, pour ne déranger personne, dans un gourbi abandonné qui se trouvait à l'entrée du village. Cette habitation n'était pas précisément somptueuse : d'abord, les murs chevauchaient horriblement et avec un mépris intense de l'aplomb ; le temps en avait percé les fenêtres d'un coup du manche de sa faux ; les pierres, lasses, sans doute, de se supporter, cher-

chaient à se soustraire à cette obligation, tantôt en saillant en dehors, tantôt en fuyant en dedans ; de ce manque d'harmonie et de cette égoïste façon d'esquiver un devoir, naissait un péril imminent pour le téméraire qui eût osé demander asile à ces murs bizarrement équilibrés ; le toit, dévasté et chauve de son dis (1), donnait de nombreuses vues sur le ciel, et permettait l'entrée du gourbi, avec une remarquable impartialité, au soleil et à la pluie ; la porte, rapiécée comme le bernous d'un deroueuch, avait rompu ses gonds de corde de palmier nain en folâtrant, bien sûr, avec quelque brutal vent du sud, et gisait en travers du seuil du gourbi.

Les Sâouda reconnurent que cet établissement n'était pas suffisamment habitable, même pour un saint, et ils s'occupèrent, dès le lendemain, de le rendre digne de Sidi Ikhlef en réduisant, d'abord, au strict nécessaire le nombre des ouvertures accidentelles, en remédiant tant bien que mal à la calvitie de la toiture par quelques bottes de dis jetées au hasard sur les poutrelles pourries qui en formaient le squelette, en remettant la porte sur ses jambes, et en prévenant son vagabondage par des attaches opiniâtres. Quant au redressement des murs, c'était une opération trop délicate pour que les Sâouda osassent la tenter ; ils laissèrent ce soin à Sidi Ikhlef, qui, pensèrent-ils, devait avoir probablement le don des miracles.

Il s'agissait ensuite de mettre l'intérieur de l'habitation du saint marabout en harmonie avec l'extérieur ; les Sâouda, qui, aux yeux des autres fractions des Bni-Salah, passaient pour bien faire les choses,

(1) Le *dis* (*arundo festucoides*) est une grande graminée d'Afrique très commune dans les montagnes du Tell, et dont le chaume est utilisé comme fourrage. Les Kabils en couvrent aussi leurs gourbis.

et qui se piquaient de justifier cette opinion, ne voulurent pas lésiner en cette circonstance: ils meublèrent donc le gourbi de Sidi Ikhlef d'une *hacira* (natte de jonc) démaillée, et d'une *boukala* (vase de terre) amputée de son anse.

Bien que Sidi Ikhlef fût fort détaché des choses de ce monde, il ne put cependant réprimer une légère grimace en présence de la mesquinerie de son ameublement. Cette marque de mécontentement n'avait point échappé aux Sâouda; mais leur sordidité étant de beaucoup supérieure à leur amour-propre, ils étaient bien décidés à ne rien ajouter à l'installation du saint.

Sidi Ikhlef vit dès lors à qui il avait affaire, et le texte de ses sermons et de ses admonestations était tout trouvé.

Le saint homme ne tarda pas à s'apercevoir que la remise des Sâouda dans le sentier de Dieu n'était pas une petite affaire, et que l'intensité de leur endurcissement exigerait plus de temps qu'il ne l'avait supposé d'abord pour les amener à résipiscence. Pour prouver aux Sâouda qu'il avait à cœur de mener à bonne fin l'œuvre qu'il avait commencée, et que son intention de les convertir était aussi tenace que leur penchant à l'irréligion, Sidi Ikhlef résolut de se fixer sur le territoire des Bni-Salah et de s'y marier. Comme son cœur n'était pour rien absolument dans cette détermination, et que, d'ailleurs, il n'avait pas de quoi payer le *sdak* (1), il s'en rapporta entièrement aux Sâouda pour le choix de la femme qu'ils jugeraient digne de partager sa couche.

(1) *Sdak*, dot faite à la femme qu'on épouse, ou plutôt donation que l'on fait ou assure aux parents dont on recherche la fille en mariage.

Eh bien! les Sàouda qui, dans cette circonstance, pouvaient chercher à se relever un peu dans l'estime du saint homme, perdirent encore, par leur cupidité, cette occasion de se réhabiliter à ses yeux : aucun père ne voulant donner sa fille pour rien, il fallut bien avoir recours à la bonne volonté d'une femme de qualité inférieure et de mœurs dépourvues de limpidité. Sidi Ikhlef accepta la femme comme il avait accepté le gourbi, c'est-à-dire avec une grimace, et il vit bien que les Sàouda n'avaient fait aucun progrès dans la voie de la générosité.

Le saint marabout, qui était doué d'un grand fonds de patience, ne désespéra cependant pas complétement de sa pieuse mission, bien qu'il sût de reste que le sort des cent vingt-trois mille six cent quatre-vingt-dix-sept prophètes et des trois cent-treize envoyés qui parurent sur la terre depuis la création du monde jusqu'à Mohammed, eût été invariablement de rester méconnus et inécoutés.

Sidi Ikhlef, nous l'avons dit, avait le don des miracles, et, s'il l'eût voulu, rien ne lui était plus facile, pour arriver au but qu'il se proposait, que de frapper l'imagination de ces grossiers Kabils par quelque prodige : il ne lui aurait pas coûté beaucoup, par exemple, de ressusciter un mort ou deux, — en supposant que les Sàouda aient valu la peine d'être ressuscités, — ou de contrarier la marche de la lune, ou de la fendre en deux avec son doigt, comme l'avait déjà fait le Prophète Mohammed — que la bénédiction et le salut soient sur lui! — Mais alors il n'y avait plus aucune espèce de mérite de la part des Sàouda à croire à l'apostolat de Sidi Ikhlef. Ce que ce saint voulait, c'était l'affirmation de sa mission et de sa qualité d'envoyé de Dieu par le fait seul de sa piété, et de l'accord qu'il avait la prétention de mettre

entre ses actions et les préceptes religieux qu'il prêchait. Disons le mot, Sidi Ikhlef voulait être deviné, ou cru sur parole.

Le saint marabout ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était bercé d'un fol espoir, et qu'il fallait à ces rustres autre chose que l'exemple et la pratique de presque toutes les vertus, pour arriver à modifier leurs mauvais penchants et leurs croyances erronées.

Dans le principe, les Sâouda avaient mis un certain empressement à faire leur *ziara* (visite) à Sidi Ikhlef, et à lui apporter leurs maigres offrandes; ils regardaient alors sa présence dans le pays comme une bénédiction, et ils en attendaient, il faut bien le dire, quelques bons miracles en leur faveur, une récolte d'oliviers ou de glands prodigieusement abondante, par exemple, la guérison des stérilités tenaces, ou le don d'une postérité nombreuse à des gens qui avaient des raisons majeures pour n'y plus trop compter. Mais lorsqu'ils virent que le saint se bornait à leur prêcher, et cela jusqu'au rabâchage, une morale dont la pratique ne pouvait rien leur rapporter, leurs visites à Sidi Ikhlef devinrent de plus en plus rares, et leurs offrandes se réduisirent petit à petit à des vœux. « Fais engraisser ton chien, il te mangera, » répétaient-ils grossièrement pour s'excuser à leurs propres yeux de leur lésinerie envers le saint marabout. Persuadés d'ailleurs qu'il avait perdu son pouvoir thaumaturgique, les Sâouda ne voulurent plus le traiter désormais que comme un simple mortel.

Sidi Ikhlef gémissait bien plus de l'impiété des Sâouda que de l'indifférence qu'ils affectaient à son égard; cependant, intérieurement, il éprouvait un certain dépit de voir que tous les efforts qu'il avait tentés pour faire de ces Kabils des Musulmans à peu

près passables étaient restés complètement infructueux. Chez Sidi Ikhlef, l'homme reprenait, évidemment, dans cette circonstance, le dessus sur le saint; la matière dominait l'esprit, et la bête saisissait les rênes du gouvernement intime de l'envoyé du Dieu unique. Tout cela prouvait que, même pour un saint, il est extrêmement pénible de prêcher dans le désert.

Néanmoins, Sidi Ikhlef voulut, avant de prendre un parti extrême, attendre encore quelque temps; il lui en coûtait, disons-le, d'échouer chez les Sàouda quand, dans le district de Màskeur, il avait ramené à la foi musulmane des populations réputées impies à un degré bien autrement caractérisé que ne l'étaient ces Sàouda. Mais les heures, les jours et les mois s'amoncelèrent les uns sur les autres sans que ses sermons eussent produit chez ces montagnards d'autre résultat qu'un agacement général qu'ils ne cherchaient même plus à dissimuler; ils avaient tout-à-fait mis la parole du saint derrière leurs oreilles. Ainsi, ils affectaient de bâiller tout haut quand Sidi Ikhlef qui, quelquefois, parvenait à mettre la main sur un certain nombre d'auditeurs, entamait quelque pieuse exhortation; or, on sait combien le bâillement est contagieux; on s'imagine dès lors le concert discordant que devait produire cette convulsive dislocation de mâchoires, et ce qu'il fallait de patience au saint pour rester calme devant cette désobligeante manifestation.

Sidi Ikhlef vit bien qu'il perdait son temps, et qu'il fallait renoncer à la conversion des Sàouda; aussi, comprenant parfaitement qu'il leur pesait sur la prunelle, n'hésita-t-il plus à reprendre son bernous de deroueuch et son bâton de voyage. Un soir, il quitta sa femme et ses enfants. — il avait des enfants —

sans les avoir mis au courant de ses projets, et, pendant fort longtemps, on ne sut ce qu'il était devenu. On pensa qu'il s'était retiré chez les Ouzra, tribu montagnarde qni marchait assez volontiers à côté du sentier de Dieu ; mais on ne savait rien de précis à ce sujet. A ceux qui leur en demandaient des nouvelles, les Sàouda répondaient invariablement : « Il est entre l'oreille et les yeux de la terre! » Ils voulaient dire par là qu'on ne savait ce qu'il était devenu, et qu'ils ne s'en préoccupaient que médiocrement. On assure d'ailleurs qu'ils furent enchantés d'être débarrassés d'un homme qui s'obstinait, malgré ses insuccès dans cette direction, à leur prêcher une morale qu'on ne pouvait certainement pas appeler austère, mais qui, néanmoins, leur était extrêmement désagréable.

On s'habitua peu à peu à l'absence de Sidi Ikhlef; au bout de quelques mois, il n'en était plus question.

Un jour, les Sàouda donnaient une fête sur l'ouad Er-Rabtha ; ils mangeaient comme des gens à qui cela n'arrive guère d'une manière sérieuse qu'une fois l'an ; leurs estomacs étaient à bout de capacité, — une noisette les eût fait déborder ; — mais leur envie d'absorber n'était pas éteinte. L'homme est bon quand il a l'estomac garni, et ce détail n'avait pas échappé à un gaillard de haute taille qui semblait guetter, caché dans les nérions qui jalonnent l'ouad, le moment de s'approcher des Sàouda qui festinaient. L'instant était probablement opportun ; car, sortant tout à coup de sa cachette, cet homme se dirigea droit sur le groupe principal des repus. Quand il en fut près, il s'arrêta et leur jeta ce souhait : « Que Dieu vous rassasie ! » Au lieu de le lui rendre par cet autre souhait : « Que Dieu accorde sa miséricorde aux auteurs de tes jours ! » les Sàouda ne répondirent que

par une sorte de grognement; ils firent en même temps quelques efforts pour se lever, ce qui prouvait que l'arrivant était un personnage d'une certaine qualité; mais on sentait que, dans ce moment de digestion, tout dérangement devait leur être pénible. L'étranger le comprit sans doute aussi; car il les engagea avec bonté à rester assis, ce qu'ils firent, du reste, sans insister outre mesure pour se mettre dans la verticale.

Il restait encore du kousksou dans les plats; chacun y avait fait devant soi une vaste excavation; mais le milieu était resté à peu près intact. Les Sâouda, malgré leur goinfrerie, s'étaient cependant rappelé cette prescription de la civilité musulmane: « Lorsque la nourriture est servie, prenez autour du plat et laissez-en le milieu; car la bénédiction du ciel y descendra. » Ils firent signe à l'étranger de s'asseoir, et l'un des anciens des Sâouda l'invita, non sans regret de ne pouvoir en faire autant, à prendre sa part du festin. Le nouveau venu ne se fit pas prier longtemps: s'armant de l'une des cuillers qui étaient fichées dans le plat, il entama vigoureusement la base de la pyramide de la *gueçâa* (1). Quelque minutes après, la bénédiction du ciel eût été fort embarrassée pour savoir où se caser dans ce plat dont on voyait déjà le fond.

Les Sâouda mesuraient de l'œil les effets de la désastreuse absorption de l'invité; ils suivaient pleins d'anxiété les mouvements de va-et-vient de sa cuiller, et il fallait qu'il fût réellement un personnage considérable, et qu'ils le connussent particulièrement, pour le laisser continuer une manœuvre qui, visiblement, leur était des plus pénibles.

(1) Vaste plat creusé dans une rondelle d'arbre, de frêne particulièrement.

L'invité, en effet, n'était pas le premier venu, et les Sâouda avaient eu plusieurs fois l'occasion de juger de son pouvoir surnaturel : leur hôte n'était rien moins que le marabout Ben-Rkhiça, de la tribu des Soumata. Nous devons dire, dans l'intérêt de la vérité, que la qualité de marabout lui était contestée par quelques hommes pieux, qui prétendaient que sa puissance tenait bien plus de la goétie que de la théurgie, c'est-à-dire qu'elle venait bien plutôt du diable que de Dieu. D'abord, il était originaire du R'arb, le pays de la magie, et il avait parcouru l'Egypte, dont il avait visité les plus célèbres écoles. On avait remarqué, de plus, que sa puissance ne s'exerçait jamais en vue du triomphe de la cause de Dieu ou de son Prophète. Mais comme sa morale n'était pas gênante, les Soumata — qui ne passaient que pour de médiocres Croyants — l'avaient accepté à l'exclusion d'autres marabouts plus authentiques peut-être, mais aussi bien plus désagréables et incommodes. Il faut dire aussi que Ben-Rkhiça était très redouté, et qu'il n'était pas toujours prudent de s'exposer aux effets de son pouvoir, qu'il lui vînt de Dieu ou de Satan le lapidé.

La démarche de Ben-Rkhiça vers les Sâouda n'était pas absolument désintéressée : il avait appris la disparition de Sidi Ikhlef ; il savait qu'on était sans nouvelles de ce saint marabout, et que personne chez les Sâouda n'en était mort de chagrin ; le moment était donc opportun, selon lui, pour chercher à s'établir dans leur riche pays et à y vivre à leurs dépens. La crainte que son pouvoir surnaturel inspirait à ces *djebalya* (montagnards) devait considérablement faciliter la solution de cette affaire, surtout que Sidi Ikhlef n'était pas là pour contrarier ses projets. L'important, pour le marabout des Soumata, c'était de

prendre pied chez les Sâouda : son habileté et le temps devaient faire le reste.

Nous ne savons si c'est à l'avidité ou au désir de faire honneur à ses hôtes qu'il convient d'attribuer l'énergie avec laquelle Ben-Rkhiça absorbait le kousksou des Sâouda; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il leur parut plus affamé que la chienne de l'avaricieuse Haoumal qui, de faim, se rongeait la queue. Mais une chose adoucissait leurs regrets : c'est la persuasion dans laquelle ils étaient que, par l'effet de sa puissance, Ben-Rkhiça était capable de les indemniser au centuple de ce qu'il leur avait mangé. On citait de lui plusieurs miracles qui ne laissaient aucun doute à ce sujet : ainsi, maintes et maintes fois, il avait, affirmait-on, changé des pierres en pain, du sable en kousksou, des rochers en moutons, des cônes de pins en figues, du cuivre en or, des glands amers en glands doux. Il faut ajouter que ces transmutations pouvaient s'opérer dans le sens opposé quand Ben-Rkhiça avait à se venger de quelque injure, ou de quelque oubli à son égard des lois de l'hospitalité. Bien que marabout, il était, disons-le, irascible au dernier des points. Du reste, les Sâouda savaient parfaitement tout cela, et leur avarice s'en était sensiblement détendue.

Ce détail n'avait pas échappé au marabout Ben-Rkhiça, qui connaissait les Kabils sur le bout de son doigt; aussi, crut-il le moment opportun pour lancer sa demande. Après avoir bu une forte gorgée d'eau à la tasse commune, et reçu par la formule « *Sahha* (1) ! » les souhaits de santé de ses hôtes ; après avoir témoigné par une retentissante *teugriâa* (2) de la satis-

(1) *Sahha*, santé. On sous-entend : *Dieu te donne*.
(2) Émission sonore, par la bouche, de gaz provenant de l'es-

faction de son estomac, et en avoir remercié Dieu par un « *el-hamdou lillah* (1) » d'actions de grâces, auquel les Sâouda répondirent par un « *Allah iâthik sahha* (2) ! » Ben-Rkhiça prit la parole en ces termes : « O Sâouda, ce n'est pas à vous qu'il est besoin de rappeler que le Prophète — sur lui la bénédiction et le salut ! — a dit : « Tout Musulman qui habillera un Musulman dépourvu de vêtements sera vêtu par Dieu, dans l'autre monde, des habits verts du paradis, » et qu'il a ajouté : « Dieu — qu'il soit exalté ! — nourrira des aliments réservés aux élus le Musulman qui aura apaisé la faim d'un Musulman. » Il est évident que vous n'ignorez pas davantage que le Prophète a dit encore : « A celui qui sera généreux, Dieu donnera vingt grâces, » et qu'il a répété souvent : « Soyez généreux envers votre hôte ; car il vient chez vous avec son bien : en entrant, il vous apporte une bénédiction ; en sortant, il emporte vos péchés. »

Bien qu'ils reconnussent qu'il était superflu de leur remémorer tout cela, les Sâouda n'en firent pas moins la grimace ; ils sentaient vaguement, par l'exorde de Ben-Rkhiça, qu'ils étaient menacés d'une demande dont l'importance devait être, naturellement, proportionnée aux formes flatteuses par lesquelles il formulait sa requête.

Ben-Rkhiça, qui avait vu la grimace, comprit que les compliments seraient insuffisants, et qu'il fallait s'adresser directement à la vanité de ces pingres.

tomac. Chez les Espagnols et chez les Arabes, ce bruit n'est point une grossièreté ; c'est, au contraire, le remerciement de l'invité à Dieu et à son hôte de lui avoir donné assez de bien pour en remplir son ventre.

(1) *La louange à Dieu !* formule analogue à la prière appelée « *les Grâces*, » que nous faisons après le repas.

(2) *Que Dieu te donne la santé !*

« Tout le monde sait dans l'*outhen* d'Alger et dans le Tithri, ô Sâouda, que vous n'êtes pas de ceux dont on dit : « Ce sont des avares sordides capables de teter les femelles de leurs troupeaux, et de tirer les restes des mets d'entre leurs dents ! » On n'a jamais dit d'aucun de vous, ô hommes généreux ! « Son rocher a fini par laisser tomber quelques gouttes. » Vous n'êtes point de ceux, en un mot, qui feraient frire leur poisson au feu d'un incendie. »

— « Chez lui est la vérité ! » se dirent les Sâouda en se regardant d'un air qui signifiait : « Tout ce qu'il dit là est pourtant l'exacte vérité ! »

Ben-Rkhiça vit bien qu'il avait touché la corde sensible des Sâouda en les louant d'une vertu qui leur était totalement étrangère ; aussi renchérit-il encore sur son thème en leur disant : « Il ne faut pas pourtant, ô Sâouda, que votre générosité aille jusqu'à la prodigalité, et vous n'êtes pas loin de toucher à cet excès ! Rappelez-vous donc que, si Dieu a dit : « Ne te lie pas la main au cou, » il a ajouté : « Et ne l'ouvre pas non plus entièrement de peur que tu ne deviennes pauvre. »

Il est clair que Ben-Rkhiça connaissait le proverbe suivant : « Baise le chien sur la bouche jusqu'à ce que tu en aies obtenu ce que tu veux. »

Il n'en fallait pas tant pour convaincre les Sâouda qu'ils étaient la prodigalité même ; du reste, il s'en doutaient déjà un peu : « Par la vérité de Dieu ! s'écria un vieux Sâoudi à chachia vernissée de crasse et à bernous effiloché, Ben-Rkhiça a raison ; notre prodigalité est notoire dans toutes les tribus de l'*outhen* et au delà, et ce n'est vraiment pas sans cause que nos sordides voisins, les Mouzaïa, nous jettent continuellement ce reproche à la tête. Néanmoins, il vaut mieux être taxé de prodigalité que d'avarice ; on

se rapproche bien plus de Dieu — qu'il soit exalté ! — dont le plus bel attribut est, sans contredit, la générosité.

— « Par ma nuque ! ô Bel-Kacem, tu parles comme le Livre, reprit Ben-Rkhiça, qui connaissait l'influence du Sâoudi sur les gens de sa fraction, et ce n'est pas sans raison que tu es estimé dans toute la tribu des Bni-Salah pour ta haute sagesse, tes vertus et la sûreté de tes jugements. »

Bel-Kacem savoura à petites gorgées ce compliment de Ben-Rkhiça; il était dès lors tout entier au marabout des Soumata.

— « Aussi, continua Ben-Rkhiça, mon plus vif désir est-il de vivre au milieu de vous, ô Sâouda ! et cela parce que vous êtes des gens de bien, des gens craignant suffisamment le Dieu unique, et marchant à peu de chose près dans son sentier. »

— « Tout notre pays est à toi, ô Ben-Rkhiça ! et nous sommes tes serviteurs, s'écria Bel-Kacem emporté par l'enthousiasme; nous n'avons que toi et Dieu, et ta présence parmi nous c'est la bénédiction de Dieu ! »

— « Par Dieu ! ô Bel-Kacem ! tu as dit la vérité ! » s'écrièrent les Sâouda.

— « Surveillez vos cœurs, ô Sâouda ! Vous le voyez, reprit habilement Ben-Rkhiça, vous retombez encore dans la faute qu'on vous reproche avec tant d'âcreté, la prodigalité. Vous êtes des incorrigibles, et je vois que j'aurai fort à faire pour vous ramener dans les bornes d'une raisonnable générosité. Ce que je vous demande, continua humblement Ben-Rkhiça, c'est un coin de terre pour y jeter quelques poignées d'orge, de quoi suffire à ma nourriture. Je ne suis pas, ô mes enfants ! de ces marabouts qui, bien que voués à la vie ascétique, n'en recherchent pas moins ici-bas,

sur cette mère de la puanteur, la terre, toutes les jouissances qui nous sont promises dans l'autre vie. Peu pour moi, ô Sàouda ! et beaucoup pour vous. Consentez-vous à me compter parmi les vôtres ? »

La position était conquise. Le *peu pour moi et beaucoup pour vous* de Ben-Rkhiça avait produit un effet prodigieux sur les Sàouda : la cupidité allumait des éclairs dans leurs yeux verts, et ils ne se sentaient plus d'aise d'avoir mis, cette fois, la main sur un marabout qui leur promettait plus de biens que de sermons. Ils furent pris d'un accès de générosité, et Bel-Kacem, l'orateur de la fraction, s'empressa de répondre avec des larmes dans la voix et dans les yeux : « O monseigneur ! je te l'ai déjà dit au nom de tous, nous sommes tes serviteurs, et tout notre pays est dans tes mains. Nos jardins, nos forêts de chênes-liéges, nos sources, nos rivières sont à toi, » ajouta le Sàoudi, convaincu, du reste, que Ben-Rkhiça ne le prendrait pas au mot.

Bien que les Sàouda partageassent cette même conviction, ils commençaient à trouver cependant que Bel-Kacem allait un peu trop loin, et que, du moment que Ben-Rkhiça ne demandait qu'un lopin de terre pour y semer quelques jointées d'orge, il était fort inutile de lui offrir toutes les richesses du pays ; ils étaient d'avis qu'il ne faut jamais jouer avec l'hyperbole, surtout lorsqu'il s'agit de gens dont on n'est pas parfaitement sûr.

Bel-Kacem avait bien remarqué la grimace désapprobative de ses contribules ; mais il était orateur, avons-nous dit, et l'occasion de parler devant la foule était trop belle pour la laisser échapper. Entraîné malgré lui sur les pentes glissantes de l'exagération, il continuait : « Oui, monseigneur, je te le répète au nom des Sàouda, tout notre pays est à toi, et, pour te prou-

ver notre ardent désir de te retenir au milieu de nous, nous voulons, et dès demain, te bâtir, sur le point que tu choisiras, une maison digne de toi et de ta situation auprès du Dieu unique. Accepte, ô monseigneur ! l'offre de tes serviteurs, ou, par Sidi Abd-el-Kader ! — que Dieu soit satisfait de lui ! — nous en mourrons de désespoir. »

Ben-Rkhiça qui, sans doute, ne voulait pas la mort des Sâouda, se laissa faire violence, et accepta une offre qui lui était faite d'une façon si pressante ; il savait, du reste, qu'il ne fallait pas laisser passer la nuit sur l'accès de générosité de ces Kabils.

— « Puisque vous le voulez absolument, ô Sâouda, répondit le marabout, j'accepte, non pas votre pays tout entier, mais un petit coin de terre sur le point même où vous me l'offrez si généreusement, et, bien que je fusse venu dans votre pays pour y vivre dans la solitude, — car Notre Seigneur Mohammed a dit : « La vie retirée est déjà un acte de piété, » — je consens pourtant à ce que vous me bâtissiez, non pas une maison, mais un simple gourbi où je puisse m'abriter contre la rigueur de vos hivers. Donc, point de folies, point de prodigalités, ô mes enfants ! un simple gourbi, et rien de plus. »

Pendant que se passait cette scène, les autres groupes des Sâouda s'étaient rapprochés du groupe principal au milieu duquel s'était placé Ben-Rkhiça, de sorte que toute la fraction était au courant de la question, et pouvait prendre part à la discussion à laquelle allait, nécessairement, donner lieu la proposition qu'avait émise Bel-Kacem au sujet de la donation à faire en faveur du marabout des Soumata ; car, à cette époque, c'est-à-dire, il y a trois siècles et demi, les *kanoun* (chartes, règles) des Kabils et leur état politique étaient déjà, si l'on en croit quelques écrivains

français, bien supérieurs aux constitutions tant vantées qui, beaucoup plus tard, réglèrent, en Angleterre, en Amérique et en France, les droits et les devoirs des citoyens. D'après les mêmes écrivains, il serait extrêmement difficile de voir fonctionner le suffrage universel avec plus de grâce et d'aisance que dans les Kabilies, abstraction faite, bien entendu, des coups de bâton qui pleuvent sur les minorités; mais il n'y a pas grand mal à cela; car toujours les minorités sont factieuses (1). En effet, si toute puissance, toute force vient de Dieu, toute impuissance, toute faiblesse doit naturellement venir du côté opposé, du diable apparemment.

Le marabout, qui sentait que la discussion allait commencer, se retira discrètement pour ne pas avoir l'air d'influencer l'assemblée. Bel-Kacem formula sa proposition : il s'agissait d'abord de spécifier l'étendue du terrain à donner en toute propriété à Ben-Rkhiça. On fut bientôt d'accord sur ce point en promettant une compensation au propriétaire dudit terrain.

L'assemblée, bien que chaude encore de générosité, ne fut pas aussi coulante sur la question de la maison qu'on devait bâtir pour le marabout : les uns — les vieux — voulaient qu'on se contentât — puisque le saint homme s'en contentait lui-même — d'un simple gourbi de branchages; les autres — les jeunes — prétendaient qu'un saint n'est jamais trop bien logé, et ils penchaient pour une maison en pisé. Le parti des généreux allait succomber quand Bel-Kacem rappela aux anciens ces paroles du Prophète : « La

(1) Nous ferons remarquer que ces légendes on été recueillies avant 1870. Depuis l'insurrection kabile de 1871, le suffrage universel a été enlevé aux rebelles, du moins dans un grand nombre de circonscriptions du territoire de commandement.

générosité est un arbre planté dans le ciel par Dieu, le Maitre des mondes; ses branches atteignent la terre, et celui qui traite bien ses hôtes, qui se réjouit d'eux et leur montre un bon visage montera par elles en paradis. L'avarice, au contraire, est un arbre planté dans l'enfer par le démon, et dont les branches sont étendues sur la terre ; qui veut y cueillir des fruits est enlacé par elles et attiré dans le feu. »

Cette citation donna beaucoup à réfléchir aux anciens. Bel-Kacem profita habilement de l'ébranlement qu'il avait produit dans l'esprit des vieillards pour les rallier, par un autre extrait du Livre, au parti de la maison en pisé.

Pendant qu'on y était, on décida que cette habitation serait élevée sur le terrain dont on avait fait don à Ben-Rkhiça, et que les maçons — tout le monde l'est un peu dans les Kabilies — se mettraient à l'œuvre dès le lendemain.

Cette décision, qui fut immédiatement communiquée à Ben-Rkhiça, remplit son cœur de la joie la plus vive.

Il y avait à peine trois ou quatre jours que les maçons étaient à la besogne, quand on apprit tout-à-coup le retour de Sidi Ikhlef. Cette nouvelle déconcerta un peu les Sâouda; ils sentaient parfaitement que leur conduite et leur indifférence à l'endroit du saint homme n'étaient pas faciles à justifier; puis leur avarice avait repris le dessus, et ils en étaient à regretter leur prodigalité envers Ben-Rkhiça, surtout quand ils la comparaient à la sordidité avec laquelle ils avaient traité Sidi Ikhlef.

Ils ne voulaient pas trop se l'avouer; mais leur esprit était tourmenté, et l'on aurait dit que le remords allait s'emparer de leurs âmes.

Malgré le pouvoir surnaturel qu'on lui attribuait, Ben-Rkhiça ne paraissait pas plus enchanté que sa clientèle du retour inattendu de Sidi Ikhlef; ce saint homme n'avait point, il est vrai, fait de miracles chez les Sàouda; mais on savait pourtant, par des gens qui avaient voyagé dans le R'arb, qu'il avait joui jadis de ce précieux don. Dieu le lui avait-il ôté, ou bien le saint avait-il cru inutile de contrarier les lois de la nature pour obtenir ce mince résultat de convertir une poignée de montagnards ? On ne savait rien de positif à cet égard. Quoiqu'il en soit, Ben-Rkhiça sentait bien que, par l'essence de sa puissance, Sidi Ikhlef devait être plus fort que lui; c'était, dans tous les cas, un concurrent gênant et même redoutable pour le marabout des Soumata, en ce sens surtout qu'il pouvait compromettre l'œuvre qu'il avait si habilement entamée, et faire avorter des projets qui ne demandaient plus qu'à mûrir. Bref, Ben-Rkhiça n'était pas tranquille.

Sidi Ikhlef avait reparu chez les Sàouda; mais ses yeux, comme ceux du prophète Jacob, étaient devenus bleus à force de pleurer : le saint marabout était aveugle. A quelle cause fallait-il attribuer l'infirmité dont avait été frappé Sidi Ikhlef ? Etait-ce à l'indifférence en matière de religion des Kabils chez lesquels il avait porté la parole divine ? Etait-ce à la noire ingratitude des Sàouda envers lui ? Sans vouloir pourtant l'affirmer, nous dirons qu'il devait y avoir un peu de tout cela dans le fleuve de larmes qu'avait versées le saint homme.

Sans doute pour faire honte aux Sàouda et les jeter sous la griffe du remords, Sidi Ikhlef affectait, depuis son retour, de ne se revêtir que d'un bernous ravaudé en mosaïque, et dont les pièces, bizarrement disposées, étaient toutes placardées à côté de la bles-

sure qu'elles avaient la mission de cicatriser. Le saint portait bien sous cette loque une espèce de gandoura de nuance fauve; seulement, le derrière de cet effet, considéré, sans doute, comme une superfluité, avait servi à réparer, bien que très imparfaitement pourtant, le devant fort compromis de l'indispensable vêtement; mais nous l'avons dit, Sidi Ikhlef était un saint, et, même dans ce monde, les élus musulmans sont considérés comme dépourvus de sexe.

Depuis son arrivée, Sidi Ikhlef avait à peine ouvert la bouche; c'était au point que, même sa femme et ses enfants, ne savaient absolument rien ni du lieu où il avait passé le temps de son absence, ni des causes qui avaient amené sa cécité. A chacune des questions que lui faisait sa femme, — la femme est curieuse, — il répondait invariablement: « *Reubbi!* » — mon Dieu (1)! Cette explication paraissait, sans doute, insuffisante à la femme de Sidi Ikhlef; car, à chaque instant, elle répétait sa question, et toujours — il faut le dire — avec le même succès. Le nègre qu'avait ramené le saint, et qui lui servait de guide, était aussi impénétrable que son maître. Ce qu'il y a de certain, c'est que le pieux marabout avait dû énormément prier; car on remarquait à ses genoux des callosités qui attestaient, comme celles qui se voyaient aux rotules de Hoceïn-ben-Ali *dou*

(1) Quand les Arabes ne veulent pas répondre, ou lorsqu'ils veulent dégager leur responsabilité d'un fait ou d'une action quelconque, et la repasser à Dieu, ils disent, en levant les épaules: « *Reubbi!* » — mon Dieu! — tour elliptique qu'on peut traduire par: « Je n'y suis pour rien; c'est Dieu qui l'a voulu; Dieu l'a décidé ainsi. » Ils sous-entendent le participe passé *mektoub*, (c'était *écrit*.

*et-tefnat* (1), l'excès continu des génuflexions.

Pendant les premiers jours de sa réapparition, les Sâouda avaient évité de passer devant le gourbi du saint; bien qu'il fût aveugle, il leur semblait pourtant que Sidi Ikhlef pouvait les voir, et ils faisaient un détour pour l'éviter; cependant peu à peu ils s'enhardirent et s'approchèrent de sa demeure. Néanmoins, ils n'étaient que médiocrement rassurés quand les grands yeux blanc-laiteux du marabout étaient rencontrés par les leurs. Plusieurs Sâouda, des plus compromis dans l'affaire de Ben-Rkhiça, avaient été pris de frayeur en passant devant le saint, et s'étaient enfuis comme s'ils avaient eu Iblis à leurs trousses : ils prétendaient avoir vu les yeux du saint, toujours fixés sur le soleil, s'allumer soudainement et lancer des traits enflammés dans leur direction. Voyez un peu ce que c'est pourtant qu'une conscience bourrelée et manquant de tranquillité !

Depuis son retour, Sidi Ikhlef passait son temps assis sur une pierre près de son gourbi ; son nègre — on prétendit plus tard que c'était l'ange Djebril lui-même — s'était donné la pénible mission de débarrasser le saint, temporairement, bien entendu, de ces insectes aptères et parasites qui vivent sur la surface cutanée du chef-d'œuvre du Créateur, l'homme. La besogne de Salem — c'était le nom du nègre — n'était pas précisément une sinécure ; il mettait d'ailleurs dans ses recherches une conscience dont le saint pourtant ne paraissait pas toujours lui tenir assez compte; mais Salem n'en continuait pas moins, avec une abnégation admirable, la poursuite de ces buveurs de sang. Du reste, le procédé d'extraction qu'employait le nègre lui assurait le même travail

(1) Celui qui a des callosités aux genoux.

pour le lendemain; il savait que Dieu a dit : « Tu ne tueras pas (1), » et, conformément à ce commandement, il se contentait d'expulser l'attachant parasite du point où il opérait. Or, comme Sidi Ikhlef occupait tous les jours la même place, l'incorrigible insecte ne tardait pas à regagner la position d'où il avait été si brutalement délogé.

Le gourbi de Sidi Ikhlef n'était guère qu'à quelques centaines de pas de la maison qu'on construisait pour Ben-Rkhiça, et les maçons étaient obligés, à moins de faire un long détour, de passer devant la demeure du saint pour se rendre à leur travail. Ces allées et ces venues, ces bruits insolites éveillèrent l'attention de Sidi Ikhlef, qui, un jour, finit par demander à Salem ce que cela signifiait. Le nègre lui répondit que les Sàouda construisaient une maison superbe sur les bords de l'ouad Er-Rabtha, « maison qui, évidem-

(1) Les Arabes et les Kabils ne tuent pas les insectes parasites ou autres; ils se bornent, quand ils les gênent par trop, à leur infliger la peine de l'ostracisme particulier. Nous devons dire que cette peine n'est jamais de longue durée; car l'insecte coupable trouve bientôt à se rapatrier dans les bernous d'un compatissant.

On raconte, à ce propos, qu'un jour, le khalife Omar-ben-El-Khoththab, cousin au troisième degré de Mahomet, ayant trouvé un scorpion sur le tapis qui lui servait de couche, fut pris de scrupule relativement à son droit de tuer une créature de Dieu. Dans le doute, et pour se mettre d'accord avec sa conscience, il alla consulter le Prophète, son parent, à qui il exposa son cas. Après avoir réfléchi pendant quelques instants, Mahomet lui répondit qu'il ne pouvait s'arroger le droit de destruction qu'à la troisième désobéissance de l'insecte, c'est-à-dire après les trois sommations d'avoir à se retirer. On comprend combien cette loi protectrice des insectes suceurs a dû sauver de délinquants; et c'est précisément la difficulté de les reconnaître qui fait que l'Arabe, dans la crainte de livrer au supplice un *non sommé*, préfère lui infliger seulement la peine du bannissement.

ment, ajouta Salem, doit servir de demeure à un grand de la terre ; car il n'en est ni de mieux bâtie, ni de plus spacieuse dans toute la montagne des Bni-Salah. »

Cette réponse donna à réfléchir à Sidi Ikhlef; il est inutile de cacher qu'il entra dans la pensée du saint que les Sâouda, revenant à des sentiments meilleurs, voulaient lui faire une surprise, et que le splendide édifice qu'ils construisaient lui était destiné. Il voulut en avoir le cœur net : décidé dès lors à rompre le silence, il se promit d'interroger les maçons quand, le lendemain, ils se rendraient sur leurs chantiers.

Sidi Ikhlef était, en effet, assis sur sa pierre quand passèrent les Sâouda chargés de poutrelles devant servir de toiture à la maison : « O Sâouda! leur cria le saint marabout, où allez-vous donc ainsi tous les jours de si bonne heure? Nous ne sommes pas à l'époque où les travaux agricoles appellent avant le jour le fellah dans son champ. »

Stupéfaits de cette interpellation du saint qu'ils croyaient aussi muet qu'il était aveugle, les Sâouda auraient bien voulu laisser sans réponse l'interrogation de Sidi Ikhlef, et cela d'autant mieux qu'ils n'avaient rien de particulièrement agréable à lui répondre; mais la question était trop nettement posée, et il n'était possible de s'y dérober que par la fuite ou par une irrévérence. Il faut l'avouer, malgré leurs mauvais procédés envers le saint marabout, les Sâouda lui avaient cependant conservé une certaine vénération, un certain respect dont ils ne se rendaient pas parfaitement compte, mais qui, néanmoins, les rivait malgré eux à son influence. Leur première pensée — c'était bien naturel — fut de se tirer de là par un mensonge : « Il est aveugle, se dirent-ils; si nous le trompions? » Mais il était une chose qui les

gênait fort : Sidi Ikhlef, qui, autrefois, avait joui du don des miracles, pouvait parfaitement, bien qu'il n'en fit pas usage, le posséder encore aujourd'hui ; or, il paraissait assez difficile d'en conter à un saint qui, à défaut des yeux du corps, devait indubitablement voir très clair avec les yeux de l'esprit. Le plus sage était donc véritablement de renoncer au mensonge, et c'est ce que firent les Sàouda.

— « Tu nous demandes où nous allons ainsi, ô monseigneur ? répondirent-ils en balbutiant; mais nous allons achever la maison que nous bâtissons pour Sidi Ben-Rkhiça. »

Les illusions de Sidi Ikhlef tombèrent immédiatement comme la grêle ; le saint se contint cependant ; mais il souffrit considérablement de se voir préférer Ben-Rkhiça, Ben-Rkhiça qu'il savait une puissance d'en-bas, une puissance ténébreuse. Il en conclut que les Sàouda ne valaient pas mieux qu'autrefois.

S'efforçant cependant de jeter la glace de la raison sur sa colère qui montait, Sidi Ikhlef reprit : « Par Dieu ! ô Sàouda, c'est là une action d'autant plus méritoire, que la générosité n'est pas précisément votre qualité dominante. ». Sidi Ikhlef avait évidemment tort, dans cette circonstance, de montrer du dépit. Nous savons bien qu'il en coûte toujours de voir ses illusions détruites ; mais, alors, ce n'est pas la peine d'être un saint si l'on ne sait pas plus qu'un simple mortel mettre un frein à ses petites passions.

Le sarcasme jeté par Sidi Ikhlef à la face des Sàouda avait porté en plein ; on pense combien il dut, en effet, leur être pénible — à eux qui se croyaient la générosité même — de descendre des hauteurs où les avait juchés Ben-Rkhiça. Ils ne surent que dire.

Sidi Ikhlef jouissait évidemment de leur confusion;

bien qu'il fût aveugle, il avait compris à leur silence qu'ils devaient être fort embarrassés. Le saint homme profita impitoyablement de cette situation et continua son persiflage. — « Ah ! cette construction, qu'on dit si somptueuse, est pour Ben-Rkhiça ?..... Mais savez-vous, ô Sâouda, que, pendant mon absence, vous avez considérablement progressé dans la voie du bien ! Par Sidi Abd-el-Kader ! je ne vous reconnais plus, et il faut que Ben-Rkhiça soit doué d'une éloquence singulièrement persuasive pour avoir pu vous amener à lui édifier une maison digne d'un sultan, quand, pour moi, vous n'aviez qu'un gourbi ruiné et tout à fait inhabitable. Par la vérité de Dieu ! je vous en félicite, » ajouta ironiquement le saint.

Ce reproche cloua les Sâouda au sol.

— « Il faut que ce...... Ben-Rkhiça vous ait promis bien des félicités en ce monde, continua le saint sur le même ton, pour être parvenu à vous faire ouvrir vos mains cadenassées comme le coffre d'un Juif ? »

Décidément, le saint allait trop loin.

— « Qu'espérez-vous donc, ô impies fils d'impies, de ce si puissant Ben-Rkhiça que vous comblez de tant de biens ?... Parlez-donc, répondez-donc, ô Sâouda, si vos langues ne sont pas clouées à vos palais... »

Ils ne savaient trop que répondre. L'un d'eux se risqua pourtant à lui dire tout en balbutiant : « Cinq fois par jour, Ben-Rkhiça supplie le Dieu unique,... celui dont tu nous as tant parlé..... »

— « Et si inutilement, » murmura tristement le saint.

— « Pour qu'il nous emplisse de bien jusque-là, » fit le Sâoudi en portant la main à son cou.

— « Je ne doute pas, reprit avec ironie Sidi Ikhlef, que la prière de Ben-Rkhiça ne soit entendue du Très-

Haut — qu'il soit glorifié ! — et que vous ne vous emplissiez de ces biens que vous aimez par-dessus tout ; mais, par celui qui a mêlé les âmes aux corps ! s'écria le saint marabout d'une voix tonnante et irritée, je vous le jure, ô Sâouda ! vous ne tarderez pas à être vidés comme une outre bue par le soleil ! »

Après avoir dit ces paroles, qui attérèrent les Sâouda, au point qu'ils en laissèrent tomber les poutrelles qu'ils portaient sur leurs épaules, Sidi Ikhlef chercha le bras de son nègre Salem et rentra dans son gourbi.

Il était évident que la patience du saint était à bout, et qu'il allait enfin attester sa mission par des faits propres à frapper l'esprit de ces grossiers montagnards ; il allait leur montrer de quel côté était la vérité, et dans quelle direction était l'erreur ; il se proposait de leur prouver qu'il n'était pas si facile que voulait bien le dire Ben-Rkhiça de gagner sa place dans le séjour des élus, et que la porte n'en était qu'entre-bâillée pour les heureux de ce monde ; il voulait leur démontrer que le *firdous* (paradis) dont il leur avait tant parlé n'était et ne pouvait être qu'une compensation : pauvres et malheureux en ce monde, il est à vous ; fortunés et heureux dans cette vie, beaucoup de chances de trébucher en franchissant le Sirath, ce pont jeté sur les abîmes de l'enfer. Enfin, puisqu'il fallait aux Sâouda un peu plus que l'exemple d'une grande quantité de vertus pour les amener à marcher dans le sentier de Dieu, Sidi Ikhlef se décidait donc à faire usage du précieux don des miracles qu'il possédait, parti extrême auquel il s'était promis de ne recourir que dans le cas où les moyens de persuasion eussent été insuffisants. Comme il lui était parfaitement démontré qu'il n'y avait rien à faire aujourd'hui pour sauver cette fraction impie des Bni-Salah,

le saint reconnut qu'elle était maudite de Dieu, et qu'à lui il ne restait plus qu'à frapper.

Pour que la leçon fût complète et la punition exemplaire, Sidi Ikhlef résolut de convoquer la tribu tout entière sur le lieu où il se proposait d'opérer : il assigna aux fractions, comme point de réunion pour le lendemain, les hauteurs qui enveloppaient la maison de Ben-Rkhiça. L'heure était celle de la prière du *moghreb* (1). Le saint avait, en même temps, envoyé son nègre Salem sommer le marabout des Soumata de se trouver au rendez-vous qu'il venait de fixer.

Sidi Ikhlef tenait donc sa vengeance, ou plutôt la vengeance de Dieu, puisqu'il était son envoyé.

Le lendemain, dès l'heure de la prière du *fedjeur* (2), Sidi Ikhlef, qui avait passé la nuit en prières, éveilla son nègre Salem, qui était couché à ses pieds sur une mauvaise natte, et lui donna la mission suivante : « Ecoute bien, ô Salem, ce que je vais te dire, et suis de point en point mes instructions : Avant que le Tout-Puissant — qu'il soit exalté ! — eût mis un lambeau de la nuit sur mes yeux, je me suis reposé bien souvent au pied d'un énorme chêne-liége (3), qui me prêtait son ombre et m'abritait contre la chaleur du jour. Cet arbre, que tu reconnaîtras facilement à ses dimensions extraordinaires, se dresse sur le chemin de Boudraren, à la tête de la Châbet-el-Mkhachef. Après avoir prié, tu enlèveras avec le plus grand soin, de crainte de la briser, l'écorce qui enveloppe son tronc, et tu me l'apporteras. Aux gens qui, sur ta

(1) L'heure du coucher du soleil.

(2) La pointe du jour.

(3) Ce chêne-liége, dont les Sâouda ont fait un *mkam*, est encore aujourd'hui l'objet des pieuses visites des gens de cette fraction.

route, te demanderaient l'usage que tu veux faire de cette écorce de liége, tu te borneras à répondre : « Dieu là-dessus en sait plus long que moi, » et ils n'insisteront pas. »

Salem, qui avait facilement trouvé le chêne-liége qui lui avait été désigné, exécuta ponctuellement les ordres de son maître. L'écorce en était, en effet, de dimensions peu communes; elle eût pu facilement renfermer, et sans qu'il s'y trouvât trop gêné, le géant Djalouth (Goliath), que tua le roi psalmiste Daoud (David). Le nègre avait apporté tant de soin à en déshabiller l'arbre, que cette écorce ne portait pas trace de la moindre déchirure; il est vrai que Salem n'avait point oublié de prier avant de commencer l'opération de la décortication. Tout est d'ailleurs facile quand on a Dieu pour auxiliaire.

Sidi Ikhlef voulut s'assurer par lui-même — les aveugles sont défiants — que ses instructions avaient été bien remplies, et que l'écorce était bien telle qu'il la désirait; à cet effet, il la parcourut des mains dans toutes ses parties : un sourire de satisfaction vint un moment allumer ses prunelles éteintes. Après une courte prière qu'on devinait au mouvement de ses lèvres, le saint mouilla son doigt de salive, et le passa sur les lèvres de la section qu'il avait fallu pratiquer dans le sens de la longueur de l'écorce pour la séparer de l'arbre; puis ayant, par une pression, rapproché les deux bords de la coupure longitudinale, ils adhérèrent l'un à l'autre comme s'ils n'eussent jamais été séparés.

Salem n'en pouvait croire ses yeux, et quand le saint lui eut remis le cylindre entre les mains, il le retourna dans tous les sens pour tâcher, évidemment, de découvrir le procédé qu'avait employé Sidi Ikhlef pour réunir les deux parties de l'écorce, et en

faire un tube aussi parfait. Salem, qui n'avait pas la moindre aptitude pour résoudre les problèmes, préféra ne pas chercher plus longtemps ; il trouvait, en effet, plus commode d'avoir la foi, et de ranger tout simplement ce fait si extraordinaire dans la catégorie des miracles.

Quelques instants avant l'heure de la prière du *moghreb*, Sidi Ikhlef sortait de son gourbi pour se rendre au lieu qu'il avait assigné comme point de réunion à la tribu des Bni-Salah ; Salem le précédait et le guidait à l'aide d'un bâton que le saint et lui tenaient chacun par un bout ; le nègre portait en même temp s le tube de liége sur son épaule gauche.

La tribu tout entière avait répondu à l'appel de Sidi Ikhlef ; elle avait compris qu'il allait se passer de merveilleuses et étranges choses, et que la lutte — lutte de puissance — ne pouvait manquer de s'engager entre les deux marabouts. Que ce soit donc l'effet de la crainte ou celui de la curiosité, il n'en est pas moins vrai que personne n'avait voulu manquer au rendez-vous. Toutes les hauteurs qui enserrent l'ouad Er-Rabtha étaient couvertes de foules étagées, que leurs bernous terreux faisaient se confondre avec les rochers. Les spectateurs s'étaient généralement tenus à une certaine distance de la maison de Ben-Rkhiça, à l'exception de quelques groupes qui discutaient bruyamment.

Quand parut le saint marabout marchant lentement et tenant, selon l'habitude des aveugles, la tête haute et dirigée vers la lumière, les Bni-Salah furent tout cou vers lui (1), et un long susurrement, pareil à la

(1) Idiotisme arabe signifiant qu'*ils allongèrent le cou pour le voir.*

stridulation que ferait entendre une nuée de sauterelles, surgit de la foule et la parcourut; par contre, les groupes qui discutaient se turent et se tournèrent du côté par où venait le saint.

Le tube que portait Salem sur son épaule ne laissait pas que de piquer la curiosité des Bni-Salah : « De quelle manière, pensaient-ils, une écorce de chêne-liége peut-elle servir à la démonstration de la puissance de Dieu ? » Les ignorants! ils ne savaient même pas que tout, dans la nature, peut faire la preuve du pouvoir divin.

A l'arrivée de Sidi Ikhlef prés de la maison de Ben-Rkhiça, les groupes, au milieu desquels on remarquait à sa haute taille le marabout des Soumata, se reculèrent de quelques pas.

Bien que Ben-Rkhiça ne désespérât pas absolument, à l'aide de quelques pratiques de magie qui lui avaient été enseignées dans les écoles d'Egypte et de l'Inde, de se tirer assez convenablement de la scabreuse situation dans laquelle le mettait la provocation de Sidi Ikhlef, il n'était pas cependant complètement rassuré sur les suites de la lutte qu'allait indubitablement lui proposer le saint marabout. Il est vrai qu'on citait des cas où, dans ses querelles avec Dieu, Satan ne s'en était pas trop mal tiré. Ben-Rkhiça se rappelait particulièrement l'histoire du Feràoun (Pharaon) d'Egypte avec le prophète Mouça (Moïse); « O Moïse ! (1) lui dit le Pharaon, es-tu venu pour nous chasser de notre pays par tes enchantements ? »

« Nous t'en ferons voir de pareils. Donne-nous un rendez-vous, nous n'y manquerons pas; toi non plus, tu n'y manqueras pas. Que tout soit égal. »

(1) *Le Koran*, sourate XX, versets 59 et suivants.

« Moïse répondit : « Je vous donne rendez-vous au jour des fêtes ; que le peuple soit rassemblé en plein jour. »

« Pharaon se retira ; il prépara ses artifices et vint au jour fixé.

« Moïse leur dit alors (aux magiciens) : « Malheur à vous ! Gardez-vous d'inventer des mensonges sur le compte de Dieu ;

« Car il vous atteindrait de son châtiment. Ceux qui inventaient des mensonges ont péri. »

« Les magiciens se concertèrent et se parlèrent en secret.

« Ces deux hommes (Moïse et son frère Aaron), dirent-ils, sont des magiciens. »

— « Réunissez, dit Moïse, vos artifices, puis venez vous ranger en ordre. Heureux celui qui aura aujourd'hui le dessus ! »

— « O Moïse ! dirent-ils, est-ce toi qui jetteras ta baguette le premier, ou bien nous ? »

« Il répondit : Jetez les premiers. » Et voici que tout d'un coup leurs cordes et leurs baguettes lui parurent courir par l'effet de leurs enchantements.

« Moïse conçut une frayeur secrète en lui-même.

« Nous lui dîmes (Dieu) : » Ne crains rien ; car tu es le plus fort.

« Jette ce que tu tiens dans ta main droite (la baguette) ; elle dévorera ce qu'ils ont imaginé ; ce qu'ils ont imaginé n'est qu'un artifice de magicien, et le magicien n'est pas heureux quand il vient subir l'examen. »

— « Moïse, pensait Ben-Rkhiça, eut évidemment le dessus dans la lutte avec les magiciens ; mais tout cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'il était plus savant qu'eux dans les sciences occultes. Or, pourquoi ne triompherais-je pas d'Ikhlef ? »

Ce raisonnement péchait énormément par la base; car il est hors de doute que, si Moïse battit les magiciens, c'est que Dieu était avec lui. On voit par là que Ben-Rkhiça cherchait à se tromper lui-même, et à se bercer d'un espoir qui, chez lui, manquait de solidité. Du reste, il est probable que, sans la honte qu'il redoutait, il eût volontiers fait défaut à l'appel de Sidi Ikhlef.

L'attitude de Ben-Rkhiça tranchait considérablement avec celle du saint marabout : tandis que le visage de celui-ci respirait le calme le plus parfait, et que le souffle de la familiarité divine paraissait être descendu sur sa tête, la haine la plus intense se lisait, au contraire, sur les traits de celui-là, et la veine de la colère se dressait sanglante entre ses yeux. Il était facile de voir que les passions qui, en ce moment, agitaient Ben-Rkhiça provenaient de source impure, et que Satan ne devait pas être étranger à leur manifestation.

Soit que Sidi Ikhlef devinât par intuition la présence de Ben-Rkhiça dans l'un des groupes qui avoisinaient sa maison, soit que Salem la lui eût apprise par un signe quelconque du bâton qui établissait entre eux une communication directe, il n'en est pas moins vrai que le saint s'était arrêté précisément à hauteur de son adversaire.

Après avoir promené lentement ses yeux blancs sur l'assemblée, Sidi Ikhlef, appuyé sur son bâton, sembla fixer son regard sur le groupe où se trouvait le marabout des Soumata. Le silence se fit dans tous les groupes. Toutes les bouches s'étaient tues, et toutes les oreilles se tendaient attentives vers le point où se trouvait le saint homme. « O Ben-Rkhiça, s'écria Sidi Ikhlef d'une voix pleine d'ironie, ne consentiras-tu pas à prouver aujourd'hui aux Sâouda, par quel-

que prodige, qu'ils n'ont pas eu affaire à un imposteur, et que les biens dont ils t'ont comblé ne sont point tombés dans les mains d'un homme sans influence auprès du Distributeur de tous les biens de ce monde ? Tu ne vois donc pas que les Sâouda craignent déjà d'avoir fait un mauvais marché ? »

— « Par ma tête ! répondit furieux Ben-Rkhiça, je ferai sentir plus tôt que tu ne le voudras l'effet de mon pouvoir sur ta carcasse maudite ! »

— « Dieu seul est grand ! reprit Sidi Ikhlef avec sérénité, et la créature ne touche à la créature que lorsqu'il le permet. Tout ce qu'il fait est bien fait, et rien n'arrive qu'il ne l'ait voulu. Mais, je te le répète, les Sâouda attendent de toi quelque prodige prouvant cette puissance dont tu parles tant. »

Ben-Rkhiça écumait de rage. Ses partisans le pressaient de répondre aux sarcasmes du vieux marabout par quelque miracle attestant sans réplique son pouvoir surnaturel. « La tribu entière, ajoutaient-ils, est là attendant anxieuse le résultat de la lutte qu'a provoquée Sidi Ikhlef. Reculer c'est avouer que tu es un imposteur. »

— « C'est bien ! répondit Ben-Rkhiça en cherchant à avaler sa colère. Qu'on apporte ici des fagots de bois sec ! » ordonna-t-il à ceux qui l'entouraient.

En un instant, les gens qui avaient entendu l'ordre de Ben-Rkhiça, et qui désiraient son triomphe, eurent ramassé une grande quantité de branches sèches et de broussailles, qu'ils vinrent déposer sur un petit plateau voisin de la maison du marabout des Soumata.

— « Maintenant, allumez ces broussailles ! » s'écria Ben-Rkhiça.

Mille étincelles jaillirent soudainement du choc du silex contre l'acier, et les flammes, après avoir léché

un instant le bois qui leur était jeté en pâture, s'élevèrent impétueuses dans les airs en faisant entendre des crépitations brèves et saccadées. Quelques instants après, les broussailles atteintes par le feu s'étaient affaissées sur le foyer, et il ne restait plus de ce volumineux amas de bois qu'un énorme brasier, une ardente fournaise.

Et la foule était pleine d'anxiété. Qu'allait-il se passer ?

On en était là de cette incertitude quand on vit Ben-Rkhiça s'avancer dédaigneusement vers Sidi Ikhlef. L'air de vigueur et la haute taille du marabout des Soumata tranchaient extraordinairement avec l'apparence de faiblesse et la taille courbée du vieux marabout des Sâouda. S'il se fût agi d'une lutte corps à corps, le succès n'eût point été douteux pour Ben-Rkhiça; mais l'homme matière n'était pour rien dans ce démêlé, et la force devait entièrement dépendre, dans cette circonstance, de la puissance qu'il invoquait, de Dieu ou de Satan.

Ben-Rkhiça s'arrêta à quelques pas de Sidi Ikhlef, et lui dit d'une voix qu'il s'efforçait de grossir, et de manière à être entendu de tous : « O Ikhlef ! tu m'as appelé à la lutte, et j'ai répondu à ton appel. Tu as cru, sans doute, ô vieillard insensé ! que moi, Ben-Rkhiça, que moi, le marabout vénéré des Soumata, que moi qui ai donné mille preuves de ma puissance, tu as cru que je fuirais devant toi comme le mouton fuit devant le lion ; tu as cru, enfin, que je n'accepterais pas ton imprudent défi ! Tu t'es trompé, ô Ikhlef ! tu le vois, et c'est à toi aujourd'hui à redouter les effets de mon pouvoir, et les conséquences de ta folle provocation !

Et les branches, que ne cessaient de jeter sur le brasier les partisans de Ben-Rkiça, se tordaient sous l'action du feu comme des damnés.

Le ton et l'aplomb du marabout des Soumata rassurèrent infiniment ses adhérents, tandis que l'air humble de Sidi Ikhlef jetait le doute et l'inquiétude parmi les siens ; car il en avait quelques-uns.

— « C'est aujourd'hui le jour de l'épreuve, continua Ben-Rkhiça. Allons ! ô Ikhlef ! donne-nous les preuves de ta puissance ! Allons ! si tu as le don des miracles, comme on le prétend dans le R'arb, précipite-toi dans ce brasier, et si tu en sors vivant, ajouta le Soumati en ricanant, nous croirons en toi ! »

Sidi Ikhlef qui, évidemment, ne s'attendait pas à cette proposition, resta un moment interdit. Il ne doutait pas que Ben-Rkhiça ne possédât quelque recette diabolique pour se rendre incombustible. Le saint avait bien entendu parler, en effet, des merveilleuses pratiques des *foukara* (1) haïdariens, qui se roulaient sur des charbons ardents sans en éprouver aucun mal ; mais, outre qu'il ignorait le secret de ces sectaires, il voulait encore ne triompher qu'avec le secours de Dieu. Il était probable, au contraire, que les moyens qu'allait employer Ben-Rkhiça étaient de provenance infernale.

Sidi Ikhlef hésitait donc, et cela se comprend. Etait-il digne de la manifestation de l'intervention divine en sa faveur ? Dieu l'avait-il choisi pour être l'instrument de ses vengeances ? N'était-ce point, en un mot, de l'orgueil de sa part — lui infime créature — de vouloir punir la créature ? Toutes ces pensées, en lui traversant l'esprit, figèrent sa réponse sur ses lèvres. Cependant la tribu entière était là inquiète, attentive, les yeux fixés sur les deux marabouts, dont

(1) *Foukara*, pluriel de *fakir*, *pauvre ;* dans le sens mystique, *celui qui renonce aux biens de ce monde.*— *Haïdariens*, de la secte de Haïdar.

l'un, Ben-Rkhiça, semblait déjà triompher. La situation était critique pour Sidi Ikhlef; il fallait qu'il se décidât. Il ne pouvait pas plus reculer que Ben-Rkhiça.

Le saint marabout pria mentalement Dieu de l'inspirer. Il en reçut, sans doute, une réponse favorable; car, s'adressant à Ben-Rkhiça, il lui dit d'un ton calme, mais qui pourtant n'admettait pas la réplique: « Commence l'épreuve, ô Ben-Rkhiça; je te suivrai. »

Ce fut alors au tour des partisans du Soumati de douter et de trembler. Mais soit qu'il fût sûr de lui, soit qu'il subît déjà l'influence de Sidi Ikhlef, il n'en est pas moins vrai que Ben-Rkhiça se dirigea sans hésiter vers le brasier ardent, et qu'il le traversa nu-pieds, à pas lents, sans en paraître incommodé, et sans même que ses vêtements en souffrissent.

Un long cri d'admiration s'éleva du milieu des foules, et Ben-Rkhiça était rayonnant.

— « A toi, ô Ikhlef ! ô saint homme ! lui cria Ben-Rkhiça d'un ton railleur; donne-nous des preuves, enfin, de cette puissance dont tu nous menaces avec tant de bonté ! A toi, ô homme de Dieu ! à toi ! »

Mais Sidi Ikhlef ne prenait pas garde aux sarcasmes de Ben-Rkhiça: il était déjà en prières, demandant à Dieu de lui donner la force de supporter la terrible épreuve qu'il allait tenter; deux fois il se prosterna le front dans la poussière, puis il se releva le visage calme, placide et rasséréné.

La foule, à qui rien n'échappe, n'avait pas manqué de remarquer que Ben-Rkhiça n'avait pas prié avant de s'élancer dans le brasier, et elle fit là-dessus ses réflexions.

Sidi Ikhlef, guidé, sans doute, par la chaleur du feu, se dirigea droit et sans le secours de Salem, vers le foyer transformé en une fournaise ardente; puis

s'étant dépouillé de son bernous, il pénétra dans le feu en priant; mais, ô prodige ! les flammes s'abaissèrent aussitôt et vinrent lui lécher les pieds comme le ferait un chien fidèle après une longue absence de son maître. Le saint s'arrêta au milieu de la fournaise; le calme de son visage fit bientôt place à une sorte de ravissement extatique: Sidi Ikhlef semblait transporté devant l'*Arch*, qui est le trône de la majesté divine, et y jouir des joies réservées aux élus. Le saint marabout fit plus : il se coucha au milieu des flammes; elles s'élevèrent aussitôt en berceau au-dessus de sa tête, et se courbèrent gracieusement pareilles aux feuilles du palmier. Quand Sidi Ikhlef se releva, les flammes se séparèrent et vinrent de nouveau ramper caressantes à ses pieds; elles s'écartèrent ensuite respectueusement pour lui livrer passage.

La foule était stupéfaite d'admiration devant une preuve si manifeste de la puissance du saint marabout, et l'on sentait que, déjà, l'opinion se préparait à une de ces évolutions si familières aux masses. Les partisans les plus fougueux de Ben-Rkhiça commençaient à faire taire leur fanatisme intéressé et à se rapprocher de Sidi Ikhlef qui, indubitablement, était plus fort que le marabout des Soumata, lequel se rongeait les lèvres devant le calme triomphant du marabout des Sâouda.

Ben-Rkhiça comprit qu'il lui fallait une revanche; il n'était pas, en effet, à bout de science, et la partie pouvait encore n'être pas perdue. Depuis quelques instants, il fixait opiniâtrement son regard sur celui de Salem, le guide de Sidi Ikhlef : tout-à-coup, un cri déchirant se fit entendre, et le nègre vint rouler convulsivement aux pieds du saint en criant qu'il se sentait manger le cœur par le marabout des Soumata. Ben-Rkhiça, au courant des terribles pratiques des

*djoukiïa* indiens, lesquels, d'un seul de leurs regards, rongent le cœur d'un homme dans sa poitrine, venait, en effet, de faire usage de son étrange et foudroyant pouvoir sur Salem.

Un cri d'horreur s'éleva des foules, et l'on y sentit courir comme un frisson qui se communiqua de groupe en groupe. Les Bni-Salah avaient peur.

Salem, en proie aux plus atroces douleurs, se roulait toujours aux pieds du saint. Sidi Ikhlef lui mit la main sur le cœur, et les convulsions cessèrent ; il lui souffla ensuite dans la bouche, et le nègre se leva : il avait oublié ses souffrances.

Ben-Rkhiça était encore battu.

Et ses partisans s'éloignaient de plus en plus de lui.

En proie à une rage concentrée qui se trahissait par une écume blanchâtre bouillonnant sur ses lèvres ensanglantées, Ben-Rkhiça perdit la tête. La honte l'accablait; ses amis se disaient déjà entre eux : « Son oiseau s'envole (1). » Il aurait voulu fuir; mais il lui semblait qu'il était retenu au sol par des entraves invisibles. Quant à continuer les épreuves, c'était, il le sentait bien, préparer de nouveaux triomphes à Sidi Ikhlef. Il préféra donc s'en tenir là.

Sidi Ikhlef ordonna ensuite à Salem de braquer le tube de liége sur la maison de Ben-Rkhiça. Le nègre s'empressa d'exécuter les ordres de son maître; car lui aussi avait à se venger du Soumati : un rocher isolé (2), échancré au sommet, se trouvait précisément à proximité de cette maison; Salem y plaça l'écorce de chêne-liége et l'y assujettit.

(1) Expression arabe signifiant *perdre contenance.*

(2) Les Sâouda montrent encore aujourd'hui ce rocher-affût, qu'ils nomment *Hadjeri Sidi-Ikhlef,* la pierre de Sidi Ikhlef.

Et chacun se demandait, en voyant ce tube menaçant : « Que va-t-il arriver ? » La peur commençait à s'emparer sérieusement de ces masses frémissantes, et il semblait aux Bni-Salah que leurs âmes étaient montées jusqu'à leurs mentons.

Le saint apparut tout-à-coup aux foules avec des dimensions extraordinaires : tout semblait s'être abaissé autour de lui ; les collines rampaient à ses pieds, et les arbres s'étaient visiblement inclinés vers lui comme pour l'honorer du salut. Le soleil, qui venait de se laisser choir derrière le djebel Chennoua, et dont on ne voyait plus que l'ardente chevelure, donnait au couchant l'aspect d'une fournaise d'airain fondu ; tout, ciel et terre, prenait une teinte métallique qui blafardait les visages, et montrait les foules immobiles comme enchâssées dans des bernous de cuivre à reflets verdâtres. Au milieu de cette atmosphère qui semblait de feu, on frissonnait pourtant. Tout, dans la nature, avait revêtu un caractère, un aspect sinistre. Mille corbeaux venant de l'ouest et se traînant dans l'air comme une nuée d'orage, jetèrent, en passant au-dessus des foules, un affreux croassement que répétèrent trois fois les échos des montagnes. Les torrents, pressés, sans doute, de se jeter à la mer, entraînaient dans leur course échevelée des blocs de rochers qu'ils roulaient avec fracas ; un vent de feu dont il était difficile de déterminer la direction tournoyait autour de l'espace où étaient réunis les Bni-Salah, et fouettait impitoyablement devant lui, malgré leurs plaintes, les feuilles qu'il avait arrachées aux arbres et qui étaient tombées sur l'orbe de son parcours.

— « O Sâouda ! s'écria Sidi Ikhlef d'une voix éclatante roulant sur les masses comme la voix du tonnerre, vous savez aujourd'hui où est la vérité ; vous savez où est l'erreur. Mais, pour vous convaincre, il

vous a fallu la manifestation de la puissance de Dieu! — que son saint nom soit glorifié! — Vous n'avez point cru à ces signes, ô hommes grossiers! vous avez repoussé, méprisé, honni son envoyé, celui qui vous apportait sa parole divine; vous avez rejeté dédaigneusement ses avertissements; vous en avez ri et vous les avez tournés en dérision! Jamais vous n'avez voulu mettre franchement le pied dans la voie de celui qui est en possession de la bonne direction! Vous avez préféré, ô ingrats! les biens périssables de ce monde! Vous avez spéculé sur le présent sans vous soucier de l'avenir; vous m'avez préféré les *ahl el-kiafa* (1) parce que vous les avez crus possesseurs du *zend el-kmar* (2), le père de la richesse! Vous avez, ô avares, marchandé avec le ciel! Vos cœurs ont été atteints d'une infirmité; ils ont été fermés avec des cadenas. Mes traces sont restées vides, tandis que vous avez foulé les talons (3) de l'imposteur, et pourtant, je vous l'ai souvent répété, ô sourds des deux

(1) Les devins, les sorciers, les magiciens.

(2) Sorte de pierre transparente, blanche et très légère, qui, dit-on, attire l'argent.

(3) *Celui dont les talons sont foulés*, c'est-à-dire celui qui est suivi d'un grand nombre d'adeptes.

Nous croyons devoir rappeler que ce n'est pas *dans ce qui a été écrit* que nous puisons les éléments de nos récits. Voulant éviter par-dessus tout ce qu'on appelle le *convenu*, nous prenons nos renseignements auprès des vieux Musulmans, ces conservateurs de la tradition, et nous les écrivons comme ils nous les donnent. Aussi, ne devra-t-on pas s'étonner de trouver nos légendes semées de nombreux idiotismes arabes, puisque, nous le répétons, elles ne sont, pour ainsi dire, que des traductions. Notre but, en écrivant ce livre, a été surtout de faire l'histoire d'après la tradition, et de lui conserver ce cachet de naïveté et de croyance primitive qui peint si bien les mœurs d'un peuple, et celles de l'époque à laquelle se rapportent les faits relatés. En un mot, nous ne sommes guère qu'un traducteur.

oreilles ! les trompeurs sont au nombre des combustibles de l'enfer ! Et pourquoi vos préférences pour celui qui est venu vers vous avec le mensonge ? Parce qu'il vous a prêché une morale plus facile, plus selon vos goûts que celle que je vous prêchais ; parce qu'il vous a promis les biens de ce monde ! Mais où donc est sa puissance ? Est-il bien en son pouvoir de détourner la queue du torrent ? d'éteindre les rayons du soleil ? de ressusciter un insecte ? de faire revivre un arbre dont le tronc est desséché ? Non ! et pourtant vous avez cru en lui ! et pourtant vous l'avez comblé de biens !... Aujourd'hui, il est trop tard, ô Sâouda ! » continua le saint.

Les eaux des rivières, des sources et des cascades semblèrent, en ce point de l'anathème fulminé par Sidi Ikhlef, modérer leur course vertigineuse, et ralentir la poursuite des débris d'arbres et de rochers qu'elles entraînaient ; elles se mirent à l'unisson de la voix du saint, et soutinrent en grondant son effroyable mélodie comme le feraient des instruments de musique : sévères et terribles quand Sidi Ikhlef menaçait, calmes et monotones quand il conseillait ou reprochait.

— « Aujourd'hui il est trop tard, ô Sâouda ! répéta le saint. L'heure du châtiment est proche ! Il fallait croire aux signes de Dieu, et ne point attendre qu'il se manifestât par des miracles. Vous avez comblé la mesure ! et le Tout-Puissant me charge de vous annoncer que son bras est levé pour vous frapper ! Ecoutez-donc, ô Sâouda ! il sera poussé un cri du ciel relativement à vous ! Dès lors le malheur vous accablera de toutes parts ! Après vous avoir mis au cou le collier de la honte, Dieu lâchera sur vous la mort, — la mort jaune (1), — et il coupera la trace de

(1) La peste.

vos pas (1) ! Votre fraction maudite, nombreuse aujourd'hui à faire éclater l'œuf de la terre sous son poids, deviendra légère à ne point courber le brin d'herbe sous ses pieds ! Il est trop tard pour répandre des larmes, ces filles de l'œil, et de dire : « Je crois et je me repens ! » Oui, je vous le répète, ô Sâouda ! l'heure est proche où Dieu remplira de terre vos bouches maudites, au lieu de les remplir des biens que vous promettait l'imposteur ! Vous mourrez, je vous le dis, d'une mort infecte, et les oiseaux de proie ne voudront même pas de vos corps ! Puis, après votre mort, soyez-en bien convaincus, ô Sâouda ! Dieu vous taillera une part dans chacun des supplices de l'enfer !... Telle est la fin réservée à ceux qui ne veulent pas voir ! »

L'affreux tableau de ce qui attendait les Sâouda dans cette vie et dans l'autre avait stupéfié, anéanti la tribu des Bni-Salah ; on entendait le bruit des os frappant les os ; c'était la peur qui les faisait heurter leurs genoux. Ah ! comme ils auraient bien voulu — ces impies — désarmer la juste colère du saint et lui faire croire à leur repentir ! Mais Sidi Ikhlef le leur avait dit ; il était trop tard !

Le saint se fit diriger par Salem vers le tube de liége que ce dernier, disons-nous plus haut, avait braqué sur la maison que les Sâouda construisaient pour Ben-Rkhiça. Après avoir prié pendant quelques instants, le marabout, s'aidant des mains pour trouver la bouche du tube, introduisit son bâton dans l'intérieur et imita l'artilleur chargeant un canon ; après en avoir retiré ce refouloir de nouvelle espèce, Sidi Ikhlef, approchant le bout de son bâton du point où se trouve ordinairement pratiquée la lumière du canon,

(1) Vous anéantira.

s'écria : « Qu'ainsi soient détruits et dispersés les imposteurs, et ceux qui les écoutent ou qui les suivent ! »

Une épouvantable détonation se fit entendre ; les foules jetèrent un grand cri et tombèrent sur la face ; la bouche du canon vomit sa charge de feu et de sang, et jeta sur le ciel des teintes lugubres ; la terre frissonna, et les montagnes semblèrent être prises de trépidation sur leurs bases ; les eaux s'arrêtèrent et bouillonnèrent en cherchant une issue ; les arbres tressaillirent et se heurtèrent avec un grand bruit ; une fumée sanglante et à odeur infecte se répandit dans l'air et y fit les ténèbres ; la maison de Ben-Rkhiça vola en éclats avec un effroyable fracas ; les pierres de ses fondations, lancées à des distances inouïes, pulvérisèrent tout ce qui se rencontra sur leur passage ; un grand nombre de Sâouda, atteints par les débris, avaient trouvé la mort. Ben-Rkhiça était broyé et en lambeaux ; le rocher qui avait servi d'affût à Sidi Ikhlef s'était détaché par suite de l'ébranlement du sol, et il avait, en roulant, renversé et écrasé le faux marabout.

Peu à peu, les éléments s'apaisèrent ; le nuage de sang se dissipa ; les eaux reprirent leur cours ; le vent se tût ; les rochers roulants s'arrêtèrent ; les arbres retrouvèrent leur immobilité, et les feuilles cessèrent leur tressaillement. Il ne restait plus de tout ce désordre qu'une sorte de foisonnement de la terre, des dislocations de rochers et des cadavres broyés ; quelques amas de décombres noircis étaient les seuls vestiges rappelant la maison de Ben-Rkhiça.

Les Bni-Salah, — ceux que la mort n'avait pas atteints, — revenus de leur frayeur, s'étaient relevés, et avaient pris la fuite dans toutes les directions sans regarder derrière eux.

La malédiction jetée par Sidi Ikhlef sur le pays n'avait pas tardé à porter ses terribles fruits : trois jours après cet événement, une désastreuse *habouba* (peste) venait fondre sur les Sâouda, et emportait cinq cent-quarante familles sur les six cents qui composaient alors cette grande fraction de la tribu des Bni-Salah.

On parle encore dans le pays de cette fameuse peste qui se déclara dans l'*outhen* d'Alger en 1552, et qui, pendant plusieurs années, y fit de si grands ravages. Le pacha Salah-Raïs en fut atteint et succomba en 1556.

Les Sâouda montrent encore aujourd'hui, non loin du chemin de Boudraren, des pierres qu'ils disent provenir des fondations de la maison de Ben-Rkhiça; elles avaient été lancées jusque là par l'effet du canon de Sidi Ikhlef. Nous ne savons trop quel degré de confiance nous devons accorder à l'attestation des Sâouda ; ce qu'il y a de certain, c'est que ces pierres sont connues dans le pays sous la dénomination de *El-Hadjeur ez-Zelzela*, les pierres du tremblement de terre.

Sidi Ikhlef avait fait ses preuves ; sa qualité d'*ouali* ne soulevait donc plus l'ombre d'un doute. Le saint homme mourut quelques années après l'événement que nous venons de raconter, et les familles échappées à la peste qui avait décimé la fraction des Sâouda, s'empressèrent de lui élever une chapelle funéraire que le malheur des temps ne leur permit pas, sans doute, de faire plus somptueuse. Il faut dire aussi que les Sâouda n'avaient eu que médiocrement à se louer du très vénéré mais par trop sévère marabout.

Les descendants de Sidi Ikhlef ne paraissent point avoir eu les mêmes motifs que leur saint an-

cètre de se plaindre des Sàouda ; car aujourd'hui les Oulad Sidi Ikhlef sont possesseurs des plus beaux massifs de la forèt de chènes-lièges des Bni-Salah. Il est vrai que la leçon qu'infligea le saint homme aux Sàouda avait dù laisser quelques traces dans l'esprit de ses contemporains et de leur descendance, et il est probable que, de ce moment, les Sàouda durent y regarder à deux fois avant de se brouiller avec des marabouts qui pouvaient fort bien avoir hérité, avec la *baraka* (1), le terrible caractère du chef de leur famille.

# XI

## Le Bois séculaire et le Tombeau de Sidi Aïça

Mais arrètons-nous devant ce bois extraordinaire dont les arbres, colosses plusieurs fois séculaires, poussent leurs cimes orgueilleuses dans les cieux. Auprès de ces géants de la végétation, comme tout paraît petit, rabougri, noué ! Nous n'avons jamais rien vu de pareil en Algérie, où la plupart des espèces, dans les règnes animal et végétal, sont appauvries et rachitiques.

(1) La *baraka* c'est la bénédiction de Dieu. C'est aussi le don de faire des miracles, pouvoir que la foule croit héréditaire dans les familles de certains marabouts morts en odeur de sainteté.

Tout cela est beau, est grand; c'est vigoureux comme la force; c'est droit et ferme comme la puissance; c'est majestueux comme toute œuvre de Dieu à laquelle l'homme n'a pas touché, et qui a pu croître et se développer dans toute sa liberté.

Mais pourquoi, contrairement à ce qui se voit ailleurs, ces arbres ont-ils été respectés ? Est-ce à la crainte ou bien à la vénération qu'il convient d'attribuer cette particularité ?

Pénétrons donc dans ce fouillis chevelu de lierres tendus d'un arbre à l'autre comme pour voiler quelque mystère. Voyez comme la lumière joue dans les plis de ce velum, dans cet enchevêtrement de plantes parasites que le temps, dans son éternel mouvement de va-et-vient, tisse depuis des siècles. Soulevons ces entrelacs suspendus aux arbres comme des hamacs, et les enguirlandant de leurs lianes emmêlées.

Mais le sol est jonché de débris; des branches, frappées par la foudre ou brisées par la tempête, pendent tristement aux flancs des vieux oliviers comme pendent le long de son corps les bras de la statue de la Douleur. A chaque pas, de nombreuses racines grouillent au pied des arbres, ou rampent dans les fougères pareilles à un fouillis de polypes ou à des écheveaux de reptiles, et vous tendent des piéges. Tout ici rappelle les vieux âges; c'est plein de grandeur; mais c'est sévère et triste comme la vieillesse. Là, des chênes — image de la force — à écorce rugueuse et profondément ridée; des noyers gigantesques pareils, dans leurs linceuls blancs, à ces fantômes dont l'imagination arabe peuple les îles de la Mer-Ténébreuse; des oliviers à troncs moussus se cramponnent au sol par des racines semblables aux serres de quelque monstrueux oiseau de proie; des micocouliers à nervures vigoureuses et élancées; des branches tra-

pues se saisissant à bras le corps comme des lutteurs et se laissant la marque de leur étreinte; des arbres morts de vieillesse et gisant là où ils sont tombés; d'autres dont le cœur est mort et qui sont encore debout; çà et là, la vie escaladant la mort; des squelettes blanchis auxquels le printemps a mis une robe de verdure. Des troncs pourris et des branches desséchées encombrent le sol : on dirait que ces débris dont la forêt est couverte sont le résultat d'un long combat entre elle et la tempête, et l'on se demande pourquoi la vaincue n'a pas fait enlever ses morts.

Ce lieu, qui semble abandonné depuis si longtemps, serait-il hanté par le djenn des bois, Siltim, ou par une bande de démons? Serait-il, au contraire, la dernière demeure d'un saint? Avançons toujours. Une construction blanche se laisse voir à travers les mailles du tissu de lianes dont nous venons de parler. Après avoir déchiré un coin de ce réseau végétal, nous nous trouvons en face d'un monument accroupi comme le sphinx égyptien dans les fougères qui tapissent le sol; nous reconnaissons que c'est le tombeau de quelque saint marabout : il se compose d'une plate-forme de peu d'élévation surmontée d'une *kbiba* (1), dans laquelle a été pratiquée une niche se fermant au moyen d'une dalle, et dont la destination est de recevoir les lampes, les bougies et les *sebâa bkhourat* (2), les sept

(1) Petite *koubba* ne se composant que d'un dôme élevé à fleur de terre sur le tombeau d'un marabout.

(2) Les *sept* parfums ou aromates que, les jours de pèlerinage, doivent brûler les Croyants sur les tombeaux des saints marabouts, se réduisent généralement à trois ou quatre. Les plus employés en Algérie sont : 1° le *djaouï* (benjoin) : 2° la *miâa* (styrax) ; 3° l'*eououd el-kmari* (espèce d'aquilaire appelée aussi bois d'aloès) ; 4° le *keusbeur* (coriandre). Le plus souvent, les graines de cette ombellifère odorante sont renfermées dans un

parfums, que viennent y allumer ou brûler les Croyants le jour de leur visite à la tombe du saint dont ils sont les *khoddam*.

Bien que les cassolettes dans lesquelles on brûle les aromates soient remplacées par des tessons de faïence, le grand nombre de ces débris indique le degré de vénération dont jouit le saint à qui l'on offre tout cet encens. Des loques, des lambeaux de cotonnade, des fragments de mouchoirs sont suspendus en *ex-voto* à un vieil olivier desséché, qui dresse son tronc décharné auprès de la *kbiba* du saint marabout. Quelques tombes, éparses çà et là autour de sa dernière demeure, renferment, sans doute, la dépouille mortelle de pieux *khoddam* qui n'ont pas voulu se séparer de leur puissant intercesseur, même au-delà de la vie.

Un troupeau de chèvres gambade autour de cette désolation, et broutille les jeunes pousses qui croissent au pied des vieux arbres.

Un homme de Tizza, qui nous paraît être le gardien de ce troupeau, fait de la vie contemplative étendu dans les fougères. Il nous apprend que le saint protecteur du bois de Tala-Amarich se nomme Sidi Aïça. « Autrefois, ajoute-t-il, personne n'aurait osé toucher au bois de Sidi Aïça ; aujourd'hui, la foi manque, la religion s'en va, et des impies, — étrangers heureusement à la *ferka* (fraction) de Tizza, — non contents de ramasser des branches mortes, poussent l'impiété — plusieurs en ont été punis par le saint — jusqu'à porter la hache sur ces vieux arbres contemporains de Sidi Aïça. »

petit cornet de papier dont les bords sont collés avec du styrax, sorte de gomme résineuse rendue odorante par la présence de l'acide benzoïque dans sa composition. Ces aromates sont consumés sur des tessons de vases ou sur des pierres plates.

La grande quantité de bois mort qui jonche le sol autour du tombeau de Sidi Aïça nous prouve, pourtant, que la foi est loin d'être aussi en décadence que veut bien le dire le chevrier.

Comme il est fâcheux que nos forêts algériennes ne soient pas toutes sous la protection de quelque saint marabout! Combien cela ne faciliterait-il pas l'inefficace et impuissante surveillance de nos agents forestiers !

# XII

## Les Saints inconnus

Avant d'aller plus loin, nous croyons devoir faire remarquer qu'il n'est pas rare de rencontrer, en pays kabil particulièrement, soit des *haouïtha* (1) ou des *mkam* (2), soit des gourbis ou des constructions quelconques dédiés à Sidi *El-Mokhfi* (3), et toutes les

(1) *Haouïtha* (petite muraille), amas de pierres disposé en pyramide, en cercle ou en fer à cheval, et pavoisé de loques ou de chiffons éraillés, qu'on élève sur les tombes des marabouts dont la réputation de sainteté est insuffisante pour que leurs serviteurs religieux croient devoir faire les frais d'une *koubba*.

(2) Le *mkam* (station, lieu où l'on séjourne) est une construction commémorative élevée sar le lieu où s'est arrêté un marabout vénéré. Le *mkam* se compose d'un amas de pierres disposé en pyramide ou en cercle. Le plus souvent, les pierres sont jetées au hasard, ou amassées au pied d'un arbre dont le feuillage a fourni jadis son ombre au saint homme.

(3) *El-Mokhfi* signifie, en effet, *le caché, l'occulte, le célé.*

fois que nous avons demandé des renseignements sur ce saint, qui nous paraissait honoré à l'égal de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, le saint le plus considérable de l'Islam, il nous fut invariablement répondu qu'on ne savait absolument rien ni de l'époque de son passage sur la terre, ni de sa vie, ni de sa mort.

C'était bizarre.

Rien que dans la tribu des Bni-Salah, nous comptons, au moins, trois ou quatre pieuses constructions attribuées à Sidi El-Mokhfi : une *haouïtha* sur l'ouad Es-Siakhan, un gourbi-chapelle sur la Châbet Tizra-Ouafir, un second gourbi sur la rive gauche de l'ouad El-Açob.

Si Mohammed-ben-El-Aabed vient heureusement nous tirer d'embarras au sujet de l'illustre et vénéré Sidi El-Mokhfi : « Quand un miracle s'opère sur le tombeau d'un inconnu, nous dit-il, ou sur un point que la tradition nous a appris avoir servi de *kheloua* (retraite) à quelque saint dont le nom ne nous a pas été transmis, nous élevons sur ces lieux consacrés soit une chapelle, soit une *haouïtha* , soit un *mkam*, et nous dédions ces constructions à Sidi El-Mokhfi, c'est-à-dire à monseigneur le Caché, l'Occulte, l'Inconnu.

Nous concluons de là que, si Rome et Athènes avaient leurs dieux inconnus, les pays musulmans — curieux rapprochement — possèdent, par contre, leurs saints ignorés.

# XIII

## Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat (1)

Il n'est pas possible que, là-bas, sur la rive droite de l'ouad Er-Rabtha, ce gourbi en maçonnerie dont la blancheur immaculée ressort si vivement à travers le feuillage des chênes-lièges, ne renferme pas les restes mortels de quelque saint marabout.

En effet, Si Mohammed-ben-El-Aabed nous apprend que ce *djamâ* (2) a été élevé — il y a aujourd'hui trois cent soixante ans environ — par la piété des Bni-Salah au très illustre, au très saint, au très vénéré, au restaurateur de la blancheur de l'Islam, à l'oreille de Dieu, à monseigneur Bou-Sebâ-Hadjdjat, — que Dieu soit satisfait de lui ! — qui, par sept fois, a accompli le pèlerinage aux Villes sacrées et nobles, Mekka et El-Medina.

Mais que sait-on de ce saint aux sept pèlerinages ?

Un jour, quatre hommes des Sâouda, les Oulad El-Djilali (3), en allant faire paître leurs troupeaux de chèvres dans la forêt de chênes-lièges qui domine la rive droite de l'ouad Acelgou, furent tout étonnés — c'était aux premiers rayons de l'aurore — de

(1) Monseigneur aux Sept Pèlerinages.

(2) Les Bni-Salah donnent aussi le nom de *djamâ*, lieu d'assemblée, de réunion pour la prière, aux chapelles qu'ils élèvent sur le tombeau ou en l'honneur de leurs saints.

(3) Les Oulad El-Djilali forment aujourd'hui une sous-fraction des Sâouda.

voir s'élever de l'un des points de cette forêt une éclatante lueur, qui semblait se fondre dans les teintes dorées que l'approche du soleil répand sur le ciel. Les Oulad El-Djilali crurent d'abord à un incendie, bien que cette colonne lumineuse fût sans fumée, et qu'on n'entendit pas les crépitations qui annoncent toujours l'action dévorante du feu sur le bois. Ils voulurent cependant rechercher les causes de cette étrange clarté.

Bien que ces Sâouda fussent, comme la plupart des Kabils, très ignorants des choses contenues dans le Livre, ils avaient cependant déjà entendu raconter l'histoire de Moïse, et ils savaient qu'un jour aussi, il avait vu un feu qui ne lui avait pas paru ordinaire. « J'ai aperçu un feu, dit-il à sa famille ; je vais vous « en apporter des nouvelles ; peut-être vous en rap- « porterai-je un tison ardent pour que vous ayez de « quoi vous réchauffer.

« Il y alla, et voici qu'une voix lui cria : « Béni « soit celui qui est dans le feu et autour du feu ! » « Louange au Dieu maître de l'univers !

« O Moïse ! je suis le Dieu puissant et sage (1).

Les quatre Sâouda n'avaient pas, probablement, l'espoir de rencontrer Dieu sur la montagne ; mais une vague curiosité les poussait à pénétrer le mystère qui s'offrait à leurs yeux.

Ils escaladèrent donc rapidement les pentes boisées de l'ouad Acelgou, et, se dirigeant vers le point d'où paraissait s'élancer la lueur, — ce qui était chose facile, puisqu'elle servait à les guider, — ils arrivèrent bientôt en face du foyer d'où jaillissait la gerbe lumineuse. Ils ne purent d'abord en supporter l'éclat, et, dans la crainte de perdre la vue, ils furent obligés de fermer les yeux.

(1) *Le Koran*, sourate XXVII, versets 7, 8 et 9.

Ce n'était pas un incendie; car, malgré leur proximité du feu, les Sâouda ne ressentaient pas la moindre chaleur.

Peu à peu, leurs yeux se firent à cette merveilleuse clarté, et ils purent, sans inconvénient, l'admirer tout à leur aise.

La colonne lumineuse sembla s'affaisser et pénétrer dans le sol; au bout de quelques instants, il n'en restait plus qu'une forme blanche qui, vaporeuse et indécise d'abord, se solidifia et prit, en définitive, toute l'apparence d'un enfant d'Adam.

Un homme qui s'annonçait de cette façon ne pouvait être le premier venu; c'est la réflexion que se firent les Sâouda. Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'il était étranger au pays.

L'approche des Oulad El-Djilali n'avait pas paru troubler la méditation du saint, — car ce devait être un saint; — il était resté dans l'attitude de la prière, et semblait plongé dans une sorte de ravissement mystique qui, en le rapprochant de Dieu, l'isolait évidemment des choses de la terre. C'était un vieillard à barbe blanche qui, depuis longtemps, on le voyait, ployait ses intestins (1), et dont l'excessive maigreur annonçait des aspirations célestes. Quand et comment était-il arrivé chez les Sâouda ? Qu'y venait-il faire ? et pourquoi avait-il choisi, de préférence à tout autre, ce pays des Bni-Salah pour demeure ? Telles étaient les questions que se posèrent mentalement les quatre Sâouda, et auxquelles, bien entendu, ils ne trouvèrent pas de réponse.

Ils n'avaient qu'un moyen de satisfaire leur légitime curiosité, c'était de faire au saint lui-même toutes les questions qu'ils n'avaient pu résoudre eux-

(1) Qui s'entretient dans la faim.

mêmes. Comme ces Oulad El-Djilali étaient des grossiers, et que cela ne les embarrassait pas plus de s'adresser à un homme de Dieu, ou à un grand de la terre qu'au dernier des bergers de leur fraction, ce fut le parti auquel ils s'arrêtèrent, tant il est vrai que la grandeur prestigieuse des puissants n'exerce ses effets que sur les peuples pourvus d'une certaine dose de civilisation. Les Sâouda n'attendirent même pas, pour aller le questionner, que le saint fût redescendu sur la terre. Ils en furent bien punis; car lorsqu'ils voulurent s'en approcher, ils se sentirent attachés au sol par des liens invisibles que, malgré leurs efforts, ils ne purent parvenir à rompre. Après s'être épuisés en violences impuissantes, ils finirent par comprendre que le plus sage était d'attendre que le saint voulût bien mettre un terme à leur désagréable situation.

Au bout de quelques instants, le saint se releva; se retournant alors lentement du côté des Sâouda, il leur fit signe d'approcher. A cet ordre, ils sentirent leurs liens se dénouer comme par enchantement; ils en profitèrent pour se précipiter vers le saint et se jeter à ses genoux qu'ils couvrirent de baisers. Le jour s'était fait soudainement dans leur esprit; la foi les avait éclairés, et ils avaient reconnu qu'ils étaient en présence d'un élu de Dieu. Le saint les releva avec bonté, et leur dit avec une voix qui ne paraissait pas appartenir aux êtres de la terre, tant elle était harmonieuse et pleine de charme : « Allez annoncer, ô Oulad El-Djilali, ce que vous avez vu. »

Les Oulad El-Djilali furent fort émerveillés d'abord que le saint — qui était étranger — les appelât par leur nom; mais ils réfléchirent ensuite que, puisqu'il avait, sans aucun doute, le don des miracles et de divination, il n'y avait rien là qui dût les étonner outre mesure.

Ils n'osèrent, par discrétion, — car ils étaient sensiblement dégrossis, — questionner le saint sur ce qu'ils avaient envie de savoir. Du reste, cela ne leur eût pas été possible, attendu qu'il venait de disparaitre à leurs yeux sans qu'ils pussent se rendre compte de la façon dont le miracle s'était opéré. Ils eurent beau chercher autour de l'endroit où s'était tenu le saint, ils n'en trouvèrent pas trace. Ils remarquèrent cependant que, sur le point même où il avait prié, une fumée bleuâtre s'élevait du sol, et montait vers le ciel en répandant dans l'air une odeur très prononcée de *djaouï* (benjoin) qui leur causa de délicieuses sensations. Ils conclurent de là que le saint s'était peut-être volatilisé, hypothèse que son extrême maigreur rendait parfaitement admissible.

Après s'être convaincus de l'inutilité de leurs recherches, les Oulad El-Djilali se hâtèrent de regagner leur douar pour raconter les faits merveilleux dont ils venaient d'être témoins. On les crut d'abord frappés de folie; mais comme leurs bernous étaient encore imprégnés d'une suave odeur d'encens qui n'avait rien de commun avec celle qu'ils exhalaient habituellement, on fut bien obligé d'ajouter foi à leur étonnant récit. Quelques Sâouda avaient aussi aperçu la vive lumière dont parlaient les Oulad El-Djilali; mais les uns étaient trop éloignés pour aller en constater la nature, et les autres l'avaient attribuée aux rayons de l'aurore avec lesquels elle se confondait; quelques-uns, enfin, se dirent que, si c'était un incendie, il n'y avait qu'à laisser brûler, attendu qu'ils ne pouvaient avoir la prétention d'éteindre une forêt en flammes. Ils n'y avaient même aucun intérêt.

Le bruit de cette merveilleuse apparition tomba bientôt dans l'oreille des Bni-Salah et des montagnards des tribus voisines. Les Bni-Msâoud, les Ouzra et les

Mouzaïa sentirent naitre dans leurs cœurs quelques symptômes de jalousie au sujet des avantages incalculables qu'allaient, vraisemblablement, retirer les Bni-Salah de la présence d'un saint de cette importance dans leur tribu, laquelle, s'il fallait les en croire, était pourtant bien loin de marcher dans le sentier de Dieu. Ces ignorants Kabils ne réfléchissaient pas que c'était précisément pour les y mettre que ce saint avait été envoyé. Mais quand l'envie vous égare, il est bien difficile de penser juste.

Depuis cette apparition, les Oulad El-Djilali paraissaient tout à fait transformés ; ils ne juraient plus que par le saint inconnu, et ils paraissaient disposés à soutenir leur témoignage jusqu'au martyre.

Il était pourtant un homme qui ne paraissait pas accepter aussi facilement que les autres les merveilleux récits des Oulad El-Djilali ; il les mettait sur le compte de l'hallucination, et il défiait ces néophytes de lui prouver ce qu'ils avançaient. Il faut dire que ce contradicteur était leur grand-père, et que, vivant lui-même de la profession d'ascète dans une *kheloua* (retraite) voisine des gourbis de ses petits-fils, il entrevoyait un concurrent sérieux dans la personne du saint dont ils s'étaient faits les adeptes. Bref, il ne voulait pas croire, et cette incrédulité excitait au plus haut point la colère de ses descendants, lesquels, il faut l'avouer, étaient devenus d'une intolérance extraordinaire depuis qu'ils se posaient comme les apôtres de leur saint. C'est toujours comme cela.

Ils se mirent en tête de convertir leur grand-père en le menant à l'endroit même où avait eu lieu l'apparition. Il est de l'intérêt du saint, pensaient-ils de se manifester, et il n'y a pas de raison pour qu'il ne recommence pas l'expérience ; car, pourquoi, s'i n'avait pas eu l'intention d'agir sur la tribu des Bni-

Salah et d'y semer la parole divine, pourquoi nous aurait-il chargés d'annoncer ce que nous avions vu ? Pourquoi ?

Il était donc à peu près hors de doute que le saint reparaitrait là où les Oulad El-Djilali l'avaient rencontré.

Le grand-père consentit à tenter l'épreuve, et, monté sur sa mule, il se dirigea, un matin, conduit par ses petits-fils, vers la forêt de chênes-lièges où s'était produite l'apparition. Bien qu'ils ne fussent pas très certains que le saint fît partie de l'espèce des enfants d'Adam, les Oulad El-Djilali s'étaient cependant munis, à tout hasard, de présents qu'ils comptaient lui offrir. Ces dons n'étaient pas somptueux : ils se composaient de figues sèches, de glands et de galettes d'orge ; mais ces Sàouda n'avaient pas les richesses de Karoun (1), et ils faisaient ce qu'ils pouvaient. Le saint aurait donc eu tort de ne pas se trouver satisfait de leurs offrandes.

Le soleil était déjà levé quand lès Oulad El-Djilali et leur grand-père arrivèrent auprès de la clairière où s'était déjà montré le saint. Rien d'extraordinaire ne s'annonçait sur ce point de la forêt ; tout, sources, feuillage, oiseaux, insectes babillait, bruissait, chantait, bourdonnait comme d'habitude. Les quatre Sàouda commençaient déjà à se demander si, en effet, ils n'avaient point été le jouet de leur imagination, et le vieillard les regardait d'un air narquois et plein d'incrédulité.

Le point où le saint avait fait sa prière était facilement reconnaissable à un gros chêne-liège dont les branches décortiquées semblaient les bras de quelque mulâtre gigantesque. Les Oulad El-Djilali n'étaient

(1) Le Coré de la Bible.

plus qu'à quinze ou vingt pas de ce chêne; ils s'y dirigèrent en poussant devant eux la mule sur laquelle était monté le vieillard; mais, tout à coup, l'animal se campa effrayé, les narines dilatées et soufflantes, les yeux démesurément ouverts, et tous les efforts pour la faire avancer furent complétement inutiles. Quel était donc ce mystère? Les Sâouda ne tardèrent pas à l'apprendre : un rugissement terrible vint ébranler la montagne, qui sembla chanceler sur sa base; des grognements roulant dans les vallées comme la foudre dans les nuages noirs, alternaient avec des rugissements; les feuilles frissonnèrent sans que pourtant le vent soufflât; des arbres se brisèrent avec d'épouvantables craquements; les broussailles gémirent fracassées; en même temps, un lion noir (1) de taille colossale déboucha dans la clairière en éventrant un massif de chênes-liéges; ses yeux, cloués dans une tête énorme, paraissaient deux tisons ardents soufflés par un impétueux vent du sud; sa gueule ouverte laissait voir deux rangées de dents sortant menaçantes de ses mâchoires sanglantes, pareilles aux redoutables crochets des remparts de Bab-Azzoun sur lesquels on précipitait jadis les esclaves chrétiens.

Bien que le lion se fût arrêté, les Oulad El-Djilali n'en mouraient pas moins de frayeur, et ils paraissaient avoir tout à fait oublié que les lions respectent

(1) Bien qu'il y fût beaucoup plus rare que le lion fauve et le lion gris, le lion noir se rencontrait pourtant assez fréquemment, avant l'occupation française, dans les montagnes des Bni-Salah. Le fond de la robe du lion noir est bai-brun jusqu'à l'épaule, où commence la crinière, qui est noire, longue et épaisse. Plus tard, ces magnifiques animaux se sont retirés dans l'Est, et nous avons pu en tuer un, il y a quelques années, dans la forêt du Ksanna, de la subdivision d'Aumale.

les gens de cœur. Ils voulaient parler au lion, — on leur avait dit que c'était le moyen de le faire fuir ou passer son chemin ; — mais ils ne trouvaient plus leur langue dans leur bouche ; leurs jambes flageollaient comme s'ils étaient ivres de *khamr* (1), et leurs yeux s'ouvraient à se précipiter hors de leurs orbites. Ils cherchèrent vainement à se rappeler la prière : « Certes, nous sommes à Dieu et nous retournerons à lui, » qui chasse les lions et qui met les *djenoun* (démons) en fuite. Leur situation était terrible, et ils se repentaient cruellement d'avoir entraîné leur grand-père dans cette effrayante aventure.

Ils ne voyaient point de salut, et ils se résignaient déjà à servir de pâture au sultan des animaux, quand sortit tout à coup d'un bouquet d'arbres un vieillard à barbe blanche, que les Oulad El-Djilali reconnurent de suite pour être le saint qu'ils cherchaient. Ils commencèrent à respirer ; car ils sentaient instinctivement que sa puissance devait s'exercer aussi bien sur les êtres animés que sur les éléments. En effet, sur un signe du saint, les mâchoires du lion se refermèrent, ses yeux s'éteignirent, ses épouvantables rugissements se changèrent en une sorte de grognement caressant pareil à celui d'un chat qu'on flatte de la main ; sa queue, qui abattait des arbres sous ses coups, avait cessé ses désastreux mouvements de va-et-vient ; bref, le terrible animal avait fini par se rouler aux pieds du saint comme un chien soumis. Aussi, les cœurs des Oulad El-Djilali n'avaient-ils pas tardé à redescendre à leur place, et la mule de leur grand-père se montrait-elle pleine de gaîté.

(1) En général, toute boisson fermentée et enivrante.

Le saint s'approcha des Oulad El-Djilali et leur donna le salut ; tous, et le grand-père aussi, qui ne doutait plus, s'empressèrent de déposer leur offrande de *ziara* (visite) aux pieds du saint, qui en parut très satisfait ; il daigna même exiger qu'ils partageassent avec lui les galettes et les fruits qu'ils avaient apportés. Les Oulad El-Djilali acceptèrent sans balancer l'offre du saint, et, à son exemple, ils s'assirent sur l'herbe auprès des provisions qu'ils avaient déposées à terre, et ils se mirent à manger de grand appétit. Ils remarquèrent bientôt que le saint se bornait à toucher alternativement le pain et les fruits du bout des doigts, et que, pourtant, ces comestibles diminuaient par l'effet du tact absolument comme s'ils eussent été absorbés par la méthode ordinaire ; une suave odeur de musc se répandait en même temps autour du saint, et l'air en était embaumé. Cette particularité acheva de dissiper tous les doutes du grand-père des Oulad El-Djilali au sujet de l'état de sainteté du puissant vieillard ; car il avait entendu lire *El-Hadits* (1), et il se rappelait très bien le passage suivant qui l'avait fortement frappé : « Mohammed a dit : Les habitants « du Paradis ne sont sujets ni à uriner, ni à rendre « des excréments ; mais une sueur semblable au « musc sort des membres de leur corps. » Il n'y avait donc pas à s'y tromper, le vieillard ne pouvait être qu'un habitant d'*El-Djenna* (2) en mission sur la terre.

Ce qui émerveillait surtout les Oulad El-Djilali, c'est que, bien qu'ils mangeassent depuis une demi-

(1) Tradition concernant les paroles ou les faits recueillis de la bouche ou au sujet de Mahomet.

(2) Le paradis.

heure, les provisions qu'ils avaient devant eux n'avaient pas diminué sensiblement.

Dès qu'ils furent rassasiés, ils voulurent se lever pour prendre congé du saint ; mais celui-ci qui, sans doute, voulait s'amuser un peu de leur étonnement, leur dit avec infiniment de bonté : « Vous n'avez pas fait grand honneur à ma *dhifa*, ô Oulad El-Djilali!... Voyez, vos provisions sont restées intactes. »

— « O monseigneur ! répondit le grand-père, vous voulez vous moquer de vos serviteurs. Mais nous ne sommes pas si aveugles que nous n'ayons reconnu que vous êtes un des élus de Dieu. Moi, j'avais douté et j'ai voulu voir; aujourd'hui, j'ai vu, et je crois. »

Les Oulad El-Djilali triomphaient en entendant cette déclaration de leur grand-père, et on lisait déjà dans leurs regards l'ardeur enthousiaste dont sont pénétrés les néophytes quand s'allume dans leurs cœurs le flambeau de la foi.

Pendant toute cette scène, le lion qui avait causé tant d'effroi aux Oulad El-Djilali dormait la tête entre ses deux pattes de devant. Ils en conclurent que ce devait être le compagnon habituel du saint, un *djenn*, peut-être, qu'il avait soumis à ses volontés, et contraint à habiter la peau d'un lion. A cette époque, ces sortes de métamorphoses étaient beaucoup plus fréquentes qu'aujourd'hui, bien que, cependant, on en cite encore des exemples.

Après avoir fait toutes sortes de protestations au saint, s'être déclarés ses serviteurs religieux, et lui avoir respectueusement effleuré la tête de leurs lèvres, les cinq Sâouda, le cœur allégé, reprirent, le grand-père, le chemin de sa *kheloua*, ses petits-fils celui de leur douar. Avant de s'enfoncer dans le bois, ils se retournèrent pour jeter un dernier regard sur

le saint homme ; mais lui et le lion avaient déjà disparu.

Le bruit de ces étranges choses se répandit bientôt dans l'étendue du district d'Alger, et jusqu'au fond du Tithri; de tous côtés, les Croyants venaient demander au saint, qui s'était définitivement fixé chez les Bni-Salah, de vouloir bien intercéder pour eux auprès du Tout-Puissant. Sa *kheloua*, qu'il avait établie dans une grotte tissée de lianes, à quelques pas du grand chêne-liége sous lequel il avait apparu aux Oulad El-Djilali, ne désemplissait pas du matin au soir; souvent même, les fidèles qui étaient pressés ou qui avaient beaucoup à demander arrivaient dès la veille, et passaient la nuit non loin de la demeure du saint afin de profiter de sa première audience. Des personnages considérables ne dédaignaient pas de s'engager à pied dans les montagnes des Bni-Salah pour venir, chargés d'offrandes, solliciter l'intervention du saint ou quelque bon conseil. On allait jusqu'à dire que Baba-Aroudj en personne était venu le consulter, et lui demander ses prières pour la réussite de quelque entreprise contre les Espagnols; mais ce fait n'a jamais été bien prouvé.

Quoi qu'il en soit, le saint paraissait avoir attiré la bénédiction du ciel sur le pays : depuis qu'il l'habitait, la terre rendait au centuple ce qu'on lui confiait; les pluies ne tombaient que lorsqu'il en était besoin ; les sources paraissaient avoir doublé de volume; le *guebli* (1) se heurtait toujours impuissant contre les montagnes des Ouzra et ne pouvait arriver jusqu'aux Bni-Salah; les arbres fléchissaient sous le poids de leurs fruits; les troupeaux multipliaient d'une façon prodigieuse ; les femmes étaient d'une fécondité rare;

(1) Le vent du sud ou du désert, le sirocco.

les lions, ces voleurs fils de voleurs, avaient cessé leurs désastreuses déprédations ; la peste — si commune alors — n'y avait pas fait une seule fois sentir ses ravages ; les impôts étaient insignifiants ; enfin, les faveurs d'en-haut pleuvaient sur la tribu avec une persistance qui, jusqu'alors, avait été sans exemple. Aussi, la foi avait pris un tel essor chez les Bni-Salah, — on croit aisément quand on est dans le bien, — et même chez leurs voisins du sud et de l'ouest, que ces braves montagnards paraissaient tout disposés à s'en aller en guerre sainte contre les Turcs qui, déjà, leur étaient fort désagréables. Les Bni-Salah prétendaient même — mais nous pensons qu'ils se vantaient — avoir eu des leurs dans les rangs des Mehal quand Ahmid-ben-Abid, embrassant la cause des gens de la Mtidja, vint livrer bataille sur l'Ouedjer à Baba-Aroudj. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette prétention des Bni-Salah ne se produisit que fort tard après cet événement ; il est vrai que les Mehal ayant été vaincus, il n'eut peut-être pas été prudent aux Bni-Salah d'aller crier sur les toits qu'ils étaient du côté d'Ahmid-ben-Abid à la bataille dont nous venons de parler.

Il est une chose qui vint surtout augmenter la réputation de sainteté du vieillard des *fernan* (chênes-liéges) : les Bni-Salah avaient découvert qu'il jouissait du don d'ubiquité ; ainsi, on le voyait à Mekka pendant les mois du pèlerinage, bien qu'il fût parfaitement constaté qu'il n'avait pas quitté les Sâouda. Pendant sept années de suite, c'est-à-dire depuis son arrivée chez les Bni-Salah jusqu'à sa mort, le saint passa l'*âïd el-kbir* à Mekka et en même temps dans sa *kheloua* des Sâouda. Le fait est d'autant plus avéré que, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas le jouet d'une illusion produite par la ressemblance de quel-

que pèlerin avec le saint, plusieurs Bni-Salah lui avaient adressé la parole, et c'était si bien lui, qu'il les avait, sans hésiter, appelés par leurs noms. Or, il était parfaitement démontré qu'à la même date, il avait reçu, comme à l'ordinaire, ses *khoddam* dans sa solitude.

Quel était donc le moyen qu'employait le saint pour se trouver en deux endroits à la fois ?

On citait bien un fait à peu près analogue, celui de Djellal-ed-Din, lequel, bien qu'il habitât la Chine, faisait cependant sa prière du matin tous les jours à Mekka.

Oui, mais le fait du marabout des Bni-Salah était bien plus extraordinaire encore ; car Djellal-ed-Din disparaissait — pendant un jour seulement, il est vrai, — tandis que le premier était présent corporellement en même temps à Mekka et à sa *kheloua* des Bni-Salah. C'est bien différent.

Nous ne voulons pas dissimuler que la question de l'ubiquité, du dédoublement du marabout des *fernan* rencontrait des contradicteurs, lesquels trouvaient exorbitant qu'on attribuât à un simple saint un don que Dieu parait s'être réservé pour lui seul, et qu'il avait même refusé à son prophète Mohammed lorsque celui-ci entreprit, dans la nuit d'*el-Mâradj*, son voyage aérien à travers les cieux. Il est vrai qu'avec les moyens de locomotion que Dieu mettait à la disposition de son apôtre, c'est-à-dire avec l'ange Gabriel, muni de trois cents paires d'ailes (1), pour pro-

(1) « Gloire à Dieu, créateur des cieux et de la terre, celui qui emploie pour messagers *les anges à deux, trois et quatre paires d'ailes !* » *Le Koran*, sourate XXXV, verset 1.

En sa qualité de chef de la légion angélique, l'ange Gabriel avait droit à trois cents paires d'ailes.

pulseur, et *El-Borak*, quadrupède ailé à la figure de femme, au corps de cheval et à la queue de paon pour monture, le don d'ubiquité n'était plus que d'un intérêt médiocre pour le Prophète, puisque, par suite de la rapidité des agents locomoteurs, le temps consacré à son voyage devenait inappréciable. Aussi, n'éprouvons-nous aucune répugnance à croire, avec Aïcha qui l'affirme, que son époux n'a jamais découché, et, avec les commentateurs, qu'à son retour, Mohammed trouva son lit encore chaud, et qu'il revint assez à temps pour relever, sans avoir perdu une goutte d'eau, un pot qu'il avait mis sur le feu, et qui, à son départ, était près de se renverser.

Tout cela portait donc à croire, quoique cette version fût la moins accréditée, que le saint marabout des Sâouda pouvait disposer d'un certain nombre d'anges à quatre paires d'ailes, et qu'il faisait le voyage des Bni-Salah à Mekka, aller et retour, avec une telle vélocité, que son absence ou sa disparition pouvait être difficilement constatée.

A défaut d'autre mérite, cette opinion a tout au moins celui de ne pas choquer sensiblement le bon sens, et de laisser au Tout-Puissant une propriété dont, vraisemblablement, il n'a pas cru devoir faire jouir son infime créature; mais, comme nous le disons plus haut, il suffit qu'une chose soit à peu près raisonnable pour que le gros populaire, qui a soif de *surnaturalisme*, la rejette d'une façon absolue.

Un jour, les khoddam du saint marabout des *fernan* encombraient dès le matin, comme de coutume, les abords de sa solitude. Surpris de ne pas le voir sortir de sa grotte de lianes — car il n'avait pas d'autre habitation — pour leur donner audience, quelques-uns de ses *zaïrin* (visiteurs), qui attendaient depuis longtemps déjà, voulurent savoir la cause d'un re-

tard qui était si peu dans les habitudes du solitaire; les plus hardis s'avancèrent tout en tremblant vers l'entrée de sa demeure; le soleil en éclairait une partie. Le saint était étendu sur une natte de jonc et dans l'attitude du sommeil. Le croyant endormi, et craignant de troubler son repos, les visiteurs attendirent encore quelque temps, espérant qu'il finirait sans doute par s'éveiller. Après une heure d'attente, ils se présentèrent de nouveau à l'entrée de la grotte. L'ami de Dieu était encore dans la même position. Il y avait là évidemment quelque mystère dont il importait d'avoir la clef: quelques hommes des Sâouda pénétrèrent dans la grotte et s'approchèrent du marabout, qui ne bougea pas. L'un d'eux ayant placé son oreille sur la bouche du saint et sa main sur son cœur, reconnut que le corps était vide de son âme. Il avait, probablement, terminé sa mission sur la terre, et Dieu lui avait repris le souffle qui l'animait.

La nouvelle de la mort de ce saint, dont on avait toujours ignoré le nom, et qui, dès lors, fut désigné sous celui de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat à cause de ses sept pèlerinages aux Villes saintes, la nouvelle de sa mort, disons-nous, attrista considérablement non-seulement les Bni-Salah, mais encore toutes les tribus de la montagne et de la plaine qui avaient eu besoin de recourir à sa puissante intercession. Le coup fut rude surtout — on le comprend — pour les Bni-Salah; car ils sentaient parfaitement que c'était à leur saint marabout qu'ils devaient la persistance des faveurs du ciel, et cette rosée de bienfaits qui, en sept années, avait fait de leur pays le paradis de la terre. Aussi, plus reconnaissants encore que l'asphodèle (1), les Bni-Salah voulurent-ils faire à Sidi Bou-

(1) Les Arabes disent: « Aussi reconnaissant que l'asphodèle. »

Sebâ-Hadjdjat des funérailles dignes de lui : les parfums les plus précieux furent brûlés en son honneur, et le camphre dont on aromatisa son corps ne fut certes pas épargné. Sa fosse fut creusée à l'endroit même où il avait cessé de vivre.

Les Bni-Msâoud, les Ouzra et les Mouzaïa étaient accourus en foule pour rendre les derniers devoirs au saint dont ils avaient eu tant à se louer. Cette affluence fit même craindre aux Bni-Salah que ces tribus ne cherchassent à s'emparer de son corps ; aussi, les observèrent-ils sérieusement tant que sa dépouille mortelle ne fut pas rendue à la terre. Cette crainte prouve que les Bni-Salah ne désespéraient pas que Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat leur continuât sa puissante protection dans le séjour des bienheureux.

Chacune des trois tribus que nous nommons plus haut voulut, dans l'espoir évident de se créer des droits à l'appui du saint, se charger des frais de construction de la koubba qu'on se proposait d'élever sur son tombeau : les Bni-Msâoud, à cause de leur proximité des Bni-Salah, insistèrent pour avoir la priorité, et ils se mirent immédiatement à l'œuvre; mais leur koubba était à peine achevée, que, le lendemain matin, on la trouvait renversée (1) comme par l'effet d'un tremblement de terre; les pierres qui entraient dans sa construction avaient été projetées au loin avec

parce que cette plante pousse et conserve sa verdure, même dans l'absence des pluies.

(1) La tradition signale un grand nombre de faits de ce genre. Nous ne savons s'il convient de les attribuer à la modestie des saints, ou si, plutôt, ils ne cachent pas la ladrerie de leurs contemporains qui, pour s'excuser de ne point avoir élevé à leurs marabouts vénérés des monuments funéraires dignes d'eux, auraient prétendu que ces saints se seraient toujours obstinés à les renverser.

une violence extraordinaire. Les chapelles funéraires érigées à Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat par les Mouzaïa et par les Ouzra eurent absolument le même sort. Il était donc parfaitement constaté que le marabout des chênes-liéges, qui, fort probablement, avait lu dans le cœur des gens de ces tribus, n'en voulait rien accepter.

Les Bni-Salah, qui, intérieurement, n'étaient pas fâchés de ce qui arrivait, entreprirent, à leur tour, d'élever un *djamâ* sur le tombeau du saint. Les trois tribus repoussées, qui cherchaient à se persuader que le refus d'une koubba était un parti pris de la part de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat, espéraient qu'il en serait de la construction des Bni-Salah comme il en avait été des leurs ; mais il en fut, à leur grand désespoir, tout à fait autrement : la chapelle des Bni-Salah resta parfaitement debout, et il a fallu qu'elle fût bâtie bien solidement, ou que le saint tînt à sa conservation d'une façon toute particulière, puisque, malgré de désastreuses tempêtes et de nombreuses secousses de tremblement de terre, elle a pu atteindre déjà l'âge respectable de trois cent soixante ans.

Aujourd'hui encore, les Bni-Salah ont seuls le droit d'entretenir et de blanchir le *djamâ* de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat, et tout soin de cette nature qui viendrait d'autre part que de celle des préférés du saint serait inflexiblement rejeté. Aussi, les Bni-Salah sont-ils très fiers de ce privilége.

Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat pousse bien plus loin encore ses préférences pour les Bni-Salah : ainsi, tout étranger à cette tribu qui toucherait seulement à un brin de *dis* (1) dans le périmètre que s'est réservé le

(1) Grande graminée d'Afrique, *arundo festucoides* ou *tenax*.

saint autour de son tombeau, en serait immédiatement puni par le dessèchement de la main qui aurait consommé ce sacrilége. Quant au téméraire qui oserait porter la hache sur l'un des chênes-liéges qui avoisinent le tombeau de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat, il est à supposer que sa mort serait insuffisante pour le punir d'un pareil forfait. Mais les Sâouda ont toujours la charitable obligeance d'aviser de ces terribles détails les étrangers qui s'engagent sur les terres de leur saint marabout.

Nous avons vu plus haut que Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat possédait une merveilleuse influence sur les lions, et qu'il les rendait, sur un geste, aussi dociles que des chiens convenablement élevés. Le saint a voulu, après sa mort, continuer à ses chers Bni-Salah la protection dont il les avait couverts pendant sa vie contre les terribles mâchoires, et les effrayants appétits du sultan des animaux. Aussi, tout lion qui, traqué par les Bni-Salah, a le malheur de pénétrer sur le terrain consacré au saint, est-il un lion mort; car il lui est de toute impossibilité de sortir du cercle fatal qui s'est refermé sur lui : il rugit alors en frappant de sa queue un obstacle invisible; il s'y heurte impuissant comme dans une cage de fer; ses désespoirs sont terribles; il croit qu'il brise, mais ses coups ne rencontrent que le vide. Un enfant armé d'un fusil peut alors tuer impunément le fort des forts.

Aussi, avant l'occupation française, quand les lions ne se bornaient pas, comme aujourd'hui, à traverser les montagnes des Bni-Salah, la particularité dont nous venons de parler se reproduisait assez fréquem-

Son chaume est employé, nous le répétons, soit comme fourrage, soit comme couverture de gourbis.

ment. Dès qu'un lion était signalé dans le pays, tous les hommes de la tribu se rendaient sur le tombeau de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat pour lui demander sa protection contre cet incommode ennemi. Toute la journée se passait en fête : on se bourrait de kousksou pour se donner des forces; car il est difficile de trouver un cœur brave au-dessus d'un ventre vide; puis on arrêtait les dispositions à prendre pour le lendemain; on distribuait les rôles. On se séparait à la nuit en se donnant rendez-vous sur tels ou tels points qu'on devait occuper avant le lever du soleil.

Le but de la manœuvre était de chercher à pousser le lion vers le tombeau de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat : les combattants, placés sur deux ou trois lignes, formaient, à cet effet, un immense demi-cercle qu'ils resserraient peu à peu. Mais il arrivait quelquefois que le lion entrait dans le pays du côté opposé à celui où s'élevait le tombeau du saint; il ne paraissait pas non plus toujours disposé à quitter son repaire; de sorte qu'il devenait difficile de lui donner la direction désirée. Quand les balles, les cris, les grands feux ne suffisaient pas pour le débucher, on plaçait, en les échelonnant, des appâts sur la route qu'on voulait lui faire prendre. Si, malgré cela, il ne bougeait pas, les *benou el-mout* (1) commençaient leurs imprudences, leurs témérités : il y avait alors des cuisses labourées, des membres broyés, des ventres désentraillés, des poitrines en lambeaux, des têtes scalpées. Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat finissait par s'en mêler, et le lion, poussé par les injures, par les huées de la foule, qui le traitait de voleur fils de voleur, de coupeur

(1) Les enfants de la mort, c'est-à-dire les braves, les courageux.

de route, prenait, tout en rugissant, la direction fatale.

— « Que Dieu te maudisse ! ô le voleur qui m'a mangé un bœuf ! » lui criait l'un.

— « Toi, tu n'es pas le lion, lui hurlait l'autre ; tu n'es qu'un lâche rôdeur de nuit. »

— « Prends garde à ta peau, ô le fils de celle qui n'a jamais dit : non !... Je veux en faire un lit pour ma bien-aimée, et de tes griffes des ornements pour son cou ! »

Chacun, tout en se tenant à distance, l'éclabousse d'outrages. Enfin , le malheureux lion, qui semble attiré vers le tombeau du saint par une influence à laquelle il ne cherche même pas à se soustraire, a pénétré dans l'enceinte sacrée. Un immense cri de joie s'élève de cette foule hurlante qui se rit, en l'insultant, de ses efforts impuissants; puis, quand les chasseurs sont fatigués de cette lutte si inégale pour le lion, ils chargent quelquefois une femme — dernière injure — de lui donner la mort.

L'animal est ensuite dépouillé, et sa peau, qui est un présent précieux, est offerte au saint qui a donné la victoire.

Avant l'occupation française, les murs de la chapelle de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat étaient, assure-t-on, tapissés de la peau des lions qui avaient trouvé la mort sur les terres du Saint.

Depuis, on a reconnu, sans doute, que ces peaux feraient bien meilleure figure sous les pieds mignons de nos ravissantes Algériennes, que le long des murs poudreux du gourbi de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat. Le fait est que l'infortuné saint n'a plus même de quoi se faire une descente de tombeau pour le jour de la résurrection.

On voit bien que la foi s'en va, et qu'aujourd'hui, les peaux de lion sont hors de prix.

---

# XIV

## Sidi Mouça-ben-Naceur, et son fils Sidi El-Fodhil

---

La fraction qui occupe le territoire de Tazerdjount n'est pas d'origine salahienne. Nous allons dire sa provenance.

Au commencement du X[e] siècle de l'hégire (1), un marabout venant de l'Ouest s'était arrêté dans le pays des Bni-Salah, ne leur demandant, en échange de l'instruction religieuse qu'il leur apportait, qu'un coin de terre où il pût semer quelques poignées d'orge, ce qu'il lui fallait pour sa nourriture. Les Bni-Salah l'autorisèrent à s'établir sur la rive droite de l'ouad Taksebt (2), rivière qui traverse le pays des Tazerdjount. Le marabout s'y construisit un gourbi en branchages, et commença l'éducation religieuse d'une douzaine de jeunes Bni-Salah que leurs parents — les progressistes — avaient consenti à lui confier.

Ce marabout, qui s'annonçait si modestement, était pourtant l'illustre Sidi Mouça-ben-Naceur, celui qui

(1) Le XVI[e] siècle de l'ère chrétienne.
(2) Le mot arabe *kseb*, roseaux, berbérisé.

a son tombeau chez les Bni-Misra, dans l'est de Blida.

Les Bni-Salah, bien qu'ils fussent alors grossiers et fort ignorants, n'avaient pas tardé pourtant à comprendre à qui ils avaient affaire : ils sentirent de bonne heure que leur marabout, bien qu'il se contentât de peu, n'était cependant pas le premier venu. Ils commencèrent dès lors à le visiter ; ils écoutèrent plus patiemment ses pieuses leçons ; ils lui demandèrent des conseils qu'il leur donnait volontiers.

Sidi Mouça n'avait point d'autre habitation que son gourbi, et pourtant il ne demandait pas autre chose aux Bni-Salah. Ceux-ci finirent cependant par rougir de leur avarice à l'endroit du chikh de leurs enfants ; d'ailleurs, l'hiver approchait, et cette saison est rude dans les montagnes. Ils lui bâtirent une maison en pisé qu'ils recouvrirent d'une épaisse couche de dis. Le marabout fut sensible à cette attention des Bni-Salah, et il redoubla d'efforts pour tâcher d'insérer dans le cerveau de ses élèves le plus possible des principes fondamentaux de l'Islam ; aussi, au bout de quelque temps, savaient-ils par cœur, et pouvaient-ils réciter sans trop ânonner la sourate *El-Kafiya* (1), le chapitre *suffisant*, c'est-à-dire celui qui tient lieu de tous les autres.

Les Bni-Salah du X[e] siècle de l'hégire n'étaient pas plus généreux que ceux d'aujourd'hui ; de plus, ils n'avaient encore qu'une vague idée de ce que pouvait être cette *dar el-akhrira, la maison dernière,*

(1) Les Musulmans désignent ainsi le premier chapitre du Koran. Les Arabes de l'Algérie prennent, sans doute, à la lettre l'épithète de *suffisant ;* car il est rare de voir pousser au-delà les études des jeunes gens qui ne tiennent pas absolument à devenir des tholba, c'est-à-dire des lettrés, des savants.

expression par laquelle Sidi Mouça leur désignait métaphoriquement la *vie éternelle, l'autre vie.* Leur nature grossière ne leur permettait guère de se lancer dans des nuances aussi abstraites, dans de pareilles subtilités. « Parle-nous tant que tu voudras, disaient-ils à Sidi Mouça, de la *dar ed-denia, la maison la plus proche, la vie de ce monde,* nous le comprendrons; quant à l'autre, nous n'y entendons goutte. » Eh bien ! ce manque d'intelligence empêchait Sidi Mouça de pousser aussi loin et aussi rapidement qu'il l'eût voulu ses démonstrations théologiques. Il prit patience. Du reste, il faut dire qu'il comptait peu sur la génération des hommes mûrs pour faire admettre ses théories religieuses; l'âge fait — le marabout le savait — est invinciblement réfractaire aux innovations, particulièrement quand elles sont du domaine de la spéculation. Sidi Mouça se borna donc à donner quelques bons conseils aux pères de ses élèves, et à s'interposer pour rétablir la paix — trop souvent troublée — entre ces turbulents Bni-Salah et leurs voisins. Quelques petits miracles opérés opportunément firent le reste. Au bout de quelque temps, les Bni-Salah ne juraient plus que par Sidi Mouça, et ils n'hésitaient pas à lui attribuer tout ce qui leur arrivait d'heureux. Dans leur enthousiasme, ils lui formèrent autour de son habitation un *melk* (propriété), que, malgré leur avarice, ils arrondirent pourtant peu à peu.

Sidi Mouça était enchanté des dispositions des Bni-Salah à son égard, et il se félicita d'avoir, du premier coup, mis la main sur une tribu si facilement dirigeable et si remplie de bonnes intentions. Le saint marabout résolut de compléter cette heureuse situation par le mariage. Il demanda et obtint sans difficulté la main de la belle Zeïneb-bent-El-Hadj-El-

Habib, de la fraction des Ferdjouna. Par le fait de cette union, Sidi Mouça-ben-Naceur prenait définitivement pied dans la tribu des Bni-Salah.

Il ne faut pas croire pourtant que les dons des Bni-Salah aient enrichi Sidi Mouça outre mesure : il faisait évidemment assez d'orge pour les besoins de sa famille ; mais l'argent monnayé était encore une rareté dans sa maison. Dans leurs pieuses visites au saint marabout, les Bni-Salah lui apportaient volontiers quelques figues, des glands, des olives, du beurre, un peu de laine ; mais il fallait que les demandes qu'ils avaient à faire à Sidi Mouça fussent d'un intérêt capital pour qu'ils se décidassent à aller jusqu'à lui donner une *mouzouna* (1). Du reste, Sidi Mouça ne souffrait nullement, pour son compte, de cet état de choses ; car il méprisait souverainement les richesses. Sa femme, la belle Zeïneb, ne partageait en aucune façon le dégoût de son saint époux pour les valeurs monnayées ; elle en gémissait souvent, et cherchait à lui prouver que l'argent est le père du bien-être, et qu'il ne devait pas y avoir péché à désirer goûter aux biens de ce monde, puisque c'est Dieu qui les a créés. Elle faisait aussi remarquer à Sidi Mouça qu'ils avaient des enfants, qu'ils en auraient encore d'autres, s'il plaisait à Dieu, et qu'il fallait penser à eux.

Il est clair que ces plaintes, qui se renouvelaient tous les jours, ne divertissaient pas le saint outre mesure ; mais il avait fini par n'y plus prendre garde. Il se lassa pourtant, un jour, des jérémiades de Zeïneb. Ce fut dans les circonstances suivantes : Sidi Ali-Mbarek, l'illustre marabout d'El-Koleïàa (Koléa), qui avait entendu vanter la piété, la science profonde et le pouvoir surnaturel de Sidi Mouça-ben-Naceur, ré-

(1) La *mouzouna* valait 0 fr. 075.

solut d'aller en visite religieuse auprès d'un saint d'une telle réputation ; or, si le pieux Mouça était pauvre, Sidi Ali-Mbarek nageait, au contraire, dans une opulence dont on ne s'expliquait pas parfaitement l'origine, puisque ce Hachemi — car il était des Hachem de l'Ouest — avait été obligé de renvoyer, avant d'arriver à Miliana, deux serviteurs qui le suivaient, et qu'il s'était vu, faute de ressources, dans la nécessité de se faire, à El-Koleïàa, le *khammas* (1) du fellah Ismaïl-ben-Mohammed.

Soit que Sidi Mbarek voulût humilier Sidi Mouça, soit que la vanité guidât seule dans cette circonstance le marabout d'El-Koleïàa, il n'en est pas moins vrai qu'il revêtit ce jour-là de riches bernous de la plus fine laine, et qu'il se fit escorter par une suite nombreuse et brillante montant des chevaux de race magnifiquement harnachés ; une foule d'esclaves nègres, attentifs aux ordres du maître, caracolaient autour du cortége comme une nuée de papillons noirs.

Cette troupe franchit l'ouad Er-Rouman, — qui, depuis, prit le nom de Sidi-Ahmed-el-Kbir, — puis l'ouad Er-Rabtha, et s'éleva dans la montagne par le chemin de Tala-Oudjabeur, en laissant à sa droite la Châbet-Tifsacin.

Le gourbi qu'habitait Sidi Mouça était construit sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la koubba dédiée à son fils El-Fodhil. Attirée par le bruit de *chabir* (2) que faisaient les cavaliers, la femme de Sidi Mouça — elle était Kabile— sortit sur le seuil de son habitation pour en reconnaître la cause. Zeïneb crut d'abord être le jouet des *djenoun*. Le pays des Bni-Salah n'était pas souvent parcouru par d'aussi riches

(1) Serviteur agricole.
(2) Longs éperons arabes.

cavaliers. Sa surprise fut surtout à son comble quand elle vit le cortège s'arrêter devant son gourbi et mettre pied à terre; elle crut à une erreur jusqu'au moment où l'un des esclaves nègres annonça Sidi Ali-Mbarek. Elle en avertit aussitôt Sidi Mouça, occupé en ce moment à raconter à ses élèves que le Prophète — que la bénédiction et le salut soient sur lui ! — avait l'habitude de se teindre les cheveux en noir, de se colorer les ongles avec la *henna*, de se mettre du *koheul* sur les paupières, et de se mirer dans un seau d'eau pour ajuster son turban. « Souvenez-vous, ô mes enfants! que, si le Prophète répétait souvent : « Les choses que j'aime le plus au monde, ce sont les femmes et les parfums, » il avait le soin d'ajouter: « Mais ce qui me réconforte l'âme, c'est la prière. »

Sidi Mouça se hâta de se lever pour aller recevoir le visiteur et lui faire les honneurs de son habitation. Sidi Mouça n'avait à offrir à Sidi Mbarek pour se reposer qu'une mauvaise natte de jonc percée en plusieurs endroits. Le marabout d'El-Koleïâa préféra rester debout. Après avoir complimenté Sidi Mouça sur sa science, qu'on disait si étendue, Sidi Mbarek, qui était aussi un savant, tâta son saint collègue sur quelques-unes des questions les plus ardues du mahométisme; ainsi, il lui demanda s'il savait de quel doigt le prophète Mohammed s'était servi pour fendre la lune en deux. Mais Sidi Mouça, pour qui la solution d'une difficulté était un jeu, répondit sans hésiter que l'Envoyé de Dieu s'était servi de l'index de la main droite. Sidi Mbarek ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à plus fort que lui; aussi, abrégea-t-il sensiblement sa visite. Il salua assez froidement le marabout de Tazerdjount, et reprit avec sa suite le chemin d'El-Koleïâa. Sidi Mouça ne le revit plus.

Sidi Mbarek avait à peine traversé le col de Tala-Oudjabeur, que la femme de Sidi Mouça, envieuse au dernier des points du luxe déployé par le marabout d'El-Koleïâa, entamait déjà sa plainte, ses récriminations sur la pauvreté dans laquelle paraissait tant se complaire son saint époux. « Pourquoi ce Sidi Mbarek, dont la science et la piété ne te vont pas à la cheville, est-il si insolemment riche, et toi si sordidement pauvre? Pourquoi cela, ô monseigneur? »

— « O femme! souviens-toi que le Prophète a dit : « Dieu tantôt répand à pleines mains ses dons sur ceux qu'il veut, et tantôt il les mesure, » répondit doucement Sidi Mouça, en reprenant sa place sur la natte qu'avait dédaignée le marabout d'El-Koleïâa.

— « Je te le répète, ô monseigneur! je souffre de voir ce Mbarek, ce khammas fils de khammas, affecter le luxe de Karoun, tandis que nous, nous avons à peine de quoi nous couvrir, » reprit vivement Zeïneb.

— « Dieu a dit : « Gardez-vous de l'envie; car elle anéantit les bonnes œuvres, ainsi que le feu anéantit le bois en le consumant, » répliqua Sidi Mouça. Du reste, le sort de ce Karoun, qui avait tant de trésors que leurs clefs auraient pu à peine être portées par une troupe d'hommes robustes, ne saurait être si enviable, puisque Dieu ordonna que la terre l'engloutit, lui, ses richesses et ses palais. »

— « Oh! qui est-ce qui te guérira, ô monseigneur! de cette stupide indifférence pour les biens de ce monde? » s'écria Zeïneb exaspérée.

Cette sortie mit le saint à bout de patience : levant un des coins de la natte sur laquelle il était assis, il dit à son irascible et envieuse épouse : « Regarde, ô femme! et dis-moi ce que tu vois! »

— « Je vois le paradis ! » répondit-elle complétement radoucie.

— « C'est bien ! » fit Sidi Mouça en laissant retomber le coin de la natte ; puis levant le côté opposé, il adressa à Zeïneb la même question.

— « Je vois l'enfer ! » répondit-elle en reculant d'effroi.

— « Eh bien ! ô créature de Dieu ! sache donc que l'enfer est réservé à ceux qui envient immodérément les richesses et les biens périssables de ce monde, tandis qu'au contraire, le paradis échoit tout naturellement en partage à ceux que Dieu — et il sait ce qu'il fait — a oublié de combler de ces mêmes biens. Choisis donc, ô femme ! entre ces deux termes. »

A partir de ce jour, Zeïneb cessa de tourmenter Sidi Mouça au sujet de leur pauvreté. En avait-elle pris son parti ? La tradition n'en dit rien.

Il faut dire que, grâce aux accès de générosité des Bni-Salah, le domaine de Sidi Mouça avait fini par prendre une certaine rotondité. Zeïneb avait aussi donné au saint marabout deux fils qui, plus tard, ne pouvaient manquer de faire la joie de leur père ; Sidi Mouça, en un mot, était le plus heureux des marabouts. Son bonheur eût, sans doute, été plus parfait, si les Bni-Salah eussent mordu davantage aux choses de la religion ; mais c'était là une affaire de temps, pensait très judicieusement le saint. Du reste, il n'y a que deux façons de faire des Croyants : à coups de sabre, ou par la douceur. Evidemment, le système d'Omar-ben-El-Khoththab, la violence, donnait des résultats beaucoup plus prompts et plus décisifs ; mais Sidi Mouça, lui, homme de paix et de prière, ne pouvait y avoir recours. Il fallait donc patienter ; c'est ce qu'il fit.

Soit que Sidi Mouça eût été repris de la manie de la

conversion, soit qu'il lui fût devenu impossible de vivre avec son fils aîné, Sidi El-Fodhil, qui avait considérablement grandi et qui était d'un caractère très difficile, quel qu'ait été enfin le motif de sa résolution, tout ce que nous en savons c'est qu'un jour, Sidi Mouça reprit son bâton de pèlerin, et qu'il se dirigea dans l'Est. Quelque temps après, sa famille, qui ne s'en était que médiocrement inquiétée, apprit par hasard qu'il s'était arrêté chez les Bni-Misra, à une marche de Tazerdjount, et qu'il avait établi sa *kheloua* (ermitage) dans la montagne, au milieu d'un petit bois d'oliviers. C'était au lieu même ou, plus tard, on lui éleva la koubba qu'on y voit encore aujourd'hui.

Quand le saint, qui était chargé d'ans, eut terminé son voyage ici-bas, les Bni-Misra, qui connaissaient sa valeur religieuse, mirent tout en œuvre pour conserver sa dépouille mortelle au milieu d'eux ; en effet, on n'a jamais trop d'intercesseurs auprès de Dieu. Les Bni-Misra voulurent faire les choses grandement : peut-être entrait-il un peu d'ostentation dans leur affaire; peut-être aussi avaient-ils l'intention de faire sentir à leurs voisins les Bni-Salah tout ce que leur conduite envers Sidi Mouça avait d'indécent et de mesquin. Ils firent donc venir du bagne d'Alger un esclave espagnol qui avait la réputation d'être un maître en maçonnerie, et ils lui confièrent la construction de la koubba qu'ils avaient résolu d'élever sur le tombeau du saint.

A cette occasion, Sidi Mouça donna encore aux Bni-Misra une preuve de sa toute-puissance, et du don des miracles que, par l'effet de la faveur divine, ses restes avaient conservé même au-delà de la vie. L'esclave espagnol — qui était un bon catholique — entamait souvent avec les Arabes qui venaient le voir travailler des discussions religieuses dont le but était,

invariablement, de prouver que le Dieu des Chrétiens était bien autrement puissant que le leur. « Vos saints, dont vous parlez tant, leur disait-il un jour, — la koubba venait d'être terminée, — ne vont pas à la cheville des nôtres pour ce qui est du pouvoir de faire des miracles, et il leur citait, à l'appui de cette opinion, tous les faits merveilleux que lui fournissait sa mémoire. Ce jour-là, il alla plus loin encore, et ne craignit point de froisser au dernier des points l'amour-propre et les croyances de quelques Bni-Misra qui étaient venus en pèlerinage au tombeau du saint. « Qu'a donc fait de si extraordinaire votre Mouça-ben-Naceur pour que vous lui décerniez le titre de saint, et que vous lui éleviez cette koubba, qui me semble bien trop somptueuse si on la mesure à son mérite ?... Tenez, si vous voulez que je vous le dise franchement, je crois votre saint tout aussi impuissant que vous. »

C'était hardi, au X$^e$ siècle de l'hégire surtout, et dans la situation où se trouvait l'esclave architecte. Mais quand les Espagnols se mettent à avoir la foi, ils n'hésitent pas, si cela est nécessaire, à en pousser la confession jusqu'au martyre. Malgré l'ardeur si connue de leur fanatisme, les Arabes ne voulurent pourtant point punir ce blasphème ; ils préférèrent démontrer à l'esclave d'une manière irréfragable que leur saint n'était cependant pas dépourvu de toute-puissance. « O Chrétien ! lui dit un des Arabes présents, — un vieillard à barbe blanche, — prends un vase plein d'eau, et monte sur la koubba ; quand tu seras au sommet, jette ce vase ; — c'était une *kolla*, cruche dont le fond se termine en pointe comme l'amphore des Grecs ; — s'il tombe droit et sans laisser répandre une goutte d'eau, la chose sera, ce me semble, assez merveilleuse pour que tu y voies l'inter-

vention du saint; si le vase se brise, au contraire, je te permets de mettre en doute le pouvoir surnaturel de Sidi Mouça. »

L'Epagnol, qui comptait sur la défaite du saint, et qui n'était pas fâché intérieurement d'humilier les Infidèles, s'empressa d'accepter l'épreuve; il monta donc sur la *koubba* avec le vase rempli d'eau, et le laissa tomber sur le sol. La *kolla* restait debout; mais l'Espagnol était précipité sur le carreau où il demeurait évanoui.

Quand le maçon eut repris ses sens, il raconta qu'au moment où il abandonnait le vase, la terre lui avait semblé s'entr'ouvrir, et qu'au fond de la fissure, il avait vu le paradis. Il est inutile d'ajouter que c'était celui de Mohammed.

Or, ce paradis, qu'il n'avait fait pourtant qu'entrevoir, lui avait paru pavé de tant de séductions — je le crois bien ! — que, malgré l'énergie de sa foi chrétienne, l'esclave n'hésita pas à se faire musulman.

Qu'on juge si les serviteurs de Sidi Mouça durent triompher !

Sans être de la force de son père Mouça, Sidi El-Fodhil n'en fut pas moins un saint d'une certaine importance; du moins, c'est ce que nous fait supposer l'élégance de la koubba que les Bni-Salah ont élevée sur son tombeau.

Après le départ de son père pour le pays des Bni-Misra, Sidi El-Fodhil avait cherché à tirer parti des bonnes dispositions que lui montraient les Bni-Salah pour arrondir son patrimoine, et prendre définitivement racine dans le Tazerdjount. Le saint homme convoitait déjà, évidemment, tout le pays compris entre l'ouad Er-Rabtha, l'ouad Taksebt, et l'ouad Cheffa, contrée alors magnifiquement boisée et riche

en eau. Ses descendants, soit par donation, soit par achats, arrivèrent à la réalisation de son programme. Le Tazerdjount appartient, en effet, tout entier aujourd'hui à la lignée de Sidi Mouça, laquelle compose actuellement quatre sous-fractions sous les noms de Oulad Sidi-El-Fodhil, Oulad Sidi-Mohammed, Oulad Sidi-Mahammed, Oulad Ben-Abd-el-Melek.

La koubba de Sidi El-Fodhil-ben-Mouça est gracieusement située sur un petit plateau formant étage à mi-côte du djebel El-Hark. Construite dans une clairière, au milieu des chênes-lièges, sa blancheur immaculée la fait paraitre de loin comme un bernous étendu dans une prairie. Elégante de forme à l'extérieur, riche à l'intérieur, où le saint repose sous une châsse à colonnettes peintes en vert, et entourée de foulards or et soie, la chapelle sépulcrale de Sidi El-Fodhil nous prouve le degré de vénération dont jouit ce saint dans le Tazerdjount.

On ne lui attribue pourtant aucun miracle qui soit digne d'être rapporté.

# XV

## Sidi Ahmed-el-Kbir.

### I. — LES EAUX DE L'AÏN-IESMOTH

Mais avant d'aller en *ziara* (pèlerinage) au tombeau du saint homme qui a donné son nom à la délicieuse vallée dont les eaux arrosent les jardins d'orangers, lesquels font à Blida une ceinture de verdure pailletée de fruits d'or, il convient de dire d'où il venait, qui il était, et comment il devint le patron vénéré des *Blidiïn* (1) et des tribus groupées autour de sa dépouille mortelle.

L'ouad Er-Roumman, qui, plus tard, devait prendre le nom de Sidi-Ahmed-el-Kbir, n'était, il y a quatre siècles, qu'un profond ravin servant de gouttière aux eaux du ciel ; quand, après les pluies, les rides de la montagne lui avaient versé leurs dernières larmes, la rivière n'était plus qu'une longue traînée de cailloux et de gravier où le moustique aurait à peine trouvé de quoi étancher sa soif. Les sources, ces yeux de la terre, ne pleuraient pas, comme aujourd'hui, dans ces gorges désolées la joie pour les hommes et la vie pour les plantes. C'était un lieu désert — une Thébaïde — propre à la méditation et à la prière ; il invitait l'homme pieux, celui

(1) Les gens de Blida, les Blidiens.

pour lequel les choses de ce monde ne sont rien, à s'y arrêter pour y vivre de la vie érémitique et contemplative. C'est, en effet, ce qui arriva.

Un jour, — c'était vers l'an 1519 de notre ère (925 de l'hégire), — un voyageur venant de l'Est, selon toute apparence, descendait péniblement, en suivant la rive droite de l'ouad Tabeurkchant, dans la châbet Er-Roumman (le ravin des Grenades) ; il marchait nu-pieds, et, bien qu'il ne parût âgé que de quarante-cinq ans environ, il s'appuyait pourtant sur un long *mezrag* (espèce d'épieu) qu'il assurait, à chaque pas, prudemment devant lui. Arrivé au point de jonction des deux ravins, le voyageur avisa sur sa gauche un épais bouquet d'oliviers et de micocouliers ; il s'y dirigea. Le site parut lui plaire ; car un sourire de satisfaction vint dérider son visage d'ascète. Après avoir jeté son bâton de pèlerin, il remercia Dieu par une prière de deux *rikâat* (génuflexions) d'avoir comblé ses désirs en mettant le bien au bout de son chemin. Il était visible, à son bernous rapiécé de douze pièces, comme celui du khalife Omar, que ce devait être un saint homme, un homme plus occupé des choses du ciel que de celles de la terre. Un chapelet passé à son cou indiquait d'ailleurs qu'il était *mraboth* (marabout), c'est-à-dire *attaché, lié* au service de Dieu.

C'était — on le sut plus tard — l'illustre Sidi Ahmed-el-Kbir (1), le pieux, le savant, le dévot, le tempérant, l'humble, le pôle des amis de Dieu, la perle de son époque, la merveille de son siècle. Il

(1) Nous rappelons que l'épithète *el-kbir*, le grand, accolée à un nom propre, signifie *l'aîné*, de même que l'expression *es-sr'ir*, le petit, désigne *le cadet*. Chez les Arabes, *el-kbir* n'est jamais pris dans le sens d'*illustre*.

avait fait deux fois le pèlerinage aux deux distinguées et respectées, Mekka et El-Medina — que Dieu les ennoblisse! — il avait prié près du noble mausolée du Prophète — le chef de ceux qui ont une étoile au front et les quatre pieds blancs (1), — et entre le tombeau et la chaire sublime; il avait touché le morceau du tronc de palmier qui manifesta tant de penchant pour l'Envoyé de Dieu, et qui gémit, quand Mohammed le quitta, comme gémit la femelle du chameau après son *houar* (poulain); il avait vu la sublime Kâba, — que Dieu augmente sa vénération! — il avait bu et fait ses ablutions au puits béni de Zemzem, dont l'eau augmente toutes les nuits du jeudi au vendredi; il avait baisé la pierre noire illustre brisée en quatre morceaux par le Karmati, — que Dieu le maudisse! — il avait parcouru Maceur (Egypte); il avait touché de sa main, au *ribath* (monastère) de Deïr-et-Tin, dans le Hidjaz, un fragment de l'écuelle du Prophète, et de son *âïdana*, ou vase de nuit, l'aiguille avec laquelle il s'appliquait le koheul, l'alène qui lui servait à coudre ses sandales, et il avait posé ses lèvres sur ces nobles et saintes reliques; il avait prié dans la sainte mosquée de Mkeddès (Jérusalem), — que Dieu la glorifie! — il avait visité Haleb (Alep), la métropole délicieuse et magnifique, et sa forteresse l'imprenable, dont les murailles sont si élevées, qu'elles ont fait dire au poëte Djemal-ed-Din-Ali : « Les habitants se sont rendus à la voie lactée « comme à un abreuvoir, et leurs chevaux ont brouté « les étoiles comme on paît les plantes fleuries. » « Il avait vu Damachk (Damas), le paradis de l'O-

(1) Les savants désignent quelquefois ainsi le Prophète Mohammed, chef des Musulmans, parce qu'il est à leur tête, et qu'il a eu pour successeurs les quatre khalifes.

rient, Damachk, dont le poëte Arkla-ed-Damachki-el-Kelbi a dit : « C'est le grain de beauté de la joue du monde. » Damachk, que ses jardins entourent comme le halo, ce cercle lumineux, quand il environne la lune, ou comme les calices de la fleur qui embrassent les fruits ; Damachk qui, selon Cherf-ed-Din-ben-Mohsin, « est une contrée dont les cail-« loux sont des perles, la terre de l'ambre gris, et « les souffles du nord comme un vin frais. » Damachk, qui a fait dire au poëte Abou-el-Ouhach-Sbâ-ben-Khelek-el-Asdi : « Son sol est aussi beau que le ciel, « et ses fleurs sont comme les points lumineux qui « brillent à son orient; » et au kadhy Abd-er-Rahim-el-Biçani : « Visite Damachk de bon matin avec les « longs roseaux de la pluie, et les fleurs de ses ver-« gers qui semblent incrustées d'or et de pierreries ou « couronnées. »

Sidi Ahmed avait prié dans la mosquée de Damachk, de laquelle Safian-eth-Thouri, l'un des compagnons du Prophète, a dit : « La prière dans la mosquée de Damachk équivaut à trente mille prières ; » mosquée sublime où, selon la parole de Mohammed, on adorera Dieu durant quarante années encore après la destruction du monde.

Sidi Ahmed avait visité El-Andalous (1); il avait posé son front sur les dalles de la non-pareille mosquée de Korthoba (Cordoue), temple merveilleux aux mille quatre-vingt-treize colonnes de marbre, aux dix-neuf portes de bronze, et qu'éclairent, chaque nuit, quatre mille sept cent lampes faites des plus précieux métaux! Il avait pleuré sur Grenade qui s'écroulait, et qui entrainait dans sa chute les restes de la puissance africaine en Espagne.

(1) L'Andalousie, la Mauritanie espagnole.

Sidi Ahmed avait parcouru Esthanboul (1), et visité sa noble mosquée, fondée, dit-on, par Açaf-ben-Barakhya, fils de la tante maternelle du grand roi Salomon ; il avait reçu l'hospitalité dans les plus célèbres zaouïa, et discuté avec les plus savants jurisconsultes, qu'il étonnait par l'étendue de sa science; il avait pratiqué le jeûne avec les plus fervents religieux ; il avait vécu de la vie contemplative avec les *Soufi,* ces ascètes mystiques qui font consister la perfection dans l'amour de l'essence divine, et dans l'anéantissement de l'individualité humaine en Dieu.

Sidi Ahmed, qui s'était enduit les yeux de la poussière des narrations, savait l'histoire de tous les peuples de la terre; il possédait l'*êlm eth-thahir,* la science écrite ou apparente, et l'*êlm el-bathen*, la science révélée ou cachée. Rien ne lui était inconnu des choses de ce monde, ni les pratiques merveilleuses des *foukara* (2) haïdariens, qui se roulent sur des charbons ardents sans en éprouver aucun mal, ni celles des *djoukiïa* indiens, qui restent des mois entiers sans prendre de nourriture, et qui, d'un seul de leurs regards rongent le cœur d'un homme dans sa poitrine. Aussi, sa réputation s'étendait-elle, en pays musulman, de l'orient à l'occident.

Revenons à Sidi Ahmed, que nous avons laissé en prières, et remerciant Dieu d'avoir dirigé ses pas vers un lieu qui lui paraissait si propre à cette solitude, qu'aujourd'hui il recherchait avec la même ardeur qu'il avait mise, autrefois, à parcourir la terre de l'Islam.

(1) L'une des parties de Constantinople.

(2) *Foukara*, pluriel de *fakir*, nom donné à certains religieux musulmans ayant renoncé aux biens de ce monde.

Sa prière terminée, le saint homme s'était mis à visiter, pour en connaitre les ressources, les abords du lieu dont il comptait faire sa retraite : des oliviers sauvages, des micocouliers et des frènes, vieux comme le monde, étendaient autour d'eux leurs branches ombreuses, pareilles au parasol que déploie le serviteur d'un émir pour l'abriter contre les chauds rayons du soleil; des grenadiers, avec leurs fleurs empourprées, paraissaient des *triyat* (1) éclairant une sainte mosquée ; des pruniers, chargés de fruits, laissaient pendre jusqu'à terre leurs bras fatigués. « Ce lieu est un des jardins d'Eden, pensa Sidi Ahmed, si Dieu l'a arrosé de ses eaux. »

Et Sidi Ahmed fouilla les ravins, les dépressions, les rides, les crevasses ; mais les ravins, les dépressions, les rides, les crevasses, étaient desséchés comme le gosier d'un kadhy ayant parlé longtemps pour soutenir une mauvaise cause.

Ce manque d'eau ne parut pourtant pas jeter une grande inquiétude dans l'esprit du saint : il savait que Dieu n'avait rien à lui refuser, et que la simple formalité d'une prière était suffisante pour que les eaux de mille sources vinssent lui lécher les pieds comme des esclaves soumises. Cette sollicitation auprès du Dieu unique parut cependant coûter au saint, — il avait déjà tant demandé, —car, reprenant son bâton de pèlerin, il traversa le ravin d'Er-Roumman, il escalada les pentes qui conduisent au piton de Sidi Abd-el-Kader, descendit sur l'ouad El-Merdja, qu'il traversa, remonta le lit de l'ouad Cheffa, coupa successivement l'ouad Bni-Bou-Bekr, et l'ouad Ouzra, puis il gravit les pentes du djebel Dakhla, qui s'élève chez les Mouzaïa. La nuit était close depuis long-

(1) Lampes à plusieurs branches.

temps déjà quand il atteignit au sommet de cette montagne, et les étoiles seules éclairaient la terre de leur lumière incertaine et scintillante ; mais le corps du saint homme rayonnait de clartés veloutées qui se projetaient en avant de lui, et le guidaient sur le chemin qu'il devait suivre ; selon les expressions du Koran, « sa lumière courait devant lui (1). »

Il marchait depuis la veille, et le soleil était déjà très haut qu'il n'avait encore rien trouvé de ce qu'il désirait. Dieu, touché, sans doute, de la discrétion du saint, se décida pourtant à mettre fin aux recherches pénibles de son serviteur; car, tout à coup, et comme par l'effet d'une révélation subite, Sidi Ahmed tourna brusquement à droite, et se dirigea sans hésiter vers la tête des eaux. Le gai babillage d'une source ne tarda pas à lui apprendre qu'il touchait au but : il était, en effet, sur l'Aïn-Iesmoth. « Dieu soit loué ! » s'écria le saint.

Les belles eaux de cette fontaine cascadaient argentées sur les flancs du Dakhla, comme une ondoyante chevelure sur les brunes épaules d'une Sahrienne, ou comme la queue d'un *djeurr* (2) de race. Malheureusement, elles couraient folâtres vers le nord, et il paraissait difficile, au premier abord, de les faire renoncer à cette direction dont elles avaient, tout porte à le croire, une longue habitude. Il est vrai que, pour un homme qui tenait l'oreille de Dieu, cet obstacle n'était pas des plus sérieux, attendu que l'auteur du mouvement rétrograde des eaux du Jourdain vers leur source pouvait encore bien mieux, pour faire

(1) « Un jour, tu verras les Croyants, hommes et femmes; leur lumière courra devant eux et à leur droite. » (*Le Koran*, sourate LVII, verset 12).

(2) Cheval dont la queue traîne jusqu'à terre.

plaisir à son serviteur, jeter dans le nord-est celles de l'Aïn-Iesmoth. Il est vraisemblable que ce fut aussi l'avis de Sidi Ahmed; car il se mit à prier pour obtenir ce détournement.

A peine avait-il commencé son oraison, que les eaux s'arrêtèrent inquiètes sur les pentes; elles tâtonnèrent pendant quelques instants comme une caravane de fourmis qui ne sent plus sa trace; en fouillant le terrain pour chercher une direction, elles se heurtaient sans cesse aux accidents rocheux qui les entouraient. Sidi Ahmed, qui finissait de prier, vit leur embarras; il y mit un terme en leur ordonnant, au nom de Dieu, de le suivre. Aussitôt, comme un chien fidèle qui a reconnu son maître, elles s'élancèrent joyeuses sur ses traces, passant partout où il passait, tour à tour escaladant les escarpements, ou se laissant glisser doucement dans les ravins : c'est ainsi qu'elles descendirent le Dakhla, qu'elles traversèrent les ouad Ouzra, Bni-Bou-Bekr et El-Merdja sans se mêler à leurs eaux, qu'elles grimpèrent les hauteurs de Bou-R'eddou et des Amchach jusqu'au point culminant des Bni-Salah, et qu'elles atteignirent enfin la vallée de l'ouad Er-Roumman. Il n'était pas loin de l'heure de la prière du *dhohor* quand elles arrivèrent, en compagnie du saint, dans le ravin où Sidi Ahmed avait résolu de se fixer. Le saint les encoffra immédiatement dans un énorme rocher qui se trouvait sur la rive gauche de ce ravin.

Deux étrangers faisaient la sieste en ce moment à l'ombre du caroubier qui surmonte le rocher. La hauteur du soleil leur ayant indiqué qu'il était l'heure de la prière du *dhohor*, ils cherchèrent, mais en vain, de l'eau pour faire leurs ablutions. En se retournant, ils aperçurent Sidi Ahmed, qui lui-même reconnut

bientôt en eux l'illustre chikh, l'imam, le pieux, le savant, le sans-pareil de son siècle, le phénix de son époque, la rareté de son temps, monseigneur Abd-el-Kader-el-Djilani (1), le saint de Baghdad, et l'ascète, l'humble, le dévot, l'adorateur de Dieu, monseigneur Bel-Abbas-es-Sebti (de Ceuta); de leur côté, grâce à ce rayonnement qui est particulier aux amis de Dieu, ces saints n'avaient pas tardé à deviner que l'homme qu'ils avaient devant eux était Sidi Ahmed-el-Kbir. Ils avaient, au reste, beaucoup entendu vanter sa vertu, sa science et son merveilleux pouvoir; aussi, ne purent-ils s'empêcher de lui demander pourquoi il était venu s'établir dans un pays sans eau ; ils ajoutèrent en plaisantant — ces deux saints ont toujours passé pour être remplis de gaîté — qu'il aurait parfaitement pu en rapporter d'Esthanboul, d'où il venait, opération qui, d'après eux, devait, quand on jouissait d'une puissance pareille à celle que Dieu lui avait accordée, ne présenter aucune difficulté.

(1) Nous n'avons pas la prétention d'expliquer la présence de ces saints dans l'ouad Er-Roumman. Au reste, pour faire de l'hagiographie, il faut avoir la foi, et nous l'avons. Nous engageons les personnes qui nous liront à s'en munir, si toutefois elles n'en sont pas suffisamment pourvues, et à ne pas venir nous reprocher des prochronismes ou des parachronismes dont nous ne prenons nullement la responsabilité. Nous écrivons, il faut bien qu'on le sache, avec la naïve candeur d'un Croyant, tout ce que veulent bien nous raconter les *traditionnistes* arabes, et nous répétons que ce n'est pas toujours chose facile que de les faire répondre aux questions qui touchent aux hommes ou aux choses de leur religion. Le capitaine Walsin-Esterhazy le constatait déjà avant nous quand, en 1840, il rassemblait les éléments de son histoire de la *Domination turque dans l'ancienne Régence d'Alger* : « Nous demandons indulgence à tous, écrivait-il, certain de l'obtenir de ceux qui ont essayé de travailler par les Arabes, et de ceux qui connaissent les difficultés de ce travail. »

Piqué, sans doute, du ton railleur des deux saints, Sidi Ahmed, sans leur répondre, frappa le rocher de son bâton, et l'eau — celle qu'il venait de ramener de l'Aïn-Iesmoth — s'échappa aussitôt en plusieurs jets bouillonnants qui prirent, sans balancer, mais non cependant sans murmurer, leur direction suivant la ligne de pente de l'ouad Er-Roumman, et, depuis cette époque, ces eaux n'ont point cessé de couler et de donner la vie à ce ravin jadis si désolé.

Suivant une autre version, Sidi El-Kbir aurait pris son eau à Tala-Yzid. Mais, comme il n'y aurait pas eu là un bien grand miracle, nous aimons mieux croire que ce saint, qui adorait les difficultés, aura poussé, comme nous le racontons plus haut, jusqu'au sommet du djebel Dakhla.

---

## II. — L'ANSEUR DE SIDI AHMED-EL-KBIR

On désigne sous la dénomination d'*ânseur* toute source d'eau fraiche et limpide sourdant d'un rocher.

Les eaux de l'*Anseur* de Sidi Ahmed-el-Kbir, c'est-à-dire celles qu'il a amenées du djebel Dakhla, s'échappent du pied des pentes de la rive gauche de l'ouad par les fissures d'un énorme rocher qui a dû se détacher des hauteurs de cette rive, et qui, aujourd'hui, paraît en être la principale assise.

L'eau de l'*Anseur* a la pureté du cristal, et l'on est tenté d'en approcher ses lèvres; c'est de l'argent liquide s'écoulant abondamment du sein de la montagne comme les richesses s'échappent des mains du prodigue. L'eau de la source de Tasnim, qui coule dans le Paradis, n'est certainement ni plus pure, ni plus agréable aux gosiers des bienheureux, bien que,

selon le Prophète, ils y mêlent du vin exquis, du vin cacheté dont le cachet est de musc (1).

Un caroubier noueux, à la sombre et éternelle verdure, surgit d'une anfractuosité du rocher et prête son ombre, pendant les chaudes heures du jour, au fidèle Croyant, lequel s'endort doucement au murmure des eaux de la fontaine sacrée.

Des soulèvements calcinés, des blocs de rochers amassés l'un sur l'autre comme pour préparer une escalade de Titans, encombrent les abords de la source ; les eaux s'échappent par des crevasses provenant de dislocations produites par quelque commotion souterraine.

Avant que la source n'eût été emprisonnée par nos ingénieurs, les Croyantes se rendaient pieusement, le samedi, à la fontaine de Sidi El-Kbir pour offrir leur encens au saint, *les sept parfums* (2), et pour conjurer les maux et les maladies dont elles attribuent le principe aux *djenoun* (3). Les abords des sources étaient jonchés de petits cornets de papier à moitié consumés, dans lesquels on retrouvait encore de la graine de coriandre et du styrax ; des tessons de poterie, ayant fait l'office de cassolettes, contenaient aussi des restes du benjoin qui avait servi à éloigner les mauvais génies, lesquels, apparemment, ne peuvent pas supporter ce parfum.

Aujourd'hui qu'il ne reste plus guère à ces

(1) *Le Koran*, sourate LXXXIII, versets 25, 26 et 27.

(2) Nous avons dit plus haut que les sept parfums se réduisaient presque toujours à quatre, le benjoin, le styrax, le bois d'aloès et la coriandre. Les Arabes désignent sous les noms de *miâat moubarka* (styrax béni) l'encens qu'on brûle en guise de charme pendant les dix premiers jours du Moharrem, le mois sacré.

(3) Démons.

Croyantes qu'un maigre filet d'eau, la fontaine est désertée, et les génies peuvent la hanter en toute liberté, et sans crainte d'y être incommodés par les sept aromates. Aussi, n'est-il pas très prudent de s'y hasarder sans dire le « *Bism Allah,* » — Au nom de Dieu ! — formule ayant la propriété de mettre les démons en fuite.

Tout porte à croire pourtant que, lorsque Sidi Ahmed-el-Kbir se donna la peine — il y a de cela trois cent soixante-six ans — d'aller chercher de l'eau au djebel Dakhla, il n'avait point en vue de travailler pour les Chrétiens. Comment, avec sa prescience, n'a-t-il pas prévu cela ?

---

## III. — SIDI AHMED-EL-KBIR DANS LA VALLÉE DE L'OUAD ER-ROUMMAN

Sidi El-Kbir, nous le savons, était un saint extrêmement remarquable, et, s'il l'eût voulu, il ne lui était rien de plus facile que d'obtenir de Dieu sa part des biens de ce monde; mais il les méprisait, et il avait raison. « Qu'est-ce que la vie humaine, une existence d'homme, se disait-il quelquefois, en comparaison de la vie éternelle ? Est-ce seulement une goutte d'eau dans la mer ? un grain de sable dans le désert ? Aussi, n'y a-t-il pas à balancer entre les jouissances d'un jour et celles qui n'auront pas de fin. » Il avait donc, allant au-devant de la *mort verte* (1), fait vœu de pauvreté, et il s'était mis à parcourir le monde musulman pour y chercher la vé-

(1) *Mort verte*, action de se vêtir de haillons et de vêtements rapiécés à la suite d'un vœu de pauvreté.

rité, et pour montrer la voie à ceux qui étaient dans l'erreur. C'est pourquoi nous le voyons arriver dans l'ouad Er-Roumman sous le vêtement rapiécé du *deroueuch* (1), les pieds nus et le bâton à la main.

Ce n'était pas le hasard qui avait amené Sidi El-Kbir dans ces gorges sauvages : à son retour des Villes saintes, — les nobles et vénérables, — le saint marabout, qui brûlait du désir de revoir son chikh, le maître sous lequel il avait étudié, l'honorable, le vénérable, le très gracieux, le très pur, le très parfait, le très savant, le très docte Sidi Abd-el-Aziz-el-Hadj (2), — que Dieu le protège par sa bonté! — Sidi El-Kbir, disons-nous, s'était détourné de son chemin pour le visiter; or, le zélé chikh s'était empressé de profiter de cette occasion pour charger son ancien élève d'aller, dans le sud de la Mtidja, souffler sur la foi des tribus kabiles qui habitaient ces contrées pour chercher à la raviver : il lui avait recommandé d'une façon toute particulière les Bni-Bou-Nsaïr, tribu qui était assise sur le pays formant aujourd'hui la banlieue ouest et nord de la commune de Blida. C'étaient, en effet, comme nous le verrons plus loin, des Musulmans plus que médiocres, des impies qui ne s'occupaient pas plus du Dieu unique que de leur avant-dernier bernous. Il y avait donc un intérêt considérable à envoyer en mission religieuse

(1) Le mot *deroueuch* qui, en persan, signifie *seuil de porte*, exprime métaphoriquement les humbles vertus de ce genre de religieux.

(2) Sidi Abd-el-Aziz-el-Hadj a son tombeau chez les Ammal, sur la rive gauche de l'ouad Icer. C'était un marabout de grande réputation religieuse qui avait entrepris, à l'aide de missionnaires, de ressusciter la foi musulmane qui chancelait. Ce serait le même marabout qui aurait fondé le Ksar-Charef, dans le Sahra. Les gens de ce ksar prétendent posséder sa dépouille mortelle, ce qui n'est nullement justifié.

auprès de ces tribus un homme qui, comme Sidi Ahmed-el-Kbir, joignait à une science profonde et à une vertu incomparable une éloquence entraînante et le don des miracles. Sidi Abd-el-Aziz ne pouvait donc faire un meilleur choix. Il avait donné à son disciple un *thahir* (1) pour se faire reconnaître au besoin, et il lui avait dit : « Va, comme les envoyés qui t'ont précédé, annoncer et avertir, afin que les incrédules de ces tribus n'aient aucune excuse devant Dieu après ta mission. » Et Sidi Ahmed était parti avec la ferme résolution de les ramener dans le sentier du vrai, ou d'en faire un exemple terrible si leurs cœurs cadenassés et endurcis restaient sourds à tout avertissement.

Frappé de la vigueur de la végétation, Sidi Ahmed, nous l'avons dit plus haut, s'était écrié en descendant dans la gorge de l'ouad Er-Roumman : « Ce lieu est sûrement l'un des jardins d'Eden, si Dieu l'a arrosé de ses eaux. » Grâce au saint, l'eau n'y manquait plus à présent qu'il l'y avait amenée.

Il résolut donc de s'établir au fond de cette gorge, et sous ces grands arbres si particulièrement propres aux méditations et aux entretiens avec Dieu. Il y avait là surtout des oliviers et des micocouliers dont les branches étaient si vastes, qu'elles faisaient penser à cet arbre du paradis qui projette une ombre tellement étendue, qu'un cavalier n'en sortirait pas après cent ans de voyage. Des frênes, des amandiers, des grenadiers, des figuiers des Chrétiens, des genêts, des agaves, des lauriers-roses se pressaient autour de ces vieux rois de la végétation et semblaient leur composer une cour ; un tissu de ronces en défendait l'approche. Des rochers bleus veinés de

(1) Diplôme, brevet.

rouge, précipités des sommets, formaient à cette merveilleuse oasis un rempart naturel dont le torrent venait ronger le pied. Avec quelques bottes de dis jetées sur des branches entrelacées, le saint se construisit là un gourbi sinon somptueux, du moins très suffisant pour un solitaire qui comptait ne vivre que de privations.

---

## IV. — SIDI AHMED-EL-KBIR ET LES BNI-BOU-NSAÏR

Nous avons dit que le pays formant aujourd'hui la banlieue nord et ouest de Blida appartenait, il y a quatre siècles, à une tribu riche et puissante qu'on nommait les Bni-Bou-Nsaïr. Malheureusement, les gens de cette tribu étaient aussi incrédules et railleurs des choses saintes qu'ils étaient opulents. L'orgueil s'était emparé d'eux, et comme ils n'avaient jamais eu besoin de prier Dieu pour être comblés de ses biens, ils en étaient venus à oublier que Celui qui donnait si généreusement pouvait tout aussi facilement retirer ou reprendre. Il faut ajouter qu'ils étaient ignorants, qu'ils ne possédaient ni mosquées, ni zaouïa, qu'ils étaient sans *tholba*, et que, depuis trop longtemps, ils négligeaient les œuvres pieuses et les saintes lectures. Ils avaient tout à fait perdu de vue que le Prophète a dit : « La maison la plus vide de tout bien est celle où il n'y a pas de Koran. »

Or, un jour que Sidi Ahmed remerciait Dieu, sur le seuil de sa *kheloua*, de lui avoir donné, dans ce monde, un paradis où il projetait d'attendre que le Tout-Puissant voulût bien lui ouvrir les portes de l'autre ; un jour, disons-nous, qu'il priait tout en admirant autour de lui ces vieux oliviers qui sem-

blaient, tant ils étaient noueux, tordus, voûtés, avoir été plantés par Dieu lui-même au jour de la création, ces frênes qui entrelaçaient leurs branches vigoureuses avec celles des micocouliers, et les fleurs rouges des grenadiers qui se balançaient au souffle de la brise comme des *mnaguech* (1) encoraillées aux oreilles de la danseuse, pendant que le saint homme était absorbé dans cette contemplation, et qu'il se disait : « Il y a dans ceci des signes pour ceux qui réfléchissent! » trois cavaliers, qui s'étaient approchés de lui sans qu'il s'en aperçût, lui demandèrent fort grossièrement, et sans lui avoir donné le salut, qui il était.

Le saint homme qui, à cette brusque et inconvenante interpellation, avait reconnu que ces cavaliers devaient être des Bni-Bou-Nsaïr, leur répondit pourtant avec douceur qu'il était marabout.

— « Si tu es marabout, reprit l'un de ces Bni-Bou-Nsaïr d'un air ou perçait l'incrédulité, prouve-le en faisant jaillir de l'eau de ce rocher pour rafraîchir nos gosiers et abreuver nos montures. » Et ils lui désignaient en même temps un gros rocher roux qui était tout près du gourbi du saint, au pied du Koutsour.

Si leur intention était d'embarrasser le saint, les Bni-Bou-Nsaïr tombaient mal; car le miracle qu'ils lui demandaient était tout-à-fait dans ses moyens, puisque, quelque temps auparavant, nous le savons, Sidi Ahmed l'avait déjà opéré en présence de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani et de Sidi Bel-Abbas-es-Sebti, et puis ces insolents ignoraient évidemment ces paroles d'un savant docteur : « Celui qui met à l'épreuve un homme éprouvé a souvent à s'en repentir. »

(1) Boucles d'oreilles composées de deux parties. Elles sont souvent ornées de corail.

Sidi Ahmed, sans daigner répondre à ces impies, se dirigea lentement vers le rocher désigné, puis, après avoir prié pendant quelques instants, il le frappa de son bâton. La pierre se fendit aussitôt, et l'eau s'élança de la crevasse avec l'impétuosité d'un cheval de race qui a senti l'odeur de la poudre.

Ce prodige ne les convainquit pas, sans doute, de la puissance du marabout; car un sourire moqueur, qu'ils ne cherchèrent pas à dissimuler, vint prouver au saint qu'ils le prenaient plutôt pour un sorcier que pour un homme de Dieu. Sur un signe de Sidi Ahmed, la fissure du rocher se referma, et l'eau cessa de couler.

— « Demain, dit l'un des trois cavaliers à Sidi Ahmed, nous allons chercher chez les Kerracha (1) une *arouça* (fiancée) destinée à l'un de nos plus riches cavaliers; les invités seront nombreux. Si tu consens à te charger de la *dhifa*, ô le puissant ! ajouta-t-il dédaigneusement, nous n'hésiterons plus à reconnaitre ton pouvoir. »

— « La *dhifa* sera préparée avant votre arrivée, répondit le marabout, et je vous promets plus de *thâam* (2) que vous n'en pourrez manger. »

— « Demain donc à déjeuner nous serons tes hôtes, » reprit le Bou-Nsaïri.

Et ils s'éloignèrent en ricanant, et sans s'être donné la peine d'ajouter la formule restrictive « *in cha Allah,* » — si Dieu le veut !

Le lendemain cependant, vers dix heures du matin, un cortége nombreux remontait l'ouad Er-Rouman : de brillants cavaliers aux selles brodées d'or et d'argent, aux armes étincelantes, se pressaient

(1) Fraction des Bni-Salah.
(2) Vivres, pitance, mets. On désigne ainsi surtout le kousksou.

dans la vallée en frappant la poudre, et en faisant tinter leurs *chabir* sur leurs étriers damasquinés, et ces bruits paraissaient leur monter à la tête comme les vapeurs d'une liqueur enivrante. Des musiciens, juchés sur des mulets, et soufflant, à s'en crever les joues, dans le *djououak*, la *zemmara*, la *r'aïtha*, et battant du *thebel* (1), précédaient les cavaliers en jouant leurs plus joyeux airs. Venait ensuite, escortée par sa famille, et assise sur une mule blanche comme Doldol, la monture préférée du Prophète, une jeune fille à la taille flexible comme le roseau caressé par le zéphyr. Le voile de mariée qui l'enveloppait ne permettait pas de distinguer ses traits; mais on devinait à son maintien gracieux et à son séduisant balancement que ce devait être la perle de la tribu. Les gazes légères qui servaient de rideaux au *rkakeb* (2) sous lequel était placée la fiancée, voltigeaient autour d'elle comme ces flocons de salive de Satan (3) qui courent dans l'air par un beau jour d'automne.

Le cortége se grossissait à chaque pas ; il n'était pas un ravin, pas une ride des montagnes qui ne versât dans la vallée son contingent d'invités. Les sentiers de Tafraouat, de Habb-el-Melak, de Tabeurkchant, de Hanous, de Koutsour et de Draâ-el-Ammas, couverts de gens à bernous blancs, paraissaient des cascades se précipitant dans l'ouad. Les femmes, per-

(1) Le *djououak* est une petite flûte en roseau, la *zemmara* une sorte de cornemuse, la *r'aïtha* une espèce de hautbois; le *thebel* est un tambour de forme particulière.

(2) Espèce de palanquin fermé de rideaux qui se dresse sur les montures des Moresques quand elles voyagent, et sous lequel elles s'asseyent.

(3) Les Arabes appellent *salive de Satan* ces longs fils et flocons blancs et soyeux que nous nommons des *fils de la Vierge.*

chées sur les sommets, fatiguaient l'air de leurs perçants *toulouïl* (1).

Les trois cavaliers à qui, la veille, Sidi Ahmed avait promis la *dhifa*, étaient en tête du cortége. A leur arrivée auprès du rocher d'où il avait fait jaillir l'eau le jour précédent, ils trouvèrent le saint homme en prière sous un micocoulier. Son corps seul était sur la terre, sans doute ; car tout ce bruit, toute cette foule ne paraissaient point avoir le pouvoir de le distraire de sa pieuse occupation, et son visage, tourné vers la *Kibla* (2), respirait la plus parfaite sérénité. Le mouvement de ses lèvres indiquait pourtant qu'il était en conversation avec Dieu.

Rien ne révélait la *dhifa* promise; les invités avaient beau lever en aspirant leur appareil olfactif du côté du saint, ils n'en rapportaient point cet appétissant fumet qui révèle la présence du *mechoui* (3), ou du kousksou énergiquement condimenté. Une sorte de désappointement se communiqua instantanément de la tête à la queue du cortége, déception qui se traduisit par une grimace particulièrement intense dans le *r'achi* (4), lequel s'était fait une fête d'aborder un peu la viande, félicité qu'il ne faisait guère qu'entrevoir une fois ou deux par an. Ces braves gens s'étaient, en effet, formellement promis de reprendre, dans l'homérique festin sur lequel ils comptaient, une bonne part de ce que, sous prétexte d'impôts, leur extorquaient leurs maîtres.

L'un des trois cavaliers de la veille mit pied à terre, et s'approcha du saint marabout pour le tirer de l'é-

(1) Les cris de joie, les *you ! you !* des femmes.
(2) Direction de La Mekke.
(3) Mouton rôti entier.
(4) Le peuple, la populace, la foule.

tat extatique dans lequel il était plongé, et lui rappeler sa promesse au sujet de la *dhifa.* « Vois, ajouta-t-il d'un ton railleur, nos invités sont nombreux, et, comptant sur ton pouvoir, nous n'avons rien fait pour satisfaire leur faim.... Malheur à toi ! s'écria-t-il en le menaçant, si tu t'es joué de nous ! »

— « Que tous les cavaliers mettent pied à terre, » répondit Sidi Ahmed en se retournant lentement vers son brutal interlocuteur.

— « Et dans quel but, reprit le cavalier, si tu n'as rien à nous faire manger. »

— « Le Prophète — que la bénédiction et le salut soient sur lui ! — a dit : « Supporte avec patience les discours des incrédules. Nous avons pour eux de lourdes chaînes et un brasier ardent, répliqua le saint d'un ton où perçait une certaine irritation. L'impiété vous à tellement aveuglés, ô Bni-Bou-Nsaïr ! que vous ne croyez pas aux signes, même après avoir vu ! »

— « Allons, sorcier ! ne te fâche pas, dit l'un des cavaliers ; nous croirons à ton pouvoir si tu rassasies, comme tu nous l'a promis hier, nos invités et ceux qui se sont joints à eux. Commence donc tes exorcismes, et ordonne aux *djenoun,* dont tu disposes, sans doute, de nous servir promptement, et surtout sans que nous soyons obligés de descendre de cheval. »

— « Il sera fait ainsi que vous le demandez, répondit le marabout. Formez-vous donc par groupes de dix, et, s'il plaît à Dieu ! vous verrez bientôt les effets de sa puissance. »

Cavaliers et piétons se rangèrent aussitôt en douars de dix, et formèrent ainsi une vaste chaine dont les anneaux paraissaient soudés l'un à l'autre. Sur un signe du saint homme, un serviteur sembla

sortir du rocher d'où, la veille, il avait fait jaillir l'eau. Ce *djenn* — ce ne pouvait être autre chose — portait sur sa tête une vaste *djefna* (1) taillée dans le tronc d'un frêne qui était, au moins, cinq ou six fois séculaire. Ce plat était rempli d'un kousksou de nuance paille, tigré çà et là de succulents morceaux de mouton. Une colonne de vapeur chargée d'appétissants aromes s'élevait majestueusement au-dessus de la *djefna*, et annonçait au loin la bonne nouvelle.

Les *dhiaf* (hôtes) s'armèrent avec beaucoup d'ensemble d'une cuiller de bois qui pendait à leur ceinture, et la brandirent d'une façon extrêmement menaçante pour le kousksou. Chaque groupe comptait naturellement sur sa *djefna*; mais, en voyant ce premier plat rester aussi seul que le Dieu unique, la foule impatiente — la faim rend si injuste ! — trouva que le service languissait d'une façon désespérante. C'est précisément là où le saint attendait ses invités.

— « Hommes de peu de foi ! s'écria-t-il d'une voix qui remplit toute la vallée, pourquoi doutez-vous ? Sidna Aïça (Jésus) — sur lui soit le salut ! — n'a-t-il point rassasié, avec cinq pains et deux poissons, plus de cinq mille personnes qui l'avaient suivi au désert de Bit-es-Saïda (Bethsaïde) ? Mais les incrédules ont toujours eu des yeux pour ne point voir ! Puisez donc sans crainte dans la *djefna*, et, s'il plait à Dieu ! vous serez rassasiés avant qu'elle ne soit vide. »

Le serviteur, la *djefna* sur la tête, se mit à parcourir les groupes, et chacun des convives, oubliant quelque peu le *Bism Allah* (2), fouilla le plat au passage avec une énergie des plus intenses.

(1) Grand plat en bois.
(2) Au nom de Dieu !

Il y avait déjà longtemps que le serviteur courait dans les anneaux de la chaîne, et que la plupart des cuillers avaient été replacées à la ceinture, et pourtant le plat présentait toujours ce piton de kousksou que les invités avaient tant admiré d'abord. Tous étaient repus, et l'avaient prouvé surabondamment par des bruits non équivoques de satisfaction gastrique. Quant à la formule d'actions de grâces « *El-hamdou lillah,* » — louange à Dieu ! — par laquelle tout vrai Musulman remercie le Très-Bon de l'avoir rempli, il n'échappa point à Sidi Ahmed qu'elle avait été tout aussi négligée que celle qui ouvre le repas. Les Bni-Bou-Nsaïr était décidément des impies ; le prodige même dont ils venaient d'être témoins ne les avait pas convaincus de la puissance du saint homme, qui leur prouvait d'une manière si claire et si frappante que Dieu n'avait rien à lui refuser. La plupart d'entre eux s'obstinaient à ne voir dans cette manifestation de l'intervention divine que de la sorcellerie, et des accointances avec les génies.

Comme tous les marabouts, Sidi Ahmed-el-Kbir avait son grain de susceptibilité, et, malgré sa sainteté, cette négation opiniâtre de son pouvoir finit par le faire sortir de ses gonds. Il se tourna vers la *Kibla*, et s'écria d'une voix terrible qui roula dans la vallée comme les grondements de la foudre : « O Bni-Bou-Nsaïr ! Dieu — que son saint nom soit glorifié ! — vous a donné le bien, et vous ne l'en avez pas remercié ! Vous êtes restés incrédules devant ses signes ! Rappelez-vous donc le terrible châtiment que le Tout-Puissant infligea aux gens de Tmoud, qui ne voulurent point reconnaître dans Salah — sur lui soit le salut ! — un de ses envoyés, et qui méprisèrent ses avertissements : une violente commotion de la terre les surprit ; le lendemain, on les trouva morts et la

face dans la poussière sur le seuil de leurs demeures. On voit encore leurs ossements cariés épars sur le sol qui portait ce peuple maudit. Loth fut aussi envoyé vers les siens, et Choaïb vers les Madianites, et ils ne furent point écoutés. Une pluie de feu détruisit les villes maudites et leurs habitants, et les Madianites eurent le sort des Tmoudites. Sidna Mouça (Moïse) — sur lui soit le salut ! — avait déjà frappé le rocher de Horeb de sa baguette d'*âbal* (1), et le rocher s'était fondu en douze sources, que les enfants d'Israël lui disaient encore : « Tu as beau nous apporter des miracles pour nous fasciner, nous ne te croirons pas !... » Vous avez comblé la mesure, ô Bni-Bou-Nsaïr ! et Dieu, que vous méconnaissez, me charge de vous donner cet avertissement : « Vous serez dispersés comme les fèves jetées par la main du semeur, et le dernier des vôtres ira mourir misérable sur les plateaux stériles du Seressou (2), puis je repeuplerai votre pays avec des gens dont le premier a été des Bni-Salah, et dont le dernier sera des Bni-Ferah (3). »

(1) Bois dont était faite la baguette de Moïse.

(2) Le *Seressou*, portion aride des Hauts-Plateaux de la province d'Oran.

(3) Malgré sa colère, le saint marabout se laisse aller à faire ici une sorte de jeu de mots rimé portant sur le nom de *Salah*, qui signifie *bon, loyal, sincère*, et celui de *Ferah*, qui se traduit par *gaîté, joie, contentement*. L'intention de Sidi El-Kbir est évidemment la suivante : Je repeuplerai votre pays avec des gens dont le premier a été un homme *bon, loyal, sincère*, et dont le dernier sera un homme *gai, joyeux, content*, c'est-à-dire un homme qui n'aura connu ni le malheur ni la misère. Le pays des Bni-Bou-Nsaïr a été, en effet, occupé, après cette époque, par les Bni-Salah, lesquels possédèrent dans le Mtidja, jusqu'en 1852, la portion de territoire qui appartenait aux Bni-Bou-Nsaïr. Quant à la vallée de l'ouad Sidi-El-Kbir, elle fait partie encore aujourd'hui des Kerracha, fraction des Bni-Salah.

Les Bni-Bou-Nsaïr se mirent à rire — tant ils étaient endurcis dans l'impiété — des paroles du marabout.

L'un d'eux, plus incrédule encore que les autres, osa lui dire : « Nous savons que, souvent, sous les bruits du tonnerre, il n'y a qu'un nuage stérile. Fais donc que tes menaces s'accomplissent, si tu es réellement un envoyé de Dieu ! »

Et la foule se dispersa pour regagner ses demeures.

Les Bni-Bou-Nsaïr ne tardèrent pas à ressentir les effets de la prédiction de Sidi Ahmed : leurs troupeaux meurent de maladies inconnues ; leurs chevaux, hier si nobles et si rapides, qu'on les aurait dits fils du vent, se traînent aujourd'hui lourdement et trébuchent à chaque pas ; leurs formes, si sveltes et si élégantes, sont épaisses et chargées de graisse ; ces coursiers ne sont plus que des vaches indignes d'être montées par des hommes de chabir. La misère, enfin, s'abat sur le pays des Bni-Bou-Nsaïr comme elle s'abattit autrefois sur la terre d'Egypte, quand Dieu étendit sur elle son bras vengeur.

Ne pouvant plus vivre chez eux, et las de tourmenter une terre qui ne voulait plus rien leur donner, les Bni-Bou-Nsaïr montèrent sur les ailes de l'oiseau et se dispersèrent, en reconnaissant, un peu tard il est vrai, les dangers de l'impiété.

Il ne reste plus aujourd'hui de ces anciens maîtres du pays que le vieil Hamida-Bou-Nsaïri et deux de ses neveux. Hamida, qui, pour vivre, s'est fait marchand de chaux, habite un misérable gourbi à Tafraouat, dans la vallée du haut Sidi-El-Kbir. Quant à ses neveux, ils gagnent péniblement de quoi ne pas mourir de faim en vendant des fruits et des légumes. Ces malheureux se disent encore fièrement les maîtres du territoire compris entre Blida et la Cheffa, et

paraissent mépriser souverainement les descendants du vindicatif marabout à qui ils doivent tous leurs maux. Le vieux chikh El-Arbi-el-Halhoul, l'un des derniers débris de cette riche et puissante tribu, poussait fort loin, avant sa mort arrivée il y a quelques années, la haine que lui inspiraient ceux qu'il appelait les voleurs de *son pays*.

---

## V. — SIDI AHMED-EL-KBIR FONDE UNE DECHERA (1) DANS LA VALLÉE DE L'OUAD ER-ROUMMAN

La nature du miracle que venait d'opérer Sidi Ahmed-el-Kbir, celui du plat de kousksou inépuisable, devait nécessairement appeler l'attention des gens qui ont plus d'appétit que de moyens de le satisfaire. Cette spécialité de la multiplication des aliments ne pouvait manquer, en effet, d'attirer vers le saint les gens condamnés au régime perpétuel de la figue ou du gland. C'est aussi ce qui arriva : à partir de ce jour, la gorge qu'habitait Sidi Ahmed ne désemplit plus d'affamés qui, la cuiller à la main, attendaient que le saint voulût bien recommencer son miracle alimentaire; ils se promettaient, si ce prodige venait à se reproduire, de ne pas se dire repus de si bonne heure et de bourrer, au besoin, le capuchon de leur bernous de cet excellent kousksou que le cuisinier du saint savait si bien préparer, mais si bien, que quelques-uns prétendaient qu'il ne pouvait sortir que des cuisines *djenniennes*, c'est-à-dire du Paradis. Malheureusement pour ces pauvres affamés, il était extrêmement rare que Sidi Ahmed fit deux fois le

(1) Village, hameau.

même miracle; aussi, durent-ils renoncer à voir leur faim apaisée par une répétition du prodige qui les avait tant mis en appétit.

On pense bien que le précieux don par lequel Sidi Ahmed-el-Kbir venait de se révéler en amenant l'eau dans le ravin de l'ouad Er-Rouınman, et en gorgeant de kousksou les Bni-Bou-Nsaïr, ne resta pas longtemps ignoré des tribus de la Mtidja, et de celles qui habitaient les collines fermant cette plaine au nord. Aussi, la vallée au fond de laquelle le saint s'était retiré, devint-elle bientôt le rendez-vous non-seulement de ceux qui avaient à solliciter en leur faveur l'intercession du saint auprès de Dieu, mais encore des gens de science et des grands parmi les maitres du pays. Sa *kheloua* ne désemplissait pas de gens qui venaient le supplier de s'occuper de leurs intérêts terrestres : c'était ou une vache volée, ou un troupeau qui dépérissait à vue d'œil, ou un *harts* (1) qui ne produisait pas ; c'était ou trop ou pas assez de pluie ; c'étaient encore des atteintes du mauvais œil, des affections inexplicables, des impuissances incompréhensibles, des infortunes conjugales que rien ne justifiait. Mais Sidi Ahmed avait des remèdes pour tout cela, et il n'était pas un Croyant qui ne se retirât satisfait. D'autres, qui passaient le jour et la nuit autour de la demeure du saint, étaient moins exigeants; ils ne demandaient que la grâce d'être imprégnés de ces célestes effluves qui émanaient du corps du marabout, et qui, bien qu'inappréciables pour les organes sensoriels du vulgaire, n'en sont pas moins extrêmement sensibles pour l'homme qui est suffisamment pourvu de cette vertu surnaturelle qu'on appelle la foi.

(1) *Harts*, champ cultivé. On désigne ainsi les quatre épouses légitimes qu'il est permis aux Musulmans d'avoir à la fois.

A force de sollicitations, quelques enthousiastes, de ceux que l'ardeur de leurs croyances poussaient vers cet état que les mystiques appellent le confluent des deux mers, *medjmiâ el-bahrin*, c'est-à-dire le point où, pour se fondre entièrement avec la personne de Dieu, il ne s'en faut plus que de la longueur de deux arcs ; quelques-uns de ces ascètes, disons-nous, obtinrent de Sidi Ahmed de s'établir définitivement auprès de lui. Aussi, un village de gourbis s'élevait-il bientôt à l'ombre des micocouliers et des oliviers sous lesquels le saint était venu chercher la solitude et la paix de l'âme. Grâce aux eaux vivifiantes qu'avait amenées le marabout dans le ravin du Roumman, cette gorge aride et encombrée de débris de rochers était désormais habitable; elle ne devait pas tarder à devenir un jardin délicieux tapissé de toutes les verdures, et rempli de tous les biens de Dieu, vallée sanctifiée où Sidi Ahmed avait apporté la bénédiction.

Bien que fort occupé des choses du ciel, Sidi Ahmed-el-Kbir songea pourtant à se chercher une épouse; cette détermination ne lui fut pas soufflée par son cœur; — les tourments de l'amour lui étaient inconnus ; — Sidi Ahmed prenait une femme parce que l'Islam n'admet pas le célibat. Comme le saint n'avait pas de raisons pour donner ses préférences à telle ou telle tribu, il s'adressa tout simplement à ses voisins les Oulad-Solthan, fraction des Bni-Khelil qui occupait, à cette époque, l'emplacement sur lequel est construite Blida, et le contre-fort qui sépare les deux vallées de l'ouad Sidi-El-Kbir et de l'ouad Abarer', tête de l'ouad Bni-Azza. La ravissante Hanna — la tendresse même — fut jugée digne de partager la couche du saint marabout. On la lui amena en grande pompe. Bien que Sidi Ahmed ne lui

eût jamais vu le visage, il avait pourtant compris, en l'entendant parler et en remarquant la petitesse de son pied, que la jeune fille devait posséder toutes les perfections ; car il savait que, lorsque la voix et les traces du pied d'une femme sont belles, le reste doit infailliblement être merveilleux. Aussi, le marabout n'en demanda-t-il pas davantage. Il l'épousa. Dieu bénit évidemment cette union; car, au bout de sept mois, Hanna donnait à son saint époux un fils qu'il nommait Abd-el-Aziz.

---

## VI. — SIDI AHMED-EL-KBIR ET LE MR'ERBI (1).

Si le marabout Sidi Ahmed-el-Kbir avait amené l'eau de l'Aïn-Iesmoth dans l'ouad Er-Roumman, c'était évidemment un peu pour lui; néanmoins, ce bienfait devait profiter à toute la portion du pays située au-dessous de ces eaux. Déjà les jardins des Oulad-Solthan, dans lesquels, avant l'arrivée du saint, on ne voyait que de maigres figuiers et quelques amandiers étiques, formaient, autour des haouch (fermes) ou gourbis de cette tribu, une oasis de verdure qui s'étendait depuis le point d'évasement de l'ouad Er-Roumman jusque fort en avant dans le nord de la Blida actuelle. A l'aide de canaux habilement établis, les eaux de l'*ânseur* pouvaient irriguer même les terres de Sidi Medjebeur, qui étaient situées à une parasange et demie (2) de la source. Certes, les Oulad-Solthan et les Bni-Khelil savaient qu'ils en étaient redevables à Sidi Ahmed; aussi, ce saint n'eut-il ja-

(1) Homme de l'Ouest, du Marok.
(2) Huit kilomètres environ.

mais à se plaindre de la mesquinerie de leurs offrandes.

Or, il arriva qu'un homme de l'Ouest, qui passait pour posséder une grande fortune, — les Mr'araba ont souvent recours à la magie pour découvrir des trésors cachés, — avait acquis des Oulad-Solthan plusieurs de leurs plus beaux jardins. Ce Mr'erbi, insolent comme tous les gens à qui la richesse n'a rien coûté, et qui croyait qu'une clef d'or pouvait ouvrir toutes les portes, pensa qu'il lui serait facile, en y mettant le prix, d'obtenir de Sidi Ahmed qu'il lui laissât dériver à son profit la totalité des eaux de l'*ânseur*. Il se rendit donc au gourbi du saint. Sidi Ahmed était précisément en prières sur le rocher qui domine la source. Sans attendre que le marabout eût fini de prier, le Mr'erbi l'interrompit dans sa conversation avec Dieu, et sans même lui donner le salut, il lui dit assez grossièrement : « Je suis venu jusqu'ici, ô homme ! pour t'acheter ton eau ; je suis riche et tu es pauvre ; donc ma proposition ne peut soulever l'ombre d'une difficulté. D'ailleurs, un deroueuch, un homme qui, comme toi, a renoncé aux biens de ce monde, n'a besoin d'eau que ce qu'il lui en faut pour apaiser sa soif et faire ses ablutions. Vends-moi donc ta source, et tu n'auras pas à t'en repentir, » ajouta-t-il en faisant briller aux yeux du saint quelques solthani d'or.

Sidi Ahmed se leva lentement et se mit à secouer le caroubier — il existe encore aujourd'hui — qui s'élevait au-dessus de la source : il en tomba aussitôt une pluie de solthani d'or, qui inonda de ce précieux métal le rocher d'où l'arbre parait surgir. L'homme du R'arb en était stupéfait. La convoitise brillait pourtant dans son regard ; car il aimait l'or par-dessus tout.

L'indignation se lisait sur le visage du saint, et il

était facile de prévoir que cette aventure allait se terminer par quelque catastrophe. — « Tu vois, ô Mr'erbi ! si j'ai besoin de tes richesses ! Qui t'as autorisé à croire, ô insensé ! que j'étais à vendre et que tu pourrais m'acheter ? As-tu pensé que je te favoriserais au détriment des pauvres des Oulad-Solthan ?... Mais puisque tu aimes tant l'or, apporte ici des couffins, emplis-les de ce métal, — c'est celui dont fut fait le veau qu'adora le peuple d'Israël, — et emporte dans ta demeure ces solthani que dévore ton regard avide ! »

Cette leçon n'avait pas suffi au Mr'erbi ; car il eut l'imprudence de se baisser pour ramasser les solthani. Au moment où il mettait la main sur l'or, la terre s'entr'ouvrit sous ses pieds. Pendant qu'elle l'engloutissait lentement, d'abord jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture, et enfin jusqu'au cou, le Mr'erbi cria quatre fois à Sidi Ahmed, comme Karoun à Moïse, d'avoir pitié de lui et de lui pardonner ; mais le saint marabout fut inexorable : il laissa la terre se refermer sur l'homme du R'arb.

Pour que ce terrible châtiment servit d'exemple aux générations futures, la tète du Mr'erbi fut changée en pierre, et bien qu'usée par le pied des Croyants qui vont faire leurs ablutions à la fontaine de Sidi Ahmed, on distingue encore aujourd'hui assez facilement, quand on gravit le rocher par la petite tranchée qui est à l'ouest, le turban pétrifié du malheureux englouti.

## VII. — SIDI AHMED-EL-KBIR ET LE FAUX MARABOUT.

Quelque temps après, Sidi Ahmed-el-Kbir infligea le même châtiment à un marabout qui était venu réclamer son hospitalité. L'intention de cet hypocrite était — on le sut depuis — de supplanter le saint dans l'esprit des gens des tribus voisines, et de détourner à son profit le courant des offrandes qui passait par le gourbi de Sidi Ahmed. Mais, avec ce flair qui est particulier aux saints musulmans, Sidi El-Kbir n'avait pas tardé à deviner le but de ce Mr'erbi ; car c'était encore un homme du R'arb.

Il y avait trois jours que ce Moghrebite était l'hôte de Sidi Ahmed, quand celui-ci lui proposa de l'accompagner jusqu'à la source pour y faire les ablutions qui précèdent la prière du *dhohor*. Quand ils furent arrivés sur le rocher d'où sourdent les eaux, Sidi Ahmed dit à son compagnon : « Je t'ai donné l'hospitalité que tu m'as demandée comme hôte de Dieu et comme marabout, ô Mr'erbi! mais le Tout-Puissant voit jusqu'au fond des cœurs, et il n'est au pouvoir d'aucun être humain de le tromper. C'est aujourd'hui le jour de l'épreuve. Donc, si tu n'es pas un homme de Dieu, je t'en avertis, la terre va s'entr'ouvrir sous tes pieds et t'engloutir sur-le-champ. »

Le saint homme n'avait pas achevé ces paroles, que le rocher s'ouvrait comme s'ouvriront les mâchoirs de la *djessaça*, l'espionne de l'Antechrist, et que le faux marabout y disparaissait sans laisser la moindre trace.

Depuis cet événement, les lèvres de cette crevasse n'ont pu se rejoindre exactement, et si, le soir, on y applique l'oreille, on entend encore distinctement comme un long gémissement qu'on assure être pro-

duit par l'infortuné Mr'erbi, et qui ne cessera qu'au jour du jugement dernier.

---

### VIII. — SIDI AHMED-EL-KBIR ARRÊTE LES EAUX DE LA SOURCE DE L'OUAD ER-ROUMMAN.

Le bien qu'avait amené Sidi Ahmed dans le pays — les sources — devint bientôt une cause de discorde : chaque jour, c'étaient des rixes entre les propriétaires des jardins des Oulad-Solthan et les gens de la *dechera* de Hedjar-Sidi-Ali (1), lesquels se disputaient l'eau avec un acharnement que les conseils et les avertissements de Sidi Ahmed n'avaient pu parvenir à calmer. Un jour, à la suite d'une querelle qui ne s'était terminée que par la mort de l'un des combattants, le saint marabout, qui était entré dans une grande colère, frappa de son épieu la source et la rivière en leur ordonnant de s'arrêter. Soudain, l'*ânseur* cessa de couler, et les eaux de l'ouad disparurent dans le gravier.

Ceci se passait précisément au cœur de l'été ; aussi, au bout de trois ou quatre jours, la vie paraissait-elle s'être retirée de ces jardins hier encore si fraîchement verts ; tout se flétrissait sous l'haleine de feu d'un soleil impitoyable, tout, arbres et plantes,

(1) A cette époque, c'est-à-dire vers l'année 1525 de notre ère, l'emplacement sur lequel allait bientôt s'élever *El-Blida*, — la petite ville, — était en partie occupé par une *dechera* (village) de onze gourbis qui était située en un point nommé Hedjar-Sidi-Ali. Ce village se groupait au lieu où se trouve aujourd'hui le marché européen. La population de Hedjar-Sidi-Ali avait ses jardins autour d'elle ; mais ce n'était encore que de maigres vergers où l'on ne rencontrait que des figuiers, des amandiers et des grenadiers.

prenait déjà cette teinte jaunâtre qui annonce la mort des végétaux. Les Oulad-Solthan et les gens de Hedjar-Sidi-Ali, qui sentaient combien ils étaient coupables, n'osaient point aller demander leur pardon au saint; ils le savaient, d'ailleurs, fort irrité contre eux, et, pour rien au monde, ils n'auraient osé se présenter devant lui. Sidi Ahmed était bon; mais sa colère était terrible. Les coupables n'avaient point encore oublié l'exemple des deux Mr'arba.

La situation était loin d'être satisfaisante, et, de plus, elle paraissait sans issue. Il ne fallut rien moins que l'intervention d'un saint pour la faire cesser.

Sidi Medjebeur — marabout vénéré des Bni-Khelil — avait jeté les fondements d'une zaouïa à une parasange environ au nord des jardins des Oulad-Solthan et des gens de Hedjar-Sidi-Ali; or, ce marabout profitait des eaux de l'*ânseur*, qu'à l'aide de canaux d'irrigation, il avait amenées jusque sur son terrain. Bien qu'il ne fùt pour rien dans la querelle de ses voisins, le saint n'en supportait pas moins les conséquences de la mesure sévère qu'avait cru devoir prendre à leur égard Sidi Ahmed-el-Kbir. Les Oulad-Solthan et les gens de la *dechera* pensèrent que l'intervention de Sidi Medjebeur ne pouvait manquer d'être efficace, et qu'il n'était pas probable que Sidi Ahmed repoussàt la demande de son saint collègue. Ils se rendirent donc auprès de lui et le supplièrent de se charger de plaider leur cause, qui était aussi la sienne. Comme ils savaient d'expérience qu'une députation n'est jamais si bien reçue que lorsqu'elle a les mains pleines, les solliciteurs bourrèrent de cadeaux pour le marabout des Bni-Khelil les gens à qui ils avaient confié le soin de leurs intérêts.

Les députés arrivèrent opportunément; car le saint se disposait précisément à faire une démarche auprès

de Sidi Ahmed pour le prier de rendre la liberté à ses eaux. Il accepta néanmoins les présents, et il se mit en route. Les députés l'accompagnèrent jusqu'à l'entrée de la gorge de l'ouad Er-Roumman ; ils n'osèrent pas aller plus loin.

Sidi Ahmed, dont la colère était déjà calmée, reçut fort bien Sidi Medjebeur, qu'il connaissait d'ailleurs de réputation. Aussi, le marabout des Bni-Khelil n'eut-il pas besoin de faire de grands frais d'éloquence pour obtenir ce qu'il désirait; sa cause était déjà gagnée. Au reste, nous croyons que Sidi Ahmed n'était pas fâché intérieurement de montrer à Sidi Medjebeur avec quelle facilité il faisait le miracle. Il l'emmena donc au rocher dans lequel était enfermée la source ; on entendait l'eau y bouillonner tumultueusement, et s'y agiter comme une panthère tombée dans un silo. Après une courte prière, Sidi Ahmed frappa le rocher de son bâton ferré, et les eaux en jaillirent fougueuses et bondissantes comme un troupeau de chèvres à qui l'on donne la liberté, et elles allèrent joyeuses rendre la vie et la fraicheur aux arbres des vergers.

Sidi Medjebeur ne perdit rien à cette démarche auprès de son puissant collègue; car Sidi Ahmed lui fit don à perpétuité du tiers des eaux de l'*ânseur*.

Les deux marabouts se séparèrent enchantés l'un de l'autre.

Quand aux Oulad-Solthan et aux gens de Hedjar-Sidi-Ali, ils lui promirent de se tenir en garde, à l'avenir, contre les suggestions de Cheïthan (Satan), et de mettre dans le partage de l'eau toute l'équité dont ils étaient susceptibles. Ils avaient eu le soin d'appuyer leur repentir de somptueuses offrandes qu'ils déposèrent aux pieds du saint ; car, bien que Sidi Ahmed ne fit pas grand cas des biens de ce monde, il recevait pourtant volontiers ce que lui apportaient les

gens qui avaient besoin de ses conseils ou de son intercession. Il est vrai que c'était plutôt à titre d'hommage qu'autrement.

Après avoir grondé un peu les coupables, — il était très bon dans le fond, — Sidi Ahmed les renvoya par le « *Rohou bes-slama!* » ce qui signifie : « Allez-vous-en avec le bien-être, le bonheur temporel. »

---

## IX. — SIDI AHMED-EL-KBIR ET LES ANDLÈS OU MORES ANDALOUS.

Après une lutte de huit siècles, les Mores étaient chassés d'Espagne ; l'acte final de ce grand drame, si rempli d'aventures de sang, s'était joué sous les murs de Granada où Isabelle et Ferdinand venaient d'entrer en vainqueurs, et le dernier roi more, le faible Abou-Abd-Allah-es-Sr'ir, repassait le détroit là où Tharik-ben-Zeïan avait commencé sa fabuleuse conquête. C'en était fait désormais de la puissance africaine en Europe, malgré la promesse de Mahomet de donner à ses sectateurs l'Orient et l'Occident, promesse qui pourtant semblait devoir se réaliser; car, quatre-vingts ans après la mort du Prophète, l'empire des Arabes s'étendait déjà de l'Indus aux Pyrénées. Mais le duc des Franks allait mériter, dans les champs de Poitiers, le surnom de *Marteau des Sarrasins* (1) en disant à l'invasion, comme Dieu dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin ! »

L'expulsion des Mores qui refusèrent le baptême avait été décrétée dès 1499; l'année suivante, un autre

(1) Quelques étymologistes affirment que *Sarrasin* vient de *Cherquiïn*, les Orientaux, les gens de l'Est.

décret avait contraint à repasser la mer la plus grande partie des vaincus; comme le Koran, l'Evangile se faisait intolérant, et les Chrétiens avaient hâte de voir la croix, trop longtemps humiliée, remplacer le croissant sur la coupole des mosquées.

Mais, au lieu d'être reçus sur la côte d'Afrique comme des frères malheureux, les Mores furent pillés, torturés, massacrés par les Arabes et les Kabils algériens, qui les traitèrent comme des Infidèles que la tempête ou la guerre aurait jetés sur leurs rivages.

C'est ainsi que ces pillards tombèrent sur les Andlès à leur débarquement à Aïoun-et-Terk, entre le cap Falcon et Ras el-Andlès (1), et sur soixante barques montées par ces malheureux qui avaient été surprises en mer par le mauvais temps, et jetées à la côte non loin de l'embouchure de l'ouad El-Mokthâ. Non contents de les voler, ces inhospitaliers riverains font souffrir mille tortures à ces infortunés exilés pour leur arracher les derniers débris de leurs richesses.

Si l'on en croit les historiens, plus de cent mille Mores-Andalous perdirent ainsi la vie dans l'espace de quelques mois. Tous ces maux ne firent qu'accroître la haine des Andlès contre eux qui les y avaient exposés en les chassant de leur patrie; aussi, disséminés d'abord dans les villes de la côte, entre Oran et Cherchel, s'empressèrent-ils de donner une activité nouvelle aux courses en mer et aux brigandages des forbans qui, déjà, infestaient ces parages.

Un grand nombre de Mores qui, sans doute, faisaient meilleur marché de leurs croyances religieuses que de leurs biens, avaient été autorisés à rester en Espagne sous la condition de se faire Chrétiens. Il

(1) Le cap des Andlès, — des Andalous, — dont nous avons fait le cap Lindlès.

est évident qu'ils ne l'étaient qu'à la surface; peut-être ne désespéraient-ils pas encore de leur cause, et attendaient-ils des jours meilleurs. Il n'y avait pas grand mal à cela; et, d'ailleurs, le Prophète rassure complètement, par le verset 108 de la sourate XVI, les fidèles qui croient devoir adopter cette combinaison: « Quiconque, après avoir cru, dit-il, redevient infidèle, s'il y est contraint par la force, et si son cœur persévère dans la foi, n'est point coupable. » Ce genre de Chrétiens étaient désignés sous le nom de *Moriscos* par les Espagnols. Plus tard, fatigués de leur fausse position au milieu de l'Espagne catholique, tracassés, inquiétés par leurs intolérants vainqueurs, ces Morisques se décidèrent à donner fin à un état qui n'était plus tolérable. Mais en mettant le pied sur la terre d'Afrique, nous venons de le voir, ils furent également traités en étrangers par les Algériens qui, avec plus d'apparence de raison qu'ils ne l'avaient fait pour les premiers expulsés, leur jetèrent à la face le reproche d'infidélité et d'apostasie. Aussi, les Morisques n'eurent-ils de relations qu'avec les Turks et les renégats, et, pendant longtemps, les Arabes repoussèrent-ils absolument toute alliance avec eux.

En 1499 et 1500 (904 et 905 de l'hégire), les premiers Mores expulsés forment des colonies sur le littoral: c'est ainsi qu'ils relèvent Mazaghran et Cherchel, et qu'ils y apportent leur industrie.

En 1516 (922 de l'hégire), mille cavaliers Andalous, que Baba-Aroudj avait transportés d'Espagne à Alger sur ses galères, et dont il s'était fait des partisans dévoués, lui assurent le succès sur les Mehal dans la journée de l'Ouedjer.

En 1524 (929 de l'hégire), les Musulmans qui avaient été tolérés dans le royaume de Valencia sont expulsés à leur tour.

En 1533 (939 de l'hégire), Kheïr-ed-Din se porte devant Oliva avec trente-six galères, et y enlève sept mille Andlès qu'il transporte à Alger.

Mais la haine des Algériens contre les Morisques ne s'était point éteinte encore, et l'appui du pacha ne suffisait pas pour leur assurer la protection qu'ils étaient venus chercher de ce côté-ci du détroit. Il faut dire que la question d'apostasie, sur laquelle s'étayaient les indigènes africains pour justifier les mauvais traitements qu'ils faisaient endurer aux Morisques, n'était que le prétexte ; leur véritable mobile était la cupidité et la soif du pillage.

Les sept mille Andlès de Kheïr-ed-Din s'étaient dispersés par groupes sur le littoral, entre Alger et Cherchel, pour entreprendre soit de relever les ruines des anciennes colonies romaines, soit pour y fonder de nouveaux établissements. Un de ces groupes s'était fixé à Tefacedt (1), sur le Sahel du Chennoua; mais les montagnards de ce massif — des pillards consommés — avaient senti là une proie valant la peine de fixer leur attention, et bien qu'en leur qualité de Kabils, ils dussent ne pas être dévorés outre mesure de zèle religieux, ils n'en tombèrent pas moins avec beaucoup d'ardeur sur ces pauvres Morisques, qu'ils dépouillèrent radicalement. Se plaindre au pacha n'était pas chose facile d'abord, et puis Kheïr-ed-Din qui, déjà, à cette époque, songeait à son expédition sur Tunis, avait bien autre chose à faire que de s'occuper des intérêts de ces Andlès. Il ne fallait donc pas penser au pacha.

Or, la réputation de sainteté de Sidi Ahmed-el-Kbir,

(1) L'ancienne *Tipaza*. *Tefacedt* est le mot arabe *faced* (gâté, corrompu, ruiné) berbérisé. Peut-être *Tefacedt* n'est-il que la corruption de *Tipaza*.

ses miracles, ses vertus, avaient étendu son influence du littoral au fond du Tithri; ses conseils étaient écoutés, ses décisions étaient acceptées, ses arrêts étaient aussi forts que la loi. Bien que ne s'appuyant point sur le cimeterre, son pouvoir n'en était pas moins respecté par les grands et par les petits. Les Andlès du Chennoua pensèrent à tourner leurs regards vers cette puissance, et à en solliciter aide et protection.

Sidi Ahmed-el-Kbir, que disposaient en faveur des Andlès soit des souvenirs de jeunesse, soit des raisons fondées sur une communauté d'origine (1) peut-être, entendit l'appel de la colonie du Chennoua, et il se mit en route pour aller la chercher, et la soustraire au brigandage des grossiers habitants de cette montagne. Les Andlès accueillirent le saint comme un libérateur, et le suivirent en le bénissant. Comme ils étaient nombreux, Sidi Ahmed les établit sur la rive droite de l'ouad Er-Rouınman, en face de l'embouchure de l'ouad Bou-Arfa : ils dressèrent leurs tentes, en attendant qu'ils s'y construisissent des habitations, sur un point appelé El-Hamada (2). Grâce à la proximité de Sidi El-Kbir, et à la protection ouverte qu'il leur avait accordée, les Andlès restèrent quelque temps sans avoir à souffrir les insultes ou la violence des indigènes, et ils louaient Dieu tous les jours de cette heureuse situation ; mais ils avaient compté

(1) Il est hors de doute, bien que la tradition le fasse arriver par l'Est, que Sidi Ahmed-el-Kbir était d'origine andalouse, et qu'il avait dû quitter l'Espagne à la suite du premier décret d'expulsion. Sa généreuse conduite à l'égard des Moriscos prouve surabondamment cette communauté d'origine dont nous avons admis l'hypothèse précédemment.

(2) *El-Hamada*, le terrain dont nous avons fait le champ de Mars actuel de Blida.

sans les Bni-Bou-Nsaïr, cette tribu que Sidi Ahmed — nous nous le rappelons — avait déjà maudite. Une nuit, prétextant que les Andlès étaient sur leur territoire, ils s'abattirent comme des oiseaux de proie sur les campements de ces malheureux expulsés, qui ne s'attendaient pas à cette odieuse agression, et les razèrent aussi radicalement que possible.

Quand, le lendemain, Sidi Ahmed apprit ce nouveau et impardonnable méfait des Bni-Bou-Nsaïr, il entra dans une grande colère, et il pria Dieu de hâter les effets de la malédiction qu'il avait lancée contre eux.

Dieu ne fut point sourd à la prière de son saint, et la dispersion de cette incorrigible tribu commença aussitôt. Chaque jour, comme ces feuilles desséchées que le vent arrache à l'arbre, chaque jour, disons-nous, une famille de ces maudits, poussée par une force irrésistible, se détachait du groupe, et allait se fondre dans la tribu qui voulait bien l'admettre parmi ses enfants.

Puisque les armes spirituelles ne suffisaient pas, il fallait prendre des mesures qui assurassent pourtant la sécurité des Andlès que Sidi Ahmed avait couverts de sa protection; il importait surtout de les établir sur un terrain qui pût devenir leur propriété et sur lequel ils pussent fonder un établissement, comme un grand nombre de ces Andalous l'avaient déjà fait sur plusieurs points du littoral. Le saint s'adressa dans ce but aux Oulad-Solthan. Trop heureux de prouver à Sidi Ahmed qu'ils n'étaient point des ingrats, les gens de cette tribu s'empressèrent de mettre tout leur territoire à la disposition du saint marabout. « Tout notre pays n'est-il pas à toi, ô monseigneur ? lui dirent-ils. N'est-ce point toi qui as rendu fécondes ces terres où Dieu n'avait mis que des cailloux ? N'es-tu pas pour nous une mer qui déborde ?

N'es-tu pas le tronc auquel nous nous frottons ? Ne savons-nous pas qu'avec ta protection, un milan devient un aigle ? N'est-ce pas grâce à toi, ô monseigneur ! que notre feu a brillé ? Aussi, tu le sais, ô sidi ! tu es sur notre œil, et quand tu le voudras, nous servirons de terre à tes pieds ! Par ta tête, ô monseigneur ! accepte ce que t'offrent tes serviteurs ! »

Mais le saint n'avait pas besoin de tout le territoire des Oulad-Solthan ; il leur demanda seulement un coin de terrain qui ne fût pas trop éloigné de sa demeure, un lieu propre à la fondation d'une petite colonie, et réunissant les conditions qu'exigent ces sortes d'établissements.

Malgré leur répugnance pour les Andalous, les Oulad-Solthan ne donnèrent pas moins au saint pour ses protégés, et en toute propriété, une étendue de terrain dont le périmètre était suffisant pour assurer l'existence de ces malheureux bannis.

Les Andlès entrevoyaient enfin le terme de leurs maux ; grâce à la puissante intervention de Sidi Ahmed-el-Kbir, ils avaient retrouvé une patrie, et bien qu'ils eussent conservé les clefs de leurs maisons d'Espagne, ils ne s'en étaient pas moins mis sérieusement à l'œuvre pour se construire des gourbis, habitations qui, quoique provisoires, n'en étaient pas moins très supérieures à la tente, demeure pour laquelle ils n'avaient, du reste, qu'un médiocre penchant.

En peu de temps, le terrain que les Andlès avaient reçu de la munificence des Oulad-Solthan fut complètement transformé : chaque famille avait son gourbi et un jardin que des dérivations de l'ouad Er-Roumman allaient arroser, et déjà l'on voyait s'élever des constructions en maçonnerie qui marquaient les bases d'une ville future.

En s'étendant vers le nord, les Andlès devinrent les voisins des gens de Hedjar-Sidi-Ali, fraction des Oulad-Solthan qui habitait un petit village de onze gourbis situé, nous l'avons dit plus haut, sur l'emplacement du Marché-Européen de la Blida actuelle. Andalous et Algériens ne formèrent bientôt plus qu'une seule agglomération que Sidi Ahmed avait réussi à réconcilier. Les Mores-Andalous, il faut le dire, mirent tous leurs soins à ramener à eux leurs grossiers voisins, et à leur persuader qu'ils étaient aussi bons Musulmans qu'eux : ils en donnaient comme preuve leur expulsion de la terre d'Espagne et leur haine ardente pour le nom chrétien. A force de l'entendre répéter, les gens de Hedjar-Sidi-Ali finirent par être convaincus que les Andlès avaient été soumis par les Espagnols à tous les genres de tortures, pour avoir refusé de renier leurs croyances et de recevoir le baptême.

---

X. — SIDI AHMED-EL-KBIR ET LE PACHA KHEIR-ED-DIN.

Bien que les deux fils du potier de l'île de Lesbos, Aroudj et Kheïr-ed-Din, ne dussent pas être des Musulmans bien parfaits, il n'en est pas moins vrai que le premier, lorsqu'il se vit le maitre d'Alger, et qu'il voulut donner à son pouvoir une organisation régulière, se garda bien de négliger l'élément religieux représenté alors par les marabouts. Aroudj était trop habile politique pour ne pas chercher à mettre dans ses intérêts des gens qui, seuls au milieu de l'anarchie qui régnait à cette époque en pays arabe, avaient conservé quelque influence sur les tribus de l'intérieur. C'est ainsi que, pour donner une sorte de sanc-

tion religieuse à sa création des *odjak* (1), nous voyons, en 1516 (921 de l'hégire), Baba-Aroudj en attribuer l'idée première à un marabout très vénéré dans la Mtidja, le fils de l'illustre Sidi Abd-er-Rahman-et-Tâalbi.

A la mort de Baba-Aroudj en 1519 (924 de l'hégire), Kheïr-ed-Din, dont le gouvernement manquait encore de solidité, et qui crut même un instant ses affaires désespérées, s'appliqua pourtant, en présence de l'inaction de ses ennemis, à s'assurer l'entière succession de son frère. Doué d'un caractère merveilleusement souple, sachant modifier sa politique selon les circonstances, différant en cela de Baba-Aroudj qui marchait brutalement à son but, comme un boulet de canon, Kheïr-ed-Din fit la cour à la multitude fanatique, celle où se recrutait le parti de l'action, en affectant un grand zèle contre les Infidèles, et en lui jetant à discrétion des têtes d'esclaves chrétiens prisonniers dans les bagnes ; il s'entoura aussi fort habilement de gens de loi et de religion, et toutes ses avances, toutes ses prévenances et ses soins furent pour les marabouts, pour ceux surtout qu'il savait influents.

Or, il était arrivé à la connaissance du pacha Kheïr-ed-Din qu'il existait par-delà la Mtidja, dans une gorge qui lui servait de retraite, un homme jouissant d'une grande réputation de sainteté, un homme exerçant un ascendant extraordinaire, par ses miracles et par ses vertus, sur les tribus de la plaine et de la

(1) Le mot *odjak* est turc, et signifie *foyer*. Sous la domination turque, il était employé en Algérie pour désigner une *compagnie de janissaires*. Il signifie aussi le *Gouvernement turc* en général. Les gouvernements turcs des Régences barbaresques étaient appelés par les Turcs *les odjak* (gouvernements) de l'Occident (BRESNIER).

montagne, et qui, bien que, sans soldats et sans armée, était pourtant obéi sur un signe; un homme enfin qui était une puissance, mais une puissance pacifique, et cherchant ses appuis en dehors de tout appel à la force ou à la violence. Cet homme, qui vivait pauvre dans un gourbi bien qu'il pût disposer de tous les trésors de la terre, cet homme qui avait apporté la bénédiction de Dieu dans le pays, le marabout vénéré aux prières duquel le Très-Haut ne restait jamais sourd, c'était Sidi Ahmed-el-Kbir.

Le pacha Kheïr-ed-Din qui, nous l'avons dit, voulait gagner à sa cause les gens de religion, ne pouvait manquer de rechercher un homme de l'importance de Sidi Ahmed. C'était en 1533 (939 de l'hégire): bien qu'il vînt de donner des gages sérieux de sa haine contre les Chrétiens en les faisant massacrer dans les bagnes, qui en regorgeaient, Kheïr-ed-Din, que le Grand-Seigneur venait d'appeler à Constantinople et de nommer capitan-pacha, avait senti la nécessité d'assurer la tranquillité derrière lui pendant son absence. Aussi, un jour, un splendide cortége, composé d'une nuée de brillants cavaliers aux chevaux richement caparaçonnés, traversait-il le village de gourbis des Andlès pour se diriger sur l'ouad Er-Roumman. Les Morisques, qui avaient reconnu le pacha, le saluèrent chaleureusement à son passage. S'étant informés auprès de la suite du Sultan de la cause qui l'amenait dans leur pays, il leur avait été répondu que Kheïr-ed-Din venait d'être appelé à Constantinople pour y commander les flottes de Soleïman, et qu'avant de se mettre en route, il avait voulu faire sa *ziara* (visite) à Sidi Ahmed-el-Kbir, pour lequel il professait la plus profonde vénération. « Le pacha, ajouta un cavalier de sa suite, désire demander au saint des prières pour assurer sa réussite sur le théâtre nouveau où l'appelle sa destinée. »

C'était, en effet, le pacha Kheïr-ed-Din, accompagné de son jeune fils Hacen, et suivi de son parent Selebi-Reumdhan, et de l'eunuque Mahammed-Hacen, son favori, et, plus tard, son successeur.

Après s'être fait renseigner sur la position du village de gourbis qu'habitait Sidi Ahmed-el-Kbir, le pacha et sa suite s'engagèrent dans la gorge de l'ouad Er-Roumman, qu'ils remontèrent par sa rive droite. La tête de l'escorte du pacha n'était plus qu'à quelques centaines de pas du village quand Sidi Ahmed fut averti, par les cris des enfants et par les aboiements des chiens, qu'il devait se passer quelque chose d'insolite dans la gorge habituellement si calme où il s'était retiré. On vint le prévenir, en effet, qu'un goum de brillants cavaliers s'approchait de la *dechera :* on entendait déjà très distinctement ce bruit de fer qui annonce une troupe arabe à cheval. Au moment où Sidi Ahmed sortait de sa demeure pour reconnaitre la cause de ce tumulte, deux cavaliers arrivaient à toute bride et s'engageaient au milieu du groupe de gourbis en criant avec cette dureté de prononciation qui était particulière aux Turcs: « Notre seigneur le pacha! Notre seigneur le pacha! »

Tous les pieux disciples de Sidi Ahmed, remplis de surprise et croyant avoir mal entendu, sortirent précipitamment de leurs gourbis pour s'assurer de la vérité. Ce n'était pas une chose commune, en effet, de voir un grand de la terre dans cette gorge qui ne menait nulle part, et les pauvres — ceux qui ont tout à demander — la fréquentaient bien plus que ceux à qui Dieu a tout donné.

Après s'être fait montrer le gourbi de Sidi Ahmed, les deux cavaliers, qui venaient d'apercevoir le saint sur le seuil de sa demeure, mirent aussitôt pied à terre, et se précipitèrent vers lui pour baiser le pan de

son bernous. Ils lui apprirent en même temps que leur maître, le sultan Kheïr-ed-Din, était derrière eux, et qu'ils étaient chargés de lui annoncer sa visite.

Quelques instants après, le pacha lui-même était en présence du saint, et le maître des mers, la terreur de la chrétienté, était aux genoux du marabout, et lui demandait son intercession auprès du Dieu unique pour qu'il continuât à le couvrir de sa puissante protection.

On ne peut nier que cette démarche de Kheïr-ed-Din ne flattât énormément Sidi Ahmed ; malgré son humilité, le saint n'avait pu se défendre d'un petit mouvement d'orgueil, qu'il s'empressa d'ailleurs de mettre sous ses pieds, quand il vit le terrible et puissant pacha lui baiser pieusement la tête. Sidi Ahmed s'était, il est vrai, dérobé à ce témoignage de respect en baisant la main du Sultan; mais enfin son amour-propre en fut fort chatouillé.

Sidi Ahmed s'excusa auprès du pacha de n'avoir, pour le recevoir, d'autre demeure qu'un misérable gourbi ouvert à tous les vents.

— « Nous sommes pauvres, et nous n'avons d'autres richesses, ajouta Sidi Ahmed, que le trésor de la grâce de Dieu. »

— « Ce ne sont point, ô mon père ! les richesses de ce monde que je suis venu chercher auprès de vous, répliqua le pacha; je n'en ai que faire : je viens visiter l'ami de Dieu, son élu, et solliciter son intercession. Qu'importe d'ailleurs la somptuosité des palais à celui qui, comme moi, a passé sa vie sur le pont d'une galère ! »

Le pacha entra donc dans le gourbi de Sidi Ahmed, et la porte se referma sur eux.

Bien que la tradition soit restée muette sur les questions que traitèrent le pacha et Sidi Ahmed, il

n'est point téméraire de supposer que les efforts du Sultan durent porter sur la conquête du saint. Kheïr-ed-Din avait parfaitement reconnu que ces marabouts, quoique installés de fraiche date dans les tribus kabiles, étaient pourtant une puissance qu'il ne fallait pas dédaigner, surtout quand, comme le sien, un gouvernement avait besoin de toutes les forces pour se soutenir et se consolider.

Au bout d'une heure, la porte du gourbi s'ouvrit, et le pacha, qui paraissait radieux, et le saint, qui semblait ravi, se présentèrent sur le seuil de l'habitation. Le pacha appela son fils Hacen et le présenta à Sidi Ahmed, qui se baissa avec bonté pour que l'enfant pût lui baiser l'épaule : le saint marabout le caressa ensuite de la main derrière la tête, et cette caresse émut tellement le pacha, que, si l'on en croit des témoins oculaires, une larme serait venue mouiller la paupière du vieux corsaire. Après avoir salué le marabout, Kheïr-ed-Din et sa suite remontèrent à cheval, et reprirent le chemin d'Alger.

L'offrande de *ziara* de Kheïr-ed-Din, point n'est besoin de le dire, était digne d'un souverain.

Sidi Ahmed-el-Kbir avait surtout cherché à intéresser le pacha au sort des Andalous, ses protégés ; il les lui avait montrés comme très dévoués à sa cause, qui était aussi celle de l'Islam, et pleins de haine pour les Chrétiens ; il lui rappela avec assez d'habileté les services sans nombre qu'ils avaient déjà rendus à son frère Aroudj et à lui. C'est lui-même, Kheïr-ed-Din, qui avait rapatrié ceux pour lesquels il sollicite sa protection. Il fit ressortir que ces malheureux Andlès, pillés, rançonnés, volés par les gens du Djebel-Chennoua et par les Bni-Bou-Nsaïr, ont aujourd'hui, il est vrai, retrouvé le calme et la tranquillité; mais qu'ils sont réduits à la plus extrême misère : habitués,

dans leur Andalousie, au bien-être, à la vie dans de bonnes habitations, ils n'ont à présent d'autres demeures que des gourbis qu'ils ont construits eux-mêmes. Le saint termina en demandant pour eux l'aide et les secours du Sultan.

Kheïr-ed-Din accorda tout ce que désirait le saint marabout, et il décida, de plus, qu'une mosquée, un four banal et une étuve seraient sans retard construits à ses frais sur l'emplacement que choisirait Sidi Ahmed. Il était difficile de faire les choses plus magnifiquement; aussi le saint marabout était-il entièrement gagné à la cause du pacha.

Sidi Ahmed s'empressa de faire jeter les fondements de la mosquée au nord du village de gourbis des Mores-Andalous, c'est-à-dire au sud de la *dechera* des gens de Hedjar-Sidi-Ali. Le four banal et l'étuve furent bâtis tout près de la mosquée. C'est autour de ces trois établissements, qui formèrent le noyau d'El-Blida (la petite ville), que les Andalous vinrent grouper leurs constructions en maçonnerie.

Grâce à la munificence de Kheïr-ed-Din, Sidi Ahmed-el-Kbir devenait ainsi le fondateur de Blida.

---

## XI. — MORT DE SIDI AHMED-EL-KBIR.

Sidi Ahmed-el-Kbir avait la douce satisfaction de voir de jour en jour sa petite colonie d'Andalous prospérer et se développer. Un an après la visite du pacha, c'est-à-dire en 1534 (940 de l'hégire), la construction de la mosquée, du four banal et de l'étuve que les Andalous tenaient de sa munificence était complétement achevée, et ils pouvaient déjà recevoir dans

ces établissements la nourriture de l'esprit et celle du corps; ils pouvaient s'y purifier spirituellement et matériellement. Déjà les constructions en maçonnerie remplaçaient les gourbis, et l'on remarquait de la part des gens du village de Hedjar-Sidi-Ali une tendance très prononcée à se rapprocher des Andalous; les haines s'effaçaient, et tout faisait prévoir une prompte fusion entre les Arabes et les Morisques. La mosquée, le four banal et l'étuve étaient le terrain où se nouaient les relations, et, bien que construits par les Andalous, ces établissements n'en étaient pas moins très fréquentés par les gens de la *dechera*.

Peu à peu les maisons se groupèrent à l'est et au sud de la mosquée; les gens de Hedjar-Sidi-Ali remplacèrent leurs gourbis par des constructions plus solides, et il était facile de juger par avance que les deux populations n'en formeraient bientôt plus qu'une sous une dénomination commune: *El-Blida* — la petite ville — se constituait.

Le village de gourbis fondé par Sidi Ahmed-el-Kbir dans la gorge de l'ouad Er-Roumman avait pris de l'importance; de pieux étrangers, venus pour entendre l'éloquente parole du saint marabout, ou pour s'en faire un protecteur auprès de Dieu, s'étaient établis autour de l'habitation de Sidi Ahmed dans des gourbis dont quelques-uns seulement étaient en maçonnerie grossière. Ce village, qui comptait de douze à quinze maisons, respirait le calme le plus profond; c'était une pieuse retraite où l'on ne s'occupait ordinairement que de Dieu et des choses du ciel.

Mais les ans s'étaient amoncelés sur la tête de Sidi Ahmed, et, bien qu'il eût conservé toute sa lucidité d'esprit, sa taille voûtée, la faiblesse de ses membres, ses yeux qui s'éteignaient, cette dislocation enfin de la machine humaine, ces prodromes d'une fin

prochaine, avertissaient le saint marabout que son âme allait bientôt se dépouiller de son enveloppe mortelle pour retourner à Dieu. Sidi Ahmed était prêt, et il n'avait point à redouter, dans le tombeau, l'interrogatoire des anges de la mort; pendant toute sa vie terrestre, il avait pratiqué l'alchimie de la félicité; il avait su dorer son âme, c'est-à-dire la purifier en la tenant éloignée des passions et des souillures.

Sidi Ahmed-el-Kbir s'éteignit, en effet, par une des sept nuits bénies, la nuit de l'*immunité*, celle dans laquelle l'ange de la mort et les anges chargés d'inscrire les actions des hommes renouvellent leurs livres; il mourut donc, âgé de quatre-vingts ans, dans la quinzième nuit du mois de châban de l'année 947 de l'hégire (1540 de notre ère).

En mourant, Sidi Ahmed-el-Kbir laissait trois fils, Sidi Abd-el-Aziz, que lui avait donné Hanna, et Sidi Bel-Abbas et Sidi El-Moubarek, provenant de son union avec Bakhta.

Le frère cadet du saint, Sidi Ahmed-el-Hani, qui avait accompagné son père, Sidi Bel-Kacem, quand celui-ci vint s'établir auprès de son fils aîné, était mort depuis longtemps déjà quand Sidi El-Kbir rendit son âme à Dieu.

Le bruit de la mort de Sidi Ahmed se répandit presque instantanément du littoral au fond du Tithri; il est évident que Dieu s'en mêla, et que ce sont ses messagers ailés, les anges, qui portèrent cette nouvelle non-seulement aux khoddam du saint, mais encore à tous les Musulmans que cela pouvait intéresser. Au reste, cette mort fut marquée par des signes : ainsi, à l'instant où le saint exhalait son dernier soupir, les feuilles des arbres furent prises d'un frisson qui courut dans les vallées comme un long gé-

missement; la terre pleura plus abondamment par ses sources; les chacals glapirent d'une façon lugubre; les étoiles s'effacèrent dans le ciel; la lune se ternit et parut de plomb; la terre tressaillit à trois reprises différentes : tout, dans la nature, sembla respirer la tristesse du deuil.

Le saint avait voulu que son corps reposât auprès de celui de son père Sidi Bel-Kacem, qui, nous l'avons dit plus haut, était venu demeurer auprès de lui quelques années après qu'il se fût établi dans la gorge, et qui n'avait pas tardé à rendre à Dieu une âme qu'il avait gardée pendant soixante-quinze ans; ce fut donc sous ces grands arbres à l'ombre desquels Sidi Ahmed avait vécu qu'on lui prépara sa dernière demeure.

La foule fut grande à ses funérailles : tous, gens de la plaine et gens des montagnes, gens de la tente et gens des villes ou villages; tous, petits et grands, jeunes et vieux, riches et pauvres, tous, dans un rayon de deux jours de marche, accoururent et se pressèrent dans la gorge de l'ouad Er-Roumman (1). Tous sentaient qu'ils perdaient là un puissant intercesseur auprès de Dieu; pour les tribus voisines surtout, Sidi Ahmed était plus qu'un saint protecteur; c'était aussi le bienfaiteur du pays ; c'est lui qui, en effet, y avait amené l'eau, c'est-à-dire la richesse; c'est lui qui, de ces lieux arides et desséchés, avait fait une verte et fraiche oasis. Les Andalous, qui lui devaient tout, étaient inconsolables de la perte de cet homme de bien : ne les avait-il pas protégés contre la fureur des Kabils du Djebel-Chennoua et contre

(1) A partir de la mort du saint, l'ouad Er-Roumman changea son nom en celui d'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir, et, par abréviation, ouad Sidi-El-Kbir.

la rapacité des Bni-Bou-Nsaïr ? Ne leur avait-il pas donné la terre pour s'y établir et s'y construire des demeures, une mosquée pour les besoins de l'âme, un four et une étuve pour les besoins du corps ? N'était-ce pas à lui qu'ils étaient redevables de ces plantations naissantes d'un arbre — souvenir du royaume de Valencia — qui, plus tard, devait faire la beauté et la richesse du pays ? Nous voulons parler de l'oranger. C'était donc à ce saint homme qu'ils devaient tous les biens dont ils jouissaient.

La fosse qui devait recevoir la dépouille mortelle de Sidi Ahmed fut creusée, comme il en avait témoigné le désir, à quelques pas à l'est de son gourbi. Dès le lendemain du jour où son corps fut rendu à la terre, les maçons Andalous — ils n'avaient pas voulu laisser ce soin à d'autres — se mirent en devoir d'élever sur le tombeau du saint une koubba digne de lui. Le monument fut bientôt terminé : il rappelait par son élégance l'habileté et le goût des maitres en architecture moresque ; mais le matin du jour qui suivit son achèvement, on trouva la koubba renversée et ses débris projetés jusque dans l'ouad. Bien que personne ne l'eût ressentie, on attribua pourtant le renversement de la chapelle sépulcrale de Sidi El-Kbir à une secousse de tremblement de terre qui se serait produite pendant la nuit.

Les Andalous se remirent à l'œuvre avec un zèle que les obstacles paraissaient stimuler et aiguiser. Au bout de quinze jours, la koubba était relevée plus élégante encore que la première, et les maçons se miraient dans leur chef-d'œuvre. Le lendemain du jour où les Andalous y avaient mis la dernière main, deux des élèves de Sidi El-Kbir, qui étaient sortis de leurs gourbis au lever de l'aurore pour faire la prière du *fedjeur* sur le tombeau du saint, n'y trouvèrent

plus pierre sur pierre : la koubba s'était effondrée d'elle-même comme par l'effet de mouvements répétés de torsion qui auraient été imprimés à sa base.

Il y avait là un mystère d'autant plus impénétrable, que les constructions voisines du tombeau ne paraissaient pas avoir été soumises à l'influence du phénomène qui avait amené la destruction de la koubba.

Les Andalous ne savaient que penser de tout cela; ils s'en attristèrent; car ils se mirent à penser que le saint les trouvait indignes de mettre la main à sa dernière demeure. Ce fut aussi l'avis des fils de Sidi Ahmed-el-Kbir, qui résolurent d'entreprendre, à leur tour, l'œuvre avortée des Andalous. Mais les Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir n'eurent pas plus de succès que les Morisques : la koubba était à peine achevée, qu'elle s'écroulait avec fracas, et comme par l'effet d'une poussée venue du tombeau même du saint.

C'était clair : Sidi Ahmed ne voulait pas de koubba, puisqu'il ne l'acceptait même pas de ses propres enfants. Au reste, ce dégoût pour les monuments de ce genre n'était pas particulier à Sidi Ahmed-el-Kbir seulement, et, à cette époque, on en citait déjà quelques exemples, celui, entre autres, de l'imam de Baghdad, Abou-Abd-Allah-Ahmed-ben-Hanbal, qui, à plusieurs reprises, détruisit la coupole que les fidèles Croyants s'obstinaient à élever sur son tombeau.

Il était convenable pourtant que le tombeau de Sidi Ahmed-el-Kbir fût marqué par quelque construction durable qui, si elle n'avait pas l'élégance de la koubba, n'en rappelât pas moins pourtant que là reposait la dépouille mortelle d'un grand saint. Mais cela conviendrait-il à Sidi El-Kbir? On n'en savait rien. Dans le doute, ses fils se mirent, à tout hasard, en mesure de lui élever un tombeau qui ne blessât pas trop sa

modestie : deux cippes se dressèrent en *mchahad* à la tète et aux pieds du saint, et furent reliés par des *djenabyat* saillant latéralement sur les grands côtés de sa dernière demeure. Une petite niche se fermant au moyen d'une porte fut pratiquée au milieu du cippe de la tète pour y recevoir les lampes, les bougies et les parfums que les fidèles viendraient allumer ou brûler en l'honneur de Sidi Ahmed. Une balustrade en bois à colonnettes grossièrement tournées couronna le tombeau ; une petite coupole ovoïde portant à son sommet un croissant de cuivre s'éleva en dais au-dessus de la tête du saint.

Cette forme de tombeau fut, sans doute, du goût de Sidi Ahmed-el-Kbir; car, depuis l'année 1540 de notre ère, si l'on y a mis la main, ce n'a été que pour le blanchir à la chaux, opération qui, d'ailleurs, se renouvelle religieusement tous les ans.

# XVI

## Les Oulad (1) Sidi Ahmed-el-Kbir.

Sidi Ahmed avait fait souche dans le pays; il devenait le fondateur et l'ancètre d'une tribu religieuse

(1) Les tribus religieuses se reconnaissent facilement à leur nom, qui est presque toujours précédé des deux mots *Oulad-Sidi* (les enfants de monseigneur). Le nom qui suit est celui du marabout fondateur de la tribu, ou chef de la famille.

à laquelle il transmettait le respect dont il avait été entouré pendant sa vie, et un brevet de sainteté que la plupart de ses descendants s'inquiéteront bien peu de justifier; ils exerceront pourtant pendant longtemps une grande influence sur la tribu des Bni-Salah, dont ils formeront une des fractions, et sur les gens de Blida, qui n'oublieront pas ce que durent leurs ancêtres, les Andlès, à la puissante intervention du saint marabout.

Nous verrons les Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir perdant tout-à-fait de vue le vœu de pauvreté du fondateur de leur fraction, s'enrichir soit par des donations que leur feront les fidèles, soit par des achats de terre que leur permettront les grosses offrandes des populations de leur ressort ecclésiastique. Puis le domaine des descendants du saint ira s'engloutir dans un abime de désordres nés, pour la plupart, de notre occupation ; mais la foi est tenace; les croyances sont un besoin; il faut au peuple arabe ou kabil ses saints, ses intercesseurs, ses intermédiaires auprès de Dieu, et, longtemps encore, les Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir pourront vivre de leur ancêtre vénéré.

En mourant, avons-nous dit, Sidi Ahmed laissait trois fils, Sidi Abd-el-Aziz, Sidi Bel-Abbas, Sidi El-Moubarek; l'aîné, Sidi Abd-el-Aziz, que sa qualité d'héritier de la *baraka*, sa science et ses vertus avaient fait le *mufti* (1) de la mosquée que les Andalous devaient à la sollicitude de son vénéré père, s'était fait construire une maison à proximité de cet édifice religieux; quant à ses autres frères, ils n'avaient pas tardé à remplacer le modeste gourbi ayant servi

(1) *Mufti*, participe actif du verbe *afta*, *décider*, *juger*, en matière religieuse ou judiciaire. Le *mufti* est le chef de la justice musulmane dans chaque rite (BRESNIER).

d'habitation à Sidi Ahmed par une construction en bonne maçonnerie.

Le *douar* (1) s'accrut, avec le temps, de nouvelles demeures qui vinrent se grouper autour de celle du chef de la femille. Une zaouïa et une mosquée complétèrent ce lieu d'étude et de prière.

Ce douar, auquel sa situation au fond de la gorge ne permettait guère de s'étendre, fut bientôt ce que nous le voyons aujourd'hui; moins de cent ans après la mort de Sidi El-Kbir, on y comptait déjà les huit ou dix maisons dont il se compose; il ne fut jamais habité d'ailleurs que par les descendants du saint.

Du moment que tous les biens de ce monde leur arrivaient par la grâce de leur saint ancêtre, les Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir ne devaient pas être des producteurs: les fidèles et ceux qui avaient à demander à Dieu se chargaient, puisque c'était œuvre pie, de pourvoir aux besoins de ces marabouts à l'engrais. C'est ainsi que les serviteurs religieux de Sidi Ahmed s'empressèrent de faire de ce fond de gorge une délicieuse oasis, en y plantant des arbres portant toutes les espèces de fruits connues dans la Régence avant l'occupation française. Ils achevèrent d'en faire un Eden en y introduisant, au commencement de ce siècle, l'oranger et le citronnier.

La zaouïa de Sidi Ahmed-el-Kbir jouissait autrefois d'une grande réputation; dans le principe, on y poussait les études assez loin. Les Andalous chassés

(1) Les Bni-Salah donnent le nom de *douar*, qui signifie *circuit, rotondité*, et qui désigne généralement une réunion de tentes établies sur une ligne circulaire, à des groupes de maisons ou de gourbis formant des hameaux ou de petits villages. Le mot *douar* a, pour eux, dans ce cas, le sens de *petite fraction de tribu*. Aujourd'hui, le douar des Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir est, en effet, une sous-fraction de la *ferka* des Kerracha.

d'Espagne avaient emporté dans les plis de leurs bernous les restes d'une civilisation qui, pour être sur son déclin, n'en était pas moins extrêmement supérieure à ce qu'on trouvait de ce côté-ci du détroit. Il est incontestable que c'est grâce aux marabouts Andalous qui sont venus les prêcher et les rappeler aux préceptes de l'Islam, que les Arabes de l'Afrique septentrionale durent cette sorte de renaissance des lettres dont, depuis longtemps déjà, on ne trouvait presque plus de traces. La zaouïa de Sidi Ahmed, disons-nous, fut le rendez-vous des lettrés et des kadhys considérables du pays, lesquels venaient entendre les leçons des chioukh, chercher des solutions à des questions épineuses de casuistique, ou des consultations sur des passages de la loi hérissés de difficultés. On y enseignait la grammaire, la géographie, la dialectique, et une théologie qui, il faut l'avouer, manquait presque absolument de clarté. Dans les sciences, on y voyait l'astronomie, la médecine, la chimie et les mathématiques. La calligraphie y était aussi poussée à un rare degré de perfection, et l'on y compta beaucoup d'élèves qui, s'ils ne parvinrent pas à surpasser dans cet art les Ebn-el-Bououab et les Nouaïri, en approchèrent cependant d'assez près pour pouvoir, sans trop d'exagération, leur être comparés.

Mais la réputation de cette zaouïa ne se soutint pas; les descendants des Andlès avaient perdu le goût des lettres, et cherchaient dans le commerce et l'industrie des ressources que ne pouvait leur donner l'étude. Cet état de choses devait amener infailliblement le manque de *tholba*-professeurs et l'abaissement du niveau de l'enseignement. Aussi, cette école supérieure ne fut-elle plus guère fréquentée que par des élèves des tribus voisines, qui se contentaient des

premiers éléments de la science, et de vagues notions de droit musulman.

Aujourd'hui, la zaouïa de Sidi-El-Kbir n'est plus qu'un *msid*, une école primaire, où l'on ne rencontre que quelques élèves appartenant soit au douar des Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir ou aux fractions des Bni-Salah, soit à la ville de Blida ou à sa banlieue.

# XVII

## Les Oulad Sidi-El-Arouci.

Soit que les Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir aient manqué de piété ou de vertus, soit qu'ayant oublié les exemples de leur saint ancêtre, ils aient négligé de s'occuper des choses du ciel, ce qu'il y a de certain c'est que nous voyons le don des miracles cesser brusquement de se manifester dans la descendance de Sidi Ahmed, et que la tradition, en nous laissant la longue liste de sa lignée, ne nous transmet aucun fait attestant que cette puissance surnaturelle qui, selon la foule, est virtuellement affectée au chef de la famille, ait été l'apanage des Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir.

Pourtant, après une période de deux cent-cinquante ans, ce précieux don qui, apparemment, n'était qu'en sommeil, se réveille tout-à-coup chez l'un des descendants du saint, Sidi Kouïder-el-Arouçi (1), et se

(1) *Kouïder*, diminutif de *Kader*, Tout-Puissant. *Kouïder* se traduirait par humble serviteur du Tout-Puissant,

maintient jusqu'à nos jours dans sa famille par son fils Abd-el-Kader et son petit-fils Ahmed.

Bien que ce fût un saint homme, Sidi Kouïder-el-Arouçi n'en avait pas moins de fréquents démêlés avec la justice du *hakem* (1) de Blida. Un jour, — c'était du temps de Hacen-el-Gritly, — Sidi Kouïder avait été appelé devant le tribunal de ce hakem pour y répondre sur des faits manquant de limpidité, et n'ayant rien de commun avec ce que nous appelons délicatesse ou probité.

Très fier de sa qualité de cherif, il se présenta devant Hacen-el-Gritly — qui était Turc — d'un air insolent qui, bien que dans ses habitudes, n'en déplaisait pas moins souverainement à ce hakem ; de plus, ce haut fonctionnaire passait pour être complètement dépourvu de patience.

Interrogé sur les faits qui lui étaient reprochés, Sidi El-Arouçi répondit dédaigneusement au hakem que, d'abord, il ne reconnaissait pas sa juridiction, et qu'ensuite, il ne lui convenait pas, à lui descendant de la fille du Prophète, de se disculper devant un impie tel que lui.

Nous l'avons dit, Hacen-el-Gritly était d'un caractère peu endurant ; or, malheureusement pour le cherif, ce hakem avait précisément sous la main un bâton qui lui servait habituellement à faire la lumière dans les causes obscures ; mis hors de lui par l'insolence du saint homme, il se laissa aller à le rouer de coups, sans même avoir songé un seul instant à lui ôter (2) préalablement son turban vert, marque par

(1) Le commandant, le gouverneur de la ville.

(2) Le titre de *cherif* valait autrefois à ceux qui en étaient revêtus certains égards et quelques prérogatives. Ainsi, quand un cherif avait mérité la bastonnade, le chaouch chargé de l'administration de cette justice distributive lui ôtait respectueusement

laquelle affectent de se distinguer les prétendus descendants du Prophète.

Le marabout chercha tout naturellement à se soustraire par la fuite à la réprimande du hakem ; il se précipita dans la rue nu-tête, — son turban était tombé pendant l'affaire, — en jetant les hauts cris, et en maudissant Hacen-el-Gritly.

La malédiction lancée par Sidi Kouïder ne devait pas tarder à être suivie d'effet : le soir même de cette aventure, le malheureux hakem était frappé d'une paralysie du pied et du bras, — celui avec lequel il avait bâtonné le cherif; — de plus, une sorte d'incendie s'était allumé dans son estomac, et l'eau qu'il ne cessait de demander à grands cris et dont il absorbait d'effrayantes quantités, semblait, au lieu d'éteindre le feu qui le consumait, développer, au contraire, l'intensité de la combustion, et agir comme si l'on se fût servi d'huile.

Frappé si soudainement, le hakem ne douta pas un seul instant que le mal qui l'atteignait ne fût le résultat de la bastonnade qu'il avait si malencontreusement infligée au cherif-marabout ; aussi avait-il compris que c'était le moment ou jamais de s'en repentir et d'en témoigner ses regrets à Sidi Kouïder.

On l'envoya chercher à la zaouïa de Sidi Ahmed-el-Kbir, et, pour le décider à se rendre à cet appel, on lui promit de somptueux cadeaux. Le saint voulut bien se déranger. A son arrivée à la demeure du hakem, ce fonctionnaire était déjà dans le plus piteux état. Sa femme se jeta aux genoux du marabout en l'implorant pour qu'il pardonnât à son époux : il avait eu les plus grands torts — elle le reconnaissait et

son turban vert avant l'opération, et il le lui remettait sur la tête quand le coupable avait payé sa dette à la société.

lui aussi — d'avoir cédé à un mouvement de colère, et de s'être oublié jusqu'à oser frapper un homme de son caractère et de sa valeur. « Pardonne-lui, ô monseigneur ! et fais cesser les atroces douleurs que tu as appelées sur sa tête ! Par la vérité de Dieu ! si tu as pitié de lui, le nègre du hakem et ma négresse sont à toi ! »

Pendant ce temps, le malheureux hakem se tordait de douleur sur sa natte ; on eût dit qu'il avait mangé du fruit du Zakkoum, de cet arbre qui pousse au fond de l'enfer, et qui sert de nourriture aux réprouvés, détestable aliment qui bouillonne dans leurs entrailles comme un métal en fusion.

Mais le marabout fut impitoyable. « Il était bon, pensait-il, de faire de temps en temps un exemple pour rappeler à ces Turcs — que Dieu les maudisse ! — qu'il pouvait y avoir quelque danger à malmener — ce à quoi ils n'étaient que trop disposés — les cherifs et les marabouts. »

A peine le saint était-il sorti de la maison du hakem, que ce dernier éclatait comme un projectile creux, et se fendait en deux parties.

Ses entrailles ne présentaient plus que des débris brûlés et torréfiés ; une matière grasse et fétide se répandait sur le sol, et une suie puante et pénétrante tapissait les parois de cette dépouille humaine. Une flamme légère et bleuâtre courait à la surface du cadavre comme ces feux follets qui se produisent dans les marécages : c'était un spectacle horrible, et les gens de Blida en ont longtemps gardé le souvenir.

Il est inutile d'ajouter que, de ce jour, les hakem de Blida y regardèrent à deux fois avant d'infliger la bastonnade à un cherif-marabout, et ils ne perdirent plus de vue que le Prophète a dit : « Epargnez le châtiment aux personnes de considération, à moins

qu'il ne s'agisse de peines prononcées par la loi de Dieu. »

Cette affaire, qui fit grand bruit dans le pays, avait valu à Sidi Kouïder-el-Arouci le surnom de Bou-Chââla, l'homme à la flamme, à cause de l'incendie qu'il avait allumé dans le corps du hakem Hacen-el-Gritly.

On eût pu croire qu'après un châtiment aussi terrible, personne n'oserait plus se frotter à un saint si vindicatif; mais il est ici-bas des endurcis qui ne craignent ni Dieu ni diable, et qui, s'ils le pouvaient, iraient décrocher les étoiles du ciel pour les vendre à un Juif.

Un voleur émérite, et qui avait fait ses preuves, Abd-er-Rahman-Tchoulak, conçut le dessein de s'introduire pendant la nuit dans la maison de Sidi Kouïder, qu'il savait possesseur d'un vieux vase en terre rempli de *dourou bou-medfâ* (1). Or, Tchoulak avait appris, on ne sait trop comment, que ce trésor était enfoui au pied d'un cyprès qui s'élevait dans la cour de l'habitation de Sidi Kouïder.

Tchoulak attendit donc une nuit bien obscure pour tenter son opération. Se laisser glisser de la terrasse d'une maison voisine dans la cour du saint marabout, se diriger à tâtons vers le cyprès, fouiller la terre tout autour du pied de l'arbre, tout cela ne fut que l'affaire d'un instant; mais, ô désappointement ! la caisse fut introuvable; cependant, si les renseignements de l'indélicat Tchoulak étaient exacts, — et ils devaient l'être, — le trésor était encore là l'avant-veille. Il eut beau remuer la terre avec la petite pioche

(1) *Dourou au canon*, monnaie espagnole de la valeur variable de 4 francs 45 centimes à 5 francs 50 centimes, et ayant cours autrefois dans les Etats barbaresques.

dont il s'était muni, et y enfoncer les bras jusqu'aux coudes, il ne lui fut pas possible de mettre la main sur la tirelire de Sidi Kouïder.

Force fut donc au voleur de renoncer à une expédition qui s'était annoncée avec tant de chances de succès. Il venait d'ailleurs d'entendre du bruit dans la maison du saint, et il avait jugé prudent de reprendre au plus vite le chemin par lequel il s'y était introduit.

Le lendemain matin, Sidi Kouïder-el-Arouci remarqua que des fouilles avaient été faites autour de son cyprès; comme il n'était pas supposable que ce fût dans l'intention d'enlever cet arbre qu'on avait pénétré chez lui, le saint comprit de suite que son trésor l'avait échappé belle. Fort heureusement, Sidi Kouïder avait eu un placement à faire la veille, et le temps lui ayant manqué pendant la journée, il avait remis au lendemain l'inhumation de son précieux vase. Le saint marabout remercia Dieu — dont la main était visible dans cette affaire — d'avoir préservé son magot des atteintes des larrons.

Bien qu'il ne pût fixer ses soupçons, Sidi Kouïder crut pourtant devoir ajouter à sa prière du *fedjeur* le souhait suivant : « Que Dieu brise les jambes de celui qui s'est introduit cette nuit dans ma maison ! » Ma foi ! s'était dit le saint intérieurement, cela tombera où cela pourra.

Le jour même où fut lancée cette malédiction, Abd-er-Rahman-Tchoulak se sentit pris de douleurs atroces dans les membres inférieurs : les vers, qui n'attendent pas sa mort pour commencer leur œuvre, se sont emparés de lui et lui fouillent les chairs. Vers le soir, ses jambes tombaient en pourriture et se détachaient de son corps. Pendant la nuit, la mort vint terminer les souffrances de l'infortuné Tchoulak, qui, pourtant, ne l'avait pas volé.

Ce malheureux voleur, — volé plutôt, — qui avait conservé sa connaissance jusqu'à sa dernière heure, s'était bien douté de la cause du terrible châtiment qui lui était infligé. Il ne pouvait s'empêcher cependant de trouver que le saint punissait bien sévèrement un vol qui n'avait pas réussi.

Le terrible Sidi Kouïder possédait un fils qui faisait sa joie quelquefois, et son désespoir souvent. Sidi Abd-el-Kader — c'était le nom de ce fils — avait de fréquentes velléités d'indépendance, et il ne faisait plus le moindre cas des ordres de son vertueux père. Il lui vint un jour à l'idée — l'idée n'était pas absolument mauvaise — d'aller en pèlerinage à Mekka ; le titre de « *el-hadjdj* » — le pèlerin — lui souriait, et il brûlait du désir de pouvoir en faire précéder son nom. Il fit part à son père — pour la forme seulement — de sa pieuse intention, et lui demanda les fonds nécessaires pour entreprendre ce long voyage. Sidi Kouïder, qui, apparemment, ne tenait pas à exhumer la marmite dans laquelle il renfermait ses douros, répondit à la demande de son fils par un refus nettement articulé. « Penses-tu donc, ô mon fils, ajouta-t-il, que j'aie les richesses de Karoun ? Je suis pauvre, au contraire, et je ne m'en plains pas; car la pauvreté est l'une des clefs qui nous ouvrent plus facilement les portes du ciel. Renonce donc à ton projet jusqu'à ce que Dieu t'en permette l'accomplissement. »

Sidi Abd-el-Kader voulut insister; mais son père lui fit comprendre que ce serait peine perdue, et que ce qu'il avait de mieux à faire était de ne plus penser à ce voyage.

Sidi Abd-el-Kader fit, malgré cela, ses préparatifs de départ, et, sans prévenir son père, sans lui faire ses adieux, il se rendit à Alger, où, quelques jours plus tard, devait avoir lieu l'embarquement des pèle-

rins pour les Villes saintes. Le fils de Sidi Kouïder prit passage avec eux sur une galère commandée par un vieux raïs qui écumait depuis longtemps la Méditerranée avec le plus grand succès. A peine la galère était-elle sortie du port, qu'un grand vent de nord-est s'élevait tout-à-coup et venait tourmenter la mer qui sommeillait: elle semble frissonner et s'agiter d'un long tresaillement; ses eaux se troublent jusqu'au fond de ses entrailles, et, de bleues qu'elles étaient, elles deviennent livides; sa surface, tout-à-l'heure unie comme un miroir, se fait rugueuse et raboteuse. Sa colère monte toujours sous les flagellations du vent; les lames commencent à se déchainer; elles écument de rage comme des épileptiques dans leurs moments de crise. Le vent fouette sans pitié; la mer se soulève et retombe lourdement en poussant un long gémissement, puis les vagues se réunissent et s'élancent frémissantes, et en roulant les unes sur les autres, à l'assaut des falaises. On dirait qu'elles ont à se venger de la terre; mais leurs forces s'épuisent en chemin, et elles vont expirer impuissantes sur la grève. Puis la mer parait changer de tactique; elle veut, sans doute, essayer de la douceur : de molles lames viennent lécher le pied des rochers; mais les rochers sont inflexibles. Cette déception augmente ses fureurs: elle devient clapoteuse; ses lames sont courtes, abruptes et très agitées; elles se précipitent en fourrageurs sur les obstables et viennent s'y heurter en jaillissant; elles retournent ensuite au large comme pour prendre leur élan; la lutte en est à son moment suprême; les lames s'assemblent de nouveau — c'est par le nord qu'elles attaquent — et fondent impétueuses sur la jetée de Kheïr-ed-Din; mais elles se brisent encore une fois contre des obstacles qui ne veulent pas céder, et elles volent en écume jusqu'aux cieux.

Pendant trois jours, la mer renouvela ses efforts impuissants; la galère, balottée, secouée, tourmentée sur cette surface qui tantôt fuit sous elle, pareille à une outre gonflée de vent sur laquelle on piétinerait, et qui tantôt semble vouloir la lancer dans les airs; la galère, disons-nous, n'a pu réussir à prendre le large. Cependant, le vieux raïs a voulu lutter avec cette mer dont il connaît les fureurs; il ne lui a jamais cédé, et ce n'est point aujourd'hui que, pour elle, il aura des faiblesses.

Il comprend pourtant qu'il y a dans cette persistance de colère quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qui lui échappe. Cela vient-il de Dieu ? cela vient-il de Satan ? Il n'en sait rien. Un passager, Mohammed-ben-Brahim, voit son embarras, et lui dit en le tirant à part : « O raïs ! je sais la cause de l'irritation de la *Mer du Milieu* (1), et je vais te la dire : le fils de Sidi Kouïder-el-Arouci, Sidi Abd-el-Kader, s'est embarqué à ton bord contre la volonté de son père ; mets-le à terre, et, par Dieu ! la tempête cessera. »

Bien que le vieux raïs n'ajoutât qu'une foi médiocre aux paroles de Mohammed-ben-Brahim, il essaya pourtant de son moyen, et cela d'autant mieux qu'il connaissait de réputation le terrible marabout de Blida. Il rentra dans le port d'Alger, et y débarqua Sidi Abd-el-Kader-el-Arouci.

Le vent cessait de souffler comme par enchantement; la mer tombait sans laisser trace de ses convulsions, et la galère du raïs filait dans l'est comme un trait.

La tradition ne rapporte aucun miracle opéré par ce fils désobéissant de Sidi Kouïder; ce don précieux

(1) C'est ainsi que les Arabes désignent la mer Méditerranée.

ne se manifeste de nouveau qu'en la personne de Sidi Ahmed-el-Arouci, le fils de Sidi Abd-el-Kader. Ce fut dans les circonstances suivantes : Un jour, un Blidien se rend au douar des Oulad Sidi-El-Kbir, et se présente à Sidi Ahmed : « Ma femme, Ez-Zohra-bent-Aïouaz, à la suite d'une querelle que je reconnais avoir soulevée, a quitté le domicile conjugal, et s'est retirée chez ses parents. Je viens donc te prier, ô monseigneur, d'user de ton pouvoir pour la faire revenir auprès de moi. Tout ne t'est-il pas possible, ô Sidi ! en ta qualité de marabout ? »

— « C'est bien! je ferai ce que tu me demandes, répondit Sidi Ahmed, et, s'il plait à Dieu, ta femme te reviendra. »

Mais Sidi Ahmed avait trop préjugé de son pouvoir : Ez-Zohra, auprès de laquelle il s'était rendu, refusa obstinément, malgré les conseils du marabout, de rentrer au domicile conjugal.

— « Puisque tu restes sourde, ô femme ! à mes exhortations, s'écria Sidi Ahmed-el-Arouci, je te jure par Dieu ! que tu mourras aveugle. »

Trois jours après, la malheureuse Ez-Zohra perdait la vue.

C'est là tout ce que la tradition nous a conservé des miracles des Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir.

## XVIII

## Les Sépultures des Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir.

Les Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir reposent du sommeil éternel autour du tombeau de leur saint ancêtre; c'est là, touchant à leur village, que, depuis plus de trois cents ans, ils viennent dormir, pressés sous l'aile de leur protecteur, cette longue nuit de ténèbres qui ne cessera qu'au jugement dernier.

Le site de ce champ de repos est délicieux : la mort y est doucement mélancolique ; au lieu de ce hideux squelette par lequel le réalisme religieux la représente chez les Chrétiens, elle est ici belle et parée comme une fiancée.

Les arbres lui font un lit de verdure et l'ombragent de leur épais feuillage. Ces vieux micocouliers, ces oliviers tant de fois séculaires ont vu successivement naître, vivre et mourir toutes ces générations qui dorment à leurs pieds.

Les sépulcres des descendants de Sidi Ahmed sont nombreux, et serrés les uns contre les autres à ne savoir où poser le pied. Ceux des chefs de la famille du saint sont généralement élevés au-dessus du sol, et présentent une forme bizarre rappelant pour-

tant celle du tombeau de leur ancètre : ce sont des sortes de cippes quadrangulaires se terminant en pyramide. Une petite niche munie d'une porte a été ménagée dans l'une des faces du cippe; on y dépose les lampes, les bougies et les parfums dont les fidèles font usage les jours de *ziara*, ou de pèlerinage au tombeau de ces saints; quelques-uns de ces tombeaux ont pour *mchahad* une stèle surmontée du turban à petits plis des *eulama;* d'autres, et c'est le plus grand nombre, n'ont qu'un *mchahad* en ardoise portant la profession de foi. Une épitaphe de même forme que le *mchahad* s'élève aux pieds du mort, et rappelle son nom, la date de sa mort et l'âge auquel il cessa de vivre; ces indications sont généralement précédées de souhaits appelant sur le défunt les effets de la miséricorde divine. Deux *djenabïat* limitent latéralement chacune de ces sépultures.

Les tombeaux les plus remarquables de ce cimetière sont ceux de Sidi Bel-Kacem, le père de Sidi Ahmed-el-Kbir, de Sidi Abd-el-Aziz, et de Sidi Bel-Abbas, fils de Sidi Ahmed, de Sidi Ben-Youcef-bou-Izar, de Sidi El-Hadj-Ahmed, et de Sidi Mohammed-el-Moueffok.

Tous ces tombeaux sont, chaque année, soigneusement blanchis à la chaux par les Oulad Sidi-El-Kbir. En dehors de la portion de terrain réservée à la sépulture de ces derniers, les serviteurs religieux du saint marabout, Blidiens pour la plupart, ont choisi, au nord de ce cimetière, un coin de terre pour y reposer après leur mort. Une barrière sépare ces deux champs du repos éternel.

# XIX

## La Ziara hebdomadaire au Tombeau de Sidi Ahmed-el-Kbir.

C'est le samedi qu'a lieu la *ziara* ou visite au tombeau de Sidi Ahmed-el-Kbir. Après avoir visité préalablement Sidi Yakoub-ech-Cherif, à qui son ancienneté donne la priorité sur Sidi Ahmed (1), les fidèles partent du *Bois des Oliviers* (2), et remontent par sa rive droite l'ouad Sidi-El-Kbir.

De nombreuses indulgences sont attachées à ce pieux pèlerinage : ainsi, le Croyant qui le ferait, avant le lever du soleil, pendant quarante samedis consécutifs, et en remontant nu-pieds le lit rocailleux de l'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir, gagnerait autant de bonnes actions que s'il eût fait le pèlerinage de Mekka.

Ce pèlerinage au tombeau de Sidi El-Kbir est surtout suivi par les femmes : dès le matin du samedi, la rive droite de l'ouad est encombrée de Croyantes trainant après elles des grappes d'enfants morveux mordant dans des *halaouat* (douceurs, pâtisseries), et s'en

(1) Sidi Ahmed-el-Kbir a lui-même, quelques jours avant sa mort, prescrit à ses khoddam de donner la priorité de *ziara* à Sidi Yâkoub. Sidi Yâkoub-ech-Cherif est le saint marabout dont la koubba est située dans le *Jardin public* de Blida, et dont nous avons raconté la légende en tête de cet ouvrage.

(2) Aujourd'hui le *Jardin public* de Blida.

mettant jusque par-dessus les yeux. Quelques-unes de ces femmes marchent nu-pieds; c'est évidemment pour rendre leur action plus méritoire, car elles ont leurs souliers à la main.

On rencontre quelquefois des Croyants faisant ce pèlerinage à reculons; d'autres l'accomplissent en portant leur père ou leur mère sur leur dos. Cette pieuse corvée n'est même pas nouvelle; car on cite un trait semblable de la part d'Amallas, lequel aurait fait le pèlerinage de Baghdad à Mekka en portant sa mère sur ses épaules. Les malades, les infirmes, les perclus s'y rendent comme ils peuvent, les uns à mulet ou à bourriquet; les autres s'y traînent en faisant de fréquentes pauses durant le trajet. Tous ont la foi, et la foi c'est souvent la guérison, ou, tout au moins, le soulagement. Mais l'*oukil* (1), Mohammed-Ouadia, est à son poste depuis la pointe du jour; tout a été préparé autour du tombeau du saint pour recevoir les pèlerins; les quatre drapeaux, aux couleurs verte et rouge, ont été arborés aux angles du monument funéraire. La journée s'annonce bien; la recette sera bonne, s'il plait à Dieu !

Les bougies sont allumées : la fumée des parfums s'élève en spirale au-dessus des réchauds-cassolettes ou des tessons de faïence; la foule se presse autour du tombeau du saint; un deroueuch malade, à l'œil creux et chargé de fanatisme, est couché en

(1) L'*oukil* est une sorte de mandataire, de fondé de pouvoirs chargé de recueillir les offrandes, de pourvoir aux divers soins de propreté et d'entretien de la chapelle sépulcrale d'un saint marabout. L'*oukil* de la famille de Sidi Ahmed-el-Kbir reçoit aujourd'hui un traitement fixe de 50 francs par mois; sa femme ne touche mensuellement que 30 francs. Elle remplit auprès des pieuses femmes qui visitent le tombeau du saint les fonctions dont est chargé l'*oukil*, son mari, auprès des pèlerins.

travers de la tombe, et murmure du ton d'un fébricitant des paroles saccadées qui ressemblent beaucoup plus à un reproche qu'à une prière; il gourmande, sans doute, le saint du peu d'efficacité de son intercession. Il a l'air de dire : « Si cela continue, je m'adresserai à un autre. » Une pauvre vieille à pu se traîner, en s'aidant d'un bâton et en geignant comme un boulanger, jusqu'au tombeau de Sidi Ahmed; là, à bout de forces, elle s'est affaissée haletante contre le *mchahad*. Chaque fois que la malheureuse ouvre la bouche, on craint que son âme n'en profite pour s'échapper de ce corps débile, à moitié cadavre. « O Sidi Ahmed ! ô Sidi Ahmed ! s'écrie-t-elle avec ferveur, aie pitié de moi !... guéris-moi ! » Eh bien ! souvent, après deux heures de cette prière, il semble que la foi a galvanisé la malade et lui a rendu ses forces; elle se relève plus facilement qu'elle ne s'est accroupie, et elle regagne, on ne sait par quel prodige, son gourbi juché parfois sur un piton, ou sur des pentes où les myriapodes n'ont pas trop de leurs vingt-quatre paires de pattes pour se tenir accrochés. Là c'est une mère, jeune encore, qui a couché son enfant malade sur le tombeau de Sidi Ahmed pour faciliter la pénétration, dans ce pauvre petit corps, des effluves vivifiants qui s'échappent des restes mortels du saint. A côté, c'est une autre femme qui, la tête appuyée contre la balustrade qui s'élève en catafalque au-dessus du tombeau, semble mettre beaucoup d'insistance dans sa prière. Comme sa demande est faite à demi-voix, il est facile de se mettre au courant de la nature de son vœu : la malheureuse est stérile, et elle donnerait tout au monde pour voir se modifier cette regrettable situation qui lui vaut le mépris de son mari. En attendant, elle promet au saint une vache, un mouton ou une chèvre, à son choix, s'il consent à intervenir

dans cette affaire. Il est bien entendu que ces dons ne se feront qu'autant que sa prière sera suivie d'effet. C'est un marché sous condition.

Quand le Croyant ou la Croyante pense avoir assez prié le saint intercesseur, quand les fidèles croient la fumée de leur encens parvenue jusqu'à lui, ils remettent leur offrande à l'*oukil*, et se retirent soulagés, ou persuadés que le saint se sera laissé toucher. A la fin de la journée, le mandataire, l'administrateur, fait ses comptes, et va effectuer son versement entre les mains du chef de la famille des Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir, lequel, quand la recette a été bonne, ne manque pas de se féliciter de l'excellente idée qu'a eue son ancêtre vénéré de se faire, de son vivant, une réputation de sainteté qui, longtemps encore, vaudra de l'or pour ses descendants. En pays musulman, quiconque compte un saint dans sa famille a du pain sur la planche, surtout quand ce saint a eu le bon esprit d'être rempli de vertus, et de se procurer le don des miracles pendant sa vie terrestre.

*L'oukil* ne dédaigne pas absolument l'argent des Chrétiens; il accepte, il provoque même leurs offrandes de *ziara;* peut-être soumet-il les valeurs qu'ils lui donnent à une purification préalable avant de les mêler avec celles des fidèles Musulmans.

Les offrandes au saint ne se font pas seulement en argent ou en bestiaux ; on peut offrir à l'ami de Dieu un drapeau qui parera son tombeau, ou que porteront fièrement ses khoddam le jour de l'*ouâda*.

# XX

## Le Pèlerinage annuel au Tombeau de Sidi Ahmed-el-Kbir.

---

Une fois par an, les serviteurs des marabouts morts en odeur de sainteté célèbrent sur les tombeaux de ces amis de Dieu une fête dont la somptuosité est en raison de la réputation du saint. Cette cérémonie a beaucoup d'analogie avec les fêtes patronales qui ont lieu annuellement dans nos campagnes du pays de France.

C'est le troisième jour de l'*Aïd es-sr'ir* (la petite fête), qui commence aussitôt après le Reumdhan, que les serviteurs religieux de Sidi Ahmed-el-Kbir fêtent leur saint patron.

Dès la pointe du jour, — la veille pour les fanatiques, — une longue file de femmes à pied ou montées sur des mules, et d'enfants à dos de bourriquets, remontent la rive droite de l'ouad Sidi Ahmed-el-Kbir, et, après avoir traversé deux fois ce cours d'eau, s'engagent, comme une émigration de fourmis, dans l'étroite gorge qui mène au tombeau du saint. Celles de ces Croyantes qui ont entamé leur pèlerinage dès la veille ont emporté leurs vivres; elles passeront la nuit soit dans des gourbis vides, soit dans quelque famille des Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir.

Mais il est neuf heures du matin, les hommes vont,

à leur tour, accomplir le pieux pèlerinage : on s'assemble, on se réunit autour des grands, des chefs spirituels ; toute la Blida musulmane est en fête ; les uns sont à cheval ; les autres — les fonctionnaires du culte particulièrement — sont à mulet ; les bourriquets ont été mis en réquisition par la jeunesse pauvre ; comme cela se passe chez tous les peuples à privilèges, les misérables sont à pied. Le cortége s'est massé devant le bureau arabe (1) ; il forme un pêle-mêle de bernous de toutes nuances, depuis le blanc de neige jusqu'au jaune terreux ; le gracieux costume du citadin indigène — trait d'union entre la civilisation et la barbarie — vient émailler de ses couleurs tendres la teinte fauve dont est placardée la foule.

A un signal donné, toute cette masse se dévide et prend sa direction vers Bab-er-Rahba : le mufti, le kadhy et les notables tiennent la tête du cortége ; les grands — ceux qui sont à cheval — brillent par la splendeur de leurs montures ; les gens de religion ont chargé le dos de leurs mules de cette selle monumentale qui est déjà toute une charge, et qui soumet le cavalier aux tortures du grand écart ; quelques fidèles de qualité médiocre se partagent à deux la colonne vertébrale d'un bourriquet, qu'ils mettent en mouvement en le flagellant de leurs tibias ; derrière cette échelle de puissants, viennent les va-nu-pieds, qui suivent en désordre les possesseurs des biens de ce monde. Mais leur peine a ses compensations ; car celui qui fait son pèlerinage sur une monture n'a, pour son compte, que soixante bonnes actions par chaque pas de la bête qui le porte, tandis que celui qui va à pied voit inscrire à son actif courant, par

(1) Aujourd'hui, les réunions se font devant la Mairie.

l'ange chargé de la comptabilité céleste, sept cents bonnes actions par chacun de ses pas.

Les musiciens, montés sur des mulets, précèdent les notables et le clergé : ils soufflent et battent leurs airs les plus barbaresques, les *r'iathin* avec leurs clarinettes-cornemuses, les *gueçabin* avec leur flûtes en roseau, les *thobbalin* et les *dfafin* avec leurs tambours, et les frappeurs de *thbilat* avec leurs timbales. Derrière les grands de la terre viennent les drapeaux des *mkoddemin* (administrateurs, représentants) des ordres religieux de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, de Sidi Moulaï-Eth-Thaïyeb, de Sidi Mohammedbou-Zeyan, et de Sidi Mohammed-ben-Abd-er-Rahman-bou-Kobreïn.

Ce n'est point un mince honneur que celui de porter ces étendards aux couleurs verte, jaune et rouge; mais c'est un honneur qui s'achète, et la vertu pauvre ne saurait y prétendre; tout le monde, en effet, n'a pas les moyens d'en payer le prix, d'offrir une *lila* (1) au *mokaddem* du saint, ou aux *fokara* (2) khoddam de son ordre.

La remise des drapeaux s'est faite avec un certain cérémonial; les compétiteurs au droit de porter l'étendard se sont rendus à la demeure du *mokaddem*, et lui ont exposé leur pieux désir. Cette faveur, plus ou moins marchandée, a été accordée au plus offrant des candidats, lequel a été immédiatement admis à

(1) La *lila* (nuit) se paie par l'hospitalité (le dîner et le coucher) donnée à l'un des frères pauvres de l'ordre, ou par une offrande en argent (de 10 à 20 francs) que fait au *mokaddem* le Croyant qui désire jouir du droit de porter les étendards sacrés.

(2) Le mot *fokara*, pluriel de *fakir*, pauvre, indigent, est pris ici dans le sens mystique : il s'applique aux membres de certaines confréries religieuses dont la règle est le renoncement aux biens de ce monde. Un *fakir* est un pauvre devant Dieu.

payer le droit qu'il vient d'acheter. Après avoir compté et recompté la somme, le *mokaddem*, entouré des *fokara* de l'ordre, a dit à l'un de ses serviteurs : « Prends ce drapeau, et remets-le entre les mains d'un tel fils d'un tel. » Dès que cet ordre est exécuté, le *mokaddem* dirige, à l'intention de l'élu, une prière qu'il commence en disant : « *Fatah.* » Les assistants ont répété : « *Fatah,* » en joignant les mains et en les ouvrant comme un livre. Le *mokaddem* a ajouté ensuite — et les *fokara* ont répété : — « Que Dieu « lui pardonne !... Que Dieu le rende heureux !... « Que Dieu le fasse mourir en témoignant ! ... « *Fatah !*.... Louange à Dieu maître de l'univers, — « Le clément, le miséricordieux, — Souverain au jour « de la rétribution ! — C'est toi que nous adorons ; « c'est toi dont nous implorons le secours. — Dirige- « nous dans le sentier droit, — Dans le sentier de « ceux que tu as comblés de tes bienfaits, — Non pas « de ceux qui ont encouru ta colère, ni de ceux qui « s'égarent (1). »

Cette prière terminée, les assistants se passent les deux mains sur le visage en répétant : « Louange à Dieu maître de l'univers ! »

Les porte-drapeau, avons-nous dit plus haut, à cheval, à mulet ou à pied, suivent pleins de fierté les notables et les ministres de la religion ; ils ne donneraient certainement pas leur place pour un empire. Leur orgueil ne connait plus de bornes quand, au sortir de la ville, les fidèles commencent leur *tharaka ;* l'odeur de la poudre leur a monté à la tête ; le bruit les a enivrés ; porter le drapeau n'est plus pour eux dès lors une pieuse corvée ; c'est une sainte mission

(1) Cette prière est la première sourate du Koran, celle qui *ouvre* (le livre) ; de là son nom de *fatah* ou *fatiha*.

qu'ils semblent accomplir ; ils se sentent, en ce moment, assez d'équilibre pour passer, si Dieu les rappelait à lui, le pont le Sirath sans craindre le moindre faux pas.

Mais la poudre a appelé la poudre ; les fusils, les mousquetons, les carabines, les tromblons, les pistolets ont été décrochés et bourrés jusqu'à la gueule : il y a là des armes de tous les âges, de tous les temps, de tous les modèles, de tous les peuples, de tous les calibres : arquebuses à rouet, arquebuses à mèche, fusils à silex, Lefaucheux de la civilisation, espingoles à bouche de goinfre, pistolets à canon de fer-blanc, à garnitures en ficelle, ou en peau de mouton, à batteries impossibles, crasse et nacre, argent et rouille, plus dangereux pour le tireur que pour le tiré. Les Mzabites, bien peu guerriers pourtant, sont en ce jour remplis d'effervescence ; ces schismatiques chlorotiques, et qui semblent, quand ils ont fait leurs ablutions, infiltrés de cire rance fondue, ont abandonné leurs petits capharnaüms specico-pharmaco-léguminenx pour aller solliciter de Sidi El-Kbir la perpétuité de la prospérité commerciale dont ils jouissent à l'ombre de notre bourse et de notre drapeau. Il leur fallait une occasion comme celle-là pour s'extraire de cette arche de Noé qui, en même temps qu'elle leur sert de bazar, donne asile à des spécimens de tous les produits des règnes végétal et minéral.

La foule a fait la boule de neige ; la tiraillerie devient de plus en plus intense ; les armes, remplies à triple charge, grondent comme des canons. Ce tohu-bohu de fidèles a plutôt l'air de s'en aller en guerre qu'en pèlerinage. Il faut du bruit, d'ailleurs, à toutes les enfances, à celle du commencement comme à celle de la fin. Les musiciens, électrisés, sans doute, par l'odeur et par la voix de la poudre, soufflent dans

leurs instruments comme des Renommées, et tapent sur la peau de leurs tambours comme le verset 38 de la sourate IV du Koran leur permet de le faire sur leurs femmes : c'est l'ivresse du tintamarre charivaresque et de l'étourdissement élevé à son paroxysme. Comme ils sont heureux !

Le cortége est enfin arrivé au douar des Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir ; les gens du culte et les notables se dirigent, à travers la foule qui encombre déjà les abords du cimetière, vers le tombeau du saint, où les attendent les descendants de Sidi Ahmed. Les drapeaux des différents ordres religieux ont été arborés autour du *tabout* (tombeau) ; la cérémonie va commencer : on fait ranger la foule, qui se répand dans le cimetière et qui va s'asseoir sur les tombes ou se grouper sur les rochers qui en ferment les abords. Les femmes, arrivées de la veille, ou dès le matin, se sont installées sur leurs morts. L'arrivée des *mdadha*, ou chanteurs spirituels, est annoncée par les aigus *toulouïl* des femmes; les accompagnateurs, munis de leurs instruments, *bendaïr*, *dfouf*, *thbilat*, *kseub* et *znoudj*, c'est-à-dire tambours de diverses formes et dimensions, timbales, flûtes en roseau et petites castagnettes, suivent gravement les chanteurs, dont quelques-uns, musiciens jusqu'au bout des ongles, sont eux-mêmes porteurs d'instruments à peau.

Chaque *meddah* dit son chant religieux ; contrairement à ce qui se passe chez les civilisés, en pays arabe, le libretto est le principal ; la musique n'est que l'accessoire ; nous ne craignons même pas d'avancer que, quelle que soit la valeur phonique du virtuose, il n'est pourtant que médiocrement apprécié si les paroles ne répondent pas aux goûts poétiques de la foule. Au reste, Mahomet l'a dit : « Les plus belles voix sont celles qui viennent du nez. » Il est

regrettable que les commentateurs ne nous aient pas dit la raison de cette préférence du Prophète (1). Au *meddah* aimé, les *you ! you !* les plus aigus et les plus prolongés, — les hommes n'applaudissent pas ; — pour lui, ce n'est pas de la tête que les femmes tirent leurs notes; c'est de bien plus haut, région des alouettes. Au reste, — j'en suis bien fâché pour nos artistes, — les Arabes rangent les musiciens dans la section si méprisée des *âdjadjebiïa*, des saltimbanques. Un Arabe de qualité qui aurait le malheur de se laisser surprendre, par un de ses coreligionnaires, à jouer de la clarinette, serait à jamais déshonoré. Aussi, n'en cite-t-on aucun exemple.

Quand chaque *meddah* y a passé, et que les derniers *you ! you!* sont arrivés dans notre satellite de cuivre, la lune, le mufti se lève, dit : « *Fatah !* » et se passe les mains sur le visage ; tous les assistants l'imitent et prient à voix basse; ceux dont la mémoire n'a pu retenir les sept versets dont se compose le *Fatah*, se bornent à dire : « Que Dieu me pardonne ! Que Dieu me rende heureux ! Qu'il soutienne, qu'il adoucisse mon existence ! Que Dieu guérisse mes enfants ! Que Dieu me fasse mourir en témoignant ! » c'est-à-dire qu'il ne me fasse pas mourir sans confession !

Les hommes quittent ensuite les tombeaux et se réunissent sur le terrain de la *dhifa* (repas), au nord du cimetière ; les femmes ne sont point admises au festin que vont donner et servir eux-mêmes aux khoddam de leur saint ancètre les Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir. Les invités se forment donc par grou-

(1) Ce mode exige moins d'efforts, d'énergie, et, dans le pays du soleil et de la paresse, c'est bien à considérer.

pes de dix : un plat chargé de *ber'rir* (1) est apporté au centre de chaque groupe par les marabouts qui donnent la fête. Dès que le *ber'rir* est absorbé, ce qui n'est pas long, on sert à chacune des agglomérations, dans des soupières en bois (*mtared*), un plantureux *kousksou reguig* chargé de viandes succulentes. Le kousksou a bientôt pris le chemin des pâtes emmiellées.

La *dhifa* terminée, il faut passer à l'offrande : comme chez tous les peuples, c'est le quart-d'heure le plus pénible de la cérémonie. Le mufti, assis dans un fauteuil, place une serviette devant lui et donne le premier l'*ouâda* (2) : tous, — ceux qui possèdent, bien entendu, — viennent, à leur tour, déposer leur offrande sur la *foutha* du mufti. Quand, à l'alanguissement de la recette, le mufti reconnait que tous les donneurs ont donné, il clôt la séance en remettant 30 francs de gratification à l'*oukil*, et 10 francs à sa pieuse moitié, puis il va déposer entre les mains du chef de la famille des descendants de Sidi Ahmed-el-Kbir la somme restant après ce prélèvement, somme qui sert à l'indemniser — et au-delà — de ses frais de *dhifa*.

Les pèlerins reprennent le chemin de la ville en brûlant, tant qu'il leur en reste, la poudre qu'ils ont consacrée à cette pieuse cérémonie.

Mais les femmes ont aussi leur tour : deux jours après le pèlerinage des hommes, c'est-à-dire cinq jours après la fête du mois de Reumdhan, elles se rendent en foule, avec leurs enfants, et accompagnées

(1) Le *ber'rir* est une sorte de gâteau-éponge enduit de miel ou saupoudré de sucre.

(2) L'*ouâda* est une promesse, un vœu fait à Dieu pour en obtenir quelque faveur; c'est aussi *l'offrande* elle-même.

de *mdadha* et de *mdadhat*, — chanteurs et chanteuses, — sur le tombeau du saint; les instrumentistes sacrés, inséparables du *meddah*, sont là flanqués de leurs bruyants instruments.

Les femmes se répandent sur les tombeaux, avec lesquels se confondent leurs vêtements blancs suffisamment immaculés; pendant que chanteurs et chanteuses font entendre, en alternant, leurs cantiques en l'honneur du saint qu'ils fêtent, les enfants se bourrent de pâtisseries au miel dont ils se tatouent des pieds à la tête. Mais les chants sacrés ont cessé, et les musiciens — à l'instar de nos organistes de Barbarie — ont changé leur rhythme : les molles filles de l'Orient ont senti que c'est l'appel à la danse ; quelques-unes se lèvent nonchalamment, prennent un foulard soie et or de chaque main, saisissent la cadence au passage, et entament, lentement d'abord, ces mouvements d'ondulations en spirale, ces lascives torsions de l'assiette qui sembleraient devoir visser les danseuses dans le sol ; la cadence s'accélère progressivement, et atteint un crescendo poussé très haut sur la gamme des voluptés, une sorte de spasme artificiel que les adultes comprennent sans autre explication. N'oublions pas que c'est une fête religieuse.

La musique s'est tue, et la femme de l'*oukil* — assise à la turque — a étendu devant elle le foulard qui doit recevoir les offrandes : chacune des pèlerines a donné selon ses moyens, sa générosité, ou l'importance qu'elle attache à la demande qu'elle a faite à son saint intercesseur Sidi Ahmed-el-Kbir. Souvent l'*ouâda* se paie en nature ; elle se tarife de la façon suivante : « O Sidi Ahmed ! donne-moi un fils, je te donnerai un bœuf !.... — O Sidi Ahmed ! fais que mon mari me donne ma part de ses faveurs, je te donnerai un veau !.... — O Sidi Ahmed ! rends-moi

l'amour de celui que j'aime, je te donnerai une vache !.... »

A des prières si ferventes, Sidi Ahmed pourrait-il, raisonnablement, rester sourd ?... Jamais ! Devant la sainteté du but, et la somptuosité des promesses, est-il possible qu'il n'intercède pas pour ses clientes ?... Nous ne le pensons pas. En résumé, personne ne se plaint du saint patron de Blida, et voilà pourtant plus de trois siècles et demi que cela dure.

Douze jours après la fin du mois de Reumdhan, les Nègres vont faire leur pèlerinage au tombeau de Sidi El-Kbir. La gent noire a le bonheur bruyant, la joie frénétique; sa musique est féroce; sa danse est de la convulsion; ses amours et ses croyances — ce qui est à peu près la même chose — sont de l'épilepsie. Cette disposition naît-elle de la propriété dont jouit le sang nègre d'atteindre la température de celui du passereau, 44 degrés centigrades? Doit-il cette faveur à l'organisation de son système nerveux? Nous ne chercherons même pas à résoudre cette épineuse question. Quoi qu'il en soit, si le bonheur est en raison de la violence de ses démonstrations, nous n'hésiterons pas à classer le Nègre parmi les animaux les plus heureux de la terre.

Les Nègres montent donc au tombeau de Sidi Ahmed-el-Kbir; ils suivent de toute la vitesse de leurs tibias parenthétiques la trace d'un des leurs qui porte fièrement un drapeau rouge. Après s'être *dhifés* à leurs frais sous les vieux oliviers qui ombragent les tombeaux des descendants du saint, les Nègres entament leur danse : elle est portée bientôt à son maximum d'intensité par l'énergie de l'accompagnement; c'est à vous en décrocher les entrailles et à les faire tomber sur vos talons. Le bruit infernalement strident des *kraheb* — une double paire d'ar-

mets de Membrin reliés par un trait d'union de même métal — donnerait des perturbations intestinales à un chaudronnier. Je ne sais pourquoi nous avons traduit le mot *krakeb* par le gracieux diminutif de *castagnettes*; il nous semble que l'augmentatif *castagnasses* conviendrait mieux à cet immense instrument de percussion qui, sans doute, doit avoir ses luthiers à quelque Saint-Flour marokain.

La manifestation acrobatico-religieuse des Nègres finit pourtant par lasser ces mammifères ulotriques ou lainés; ils la cessent à leur grand regret, et vont, suant de l'huile rancie, déposer leur *ouâda* entre les mains de l'oukil. Ce pieux devoir accompli, ils reprennent le chemin de la ville, joyeux de s'être approvisionnés, par le fait de ce pieux pèlerinage, d'une réserve de bonnes actions à peu près suffisante pour passer leur année.

Et nous voudrions éclairer ces gens-là! Ce serait un crime; car la civilisation est aussi incapable de donner aux Nègres de ces bonheurs-là, que de leur enlever l'odeur caractéristique par laquelle ils se distinguent et se révèlent dans la société.

# XXI

## Sidi El-R'erib

Si, du fond de la vallée où repose Sidi Ahmed-el-Kbir, nous voulons continuer notre pèlerinage sur le versant oriental du djebel des Bni-Salah, il nous faudra suivre la grande crête qui, se soudant au point culminant de ce massif, s'allonge comme le bras d'un crucifié qui montrerait l'orient, et, de là, nous engageant, en marchant vers le nord, dans une forêt de chênes-ballottes, nous diriger vers le tombeau de Sidi El-R'erib.

De deux choses l'une, ou Sidi El-R'erib n'est qu'un saint de médiocre réputation et de peu d'influence, ou les Bni-Salah et les R'ellaï, qui sont ses serviteurs religieux, ne sont que de piètres Croyants. La cause qui détermine dans notre esprit la germination de cette pensée, c'est l'état de délabrement dans lequel ces Kabils laissent la chapelle funéraire de ce saint marabout. Les Bni-Mâmeur, qui ont leurs *khiam* (gourbis) et leurs morts autour du tombeau de Sidi El-R'erib, et à qui revient plus particulièrement le soin de l'entretien de cet édicule, prétendent qu'ils ne sont point riches. Nous ne cacherons pas que l'excuse nous a paru on ne peut plus faible.

Le gourbi-chapelle qui renferme les restes mortels de Sidi El-R'erib est une construction extrêmement grossière : pierres, boue et dis sont les seuls maté-

riaux qui entrent dans sa composition. L'absence de porte permet aux moutons et aux chèvres d'y venir faire la sieste; les preuves matérielles de cette infraction tigrent le sol à ne pas laisser le moindre doute sur cette profanation ; la haie de ronces desséchées qui entoure le gourbi funéraire ne suffit pas pour garantir le saint contre l'abus que nous signalons. A l'intérieur de la chapelle, quelques lampes ébréchées et une demi-douzaine de pots à eau fêlés attestent la mesquinerie des agapes annuelles que viennent faire, dans le mois de moharrem, sur le tombeau du saint, ceux dont il est l'intercesseur. Un lambeau de natte reçoit une portion du fidèle qui, venant y prier, désire le faire proprement. Il est pourtant des Croyants qui regardent ces précautions comme superflues ; car le coin où repose Sidi El-R'erib est lustré et vernissé comme la chachia crasseuse d'un Kabil.

La *ziara* de Sidi El-R'erib se fait le lundi et le vendredi.

Quatre chênes superbes, qui s'élèvent devant l'entrée du gourbi sacré, ont profité de la protection du saint pour prendre des proportions auxquelles ne peuvent prétendre ceux qui ne jouissent pas de la même faveur. Nous l'avons déjà dit plus haut, le tombeau d'un saint est un brevet de conservation pour les arbres qui l'avoisinent. Dans le Tell, d'ailleurs, il est peu de saints marabouts qui n'aient leur arbre ou leur bois. Nous avons raconté maint accident terrible dont furent victimes les impies qui avaient porté une cognée sacrilége sur des arbres consacrés. Cette croyance est encore dans toute sa force chez les Bni-Salah, et ils vous citeront très sérieusement l'exemple d'un Espagnol du nom de Juan, qui perdit un œil pour avoir tiré un oiseau per-

ché sur un arbre consacré à Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, auprès du *mkam* qui lui a été élevé sur le point culminant de leur tribu. Tout près du tombeau de Sidi El-R'erib, on vous montrera un immense éboulement dont la cause est encore un crime de ce genre, un délit forestier. Par exemple, la répression fut plus que sévère, attendu qu'elle s'est soldée par un cataclysme qui engloutit toute une fraction des Bni-Salah, celle des Bni-Sbiha.

Deux de ces Bni-Sbiha eurent, un jour, la malencontreuse idée d'aller couper un chêne magnifique tout près de la *khelaua* (ermitage) de Sidi Mbarek, le célèbre marabout d'El-Koleïâa (Koléa), et de le vendre quatre dinars à un meunier. Or, les Bni-Sbiha avaient alors leur douar sur les pentes de la rive droite de l'ouad El-Blath, tête du Tabeurkchant. Le lendemain du crime, toute la portion de terrain sur laquelle était assis le douar se détachait subitement et se précipitait avec fracas, maisons et habitants, dans le ravin d'El-Blath. On reconnait parfaitement l'emplacement où perchait ce douar; la pente où il était accroché est tonsurée comme la tête d'un prêtre, et le rocher est à nu sur une étendue circulaire assez considérable.

Mais revenons à Sidi El-R'erib.

On ne sut jamais l'origine de ce saint. Comme celle de la presque totalité des marabouts qui ont laissé leur dépouille mortelle chez les Bni-Salah, l'arrivée de Sidi El-R'erib dans cette tribu peut être fixée au commencement du X^e^ siècle de l'hégire, vers l'époque de l'expulsion d'Espagne des Mores-Andalous. Tout ce qu'on en sait c'est que c'était un homme d'une grande piété et d'une probité considérable; il montrait surtout une répugnance très marquée à l'endroit des voleurs, et, il faut bien le dire, cette catégorie de cri-

minels n'était pas alors d'une rareté excessive dans le pays.

C'est l'ignorance dans laquelle on fut toujours du nom de ce saint marabout qui le fit désigner sous celui d'*El-R'erib* (l'étranger). Il vivait dans une *kheloua* (ermitage) qu'il avait adossée au gros rocher qui est à gauche de sa chapelle funéraire, et que les fidèles ne manquent pas de blanchir tous les ans à la chaux.

On ne cite de lui qu'un miracle qui vaille la peine d'être rapporté ; il vient à l'appui de ce que nous disions plus haut au sujet de l'horreur que professait le saint pour les larrons.

Un homme des Bni-Misra convoitait depuis longtemps le taureau d'un de ses voisins de la tribu des R'ellaï, et, tous les jours, il se creusait la tête pour trouver le moyen de se l'approprier sans courir le risque de se faire prendre, bien entendu. L'occasion tant désirée se présenta enfin, et le Misraouï se hâta de la saisir par son unique cheveu. Par une nuit bien sombre, il s'achemina, muni d'une bonne corde, vers l'étable du R'allaouï ; après avoir préalablement corrompu le chien au moyen de débris d'entrailles d'un mouton, il écarta sans bruit les broussailles épineuses qui fermaient l'entrée de la *zriba* (haie), et pénétra dans l'enceinte du parc au milieu de laquelle se trouvait la maison. Enlever avec précaution les quelques pierres bouchant la partie de cette habitation qui servait d'écurie, mettre sa corde au cou du taureau, et lui faire prendre le chemin qui venait d'être préparé, tout cela fut pour le Misraouï l'affaire d'un instant. Le succès fut complet, et il ne serait pas étonnant que cet honnête indigène des Bni-Misra eût cru que le Dieu unique bénissait ses efforts, quand il se vit dehors avec un taureau qui se laissait conduire aussi

docilement qu'un agneau. Le Misraouï prit donc sans délai le chemin du marché avec l'intention d'y écouler le produit de son larcin. Il descendit dans l'ouad Abarer', passa sous la Koudiet-el-Forthaça, et suivit la crête qui serpente dans la forêt de chênes des Bni-Mâmeur. Tout allait donc pour le mieux; aussi le Misraouï avait-il déjà, tout en marchant, fixé l'emploi des quinze rial-boudjhou (1) qu'il comptait tirer de son taureau.

Encore quelques pas, et le Misraouï allait déboucher de la forêt de chênes, et s'engager à gauche dans un sentier courant sur la crête d'un contre-fort, et descendant se noyer dans l'ouad Sidi-El-Kbir, à l'embouchure de la Châbet Bou-R'ïar. L'homme des Bni-Misra a atteint la lisière du bois; sur la gauche et à quelques pas du chemin, une lumière rougeâtre tremblotait dans les ténèbres à travers le branchage. Il n'y avait pas à s'y tromper, — Sidi El-R'erib était le seul être humain qui habitât cette solitude, — le Misraouï était à hauteur de la *kheloua* de ce saint. Cette circonstance, à laquelle l'homme au taureau n'avait pas songé d'abord, jeta quelque trouble dans son esprit; il savait que ce vertueux marabout ne pouvait supporter les voleurs, et que, plus d'une fois, il leur avait joué d'assez mauvais tours. Il le redoutait, certes, plus que la loi elle-même, bien qu'elle fût très sévère pour les gens qui aimaient outre mesure le bien d'autrui. D'ailleurs, El-Misraouï possédait son code; il savait très bien que le Prophète a dit au verset 42 de la Ve sourate : « Quant à un voleur et à une voleuse, vous leur couperez les mains comme rétribution de l'œuvre de leurs mains, comme châ-

(1) Vingt-sept francs de notre monnaie: c'était, avant l'occupation française, le prix moyen d'un taureau.

timent venant de Dieu. » Mais aussi il n'ignorait pas qu'on ne coupait la main au voleur que lorsque la valeur de l'objet dépassait quatre dinars (environ cinquante francs); or, nous l'avons dit, il s'en fallait de moitié que le prix du taureau volé atteignît cette somme. Le Misraouï était donc rassuré sur les risques que pouvaient courir ses extrémités : son délit se soldait par la bastonnade seulement.

Le Misraouï, que ces réflexions avaient tout décontenancé, n'osa pas franchir la ligne des derniers arbres de la forêt; soit qu'il craignît que le saint qui, évidemment, était en prière, pieuse besogne à laquelle il consacrait toutes ses nuits, n'entendît le bruit de la lourde marche du ruminant, et ne sortit de sa *kheloua* pour en reconnaître la cause; soit qu'il redoutât qu'à l'aide de sa double vue, le saint ne devinât sa présence; quoi qu'il en soit, le Misraouï était loin d'être rassuré, et il regrettait fort que son étourderie l'eût précisément jeté sur le chemin de Sidi El-R'erib. Le remords n'entrait pour rien dans les regrets du Misraouï. Ce reproche violent de la conscience n'est point à l'usage des criminels, et s'il est une chose qui les gêne, c'est seulement la crainte du châtiment.

Le Misraouï, qui s'était arrêté, avait le choix entre deux périls: descendre dans l'ouad Abarer' par la Châbet-Ilougui, et risquer de se casser les reins, ou passer carrément par le Tizi-Ouâdou, entre le gourbi du saint et le plateau de Msalla, et affronter audacieusement sa colère s'il venait à en être aperçu. Le Misraouï, qui manquait de résolution, ne savait à quel parti s'arrêter.

La nuit, avons-nous dit, était bourrée de ténèbres épaisses à pouvoir les couper au couteau; le calme était extrême; les eaux de l'ouad Abarer' se plaignant

dans les rochers troublaient seules ce silence qui donnait froid au Misraouï ; la lampe de Sidi El-Rerib brillait toujours dans l'obscurité. « C'est peut-être l'œil du saint, » se disait l'homme des Bni-Misra, qui commençait à perdre la tête.

Le taureau, qui, jusque-là, avait montré la plus grande docilité, commença à prendre de l'inquiétude : de sa queue il se battait les flancs comme un lion en fureur ; ses yeux s'allumaient très visiblement comme deux tisons tourmentés par l'haleine d'un soufflet. « Pourvu qu'il ne se mette pas à mugir, » pensa le Misraouï tout tremblant. Il fallait pourtant que le voleur se décidât. Il avait enfin opté pour le chemin de Tizi-Ouâdou, et il allait se mettre en mesure, tirant sa bête par le licou, de franchir le col qui s'ouvrait devant lui, lorsque tout-à-coup il se trouva nez à nez avec une montagne inconnue qui s'était placée en travers de son chemin : « Je me serai trompé de route, » pensa le Misraouï, et il appuya à gauche sur la Châbet Tizi-Ouâdou. Il venait à peine d'y pénétrer, qu'il rencontrait encore un obstacle de même nature que le premier. « C'est singulier, se dit le Misraouï, par Dieu ! c'est singulier ! » Il prit alors à droite avec l'intention de descendre sur l'ouad Abarer' ; mais, de ce côté encore, il trouvait une montagne à pic. Une sueur froide commençait déjà à perler au front du larron. Ce qui l'épouvantait le plus c'est que, de quelque côté qu'il se tournât, il avait toujours devant lui la lumière de la lampe de Sidi El-R'erib. Le malheureux voleur songea à retourner sur ses pas et à remonter dans le bois ; il essaya donc de ce moyen ; mais il se heurta encore à la fatale montagne qui se dressait obstinément sur son passage.

L'intensité de la lumière que projetaient les yeux du taureau permit au Misraouï de constater qu'il

était emprisonné au milieu d'un massif de montagnes dont il ne pouvait apercevoir les sommets, parce qu'ils se confondaient avec les ténèbres. Il se douta bien que Sidi El-R'erib devait être pour quelque chose dans cette affaire; aussi, faisant effort sur lui-même, se disposa-t-il à tenter une démarche auprès du saint pour en obtenir son pardon, dût-il même lui faire cadeau, comme offrande de *ziara*, du taureau volé. Il s'y dirigeait lorsque, tout-à-coup, la lampe du saint et les yeux de l'animal s'éteignirent comme par l'effet du même souffle, et le Misraouï et son taureau noir restèrent plongés dans la plus profonde obscurité.

Ce qui se passa alors entre l'homme et la bête nul ne le sait. Le lendemain matin, le R'allaouï, qui n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'on lui avait volé son taureau, s'était mis de suite à sa recherche. Grâce aux pluies récentes, il avait pu suivre pendant quelque temps les traces du ruminant, dont il savait le pied par cœur; il les perdit dans l'ouad Abarer', puis les retrouva dans le bois de chênes. Il avait tout naturellement poussé jusqu'à la *kheloua* de Sidi El-R'erib. Là, un spectacle affreux s'offrit à sa vue: un homme, dont le bernous était littéralement en lambeaux, gisait sur le dos dans une mare de sang; ses entrailles s'échappaient par deux profondes blessures placées à la même hauteur dans la région abdominale, et qui paraissaient avoir été faites par un épieu ou un bâton ferré. Le reste du corps était aussi labouré de coups qui rendaient le cadavre presque méconnaissable. A une dizaine de pas sur la gauche, le R'allaouï reconnaissait son taureau qui, couché devant la porte de la kheloua de Sidi El-R'erib, mâchonnait le vide par un mouvement machinal de ses mâchoires. Ses cornes ensanglantées expliquaient au R'allaouï la cau-

se de la mort de l'homme dont il venait de découvrir le cadavre.

Il comprit que ce malheureux devait être son voleur, et le voisinage de la kheloua (ermitage) de Sidi El-R'erib lui donna à penser que ce saint marabout devait bien être pour quelque chose dans cette mystérieuse affaire.

Comme le saint était, en ce moment, en conversation avec Dieu, le R'allaouï ne voulut pas le troubler; il fit lever son taureau, et le ramena chez lui, tout joyeux de l'avoir retrouvé.

Le R'allaouï allait dès le lendemain en *ziara* chez Sidi El-R'erib pour le remercier de son intervention dans l'affaire de son taureau; mais le saint ne lui répondit que par ces paroles tirées du Livre : « Dieu pardonne au châtié à son gré ; il est puissant et sage. »

Le R'allaouï sut depuis que son voleur était Mohammed-ben-Zeïan, le plus hardi coupeur de route des Bni-Misra.

Cet événement, qui fit grand bruit en pays kabil, augmenta considérablement la réputation de sainteté et de puissance de Sidi El-R'erib.

Les tombes qui entourent le gourbi où reposent les restes mortels de Sidi El-R'erib sont de date récente ; les Bni-Mâmeur, qui, de nos jours, occupent cette portion du pays des Bni-Salah, n'ont commencé à y enterrer leurs morts qu'à l'époque de la peste de 1817-1818 (1232-1233 de l'hégire), celle qui tua tant de monde, et dont mourut le pacha-dey Ali-ben-Ahmed le 1er mars 1818.

# XXII

## Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani (1).

Si, partant de Tala-Yzid, nous gravissons la côte qui court en ligne de faîte et de partage des eaux entre les bassins de l'ouad Sidi El-Kbir et de l'ouad El-Merdja, nous atteignons bientôt à la région des cèdres. C'est en ce point, et à une altitude de 1400 mètres, que nous rencontrons les premiers représentants de la grande famille des conifères; mais ils y sont clair-semés et sans force. Au fur et à mesure qu'on s'élève, les massifs se forment et s'épaississent; la végétation devient plus trapue. Le chemin court dans le sud-est au milieu des cèdres qui tapissent les versants nord et sud; il quitte la crête pour appuyer légèrement sur ce dernier versant en franchissant les têtes de ses ravins; puis il s'élance, après avoir laissé se précipiter à droite le chemin d'Amchach, à l'escalade d'un pic épaissement boisé qui dresse hardiment sa tête chevelue dans les airs. Nous sommes sur le point culminant du massif des Bni-Salah, du Petit-Atlas, comme nous l'avons nommé avec plus ou moins d'exactitude; nous sommes sur le pic de Sidi-Abd-el-

(1) *El-Djilani* est le nom ethnique du saint, qui vécut longtemps au Djilan, dans le Marok. Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani est le fondateur d'un ordre religieux très répandu, surtout dans l'Ouest de l'Algérie.

Kader-el-Djilani, c'est-à-dire à 1640 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Nous ne savons si c'est parce que le cèdre nous rappelle les temps bibliques, l'époque salomonienne et ses merveilleuses constructions, qu'il se présente toujours à notre esprit comme le grand pontife des arbres, comme un arbre sacré. Aussi, en présence de ces vieux témoins des âges écoulés qui ont vu passer tant de générations, qui ont assisté impassibles à ces scènes grotesques, à ces tueries, à ces perfidies que les hommes appellent leurs grandes époques, qui ont vu se dérouler sous eux les sanglantes péripéties de ces luttes implacables dans lesquelles des Eginètes éphémères se disputent un lambeau de terrain; en présence de ces patriarches deux ou trois fois millénaires qui ont vu naître, durer et sombrer vingt peuples et vingt religions; en présence de ces forts vêtus de mousse — la barbe des vieux arbres — qui se tiennent encore fièrement debout malgré les coups et les mutilations de la hache de l'homme et de la foudre de Dieu, on se sent saisi de respect, et l'on est tenté de se découvrir. Qu'est-ce, en effet, qu'une existence d'homme comparée à la pérennité de ces abiétinées ?

Il est quelques-uns des cèdres des Bni-Salah qui ne le cèdent en rien à ceux d'Eden, qu'Ezéchiel disait être les plus beaux du Liban, et si l'Eternel, pour les punir, sans doute, de leur orgueil, ne les eût cent fois décapités, ils auraient aujourd'hui la tête dans le ciel.

Les Kabils professent pour ceux-ci une sorte de vénération traditionnelle, et ils vont même jusqu'à leur attribuer une force végétative qui les ferait vivre éternellement. Selon ces montagnards, ces vieux *meddad* (cèdres) jouiraient d'une sorte d'instinct qui leur permettrait de prévoir et d'annoncer les variations

météorologiques soit en remuant ou en agitant leurs rameaux, soit en étendant ou en resserrant leurs coudes, soit enfin en élevant leurs branches vers le ciel, ou en les inclinant vers la terre. Ce serait surtout quand la neige se prépare à tomber ou à fondre que ces phénomènes se feraient plus particulièrement remarquer. Les cèdres ont, en outre, aux yeux de leurs *corégionnaires*, le mérite de prendre racine bien au-dessus de la région où toute grande végétation expire, et c'est là un signe incontestable de supériorité végétale.

Mais si les conifères sont remplis de noblesse au physique, ils sont moins parfaits au moral ; ainsi, par exemple, ils manquent complétement de générosité : ils ne tolèrent, en effet, à l'ombre de leurs rameaux qu'un gros gazon épineux, le *chebreug*, — un hérisson sur la défensive, — qui se cramponne de ses vigoureuses racines au sol brisé et émietté des pentes.

La forêt de cèdres des Bni-Salah présente une vigoureuse population végétale qui a ses élégants, ses grossiers, ses trapus ; elle a aussi ses tourmentés, ses contrefaits, ses tordus, ses noués, ses estropiés, ses culs-de-jatte : tantôt affaissés sur eux-mêmes, ou rampant bassement sur le sol, ils tendent leurs longs bras décharnés comme pour solliciter l'aumône des passants ; tantôt, au contraire, fiers et orgueilleux, ils balancent leurs cimes dans les nues, ou ils donnent l'assaut aux crêtes avec la gravité et la raideur méthodique du soldat anglais.

Quelques-uns de ces cèdres sont de véritables colosses, des monstres de végétation. Leurs parasols étagés se déploient comme les ailes d'un oiseau ; la nuit les poudre de diamants de rosée et bleuit leur verdure un peu sombre. Un grand nombre de ces

vieux arbres ont perdu pied sous le poids des neiges et ont glissé le long des pentes; d'autres ont été entrainés jusqu'au fond des ravins. Avec leurs cônes plantés perpendiculairement aux branches, les cèdres semblent des lustres préparés pour éclairer une fète de géants.

Un grand nombre de cèdres sont morts debout; d'autres jonchent le sol de leurs squelettes blanchis; des troncs, dépouillés de leur écorce, affectent des postures de damnés, de torturés ou d'épileptiques; quelques-uns ressemblent à ces animaux apocalyptiques enfantés par l'imagination bizarre des tailleurs de pierre de nos vieilles cathédrales. Le soir, quand l'ombre teinte la nature en gris et ronge ses formes, ces troncs de cèdres semblent des morts troublés dans leur sommeil éternel par quelque évocation puissante, et qui chercheraient à se dépouiller de leurs linceuls: nous sommes au jour de la résurrection, et la terre, d'un coup d'épaule, a secoué sa charge; elle se débarrasse des cadavres dont on la bourre depuis le commencement du monde ; on croirait entendre ce cliquetis d'ossements vides et xyloïdés, ce bruit bois et métal que produira le coudoiement de ces squelettes, pressés de comparaitre devant le tribunal de l'Eternel pour savoir définitivement à quoi s'en tenir sur le sort de leurs âmes.

Bien que Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani ne soit pas un saint complétement algérien, en ce sens que son tombeau est à Baghdad, les monuments commémoratifs — *koubba, djamâ, sthah, mekam, cherea,* etc. — élevés en son honneur dans le pays que nous occupons, sont si nombreux, et le saint lui-même y est si populaire, que nous avons cru ne pas devoir nous dispenser de dire ce qu'était cet illustre *ouali,* le fondateur de l'ordre célèbre qui porte son nom, ce

saint vénéré auquel ses mérites et ses vertus ont valu la glorieuse qualification de *Sultan des Justes.*

Nous avons déjà dit que Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani était le plus grand saint de l'Islam. En effet, quel miracle n'a-t-il pas opéré ? Quelle misère n'a-t-il pas secourue ? Quelle femme n'a-t-il pas rendue féconde, ou soulagée dans les douleurs de l'enfantement ? A quel homme n'a-t-il pas restitué la force génératrice ? Quel malade ou affligé n'a-t-il pas guéri ? Quels bons tours n'a-t-il pas joués aux malfaiteurs quand ils ne l'avaient pas invoqué dans leurs honnêtes entreprises ? Aussi, pour tous, Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, nous le répétons, est-il le *Solthan Salheïn*, le Sultan des Parfaits, le Prince des Justes.

A chaque pas, en pays musulman, on rencontre un monument commémoratif rappelant soit son souvenir, soit une station qu'aurait faite le saint sur le terrain consacré, et cela n'a rien qui doive nous étonner, puisqu'il n'est pas un seul point du globe terrestre où il n'ait posé son pied. De l'est à l'ouest, du nord au sud, son nom est dans toutes les bouches. Son existence ici-bas n'est d'ailleurs qu'une suite de miracles attestant sa merveilleuse puissance, et son crédit auprès du Dieu unique.

Ce grand saint naquit à Baghdad dans le cours du VI[e] siècle de l'hégire (XII[e] de l'ère chrétienne). De très bonne heure, il prit le bâton du voyageur, et parcourut le monde pour porter la parole de Dieu chez les peuples où elle n'était pas encore parvenue, ou bien chez ceux qui l'avaient oubliée. Plus tard, il fonda un ordre religieux qui, depuis, a porté son nom, et il s'entoura de lettrés dont il fit des missionnaires pour l'aider dans l'œuvre de propagande et de prosélytisme dont il s'était fait le chef spirituel. Ses disciples, à leur tour, s'en allèrent par le monde se-

mant la foi dans les cœurs, et ravivant celle qui s'était attiédie, ou qui y sommeillait inactive. Bientôt, l'ordre de Sidi Abd-el-Kader, connu dans le R'arb (Marok) sous le nom de Moulaï Abd-el-Kader, compta de nombreux *khouan* (frères) disséminés dans tout le pays mahométan. Les disciples de Sidi Abd-el-Kader fondèrent partout des zaouïa où ils distribuaient surtout la parole de Dieu et celle de son Prophète.

La réputation de science et de sainteté de Sidi Abd-el-Kader ne tarda pas à faire accourir à lui et à ses disciples tout ce qui avait le besoin de savoir et de croire. Au bout de quelques années, le nom du saint marabout était populaire non-seulement à Baghdad, mais encore dans tout le pays musulman. De nombreux miracles, opérés par le vénéré saint, achevèrent de le faire connaître aussi bien dans la ville que parmi les tribus nomades du désert. On citait surtout sa bonté et son inépuisable générosité. Comme le prophète Sidna Aïça (Jésus-Christ), il était la providence des pauvres et de ceux qui étaient dans l'affliction. Tout ce qui souffrait implorait son secours, et ce n'était jamais en vain. La nuit, le jour, de près, de loin, jamais il ne faisait attendre son aide, et celui qui l'invoquait, fût-il au bout du monde, à ses antipodes, en un clin d'œil il avait franchi la distance qui le séparait du solliciteur soit souterrainement, soit dans les airs ou sur les mers.

Du reste, le fait suivant — que personne n'a jamais contesté — pourra donner une idée de la diligence que mettait Sidi Abd-el-Kader à secourir ceux qui sollicitaient son intervention.

Un jour, — le fait se passait à Alger, — Sidi Abd-el-Kader, assis dans sa chaire doctorale, haranguait la foule des auditeurs qui, comme toujours, se pressaient autour de lui pour entendre sa parole harmo-

nieuse, fortifiante, et dont on ne se lassait jamais, bien que, pourtant, le saint orateur ne fût pas toujours tendre pour ceux qui venaient écouter ses précieuses leçons. Il s'interrompt tout-à-coup, se déchausse de l'un de ses *kebkab* (galoches), et le lance contre la muraille dans laquelle il disparait. Quelques instants après, il en fait autant de son autre galoche, qui prend le même chemin que la première. Tout naturellement, les assistants ne comprirent point ce que cela pouvait signifier, et ils se regardaient les uns les autres comme pour s'en demander l'explication. Ce qui les intriguait surtout, c'était de savoir où les galoches du saint avaient bien pu passer. Ils n'eurent le mot de l'énigme que plus tard.

Or, voici ce qui était arrivé. Quelques marchands qui se rendaient à Baghdad, aussi bien dans l'intérêt de leur commerce que pour aller visiter Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, dont la réputation de sainteté était parvenue jusqu'à eux, furent attaqués en chemin par une bande d'Arabes qui, précisément, avaient besoin, pour leur usage particulier, des marchandises que transportaient ces négociants. Ces derniers ne pouvaient songer à défendre leur bien ; car, outre que le nombre de ces indélicats malfaiteurs dépassait — pas de beaucoup pourtant — celui que pouvaient leur opposer les commerçants, ceux-ci n'avaient qu'une aptitude absolument insignifiante pour les affaires de ce genre. Du reste, comme ils le disaient très bien, ce n'était pas leur métier, tandis que les autres, au contraire, en avaient tout-à-fait l'habitude. Dans cette fâcheuse situation, ils ne savaient trop à quel saint se vouer. Heureusement que, par une inspiration subite, l'un des marchands songea fort à propos à implorer l'assistance de Sidi Abd-el-Kader, dont il connaissait la merveilleuse puissance, et le penchant à secourir

les faibles et les opprimés. Il le pria donc mentalement, pour ne pas éveiller les soupçons de la bande de brigands, de venir à leur aide le plus tôt qu'il le pourrait ; car le cas était on ne peut plus pressant. Le négociant avait à peine entamé son invocation, qu'un *kebkab* venait souffleter violemment le chef de la bande, lequel, croyant que cette galoche appartenait à l'un des marchands, fut pris d'une rage terrible qu'il réussit facilement — on le pense bien — à faire partager à sa troupe. Il est clair que ce soufflet n'était pas de nature à dulcifier les maraudeurs, et que, par suite, la position des négociants commençait à se tendre horriblement ; car on lisait aisément dans les regards farouches des coupeurs de route que, fort probablement, ils ne se contenteraient plus du butin seulement, et qu'ils pourraient bien leur ravir l'existence par-dessus le marché. Mais quelques minutes après l'apparition du premier *kebkab* sur le visage du chef des brigands, un second venait frapper également à la tête son digne et terrible lieutenant. Cette averse de galoches, qui ne leur parut pas du tout naturelle, fit rentrer les brigands en eux-mêmes, et ils se mirent à penser qu'il y avait là-dessous quelque mystère dont la clef leur échappait. « Assurément, dit le chef de la bande à son khalifa, ces marchands doivent être protégés par quelque grand saint, et je crois que, dans le doute, ce que nous aurions de mieux à faire serait de restituer à ces honnêtes négociants,— car ils ont l'air tout-à-fait honnêtes, — les marchandises dont nous les avions soulagés. C'est un sacrifice à faire, ajouta le prudent chef ; car, vraiment, cette aubaine reconstituait tout-à-fait nos approvisionnements. Enfin, espérons que le Dieu unique — que son saint nom soit glorifié ! — nous fournira l'occasion de nous rattraper une autre fois. » Certainement, il en coûtait

aux opérateurs de restituer ce qu'ils appelaient déjà leur bien; mais après un long discours dans lequel le digne chef s'efforça de démontrer l'utilité de cette restitution, les détrousseurs se décidèrent — tout en murmurant entre leurs dents — à extraire, sans toutefois se presser, des sacs où ils les avaient enfouies, les parts de marchandises qui leur avaient été attribuées. Après avoir prié les négociants d'excuser ce qu'il appelait *une petite erreur*, le capitaine leur souhaita un heureux voyage, et il les laissa tranquillement continuer leur route.

Quatre semaines après, ces marchands arrivèrent à Baghdad ; ils rapportaient les *kebkab* de l'*ouali ;* car ils ne doutaient pas que ce fût lui qui les avait ainsi secourus. Sidi Abd-el-Kader se contenta de sourire, sans avouer que ces galoches fussent les siennes, attendu que jamais il ne mettait d'ostentation dans ses bienfaits. Les négociants ne l'en remercièrent pas moins avec effusion, et ils ne manquèrent pas de raconter à qui voulut les entendre le miracle que le saint de Baghdad avait opéré en leur faveur.

Quelquefois aussi, pour prouver qu'il n'avait pas de préjugés, Sidi Abd-el-Kader favorisait les entreprises des voleurs qui réclamaient sa protection; mais nous devons à la vérité de dire que le saint donnait toujours des compensations aux volés, quand ceux-ci, bien entendu, avaient le soin de l'invoquer, et de l'appeler à leur secours au moment de l'accident; de sorte que, de cette façon, tout le monde était content.

Il nous faudrait des volumes pour raconter tous les miracles opérés par Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani ; qu'il nous suffise de savoir qu'il peut tout ce qu'il veut, qu'il tient l'univers dans sa main, qu'il a, en temps ordinaire, un pied sur la terre et un autre sur la mer, et qu'enfin, il est si avant dans les faveurs du

Dieu unique, que celui-ci lui a fait dire, un jour, par un de ses anges : « Si je n'avais pas envoyé Mohammed avant toi sur la terre, c'est toi que j'aurais choisi pour mon apôtre. » L'excuse était tout au plus admissible ; car enfin Sidi Abd-el-Kader aurait parfaitement pu lui répondre : « Mais puisque vous vous êtes adjugé le don de prescience, et que, par suite, vous ne pouviez ignorer, en réfléchissant un peu, que je naîtrais six cents ans après votre Prophète, pourquoi ne m'avez-vous pas créé et mis au monde six cents ans plus tôt ?... Mais voilà à quoi vous expose votre mauvaise habitude de ne régler les affaires de l'avenir que pour un an (1). »

Sidi Abd-el-Kader est surtout le patron des mendiants : accroupis le long des chemins ou des rues, au coin des routes ou des portes, ou cheminant par la ville ou par les marchés, ils répètent à satiété les formules suivantes du mendicantisme musulman :

— Qui est-ce qui me donnera à dîner pour l'amour de monseigneur Abd-el-Kader-el-Djilani ? »

— « Où sont ceux qui craignent Dieu et monseigneur Abd-el-Kader ? »

— « Qui est-ce qui me fera déjeuner pour l'amour du sultan des saints, le patron de Baghdad ? »

— « O le maître de Baghdad ! »

— « Qui est-ce qui aura pitié de moi à cause de monseigneur Abd-el-Kader ? »

Et tant d'autres formules qu'il serait fastidieux de reproduire ici.

C'est également ce saint qu'invoquent les gens auxquels il arrive un accident. Ainsi, par exemple, quand

(1) C'est dans la nuit d'El-Kadr (des arrêts immuables), qui est celle du 23 au 24 du mois de Ramadhan, que les affaires de l'univers sont fixées et réglées pour toute l'année suivante.

un homme fait une chute, lui-même et les témoins de l'accident s'écrient : « O Sidi Abd-el-Kader ! » Le malheureux dans les souffrances, la femme dans les douleurs de l'enfantement, le prient d'intercéder pour eux auprès de Dieu pour que leurs maux soient allégés.

Puisqu'il n'est pas un point du globe où Sidi Abd-el-Kader n'ait mis le pied, le sol sur lequel repose Alger a joui tout naturellement de ce précieux privilége. Non-seulement le saint y a posé son pied, mais il a fait davantage : il y a séjourné ; il y a enseigné pendant un certain temps. Aussi, les fidèles Croyants avaient-ils élevé une koubba commémorative sur l'emplacement qu'il avait consacré par son auguste présence dans la ville des Bni-Mezr'enna (1). Mais comme les Chrétiens — que Dieu maudisse leur religion ! — ne respectent rien, ils ont renversé ce précieux monument sous le spécieux prétexte de faire passer un boulevard sur la place qu'il occupait. Que Dieu le leur rende pour leurs saints !

Sidi Abd-el-Kader a pu constater de son temps le succès de son œuvre religieuse. En effet, le nombre des khouan de son ordre se multiplia avec une rapidité extraordinaire dans toutes les contrées soumises par la conquête aux armes et à la foi musulmanes. Comme toute œuvre humaine, celle du saint de Baghdad eut alternativement des moments d'éclat et d'obscurité : ainsi, dans la partie de l'Afrique septentrionale que nous occupons, elle faillit disparaître complétement, surtout dans les Kabilies, où la foi n'avait jamais été, d'ailleurs, d'une solidité inébranlable. Il faut dire qu'elle n'avait pas encore pénétré bien avant dans les montagnes ; elle n'en avait effleu-

(1) Ancien nom de la ville d'Alger.

ré que les versants extérieurs, et encore n'en était-il resté que des traces inappréciables. D'ailleurs la versatilité des Berber en matière de religion était depuis longtemps proverbiale : « Les Berber, dit Ibn-Abi-Yezid, apostasièrent jusqu'à douze fois en moins de cinquante ans tant en Ifrikia (Tunisie) qu'en Maghreb (1). » Aussi, dans les XVIe et XVIIe siècles de notre ère, ainsi que nous l'avons vu, du reste, au cours de ce livre, des missions de marabouts furent-elles dirigées de Saguiet-el-Hamra vers la Régence d'Alger, dans le but d'abord d'introduire l'élément arabe dans les montagnes des Kabils, et d'y faire pénétrer en même temps quelques rayons de la foi musulmane. Ces marabouts missionnaires, qui appartenaient à l'ordre de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, devaient surtout chercher à faire du prosélytisme en faveur de cette confrérie. Nous avons vu plus haut que cette œuvre d'infiltration avait été couronnée de succès, et que, grâce à leur habileté, les marabouts avaient pu non-seulement pénétrer dans les montagnes berbères, mais encore s'y fixer d'une manière définitive et y faire souche.

Mais Dieu réservait à Sidi-Abd-el-Kader une fin digne de ses incomparables vertus : il le choisit pour être le *R'outs* de son temps, c'est-à-dire le bienheureux martyr qui accumule sur son corps, pour en délivrer d'autant ses semblables, une grosse dose des maux que le ciel répand chaque année sur le genre humain pour le châtier de ses fautes.

En effet, selon la croyance des Musulmans (1), il descend du ciel sur la terre, dans le mois de safar de chaque année, 380.000 maux de toute nature : morts, blessures, chutes, maladies, misères, chagrins

(1) *Les Khouan*, par le capitaine de Neveu.

et accidents de toute espèce ; pour sa part, le *R'outs* en assumerait les trois quarts. Alors commence pour lui une existence de souffrances et de douleurs, qui ne peut avoir d'autre terminaison que la mort. La moitié de ce qui reste de ces maux est pris par vingt hommes vertueux jusqu'à la sainteté — des *Aktab* — disséminés sur la surface du pays musulman, et, enfin, le dernier huitième est répandu sur tout ce qui existe dans la nature.

Le *R'outs*, nous le répétons, est toujours un homme d'une piété éprouvée recommandable par ses vertus, et ayant mené une existence exempte du reproche même le plus insignifiant. A partir du moment où il a été choisi, le *R'outs* n'a tout au plus qu'une quarantaine de jours à vivre, souvent moins. Il est clair que ce n'est pas avec 285.000 maux différents sur le corps qu'un homme peut compter sur une longévité fabuleuse ; nous pensons même qu'il doit avoir hâte de voir la fin d'une existence aussi dépourvue de satisfactions. Point n'est besoin de le dire, cette situation a ses compensations : une belle place dans le séjour des bienheureux est acquise au saint homme à qui Dieu a fait l'insigne faveur d'être le sauveur, le secoureur, le rédempteur de son peuple. Quoi qu'il en soit, la position de *R'outs* ne doit pas être fort recherchée, et cela d'autant moins qu'une place dans le paradis se gagne à bien meilleur marché que cela, puisque, d'après la doctrine musulmane, la foi a la prééminence sur les œuvres, et que tout Croyant est assuré de jouir de la vie éternelle, qui est la récompense de la foi, et non celle de la pureté morale et des bonnes œuvres, lesquelles ne sont pas exigibles pour vous faire ouvrir les portes du paradis.

Sidi Abd-el-Kader est le saint qui, pendant sa vie terrestre, a joui de la plus grande somme de puis-

sance surnaturelle sur les hommes et les choses de ce monde; aussi, répétait-il souvent avec un certain orgueil : « Dieu approuve tous mes ordres, et quand j'ai dit à une chose : Sois ! elle est. »

Sidi Abd-el-Kader mourut à Baghdad, où il a son tombeau, vers la fin du VI^e^ siècle de l'hégire : sept chapelles funéraires à dômes dorés y ont été élevées à sa mémoire. Un grand nombre de pèlerins s'y rendent annuellement de tous les points du monde musulman pour fêter ce grand saint, qui jouit du don de tout voir, de tout entendre, et d'être partout. Quelques Croyants prétendent qu'il n'est pas mort, et qu'au moment où son âme allait quitter sa dépouille périssable, où elle n'avait d'ailleurs plus rien à faire, des anges seraient venus l'enlever, et l'auraient transporté entre le troisième et le quatième ciel, où il réside habituellement.

Le cherif — car il était de noblesse religieuse — le cherif Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani laissa, en mourant, seize garçons, et trois filles qui furent : Haoua, si connue à Baghdad, Seïda Fathima, si honorée à Damachk (Damas), et Seïda Dahara, si vénérée à Tlemsen.

Entre le troisième et le quatrième ciel, où il a choisi sa résidence, Sidi Abd-el-Kader n'a conservé aucun des préjugés de ce monde. Ainsi il protège tous ceux qui l'invoquent, qu'ils soient Chrétiens, ou Juifs, ou Musulmans; mais il va sans dire que ses enfants chéris, ceux dont la prière est toujours bien accueillie, sont les khouan de son ordre, les *Kaderya*. C'est bien naturel.

Quoi qu'il en soit, Moulaï Abd-el-Kader, par lui ou par ses khouan, a joué un grand rôle, un rôle très actif dans les événements qui ont agité l'Al-

gérie depuis la conquête. On raconte (1) qu'en 1828, le jeune Abd-el-Kader, fils de Mohy-ed-Din, était à Baghdad avec son père, et priait dans une des sept chapelles consacrées à Moulaï Abd-el-Kader-el-Djilani. Tout-à-coup, ce saint marabout, qui avait pris la forme d'un nègre, se présenta dans la koubba tenant trois oranges dans sa main : « Où est le sultan de l'Ouest ? demanda le nègre à Sidi Mohy-ed-Din ; ces oranges sont pour lui. » — « Nous n'avons pas de sultan parmi nous, » répondit Sidi Mohy-ed-Din. Le nègre, en se retirant, annonça que le règne des Turcs en Algérie allait finir, et que El-Hadj Abd-el-Kader-ould-Sidi-Mohy-ed-Din serait sultan des Arabes du Moghreb (Ouest).

Suivant une autre version donnée par un des cousins germains d'El-Hadj Abd-el-Kader, El-Hacin-ben-Ali (2), les choses se seraient passées autrement. Le futur émir gardait, un jour, les chameaux de son père, quand un vieillard très âgé vint dans le camp des pèlerins accourus à Baghdad. Ce vieillard leur dit : « Que le salut soit sur vous, ô pèlerins ! » Ceux-ci ayant répondu à son salut, il ajouta : « Que votre matinée soit heureuse, ô Sultan ! » A ces mots, les pèlerins étonnés s'entre-regardèrent sans comprendre auquel d'entre eux pouvait bien s'adresser ce titre, habituellement réservé aux puissants.

Un autre jour, le berger qui avait la garde des chameaux étant malade, Sidi Mohy-ed-Din dit à son fils El-Hadj Abd-el-Kader : « C'est toi qui, aujourd'hui, garderas les chameaux. » Celui-ci obéit, et les garda, en effet, jusqu'au lendemain matin. Le même vieillard se présenta de nouveau, et, après avoir

(1) *Les Khouan*, par M. le capitaine de Neveu.
(2) Traduction de M. l'interprète Adrien Delpech.

adressé aux pèlerins la formule du salut, et ceux-ci la lui ayant rendue, il leur dit d'un air de reproche : « Vous n'agissez pas convenablement. Comment, le Sultan garde les chameaux! C'est là une chose bien surprenante! » Sidi Mohy-ed-Din, qui était présent, lui répondit : — « Seigneur, ne parlez point ainsi. Les Turcs sont maîtres de notre pays. » — « Par Dieu! par Dieu! reprit le vieillard, un sultan surgira du milieu des sujets des Turcs. » Et il disparut.

En effet, en 1832, la province d'Oran étant en proie à la plus déplorable anarchie, les chefs du pays et les marabouts des Hachem, des Bni-Ahmed et des R'eraba se réunirent à Ar'sibia, dans la plaine d'Eghris, et décidèrent qu'il y avait lieu d'élire un chef capable de mettre fin à ce désordre, et de faire respecter l'autorité dont il serait revêtu. Il ne s'agissait plus que de trouver l'homme à qui l'on confierait le pouvoir suprême.

Or, il n'était bruit alors, chez les Hachem et dans les tribus voisines, que de la science, de la piété profonde et des éminentes vertus du vénérable marabout Sidi Mohy-ed-Din, dont la zaouïa était située sur la rive droite de l'ouad El-Hammam, à une journée de marche dans l'ouest de Màskara. Trois cents tentes de Zmoul, qui, pour fuir les exactions de leurs kaïds, ou pour tout autre cause, s'étaient placées, du temps des Turcs, sous la protection du chikh, formaient un vaste douar autour de sa *guethna* (1).

A l'époque dont nous parlons, la première portion de la prédiction de Moulaï Abd-el-Kader-el-Djilani, celle concernant la chute des Turcs, s'était déjà vérifiée; le saint tint sans doute à la réalisation de la seconde moitié; car, pendant que les chefs des trois

(1) Synonyme de *zaouïa*.

tribus se creusaient la tête pour en faire sortir un sultan, Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani vint les tirer d'embarras en daignant apparaître en songe à Sidi Mouloud-ben-El-Arrach, marabout centenaire jouissant d'une grande influence sur les Hachem. Pendant que le saint s'entretenait des affaires du temps avec le vénéré Sidi Mouloud, un trône resplendissant se dressa tout à coup devant ce dernier. — « Pour qui est ce trône ? » demanda-t-il émerveillé. — « Pour Abd-el-Kader-ould-Sidi-Mohy-ed-Din, » répondit le Sultan des Justes. C'était on ne peut plus clair, et il n'y avait pas à s'y tromper. Aussi, Sidi Mouloud-ben-El-Arrach, après avoir raconté sa vision aux chefs des tribus, s'empressa-t-il de se faire hisser sur sa mule, et, suivi de trois cents cavaliers, il alla demander à Sidi Mohy-ed-Din son second fils Abd-el-Kader, désigné, à ne pas laisser place au moindre doute, pour être le sultan des Arabes.

Sidi Mohy-ed-Din avait eu précisément la même vision que le vénérable Sidi Mouloud. Cette singulière coïncidence, rapprochée de l'apparition et de la prédiction du saint de Baghdad, leva tous les doutes que pouvait encore avoir le père du jeune Abd-el-Kader, lequel père n'hésita plus à reconnaître que son fils était bien réellement l'élu de Dieu. Il le prit aussitôt par la main, et, le présentant à la foule qui se pressait anxieuse autour de sa tente, il s'écria : « Voici le fils de Zohra ! voici le Sultan qui vous est annoncé par les Envoyés de Dieu ! »

Les tribus étaient tellement fatiguées de l'anarchie et du désordre régnant dans le pays depuis la chute des Turcs, que cette déclaration fut accueillie par des acclamations unanimes. Débarrassés de leurs anciens maîtres, qu'ils exécraient, les Hachem avaient enfin un chef pris parmi eux. Le lendemain, le jeune

émir faisait son entrée dans Màskara, et allait habiter le palais du Baïlik. Le nouveau sultan prit l'ancien titre de bey de Màskara.

Depuis lors, il ne se passait pas un jour sans que Moulaï Abd-el-Kader-el-Djilani ne vînt rendre visite à son protégé, le fils de Mohy-ed-Din. Le saint de Baghdad ne quittait plus la tente du marabout de la plaine d'Eghris. Cependant, il faut dire qu'il se hâtait d'en sortir chaque fois que le vieux Sidi Mouloud-ben-El-Arrach y entrait. La légende ne donne pas la raison de cette antipathie; ce qu'il y a de certain, c'est que le saint de Baghdad ne pouvait pas supporter celui de la plaine d'Eghris. L'émir Abd-el-Kader, ajoute-t-on, ne prenait aucune décision importante, n'entamait aucune entreprise sans avoir prié son saint homonyme de l'inspirer.

C'est surtout dans la province de l'Ouest qu'on compte le plus grand nombre de khouan de l'ordre de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani; aussi y rencontre-t-on à chaque pas des koubba ou des *mekam* élevés en son honneur soit par des frères auxquels le saint est apparu, soit par des tribus dont il a comblé les vœux. Ces monuments, nombreux dans l'ouest, deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on s'avance vers l'est.

S'il est un point qui, par son altitude, ait eu incontestablement droit à recevoir la visite du pied de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, c'est, sans contredit, le sommet dénudé du piton qui termine dans les airs le massif des Bni-Salah. Aussi, le saint de Baghdad se donna-t-il bien garde de l'oublier : une *cheràa* (1) en

(1) Petite construction polygonale élevée habituellement d'un mètre environ au-dessus du niveau du sol, et dans laquelle on a laissé un passage pour y pénétrer. La *cheràa*, qui est souvent

maçonnerie, élevée sur les faces d'un carré et blanchie à la chaux, y marque le point où s'arrêta Sidi Abd-el-Kader : c'est là où l'on arbore le drapeau des divers ordres le jour du pèlerinage qu'y font annuellement les tribus voisines des Bni-Salah. A quelques pas de la *cherâa*, et à l'ouest, ces montagnards ont construit un *djamâ* (1) en commémoration du passage du saint sur leur territoire.

Les Bni-Salah ont mis dans cette construction toute leur science architecturale : l'aplomb des murs en pierres sèches de cette chapelle n'est certainement pas irréprochable ; cela ne grimace pourtant pas trop. D'ailleurs, la robe blanche dont on revêt tous les ans le monument, dissimule assez habilement ses infirmités ; une couverture de dis, maintenue intérieurement par des bottes de roseaux, donne au *djamâ* tout l'air d'une chaumière. Un cèdre desséché, qui semble placé en sentinelle à la porte de la chapelle, s'élance en deux tiges jumelles vers le ciel ; il paraît implorer le saint pour qu'il intervienne dans son affaire, et qu'il lui fasse rendre la vie.

On entre dans la chapelle par une petite porte d'un mètre de haut qui regarde l'est, et qui se ferme par un loquet primitif. A gauche en entrant, un dôme ovoïde, précédé d'une *msalla* (2) tapissée d'une natte de palmier nain, indique le point où se place l'imam

un *mkam*, sert surtout à la prière individuelle. *Cherâa* signifie proprement *toit*, *terrasse*, ou encore *auge*, *abreuvoir*, etc.

(1) Nous répétons que, dans les Kabilies, celles des chapelles consacrées à la sépulture des marabouts qui ne sont pas surmontées d'un dôme ou d'une coupole (*koubba*), sont appelées *djamâ*, lieu de réunion (pour la prière), mosquée.

(2) Lieu où l'on fait la prière, oratoire. La *msalla* est souvent une petite construction en pierres sèches établie ordinairement sur une ligne circulaire, et orientée dans la direction de la *Kibla*, c'est-à-dire vers le lieu où les Musulmans se tournent pour prier.

qui dirige la prière. D'autres nattes sont fixées à la poutre du faitage : elles servent aux Croyants le jour de l'*ouâda* (1). A droite, un grand nombre de pots et de marmites de terre sont renversés pêle-mêle dans un coin : ce sont les vases qui, chaque année, au jour de la fête, contiendront l'eau, et le kousksou que le *mokaddem* du saint offrira aux frères de l'ordre.

L'*ouâda* de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani a lieu au printemps ; les prières qui s'y font ont surtout pour but d'obtenir de belles et abondantes récoltes.

## XXIII

## Lella Imma Tifelleut.

Nous avons déjà dit que, dans les Kabilies (2), les hommes ne jouissent pas exclusivement du privilége de devenir des saints, et que les montagnards ad-

(1) Sorte de fête patronale. *Ouâda* signifie aussi *offrande*.

(2) Nous rappelons que toutes les populations qui habitent les montagnes de l'Afrique septentrionale sont d'origine berbère ou kabile. Il y a donc autant de Kabilies que de massifs principaux. Ces populations, plus ou moins arabisantes, ne se rattachent entre elles par aucun lien commun. Bien qu'elles parlent toutes le berber, leur langue renferme cependant des différences assez notables pour qu'elles ne puissent se comprendre entre elles. Les dialectes que parlent les différentes agglomérations kabiles sont : la *zenatia*, la *chellahïa*, la *chaouïah*, et la *zouaouïa*.

mettent parfaitement les femmes au partage de cette faveur.

Aussi, dans les montagnes, rencontre-t-on à chaque pas soit une chapelle funéraire élevée par la piété des fidèles sur le tombeau de quelque sainte femme, soit un *mkam* rappelant un point de station ou de prière de quelque amie de Dieu. Cette particularité s'explique par la différence de situation sociale entre la femme kabile et la femme arabe. Au reste, de tout temps, la Berbère a été appelée à jouer un rôle important. C'est ainsi qu'en 688, nous voyons la célèbre et héroïque *El-Kahena* (1), Dihya-bent-Tsabet-ben-Nifak, grouper autour d'elle les montagnards de l'Aourès pour défendre leurs foyers menacés et leur indépendance, et lutter, d'abord avantageusement, contre l'armée arabe de Hacen-ebn-Nâman, gouverneur de l'Egypte, qu'elle bat sur l'ouad Miskiana, puis, vaincue par le nombre, succomber vaillamment, les armes à la main, en 693, à la tête de ses fidèles Djeraoua, dont elle était la souveraine.

La montagne des Bni-Salah est riche en saintes : outre la chapelle funéraire de Lella Imma Tifelleut, dont nous allons nous occuper, on y compte encore le gourbi-djamâ en dis d'une sainte inconnue que, dans l'ignorance de son nom, les Bni-Salah désignent par celui de Lella Taourirt, la Dame du Monticule, la *haouïtha* de Lella Imma-Mr'ita, au milieu d'un cimetière, celle de Lella Imma Ouaçâa, sur la rive gauche de l'ouad El-Guethran, et le chêne-mkam de Lella

(1) Nous ferons remarquer que l'expression *El-Kahena*, qui signifie *la prêtresse*, *la prophétesse*, appartient à la langue hébraïque. La Kahena et la tribu des Djeraoua étaient, en effet, Israélites. C'est là, du moins, l'opinion de M. l'interprète E. Mercier, à qui nous devons d'excellents travaux sur le passé de l'Afrique septentrionale.

Imma Mimen, sur la rive gauche de l'ouad Bni-Azza. Toutes ces saintes, qui ont été de pieuses femmes pendant leur existence terrestre, ont, comme les marabouts morts en odeur de sainteté, leur jour de *ziara* (pèlerinage) et leur fète annuelle ; elles ont aussi leurs serviteurs religieux : ce sont, généralement, les gens de la fraction qui leur ont élevé soit une chapelle dans laquelle ont été déposés leurs restes mortels, soit un *mkam* rappelant le lieu où elles ont prié et séjourné.

Ces saintes ont, pour la plupart, possédé le don des miracles, mais pas au même degré que les saints. Ce précieux don est, en effet, une arme redoutable, et quelle que soit l'intensité de la vertu d'une femme, nous pensons qu'il est bon d'y regarder à deux fois avant de gratifier de cette formidable puissance un sexe qu'on dit spécialement capricieux et d'une grande faiblesse de chair. Ce qu'il y a de certain, c'est que la tradition, qui n'a pourtant guère le droit de se vanter de sa discrétion, ne rapporte que très peu de miracles attribués à ces saintes femmes.

Mais arrivons à Lella Imma Tifelleut.

A cinq cents mètres sud-ouest de la chapelle dédiée à Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, et à la tète d'un ravin jetant ses eaux dans l'ouad Er-Raha, s'élève un *djamâ* renfermant la dépouille mortelle de la plus grande sainte des Bni-Salah, Lella Imma Tifelleut.

A quelle époque vivait cette sainte femme? La tradition kabile, qui n'a jamais affiché de prétentions à l'exactitude en matière de chronologie, garde le silence le plus absolu sur cette question. Il y a tout lieu de croire pourtant que ce fut avant l'apparition des marabouts dans le pays, c'est-à-dire antérieurement à la fondation du gouvernement des pachas.

S'il faut en croire les Amchach (1), Lella Tifelleut fut d'abord la plus belle des vierges de la montagne; tout mortel dont la prunelle rencontrait la sienne était subitement frappé de folie, et devenait incapable de produire autre chose que des soupirs.

Les anciens de la tribu avaient fini par s'émouvoir d'une situation qui menaçait de transformer les Bni-Salah en une tribu d'aliénés, et une députation s'était rendue chez le père de la ravissante Tifelleut pour l'engager à la marier au plus tôt, et cela avec un étranger qui, en l'emmenant loin de la tribu, mettrait un terme à la terrible affection dont souffraient tant les trop inflammables Bni-Salah.

Mais marier la charmante Tifelleut était chose d'autant moins facile qu'elle semblait éprouver plus que de l'aversion pour la vie à deux; aussi, répondit-elle aux ouvertures de son père par un refus très net, qu'elle ne prit même point la peine de motiver. Le père, tout décontenancé, s'en alla raconter son insuccès aux notables de la tribu, et ceux-ci ne purent que gémir d'un entêtement qui menaçait d'éterniser la folle passion à laquelle étaient en proie tous les jeunes gens de la montagne. Si ce désordre des cœurs se fût localisé dans la tribu des Bni-Salah seulement, ce n'eût été que demi-mal; mais la terrible affection fit la tache d'huile et se communiqua aux tribus voisines. Chaque jour, c'était, autour du gourbi qu'habitait la séduisante Tifellent, un cortége de soupirants qui y venaient comme en pèlerinage, guettant avec une patience féline le moment où elle se rendait à la fontaine.

Pendant longtemps, cette manifestation se borna

(1) Fraction de la tribu des Bni-Salah : c'est sur son territoire que se trouve le tombeau de Lella Imma Tifellent.

à des soupirs; pourtant, un jeune et fougueux Misraouï (1) s'était, un jour, hasardé à lui peindre, dans une *kacida* (petit poëme) échevelée, toute l'étendue de sa souffrance; il terminait en lui demandant sa main :

« Ia lelleti! ïa bedri!
« Kouni cherikti fi âmri! »

« O ma dame! ô ma pleine lune (2).
« Sois mon associée dans la vie! »

Le Misraouï en fut pour ses frais de poésie : l'éblouissante Tifelleut resta inflexible aux accents de cet incandescent Kabil; celui-ci fut d'autant plus piqué de ce refus, que les filles des Bni-Misra ne lui avaient jamais rien refusé. Sa vanité de séducteur en souffrit horriblement, comme on doit bien le penser; la passion finit par l'aveugler à ce point qu'il résolut de prendre par la violence ce que la prière avait été impuissante à lui faire obtenir. C'était mal; mais soyons indulgents pour ceux qui aiment.

Il prit donc ses mesures pour enlever l'insensible Tifelleut; cette opération présentait d'autant moins de difficultés dans l'exécution, que la jeune Kabile, trop naïvement candide pour soupçonner le mal, n'avait rien changé à ses habitudes; elle allait, comme par le passé, deux fois par jour à la fontaine, et quelquefois elle s'y trouvait seule.

Le Misraouï, suivi d'un de ses serviteurs dans lequel il avait toute confiance, vint s'embusquer, un jour, dans les broussailles de chênes qui couvrent la rive droite de l'ouad El-Merdja, un peu au-dessus

(1) De la tribu des Bni-Misra.

(2) Comparer le visage d'une femme à une *pleine lune* est le suprême de la galanterie chez les Arabes. Du reste, cette idée se trouve fréquemment reproduite dans les ouvrages des poëtes grecs et romains.

du douar des Amchach, et tout près du sentier par lequel passait habituellement la jeune fille pour se rendre à la fontaine. Deux mules, dont l'une portait un élégant palanquin, broutillaient, la rène de bride pendante à terre, quelques maigres touffes de dis tigrant le sol çà et là.

Il n'était pas loin de la prière du *moghreb* (coucher du soleil), et pourtant la charmante Tifelleut ne paraissait pas encore dans le sentier qui menait à la source. Avait-elle pris un autre chemin ? Ce n'était pas probable, puisque celui sur lequel le Misraouï attendait était le plus court et le plus commode. L'impatient Kabil ne savait que penser de ce retard, et mille suppositions plus ou moins sensées venaient le torturer et l'irriter. « Peut-être ai-je été aperçu par l'un de mes rivaux, pensa-t-il, ou bien, avec ce flair dont les femmes sont douées, la trop rusée Tifelleut a-t-elle deviné mon projet ? »

Ce qu'il y a de certain, c'est que le Misraouï commençait sérieusement à se désespérer, et que les bouillonnements de la rage sourde à laquelle il était en proie se trahissaient déjà à l'extérieur de son individu par des plissements de front, par des grincements de dents et par des serrements de poings pleins de férocité passionnelle. Mais tout-à-coup le visage du Misraouï se déplissa et ses poings se desserrèrent ; il venait d'apercevoir au tournant du sentier celle qu'il brûlait de posséder.

En effet, la belle Tifelleut s'avançait, la cruche à la hanche, et avec ce gracieux balancement de l'assiette que les femmes kabiles ont évidemment emprunté aux femmes arabes. Bien qu'on ne lût pas couramment sur son pâle visage les signes par lesquels Dieu distingue ses élus, il n'en brillait pas moins déjà de ce rayonnement qui émane des êtres à

qui le Créateur a donné ici-bas une mission de charité ou d'amour. Ces marques étaient certainement lettre close pour le brutal Misraouï ; il en ressentait les effets, mais la cause échappait à ses sens grossiers; il ne voyait rien au-delà de la possession charnelle de cette merveilleuse fille.

Sur un signe du Misraouï, son serviteur relevait la rène des bêtes, et la leur passait sur le cou. Quant à lui, il s'apprêtait à fondre sur la pauvre Tifelleut dès qu'elle aurait pénétré dans le chemin creux.

Avant de s'y engager, et comme si elle eût eu le pressentiment de quelque danger, elle s'arrêta et regarda autour d'elle. Le résultat de cette inspection fut sans doute satisfaisant; car elle entra dès lors sans hésiter dans le sentier raviné qui menait à la fontaine.

Quand elle fut à sa hauteur, le Misraouï bondit comme un tigre, et se précipita sur sa proie qu'il enleva comme il l'eût fait d'une plume; il est vrai que l'amour doublait ses forces. La charmante Tifelleut ne poussa pas un cri, ne fit pas la moindre résistance ; elle avait compris, sans doute, qu'il était écrit que le Misraouï serait son ravisseur, et la résignation musulmane lui prescrivait dès lors de ne pas chercher à lutter avec la destinée. Peut-être aussi avait-elle pensé que le Dieu unique la tirerait de ce mauvais pas. Elle eut même assez de calme et de sang-froid pour poser sa cruche à terre sans la casser. Dans une famille kabile, le fait d'une cruche cassée a de tout temps été un événement; car cela y représente une perte relativement considérable. Cette cruche laissée dans le sentier était aussi un indice pour la famille de la victime, en ce sens qu'il permettait de déterminer l'endroit où la disparition de la jeune fille avait eu lieu.

Le Misraouï, disons-nous, enleva la *thofla* comme si elle eût eu la légèreté d'un oiseau, et il la déposa dans le palanquin que portait la mule. Après avoir soigneusement fermé les rideaux de la litière, et prescrit à son domestique de conduire la bête par la bride, le ravisseur monta sur la seconde mule et donna le signal du départ.

Comme il n'eût pas été sans danger pour le Misraouï de rencontrer sur son chemin des gens des Bni-Salah, il se garda bien de suivre les sentiers qui reliaient entre eux les gourbis ou les douars des Kerracha, lesquels font partie de la tribu des Bni-Salah : il escalada, au contraire, les hauteurs boisées de cèdres qui s'allongent dans le nord-est, et suivit leurs crêtes en traversant le pays des R'ellaï. Il pénétra sur le territoire des gens de sa tribu, les Bni-Misra, par les Taoula, qui en sont une fraction, et descendit sur l'ouad El-Mokthâ, où étaient ses gourbis, par l'ouad Mermoucha. Il fallait à ses mules l'étonnante adresse et la sûreté de pied qui sont particulières à ces animaux pour traverser, sans accident, un pays aussi affreusement tourmenté que celui qu'elles venaient de parcourir.

Pendant tout ce voyage, le Misraouï, abîmé dans ses pensées qui, tour-à-tour, lui avaient montré le ciel et l'enfer, c'est-à-dire la possession de la ravissante Tifelleut, et le châtiment que devait inévitablement attirer sur sa tête l'affront qu'il venait d'infliger à la famille de la jeune fille, et à la tribu des Bni-Salah tout entière ; le Misraouï, disons-nous, n'avait point une seule fois adressé la parole à sa victime. Il avait pensé avec raison qu'elle devait être fort irritée contre lui, et qu'il en serait probablement très mal reçu. Il s'était donc borné, en tenant sa mule à quelques pas de celle de la jeune vierge, à surveil-

ler autant que le lui permettait une nuit splendidement étoilée, le palanquin qui la renfermait dans ses rideaux.

Il atteignit ses gourbis un peu avant l'heure de la prière du *fedjeur* (point du jour). Le serviteur arrêta la mule au palanquin devant un groupe d'habitations disposées à peu près en douar, et renfermées dans une haie de figuiers de Barbarie, dont les solutions de continuité étaient remplies par des broussailles sèches de jujubier sauvage. Après avoir mis pied à terre, le Misraouï s'approcha de la mule qui portait l'objet de son fougueux et brutal amour, et il écarta les voiles du palanquin en disant d'une voix qu'il s'efforçait, mais vainement, de rendre tendre : « Nous sommes arrivés, ô ma bien-aimée ! » et il s'apprêtait à la prendre dans ses bras pour la descendre de la litière. Mais, ô miracle ! une colombe avait remplacé la délicieuse Tifelleut, et les bras du trop passionné Misraouï s'étaient refermés sur le vide.

Dans sa fureur, ce grossier Kabil eut un instant la pensée de tordre le cou à l'innocente colombe ; mais il réfléchit qu'il avait évidemment affaire à une élue de Dieu, et qu'il serait peut-être imprudent de s'y attaquer. D'ailleurs, l'oiseau s'était envolé, et avait repris la direction des Bni-Salah après avoir tournoyé, comme pour le narguer, au-dessus de la tête du ravisseur. Le Misraouï en fut pour sa honte, et, dans la crainte que son aventure ne s'ébruitât, et qu'il ne devînt la risée des tribus voisines, il quitta les montagnes des Bni-Misra pour s'enfoncer dans celles du Djerdjera.

Ce miracle, on le pense bien, fit grand bruit dans toute la montagne, et il n'en fallut pas davantage pour établir la réputation de sainteté de la jeune vierge, et prouver aux incrédules qu'elle était l'amie de Dieu.

Lella Tifelleut, qui était remplie de modestie, ne prit point d'orgueil de cette manifestation du Très-Haut; elle continua à s'occuper de soins terrestres absolument comme si elle n'eût été qu'une simple mortelle. Les Kabils n'en revenaient pas; ces grossiers mangeurs de glands ne pouvaient comprendre qu'avec un don pareil, la séduisante Tifelleut restât pauvre et ne battit pas monnaie. Ce désintéressement leur paraissait encore bien plus merveilleux que sa transformation en colombe; aussi, dès lors, fut-elle pour eux un objet d'admiration et de respect, et l'amour qu'elle inspirait naguère à tous ceux qui l'approchaient, se changea-t-il en une sorte d'idolâtrie muette qui se traduisait ordinairement par des hoquets pleins d'une éloquence passionnée. Personne, bien entendu, n'eut l'idée de renouveler la tentative du Misraouï.

Pourtant, s'il faut s'en rapporter à la tradition, l'aversion qu'éprouvait la sainte pour les hommes, cette sorte d'androphobie qui avait fait le désespoir des montagnards se serait singulièrement modifiée quand elle eut atteint l'âge des passions. S'était-elle brouillée avec le Dieu unique, qui lui aurait alors retiré le don des miracles? On ne sait pas, puisque Dieu est impénétrable dans ses desseins; ou bien, cette transformation morale de la belle Tifelleut répondait-elle à quelque plan caché du Maître des mondes? Quoi qu'il en soit, autant on avait aimé à la citer comme un modèle de chasteté et de vertu, autant elle était devenue un objet d'horreur pour la tribu des Bni-Salah, et pour celles qui l'avoisinaient. Elle, la pure parmi les pures, elle, la colombe timide, elle apportait aujourd'hui dans ses impudiques et redoutables amours toute la fougue, toute la frénésie de la panthère. La candide Tifelleut n'était plus, aux yeux des Kabils, qu'une sorte de *r'oula* — une goule — qu'il

n'était au pouvoir d'aucun mortel d'arriver à rassasier. On racontait d'elle les choses les plus effrayantes, et personne ne passait devant la porte de son gourbi sans se hâter de réciter la formule déprécatoire : « Au nom de Dieu le clément, le miséricordieux ! » qui chasse les démons.

Lella Tifelleut était d'autant plus dangereuse qu'elle avait conservé sa merveilleuse beauté, et cette puissance fascinatrice à laquelle n'avaient jamais pu se soustraire ceux dont le regard s'était rencontré avec le sien. Son amour donnait la mort, disait-on, et tout homme qui avait franchi le seuil de la demeure de la trop séduisante fille pouvait être rayé du nombre des vivants. Les Kabils le savaient; ils n'ignoraient pas que, s'approcher dans le rayon d'influence de son regard de feu c'était fatalement la mort, puisque toute retraite leur devenait dès lors impossible ; eh bien ! malgré cela, d'imprudents jeunes gens, attirés irrésistiblement par nous ne savons quel sorte de charme, allaient à chaque instant donner étourdiment dans les lacs invisibles que tendaient à leurs cœurs l'impitoyable Tifelleut. C'est ainsi que disparurent successivement vingt-sept jeunes gens des Bni-Salah, la fleur et l'espoir de la tribu.

Il faut dire que personne ne doutait qu'elle ne possédât à fond l'*eulm er-roukka,* c'est-à-dire l'art de préparer et d'employer les charmes et les enchantements, et ce n'était pas pour rien qu'elle portait des colliers d'*endjalib*, de *hemra* et de *kabala,* coquillages dont les vertus fascinatrices sont, certes, assez connues pour qu'il soit besoin de les rappeler ici. Au reste, plusieurs femmes, qui s'étaient approchées de l'habitation de Lella Tifelleut, prétendirent l'avoir entendue, et très distinctement, prononcer les formules des enchantements, surtout les suivantes : « *Ia*

*hemra ehmirih !* » — ô coquillage, fascine-le ! — et : « *Ia kabala ekbalih !* » — ô charme, fais-le venir à moi ! — Souvent aussi, elle usa de l'influence du *kerar*, boule ou coquillage dont la vertu est irrésistible, et à laquelle l'homme, même le plus indifférent, ne pourrait se soustraire, eût-il l'âge de Merted, ce roi de l'Yémen qui vécut six cents ans. Tout malheureux dans l'oreille duquel tombaient ces paroles de l'incantation :

« O boule, amène-le !
« O boule, attire-le !
« S'il vient, donne-lui le plaisir ;
« S'il se détourne, donne-lui la mort ! »

Tout homme, disons-nous, qui entendait ces paroles tombait subitement dans une sorte de délire amoureux, et, pareil à l'oiseau qui subit le pouvoir fascinateur du serpent, il se précipitait attiré, aspiré vers le seuil fatal qu'il ne devait plus repasser vivant... C'était terrible ! on en conviendra.

On ne sait si cette effrayante attraction avait quelque rapport avec la lune ; mais ce qu'il y a de certain c'est qu'elle ne s'exerçait avec toute son énergie que lorsque cette planète éclairait notre hémisphère. En somme, cette particularité était encore assez heureuse, puisqu'en leur laissant une sorte de répit, elle diminuait pour les jeunes Kabils les chances de mortalité.

Dès que l'astre des nuits ramplaçait celui du jour, Lella Tifelleut apparaissait sur le seuil de son habitation, et là, assise devant une sorte de *reddana* (rouet à filer), elle filait de ses longs doigts pareils à des *âdfouth* (1) une quenouille nue sur un bobine qui,

(1) L'*âdfouth* est une sorte de ver mince, long et doux au toucher, auquel les poëtes arabes comparent volontiers les doigts de la femme.

en apparence, restait toujours vide. Tantôt la roue de la *reddana* tournait avec une rapidité extrême, tantôt son mouvement de rotation s'exerçait avec une lenteur pleine de nonchalance. Lella Tifelleut s'accompagnait alors dans sa mystérieuse besogne par un chant monotone, un murmure inarticulé plutôt qui semblait la plainte d'une mourante.

Quelques vieillards, qui avaient pu s'échapper du périmètre d'influence, dans lequel ils avaient pénétré involontairement, expliquaient de la manière suivante, pour en avoir ressenti les effets, le funeste don d'attraction que possédait la terrible Tifelleut : dès qu'un malheureux avait franchi la zone enchantée, il sentait son cœur tourner et se tordre dans sa poitrine comme s'il se fût enroulé sur la bobine d'une fileuse. L'infortuné devenait dès lors incapable de la moindre résistance, et il suivait machinalement son cœur, qu'il cherchait, mais vainement, à maintenir dans sa poitrine.

C'était donc à filer des cœurs que, si l'on en croit ces vieillards, s'amusait cette femme bizarre, et ils n'hésitaient pas à affirmer qu'ils n'avaient dû leur salut qu'à la rupture, dès les premiers tours du rouet, du fil cardiaque dont Lella Tifelleut comptait bien se faire une laisse pour les attirer sous son funeste toit. Cette hypothèse n'est pas absolument dépourvue de probabilité ; car il paraît naturel que le cœur d'un vieillard présente moins de ductilité que celui d'un jeune homme.

Ces Kabils en étaient arrivés à ce point qu'ils ne savaient plus du tout si la puissance de Lella Tifelleut était d'attribution divine ou satanique ; cette singulière fille appartenait-elle au monde des humains ou à celui des esprits ? était-elle, enfin, femme ou démon ? Quelques-uns disaient : « Par Dieu ! il n'y a

pas à en douter, c'est bien Loubaïna, la fille de Satan ! » Les autres répliquaient : « Comment ! grossiers que vous êtes, ne voyez-vous point que c'est un ange ? » Néanmoins, il y avait incertitude, et ce doute ne laissait pas que de plonger les Bni-Salah dans une grande perplexité, et il faut avouer qu'il y avait bien de quoi ; car, si Lella Tifelleut n'était ici-bas qu'un spécimen de ces *hour el-âïn* (1) dont le Prophète a peuplé son paradis, si sa mission n'était que de mettre l'eau à la bouche des Croyants en leur donnant un avant-goût des jouissances célestes ; s'il en était ainsi, les Kabils qu'elle choisissait pour ses expériences ne compromettaient pas leur salut. Mais, si, au contraire, Lella Tifelleut n'était qu'une *sidana*, un démon femelle, une *r'oula* — une goule — envoyée par Satan, c'était une autre affaire, et il y avait lieu dès lors d'y regarder à deux fois avant de s'abandonner aux séductions de cette enchanteresse. Or, comme pas un des vingt-sept disparus n'avait raconté ce qu'il en était, les jeunes Kabils, et ceux qui, parmi les mûrs, avaient conservé quelque virilité, commencèrent à prendre des précautions contre les entraînements de leur cœur, de leurs sens, voulons-nous dire. Ainsi, ils firent usage de certains breuvages qui passaient pour avoir la vertu d'éteindre les feux de l'amour, et c'est inouï ce qu'ils consommèrent de *salouana*, ce calmant si souverain, qui se compose d'un peu de terre recueillie sur un tombeau, et que l'on délaie dans l'eau.

Malgré cela, quelques imprudents subirent encore les effets de l'étrange pouvoir de Lella Tifelleut ; pa-

(1) *Hour* signifie proprement *qui a les yeux grands, d'un beau noir*. *Hour el-âïn*, belles personnes (*des deux sexes*) aux yeux noirs ; de là *houri*.

reils à ces *nachithat*, à ces étoiles qui passent rapidement d'un point du ciel à l'autre, et qui ne sont autre chose que les âmes des Croyants, ils couraient joyeux au-devant de la mort, mais d'une mort, pensaient-ils, pleine de délices. Voir leur funeste idole leur sourire de ses perles, se suspendre à ses lèvres pour s'y enivrer de sa salive, et y savourer des voluptés léthifères, sentir le poison se répandre dans leurs veines et leur embraser les sens, passer, en un mot, d'un paradis dans l'autre doucement, sans secousse, sans souffrances, tout cela n'était-il point à leurs yeux une suprême félicité, et pouvaient-ils, franchement, souhaiter une autre mort? Non. Et puis, après tout, pourquoi le Dieu unique avait-il donné à Lella Tifelleut son incomparable beauté si ce n'était point pour séduire? « D'ailleurs, se disaient-ils avec une apparence de raison, il n'est pas douteux qu'en exprimant cette maxime: « Fuyez les femmes laides et stériles, » le Prophète — que la bénédiction et le salut soient sur lui! — n'ait eu l'intention de sous-entendre : « Mais recherchez celles qui sont belles et fécondes. »

Cette situation ne pouvait évidemment pas durer, à moins toutefois que la destruction complète de la tribu des Bni-Salah n'eût été dans les desseins du Créateur ; mais, heureusement, il n'en était pas ainsi ; car on apprit un jour que Lella Tifelleut avait quitté sa demeure pour aller s'établir au sommet du massif des Bni-Salah, dans un gourbi de branchages dont elle avait fait sa *kheloua* (solitude). Là, vêtue d'une *melhafa* de laine grossière fixée à la taille par une corde de palmier nain, elle passait ses jours et ses nuits, couchée sur la terre, à prier et à s'entretenir avec Dieu. Jeunes et vieux pouvaient aujourd'hui l'approcher impunément et sans danger pour leurs

cœurs ; car elle avait perdu ce chaud rayonnement et cette puissance d'attraction qui la faisaient naguère si redoutable. Cette existence nouvelle, ce retour à la chasteté, ces dures privations que s'était imposées Lella Tifelleut étaient-ils l'effet du repentir ou les conséquences de l'âge ? On en fut de tout temps réduit aux hypothèses sur cette question, et la tradition s'est toujours tue obstinément là-dessus. Nous ferons comme elle, d'autant plus que ce point, laissé dans l'obscurité, n'est pas d'une importance capitale, même pour les personnes qui tiennent le plus à connaître le fond des choses. Nous l'avons déjà dit, nous nous sommes promis de n'avancer que des faits parfaitement admis, et nous nous ferions un cas de conscience de falsifier même la tradition.

Malgré ce retour à la vie de privations et de prière, le Dieu unique s'obstinait pourtant à ne pas rendre à Lella Tifelleut le don des miracles que jadis il lui avait octroyé. Lui, qui voit jusqu'au plus profond des cœurs, s'apercevait-il que la conversion de cette sorte de Marie l'Egyptienne n'était pas sincère ? Sentait-il qu'elle n'était pas encore suffisamment détachée des choses de la terre, et que le démon de la chair n'avait pas entièrement évacué ce corps qui avait donné asile aux plus fougueuses passions ? Nul ne le sait. Aussi la *kheloua* de Lella Tifelleut n'était-elle que médiocrement fréquentée. En effet, pour les Kabils, une sainte qui n'a pas le don des miracles est à peu près sans valeur ; car cela prouve qu'elle n'a pas l'oreille de Dieu. Alors ce n'est pas la peine de la prendre pour intermédiaire auprès du Tout-Puissant s'il doit rester sourd à ses prières. Ce serait de l'argent perdu, et l'argent est ce que les Kabils aiment le moins à perdre.

Lella Tifelleut souffrait visiblement de ce manque

de confiance du Très-Haut; aussi résolut-elle de sortir coûte que coûte de cette fausse situation. Elle dépouilla sa *melhafa* de laine, qu'elle remplaça par des haillons qui ne couvraient que très imparfaitement son corps naguère si merveilleusement beau; elle avait à peu près oublié depuis longtemps déjà la pratique des ablutions; elle résolut de s'en abstenir dorénavant de la façon la plus absolue; elle laissa son opulente chevelure qui, jadis, avait eu pour peigne les doigts des grands de la tribu, s'embroussailler en nid de cigognes; elle cercla ses jambes de *khelkhal* (1) de fer; puis, ayant pris le bâton de voyage, elle s'en alla en mission dans les tribus kabiles pour essayer de raviver la foi plus que chancelante des montagnards, et leur expliquer les beautés de la religion mahométane, que ces rustres n'entendaient que très imparfaitement, ou, pour mieux dire, pas du tout. Lella Tifelleut savait bien qu'elle entreprenait là une besogne difficile et ingrate, et qu'elle risquait fort de prêcher dans le désert; mais elle n'en aurait que plus de mérite auprès du Dieu unique, lequel ne pourrait mieux faire que de lui rendre son oreille.

La *deroueucha* resta deux ans à semer çà et là la parole de Dieu dans les sillons qu'elle avait préparés; malgré le soin et le zèle qu'elle y mit, la récolte fut mince et le résultat insignifiant. Lella Tifelleut avait bien les signes auxquels ceux qui en ont l'habitude reconnaissent les saintes; mais, malheureusement, ils n'étaient pas perceptibles pour les Kabils; il fallait d'ailleurs à leurs sens grossiers autre chose que des apparences spirituelles; il leur fallait, disons le mot, des miracles parfaitement caractérisés, et

(1) Anneaux ouverts se portant au bas de la jambe.

c'était justement ce que Lella Tifelleut était impuissante à leur donner.

Désespérant d'obtenir du Dieu unique la faveur qu'elle en sollicitait, celle du don des miracles, Lella Tifelleut reprit le chemin des Bni-Salah, et regagna le pic qu'elle habitait avant sa mission. Ce lieu, voisin du premier ciel, et particulièrement propre à la prière et à la contemplation, lui parut on ne peut plus convenable pour y attendre la mort et y reposer dans l'éternité. Elle se dressa une *âchoucha* (cabane de branchages) au pied d'un cèdre, et là elle se livra de nouveau aux pratiques les plus austères de la vie érémitique. Ayant cru que, dans un songe, Dieu lui avait reproché le luxe de son vêtement, Lella Tifelleut le dépouilla à son réveil, et se mit dans un état absolu de nudité. « Elle avait d'ailleurs dépassé l'âge des séductions, ajoute le conteur traditionniste, et elle allait entrer dans celui où se clôt définitivement la phase de la fécondité ; » elle atteignait, en un mot, l'époque critique de la ménopause. Ne vivant dès lors que des herbes et des racines qu'elle trouvait autour de sa kheloua, et que, dans la saison d'hiver, elle était obligée de disputer aux neiges ; sans autre feu sur ce pic glacial que celui dont elle brûlait pour la cause de Dieu ; seule dans cette solitude où le hasard n'amène que quelques rares gardiens de troupeaux de chèvres ; c'était assez, il nous semble, pour rentrer en grâce auprès du Très-Haut. En effet, Lella Tifelleut s'aperçut un jour qu'elle avait le don de prophétie, et qu'elle pouvait lire dans l'avenir comme un thaleb dans un livre ; il lui semblait, en même temps, qu'il était en son pouvoir de changer à son gré les lois qui régissent l'univers. Après quelques essais heureux de cette puissance tant désirée, elle n'hésita plus à opérer devant la foule. Dès lors

son ermitage ne désemplit plus de solliciteurs, et sa cabane eût été bientôt insuffisante pour contenir tous les *mezoued* (sacs de peau) de glands que lui apportaient les généreux Kabils, si elle eût voulu accepter ces dons; mais elle avait fait vœu de pauvreté, et nous ajouterons qu'intérieurement, ces montagnards n'en étaient pas fâchés. A partir de ce moment, les Bni-Salah firent toujours précéder son nom du titre de *lella imma*, *madame ma mère*, qu'on ne donne qu'aux femmes de considération et aux saintes amies de Dieu.

Le bonheur s'était abattu sur la tribu des Bni-Salah et s'y maintenait avec une rare persévérance; tout réussissait à ces montagnards depuis que Dieu avait rendu sa puissance à leur sainte; aussi, ne mettaient-ils pas en doute que ce ne fût à son intercession qu'ils dussent les faveurs du ciel. Malheureusement, Lella Tifelleut était mortelle, et il arriva qu'un jour, des pèlerins, qui étaient venus la solliciter d'être leur intermédiaire auprès du Tout-Puissant pour qu'il rendit leurs femmes fécondes, la trouvèrent étendue sans vie au pied de son cèdre. Dieu lui avait repris son âme, ne laissant à la terre que sa dépouille mortelle.

Le bruit de sa mort se répandit bien vite parmi les Bni-Salah et dans les tribus voisines; les premiers s'empressèrent d'exécuter les dernières volontés de Lella Tifelleut, qui avait témoigné le désir de recevoir la sépulture au pied du cèdre où elle avait vécu. Il était, au reste, de l'intérêt des Bni-Salah de conserver chez eux les restes d'une sainte qui, à l'occasion, pouvait toucher deux mots en leur faveur au Dieu unique, et il n'est pas indifférent d'avoir auprès de lui, qui en a tant à entendre, un intercesseur de plus.

On fit à la sainte des funérailles superbes, et son tombeau fut immédiatement renfermé dans un *djamâ* (chapelle) en pierres sèches, qu'on recouvrit d'un toit de dis soutenu par une charpente de roseaux. Une *kbiba* (petite coupole), construite dans l'intérieur du gourbi, indique le point où furent déposés les restes vénérés de la *mrabtha* (maraboute).

Le lieu où elle avait établi sa première kheloua a été consacré par la construction, près d'un vieux cèdre, d'une *haououïtha* (petite muraille circulaire en pierres sèches) que, tous les ans, les Amchach blanchissent à la chaux.

Le *djamâ* qui renferme la dépouille mortelle de Lella Imma Tifelleut est semblable au *mkam* qu'à cinq cents mètres plus à l'est, la piété des fidèles a dédié à Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani. Ce *djamâ* s'élève au milieu d'un fouillis de broussailles d'*aoucedj* (arbuste épineux) et de cèdres morts gisant sur le sol. Nous ferons remarquer de nouveau qu'il n'y a que les impies ou les esprits forts qui osent couper ou ramasser du bois autour des tombeaux des saints, et l'espèce en est encore rare en pays kabil, excepté là ou la civilisation a déjà pénétré. Les montagnards croyants ne mettent d'ailleurs pas en doute que, s'ils commettaient ce sacrilége, quelqu'un de leur famille serait, dans l'année, frappé de mort ou de cécité.

C'est ce qui explique, nous le répétons, le grand âge et l'état de conservation des arbres qui sont dans le périmètre de protection d'un marabout mort en odeur de sainteté.

Les œufs et les petits des oiseaux — des perdrix surtout — qui appartiennent à la zone sacrée renfermant le tombeau de Lella Tifelleut, jouissent de la protection dont elle couvre les cèdres qui entourent sa chapelle funéraire : quiconque y toucherait com-

promettrait sérieusement l'existence ou la vue de ceux qui lui sont chers, y compris la sienne, bien entendu.

Lella Imma Tifelleut n'a pas cessé d'être excellente pour les Bni-Salah : un de ces Kabils a-t-il perdu une chèvre ? eh bien ! il lui suffit de promettre un chevreau à la sainte si elle consent à la lui faire retrouver. La bienheureuse ne résiste jamais à une pareille promesse, et l'homme à la chèvre perdue ne manque pas de la retrouver le lendemain. Il élève alors le chevreau promis, et dès qu'il est devenu bouc, il l'offre en *ouâda* (promesse, vœu) à Lella Tifelleut, ou plutôt à son *oukil* (1). Le propriétaire d'un troupeau de chèvres désire-t-il l'assurer contre la dent des chacals ? eh bien ! qu'il fasse cadeau d'un bouc à la sainte, et son troupeau n'a rien à redouter — pendant un an — de la voracité des carnassiers.

La fête annuelle de Lella Imma Tifelleut se célèbre au printemps : au jour fixé, toute la tribu des Bni-Salah, hommes, femmes et enfants, montent en pèlerinage au tombeau de la sainte. C'est à la fraction des Amchach, sur le territoire de laquelle se trouve la chapelle funéraire, qu'incombe le devoir de fournir le *thâam* (2) ; mais, en définitive, comme la sainte est fêtée par toute la tribu, les Amchach se sont mis préalablement en quête pour recueillir les

(1) Mandataire, administrateur, chargé des intérêts d'un autre. L'*oukil* d'un saint, nous le répétons, est celui qui est chargé de la perception des offrandes, et de l'entretien de la chapelle renfermant son tombeau.

(2) Le mot *thâam* signifie proprement nourriture, pitance, mets, chose que l'on mange habituellement ; mais, en Algérie, cette expression s'emploie souvent pour le kouskson, ainsi que nous l'avons déjà dit.

éléments du festin, lesquels se composent habituellement de trente ou quarante boucs, et de quelques jeunes bœufs qui n'ont pas encore labouré. Si le produit de la quête a dépassé la somme des besoins, l'excédant est vendu à la criée, et le montant de la vente est remis à l'*oukil* de la sainte, le gardien de son tombeau.

De nombreux vases de terre renversés pêle-mêle dans l'intérieur de la chapelle, composent le matériel servant à ces agapes annuelles des Bni-Salah.

Les pauvres, qui ne peuvent guère compter que sur ces sortes de fêtes pour se rassasier, se gardent bien d'y manquer. Ces jours-là, ils mangent comme s'ils ne devaient plus jamais en retrouver l'occasion.

La *ziara* (visite) hebdomadaire au djamâ de Lella Tifelleut a lieu le lundi. Ce jour-là, quelques rares fidèles vont prier sur le tombeau de la sainte. On sent bien, aujourd'hui, que la foi des Bni-Salah est loin d'être à la même altitude que la chapelle funéraire qui renferme la dépouille mortelle de leur illustre patronne.

Les Bni-Salah rapportent qu'en 1840, époque à laquelle les réguliers de Mohammed-ben-Allal et d'El-Berkani étaient campés dans leur tribu, l'émir Abd-el-Kader s'étant endormi sur le tombeau de Lella Imma Tifelleut, où il était venu prier, aurait vu en songe un ange qui lui avait révélé que sa prière serait la dernière qu'il ferait dans le pays des Bni-Salah. « Il est écrit, aurait ajouté l'ange, que le jour des Français est arrivé, et Dieu, qui donne la terre à qui il lui plait, Dieu, qui tantôt répand à pleines mains ses dons sur ceux qu'il veut, et qui tantôt les mesure, Dieu, dis-je, a décidé qu'ils seraient les maîtres du pays. »

Quoi qu'il en soit de ce songe de l'émir, ce fut, en effet, la dernière fois qu'il parut dans le pays des Bni-Salah.

## XXIV

## Sidi Mohammed-Bou-Chakour

Mais nous avons quitté le territoire de la tribu des Bni-Salah, et, traversant l'ouad Cheffa, nous sommes entrés dans le pays des Mouzaïa.

Depuis trois siècles, les Mouzaïa cherchaient, sans succès, à expulser de leur pays les gens du Rif marokain, qui s'y étaient établis par la violence vers la fin du XII^e^ siècle de notre ère. Evidemment, le droit n'était pas du côté des gens du R'arb (Occident) ; mais ils le remplaçaient par une tenacité extraordinaire qui, en résumé, valait presque autant que le droit, surtout pour des gens qui n'adorent la justice qu'autant qu'elle ne les incommode pas. Depuis trois siècles donc, la meule du trépas roulait sans relâche sur les têtes des Mouzaïa, et ils en étaient arrivés à ce point qu'il leur eût été impossible de trouver, parmi leurs guerriers, un homme ayant de la barbe entre le nez et le menton ; en un mot, le danger atteignait leur nuque (1), et ils allaient être exterminés faute de combattants assez mûrs, assez faits pour être opposés avantageusement aux Marokains ; et ce qu'il y avait de plus terrible dans cette circonstance, c'est

(1) Expression arabe signifiant que *le danger est extrême*.

que ces derniers ne dissimulaient point leur intention de profiter de cette situation.

Les Mouzaïa eurent un instant l'idée de s'adresser au Dieu unique pour qu'il les tirât de là; mais ils l'avaient toujours beaucoup négligé, et c'est tout au plus si le Très-Haut les connaissait, même de réputation. Pourquoi ne priaient-ils pas? nous objectera-t-on. Prier, c'est facile à dire, mais il faut savoir le faire, et, nous le répétons, les Mouzaïa avaient tout-à-fait oublié les formules de la prière; cela se voyait, du reste, à leur infecte malpropreté; car, chez les Musulmans, la crasse est en raison directe de la somme de l'impiété, puisque chacune des cinq prières journalières doit être précédée de l'ablution. Enfin, il n'y avait plus guère qu'un miracle qui pût les sauver; mais un miracle n'était pas chose absolument commune par ces temps d'irréligion, et Dieu semblait s'être lassé d'avertir; ses prophètes et ses envoyés, à l'exception pourtant de ceux qui étaient venus avec le glaive, avaient toujours été si mal reçus, si inécoutés par ceux à qui ils étaient chargés d'apporter la menace divine, que, vraiment, il y avait bien de quoi se dégoûter de prêcher de tels endurcis. Pourtant, les Mouzaïa avaient tellement le droit de leur côté, et leur situation était si intéressante, qu'il eût été plus que cruel de les abandonner complétement à la fureur et à la rapacité de leurs ennemis. Ce fut évidemment l'opinion du Dieu unique; car, au moment où, à bout de forces, ils se résignaient à subir la loi des Rifains, qui avaient fixé au lendemain leur suprême et dernière attaque, il envoya aux Mouzaïa un secours sur lequel ils étaient, certes, loin de compter.

Ils étaient réunis, jeunes gens, femmes et enfants, avec ce qu'ils avaient de plus précieux, en arrière

de la Teniya, qu'ils avaient fortifiée du mieux possible, bien que sans espoir de succès, pour recevoir l'attaque des Rifains. Ils auraient pu fuir, sans doute, et aller réclamer l'hospitalité d'une tribu voisine ; mais on n'a pas l'idée de ce qu'il y a de pénible pour des montagnards dans l'abandon de leurs foyers, et, bien souvent, presque toujours, le Kabil a préféré subir la loi du vainqueur, voire même lui payer l'impôt, que de lui laisser la cabane qu'il a bâtie et le champ qu'il a arrosé de ses sueurs, ce qui constitue sa propriété, son bien enfin. Les Mouzaïa étaient donc assemblés, attendant la journée du lendemain, laquelle, ils n'en pouvaient douter, devait être la dernière de cette lutte de trois siècles.

Depuis quelque temps déjà, le soleil s'était laissé glisser dans la mer, et il ne restait plus, à l'ouest, qu'un pan de jour qui ne fût pas encore entré dans la nuit ; déjà les étoiles riaient dans le ciel, absolument comme si les Mouzaïa n'eussent pas été dans l'affliction, et la *medjerra* (1) traversait la voûte céleste en la marquant d'une trace lumineuse, pareille au sillage que laisserait le navire de l'Eternel parcourant les mondes étincelants sur la mer bleue de l'infini. C'était une de ces calmes nuits pleines de silence et de mystère, une de ces nuits où la terre semble retenir son souffle comme si elle attendait une révélation.

Quelques jeunes gens des Mouzaïa veillaient dans la crainte d'une surprise de leurs ennemis. Tout-à-coup, une lueur, pâle d'abord, vint éclairer l'arête de l'un des contre-forts que le pic de Tamezguida jette dans l'ouest. Cette lueur, qui n'avait rien de terrestre, prit peu à peu la forme d'un globe de feu, et

(1) Voie lactée.

parut rouler sur la crête dans la direction du camp des Mouzaïa. L'attention de ceux qui veillaient fut subitement attirée par ce phénomène lumineux, et ils ne surent qu'en penser ; ce globe ne pouvait être un bolide ; car il se mouvait sur une ligne horizontale et avec une extrême lenteur ; ce ne pouvait être ni la lune, puisqu'on était dans la période des trois nuits sombres antérieures (1), ni la brillante Zahara (2), puisqu'on l'apercevait scintillant au-dessus de la sphère lumineuse. Les Mouzaïa se perdaient en conjectures sur la nature de cette apparition.

Comme la lumière se rapprochait de plus en plus de leur poste de surveillance, et qu'en résumé, ce pouvait bien être une ruse de guerre de leurs ennemis, les Mouzaïa crurent devoir donner l'alerte dans le camp. En un clin d'œil, tout le monde y était debout, et les plus valides se portaient sur les hauteurs voisines du col d'où l'on pouvait le mieux découvrir l'apparition. Ce qu'ils éprouvèrent fut une sorte de frayeur mêlée d'admiration. Ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'au fur et à mesure qu'il approchait, le globe lumineux s'allongeait très sensiblement et prenait une forme ellipsoïdale, laquelle forme se projetait en avant de lui et sur sa droite, comme si c'eût été son ombre, mais avec cette différence qu'elle était lumineuse. Tout, en dehors de cette apparition, restait plongé dans les ténèbres.

Les Mouzaïa firent toutes les suppositions, excepté la bonne, comme nous le verrons plus loin ; mais cela tenait surtout à leur ignorance des choses de l'Islam ; car, s'ils en eussent été plus instruits, ils se

(1) Les trois premières nuits d'un mois lunaire, non éclairées au commencement.

(2) La planète Vénus.

fussent rappelé ce passage du Koran : « Un jour, tu verras les Croyants ; leur lumière courra devant eux et à leur droite (1). » Mais le Livre était lettre close pour ces grossiers Kabils.

Quoiqu'il en soit, le spectre approchait toujours ; mais, chose bizarre ! son foyer lumineux semblait s'assombrir à mesure qu'elle avançait ; on commençait à distinguer au centre comme une forme humaine, vaguement vaporeuse, il est vrai. Les Mouzaïa ne respiraient plus ; ils sentaient qu'il y avait là un prodige, et ils se demandaient intérieurement ce qu'ils devaient en craindre ou en espérer. L'apparition n'était plus qu'à quelques pas de leur camp ; il n'y avait plus à en douter, ce globe lumineux servait d'enveloppe à un être animé qui, bien que de taille démesurée, n'en avait pas moins la forme corporelle des *Benou Adem* (2). Mais à quel monde appartenait-il ? Etait-il de ceux que Dieu a créés d'un feu subtil et qui se prosternèrent devant l'homme, ou de ceux qui refusèrent de se prosterner (3) ? A tout hasard, les Mouzaïa lui jetèrent la formule : « *Semmou Allah !* » — Nommez Dieu ! — par laquelle on conjure les mauvais esprits en les défiant de prononcer le nom de Dieu ; mais ces paroles n'ayant point arrêté la marche du *khial* (fantôme), ils en conclurent que ce ne pouvait être qu'un *ouali Allah*, — un ami de Dieu, — et ils en furent tout-à-fait rassurés. Quelques minutes après, l'apparition était au milieu d'eux.

(1) *Le Koran*, sourate LVII, verset 12.

(2) Les enfants d'Adam, les hommes, les humains.

(3) « Après avoir créé l'homme de cette argile qu'on façonne, Dieu rassembla les anges et leur ordonna de se prosterner devant son œuvre et de l'adorer. Les anges se prosternèrent, à l'exception d'Iblis, que Dieu maudit. Iblis devenait ainsi le chef des mauvais génies. *Le Koran*, sourate VII, versets 10 et suivants.

C'était bien un homme ; du moins, il en avait toutes les apparences. C'était un vieillard à la taille élevée, à la barbe blanche, au regard imposant; son visage était resplendissant, et les Mouzaïa ne pouvaient en soutenir l'éclat; ses mains étaient lumineuses, et ses bernous d'une blancheur éblouissante ; il s'exhalait de son corps une odeur de *louban* (1) d'une suavité extrême. Les Mouzaïa pensèrent que ce pourrait bien être là ce qu'on appelait l'odeur de sainteté. Le bâton de voyage de cet étranger servait en même temps de manche à une hache de forme bizarre et d'un métal — si toutefois c'était un métal — inconnu. Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'elle n'était ni de fer, ni d'acier. Un Mouzaouï, qui s'était approché tout près du saint, — ce devait être un saint,— prétendit que le tranchant de cette hache était de diamant. On verra plus tard ce que ce pouvait bien être.

— « O Mouzaïa ! s'écria le saint, approchez et écoutez ! »

A ces mots, la nature entière devint silencieuse et se fit attentive ; le vent cessa de souffler dans le feuillage, les cascades se turent, les eaux des torrents interrompirent leurs hurlements, la chouette ne chuinta plus son chouchement, et les insectes nocturnes même finirent leurs bruits.

Les Mouzaïa s'étaient approchés respectueusement du saint, disposés à ne point laisser tomber une seule de ses paroles hors de leur oreille.

— « Je viens à vous, ô Musulmans ! par la volon-
« té de Dieu — qu'il soit glorifié ! — pour vous aver-
« tir et vous sauver !... Quant à mon nom, je m'ap-
« pelle Mohammed ; quant à mon existence, elle est

(1) Résine qui sert d'encens.

« périssable; quant à mon corps, il est usé... Depuis « trois siècles et plus vous vous chauffez au feu de « la guerre (1), et les cailloux de vos montagnes « ont été rendus sourds par le sang (2)! Demain vous « alliez monter sur les ailes de l'oiseau, et le bâton « de votre tribu allait voler en morceaux (3), laissant « en partage aux oiseaux de proie les cadavres de « vos derniers guerriers; car vous ne pouviez espérer « que Dieu — qu'il soit exalté! — vous donnerait « les omoplates de vos ennemis (4). Par Dieu! ô « Musulmans! vous l'avez échappé du bout de vos « âmes (5)! Déjà les gens du R'arb (6) vous ont ren-« du la terre trop étroite (7), et demain, je vous le ré-« pète, ô Mouzaïa! c'en était fait de vous! Mais bien « que vous l'ayez oublié, et que le sang que vous avez « versé n'ait pas été répandu dans les combats pour « l'œuvre de l'Islam (8), l'Indulgent, le Miséricordieux « a cependant voulu vous préserver du vide des va-« ses (9), et de la mort rouge (10) qui vous menaçait. « Sachez-le donc, ô Musulmans! la cause que vous « défendez est impie; car Notre Seigneur Moham-« med — que Dieu répande sur lui ses grâces et lui « accorde le salut! — a dit : « Les choses inanimées

(1) « Vous essuyez les rigueurs de la guerre. » — Nous nous sommes attaché à conserver aux paroles de Sidi Mohammed leur cachet arabe.

(2) Il y a eu tant de sang répandu dans vos montagnes, que les cailloux qui tombaient sur le sol ne rendaient plus de son.

(3) Vous alliez être dispersés.

(4) Mettre en fuite.

(5) L'échapper belle.

(6) Les gens de l'Ouest, les gens du Marok.

(7) Réduits à la dernière extrémité.

(8) Pour la précieuse foi de l'Islam.

(9) De la perte de vos biens.

(10) La mort qui arrive par le meurtre, ou dans les combats.

« de la terre (les biens-fonds) appartiennent à Dieu « et à son Prophète. » Or, de quel droit refuseriez-« vous à vos frères du R'arb une part de cette terre « qui n'est point à vous, et que vous leur disputez « depuis plus de trois siècles ? Vous le voyez, ô Mou-« zaïa ! le Puissant vous en punit, et à ce point que « c'est à peine si le plus ancien d'entre vous a de la barbe « entre le nez et le menton. C'est ainsi que le Créateur « détruit les générations qui ne sont pas dans sa voie ; « car, s'il est indulgent, il est terrible aussi dans ses « châtiments. Dieu — qu'il soit glorifié ! — veut donc « que vous viviez en frères avec ceux que vous appe-« lez vos ennemis ; il veut que vous soyez comme les « dents d'un même peigne, et que vous ne formiez « plus qu'une seule et même tribu. Suivez-moi donc, « ô Mouzaïa ! venez sceller dans le camp de vos « adversaires le pacte de la réconciliation ! »

Un jeune *thaleb* traduisait en langue kabile les paroles de Sidi Mohammed ; car la langue arabe n'était qu'imparfaitement comprise alors par les montagnards, et pas du tout par les femmes et les enfants.

Et cette foule qui avait désespéré, et dont la haine pour les Rifains paraissait ne devoir s'éteindre qu'avec la dernière goutte du sang de ses enfants, cette foule, disons-nous, suivit monseigneur Mohammed comme un chien fidèle suit son maître ; car elle avait reconnu en lui un élu de Dieu. Il la conduisit au milieu du camp des Mr'arba.

La nuit commençait à devenir blanche (1). Les Rifains étaient déjà en mouvement dans leur camp, et se disposaient à l'attaque. Ils furent un peu décontenancés quand leurs sentinelles avancées leur eurent signalé l'approche d'une bande nombreuse se dirigeant

(1) Le jour commençait à poindre.

vers eux. Croyant à une surprise, ils se précipitèrent sur leurs armes. Mais les Mouzaïa ayant agité le pan de leurs bernous en signe de paix, les Mr'arba les laissèrent approcher.

Sidi Mohammed eut à peine exposé aux Mr'arba l'objet de la démarche qu'il faisait auprès d'eux, que, subissant presque instantanément son influence, ils déposaient spontanément leurs armes aux pieds du saint, et sollicitaient, avec leur pardon, l'amitié des Mouzaïa. De ce moment, la haine séculaire des deux fractions s'éteignit comme par enchantement, et elles se jurèrent une amitié éternelle, se promettant de ne plus former désormais qu'une seule et même tribu.

Les Rifains se félicitèrent d'autant plus d'avoir été agréables à Sidi Mohammed, qu'ils reconnurent en lui un de leurs compatriotes, un saint de leur pays, qui est le pays de l'Islam par excellence. Sidi Mohammed venait, en effet, de Saguiet-el-Hamra, cette zaouïa du Sud marokain dont nous avons déjà si fréquemment parlé.

Ravi de la soumission des deux fractions rivales, Sidi Mohammed ne voulut point borner là ses bienfaits : « Je veux, leur dit-il, s'il plaît à Dieu ! faire de votre pays un pays de délices ; je veux le fertiliser en lui donnant l'eau qui lui manque, et en abreuvant vos champs altérés où règne une éternelle sécheresse, la mère de la misère.... Suivez-moi donc, ô Musulmans ! et reconnaissez que les promesses du Tout-Puissant ne sont point à longue échéance, et qu'il est aussi prompt à récompenser qu'à punir.

Tous suivirent le saint, en passant par les crêtes, jusqu'au-dessus du point où l'ouad El-Merdja se jette aujourd'hui dans l'ouad Cheffa. S'il faut en croire la tradition, le pays occupé par la tribu des Mouzaïa et par celle des Bni-Salah, ne formait alors

qu'un seul massif se rattachant à leurs sommets principaux par des contre-forts courant à la rencontre l'un de l'autre, et marquant leur point commun de suture par une légère dépression, un ensellement insignifiant. En ce temps-là, l'ouad Mouzaïa, après avoir longé la pente méridionale du territoire de la tribu de ce nom, se jetait brusquement dans le nord jusqu'à l'ouad El-Merdja, par où il s'échappait dans l'est; car il rencontrait en ce point une haute muraille de rochers qui lui barrait le passage et l'obligeait à changer de direction. L'ouad Mouzaïa allait donc tomber dans l'ouad Targa, qui le versait dans l'ouad El-Harrach. Nous n'avons certes pas l'intention de démontrer la vraisemblance de cette opinion; nous admettrons pourtant que le miracle que nous allons raconter n'a pas dû se produire sans occasionner, dans le cours de ces rivières, une perturbation ayant tout au moins rang de cataclysme.

Quoi qu'il en soit, la gorge profonde que nous appelons aujourd'hui la *coupure* de la Cheffa ou de l'Atlas n'existait pas primitivement, et, conséquemment, ni le nord, ni l'est du territoire des Mouzaïa n'étaient arrosés, puisque les eaux de l'ouad de ce nom s'échappaient par la crevasse connue actuellement sous le nom d'ouad El-Merdja.

C'est donc à cette fâcheuse situation que Sidi Mohammed entreprit de remédier, et cela dans l'intérêt de ses clients les Mouzaïa.

Sidi Mohammed s'arrêta au-dessus de la rive gauche de l'ouad Mouzaïa, un peu en arrière du point de rencontre des deux contre-forts formant traverse en avant et au sud de la gorge actuelle de la Cheffa. Une légère dépression perpendiculaire au cours de la première de ces rivières marquait la limite entre le pays des Mouzaïa et celui des Bni-Salah. Le saint plaça

son pied droit sur le territoire de la fraction de Tadinart, et son pied gauche sur celui de la fraction des Bni-Annas, puis, s'étant tourné vers la *Kibla*, il se mit à prier. Bien que les Mouzaïa et leurs nouveaux alliés ne se doutassent pas de la façon dont allait opérer Sidi Mohammed pour remplir sa promesse de leur donner de l'eau, ils ne s'attendirent pas moins de sa part à quelque *karama* (1) qui attestât d'une manière décisive sa puissance surnaturelle. Ils se tenaient respectueusement à quelques pas sur la droite du saint, la bouche, les oreilles et les yeux tout grands ouverts pour ne rien perdre de ce qui allait se passer.

Sidi Mohammed avait à peine entamé sa prière qu'un grondement souterrain se fit entendre dans le sud; ce bruit grandissait à mesure qu'il se rapprochait. Il semblait en même temps que la montagne chancelait sur sa base, et qu'elle cherchait à retrouver son équilibre. Des craquements sinistres, pareils à ceux que produirait la détente des muscles d'un monstrueux géant qui s'étire, indiquaient qu'il se passait quelque chose d'étrange au sein de la terre. Les eaux de l'ouad Mouzaïa bouillonnaient sur leur lit de cailloux comme si elles eussent été chauffées par des feux souterrains. Une forte odeur de soufre se répandit dans l'atmosphère ; les oiseaux se turent et s'envolèrent en tournoyant ; le feuillage et les herbes, pris de frisson, jetèrent un long susurrement ressemblant à un gémissement ; puis des rochers se détachèrent des sommets, et leurs débris, brisés en morceaux comme ce qui sera jeté dans la Hothama (2)

(1) Miracle que fait un homme saint qui n'est pas prophète.

(2) La Hothama est l'un des noms de l'Enfer mahométan ; c'est spécialement le lieu où tout ce qui y sera jeté sera brisé en morceaux et réduit comme des fétus de paille.

au jour du jugement dernier, se précipitèrent en sifflant dans les abimes.

Bien que le ciel fût sans nuages, le sud paraissait de l'airain fondu : c'était une succession non-interrompue de fulgurations et de coruscations d'une intensité à mettre en fusion le trône de Dieu lui-même. Tous ces phénomènes allaient crescendo parallèlement à la prière du saint. Les Mouzaïa tremblaient de tous leurs membres, et cherchaient dans leur souvenir des lambeaux de prière à adresser au Tout-Puissant pour désarmer ce qu'ils croyaient être sa colère.

Les roulements souterrains et les ébranlements du sol, d'abord intermittents, ne cessèrent plus. Et le saint priait toujours. Tout-à-coup, il brandit sa hache dans l'air et y détermina un éclair qui couronna d'un nimbe lumineux sa tête austère, puis il l'abattit sur l'arête rocheuse. Soudain se fit entendre un craquement terrible que répétèrent les échos jusqu'aux confins du Tell, et la montagne s'ouvrit du haut en bas comme le fait un tronc d'arbre sous la cognée du bûcheron. Après un moment d'hésitation, les eaux de l'ouad Mouzaïa se précipitèrent avec impétuosité par la brèche qui venait de leur être ouverte, et elles s'élancèrent bondissantes et écumeuses vers le nord en longeant le territoire mouzaouï, qu'elles arrosèrent, particulièrement dans la Mtidja. La lèvre que fit dans la montagne la hache de Sidi Mohammed valait au nouveau cours d'eau le nom d'*ouad Cheffa*, rivière de la Lèvre.

Emerveillés et surtout ravis de la puissance de Sidi Mohammed-Bou-Chakour (1), les Mouzaïa et leurs

(1) Ce miracle avait valu à Sidi Mohammed le surnom de *Bou-Chakour*, c'est à dire Monseigneur Mohammed *à la Hache*.

alliés ne surent comment reconnaitre un bienfait de cette importance ; il escortèrent le saint homme jusqu'au sommet du piton de Tamezguida, point culminant du massif des Mouzaïa, et le lieu où le vénérable marabout avait manifesté le désir d'établir sa *kheloua* (solitude). Tout le long du chemin, les Mouzaïa et les Rifains chantèrent sa louange et l'accablèrent de demandes ; chacun le sollicitait d'être son intercesseur auprès du Tout-Puissant . les uns voulaient de la postérité ; les autres une portion des biens de ce monde. — « Sois le tronc, ô monseigneur ! auquel nous nous frotterons (1) quand le malheur nous accablera ! lui dirent-ils.— Nous le savons, avec ta protection, un milan peut devenir un aigle. — Prête-nous donc ton oreille, ô monseigneur ! toi qui as celle de Dieu. » Le saint ne se pressait pas de promettre ; il savait d'expérience qu'il n'est point de tyran plus insupportable que l'homme à qui l'on a fait du bien, ou rendu quelque service ; il semble, en effet, que le fait de l'avoir aidé ou secouru une fois suffise à ses yeux pour vous constituer son débiteur à perpétuité. Sidi Mohammed savait tout cela ; aussi, ne se lassait-il pas de répéter aux demandeurs : « Ne laissez « point, ô mes enfants, vos cœurs s'abreuver du « culte du veau (2). — Que Dieu vous garde d'une « âme qui ne saurait être satisfaite ! — Rappelez-« vous que le cœur est le soutien, le pivot du corps, « et que la patience est la clef d'un meilleur avenir. « Je vous ai trouvés, ô Mouzaïa, broyant des « pierres (3), et j'ai apporté la joie et le bien dans « votre pays. Il serait peut-être temps que vous re-« merciassiez Dieu ; car c'est à lui que vous devez

(1) Sois nous utile.
(2) Du culte du veau d'or (*Le Koran*, sourate II, verset 87).
(3) Tristes et abattus.

« tout cela; moi, vous le savez, je ne suis que son « instrument. Faites donc quelque chose pour vos « âmes. »

Les Mouzaïa accompagnèrent le saint jusqu'au sommet du pic de Tamezguida, et s'empressèrent de lui bâtir un gourbi de branchages. Sidi Mohammed les en remercia, et, en les congédiant, il leur recommanda de nouveau de penser à Dieu, et de s'occuper un peu plus des pratiques de l'Islam, qu'ils paraissaient négliger absolument, celle des ablutions en particulier. « Aujourd'hui que vous avez de l'eau, « leur fit observer le saint, vous seriez sans excuse « aux yeux de Dieu, — qu'il soit exalté ! »

Sidi Mohammed se croyait débarrassé de ses protégés; mais il avait compté sans les Kabils: avant de le quitter pour rejoindre leurs douars, ils lui firent dire par le plus éloquent de la tribu : « O Monsei-« gneur ! tu es sur notre œil (1)... Par ta tête ! mets « le comble à tes bienfaits... Nous savons que tu es « une mer qui déborde, et que tu n'es pas de ceux « qui viennent en secouant les épaules (2)... Nous « sommes tes enfants, tes serviteurs, tes chiens... « Eh bien ! fais ce que nous te demandons... Tu es « tout puissant... Fais pour notre montagne ce que « tu as fait pour la plaine :... fertilise nos coteaux « en leur donnant l'eau qui leur manque, et, nous en « jurons par Dieu ! nous servirons de terre à tes pas. »

Sidi Mohammed-Bou-Chakour qui, en somme, était excellent, céda à la demande des Mouzaïa de la montagne : « Que chacun de vous, à son tour, répondit-il « à l'orateur mouzaouï, me monte chaque matin « au sommet du pic de Tamezguida une *kolla* (3)

(1) Nous avons pour toi le plus grand respect.
(2) Les mains vides, sans rien apporter.
(3) Cruche.

« d'eau, et, s'il plait à Dieu ! vous serez satisfaits. »

Ils le furent en effet ; car le saint employa le contenu de cette *kolla* qui, chaque jour, lui était apportée par un Mouzaouï, à former et à alimenter un lac qui donna de l'eau à la portion la plus altérée du massif des Mouzaïa, c'est-à-dire à son versant méridional.

Sidi Mohammed-Bou-Chakour vécut quelques années encore au milieu de la tribu où il avait apporté la paix et la richesse. Un jour, le Mouzaouï qui, à son tour, lui avait monté la cruche d'eau, le trouva mort dans sa *kheloua*. Selon qu'il en avait manifesté la volonté, il fut inhumé au sommet du pic de Tamezguida, où il avait vécu.

La *ziara* (pèlerinage) à son tombeau a lieu deux fois par an, aux époques des labours et des moissons.

Depuis l'apparition de Sidi Mohammed-Bou-Chakour dans le pays, les Mouzaïa ne forment plus qu'une seule et même tribu, unie comme les doigts de la main ; s'il leur arriva quelquefois, souvent même, de frapper la poudre, ce ne fut jamais que pour repousser ou combattre un ennemi commun.

## XXV

## Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa

En 1825, Blida, remise des pertes que lui avait fait éprouver la peste de 1817-1818, fléau qui lui enleva jusqu'à soixante-dix personnes par jour, comptait une population de 6 à 7,000 habitants, formée de

Mores, de Kouloughlis, de Turcs, d'Israélites et de quelques Arabes du dehors. La ville avait 1300 maisons, dont quelques-unes seulement réunissaient à l'intérieur les élégances, la grâce et le confort de l'habitation moresco-algérienne. A l'extérieur, c'était ce que nous voyons encore aujourd'hui : des cubes blanchis à la chaux, et piquetés de quelques rares et jalouses ouvertures treillissées de fer jouant le rôle de fenêtres, une sorte de dé à jouer dont la face la plus prodigalement pointée ne dépasse jamais le double-deux.

La population de Blida, celle qui ne faisait pas de négoce, vivait du produit de ses jardins; très peu agricole, elle ne faisait de blé et d'orge que pour sa consommation. Les quelques Turcs qu'on y trouvait étaient surtout des *khezourdjia* (1) qui, soit qu'ils y fussent mariés, soit qu'ils y eussent des intérêts, avaient choisi Blida pour y passer leur année de *khezour* ou de disponibilité.

Si l'on en croyait certains auteurs pleins de penchant pour les mœurs de haut goût de l'Orient, Blida, avant nous, n'aurait été qu'un lupanar, une ville de petites-maisons où les grands de la Régence venaient oublier les soucis de l'*administration* turque, et profiter joyeusement de la longanimité du pacha qui, un jour ou l'autre, pouvait leur ôter la disposition de leur tête. Ces auteurs, et nous l'avons répété servilement après eux, ainsi que cela se passe toujours quand il s'agit de calomnie, ces auteurs, disons-nous, ont été jusqu'à prétendre qu'à l'époque fortunée dont

(1) Le service de la milice turque se divisait en trois positions dont chacune avait un an de durée : service de garnison, service d'expédition, repos ou disponibilité. Pendant son année de repos, le *khezourdji* avait droit à la solde seulement.

nous parlons, Blida n'était jamais désignée que par l'épithète infâme de *kahba, prostituée.*

Il est délicat, pensons-nous, de rectifier cette erreur qui a fait plus que son temps. La vérité c'est que Blida ne valait ni moins ni plus que les autres villes de la Régence. Ses mœurs n'avaient certainement pas, nous l'avouons, la pureté de son ciel ; mais on pouvait en dire tout autant de Koléa, que les auteurs dont nous nous plaignons ont essayé de faire passer pour une *sainte,* et cela dans le but inavouable de donner plus de saillant, plus de relief à l'échevèlement oriental dont on accusait *la petite rose de la Mtidja.* Ce n'est pas bien. Evidemment, nous le répétons, Blida n'a jamais été confondue avec Nanterre; — d'ailleurs cela ne se prononce pas de la même façon; — mais il faut dire que la température africaine et le parfum des orangers ne paraissent rien moins que favorables à la culture et au développement des rosières.

Nous ne devons pas laisser ignorer pourtant qu'aux yeux de quelques hommes pieux, de Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa, entre autres, marabout vénéré des Bni-Menad, les gens de Blida étaient mûrs pour le châtiment. Pour lui, il n'était guère possible d'aller au-delà en fait d'impiété, d'incrédulité et de corruption, et Dieu, qui y avait mis de la patience, ne pouvait manquer de s'en lasser bientôt, et de les en punir par quelque affreuse catastrophe. C'était imminent. Depuis longtemps déjà, ce saint homme, qui avait évidemment une mission d'en-haut, s'évertuait à les prêcher, à les exhorter pour tâcher de les ramener à la foi musulmane, dont ils avaient même oublié jusqu'à la formule ; ses avertissements, il est inutile de le dire, avaient toujours été accueillis par les rires et le mépris. Pourtant, Sidi Mohammed-

ben-Bou-Rekâa passait pour posséder le don des miracles et de prophétie ; mais quand une population est aveuglée, tarée par l'impiété, il est reconnu qu'il n'est point d'autre remède à lui appliquer que la destruction. La Bible et le Koran en fourmillent d'exemples.

Nous sommes en redjeb de l'année 1240 de l'hégire, et le dimanche 4 de ce mois, de notre ère le 27 février 1825. Dès le matin de ce jour, Mohammed-ben-Bou-Rekâa, vêtu d'un bernous en haillons, et un long bâton à la main, parcourait la ville, la menace à la bouche, et, comme le prophète Jonas, qui prédit la chute de Ninive, il s'en allait par les rues en criant ces terribles paroles : « Ecoutez, ô les corrompus ! ô les gâtés ! encore trois jours, et je vous le jure par Dieu ! Blida sera détruite ! ... Allons ! ajoutait-il ironiquement, qui est-ce qui veut m'acheter Blida pour un *fels* (1) ? »

Bien qu'il n'attachât qu'une médiocre importance aux paroles de Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa, regardé généralement comme un deroueuch ne jouissant pas de toute sa raison, le *hakem* (2) de Blida, qui était alors le Turc Hacen-eth-Thouïl (Hacen-le-Long), ne fit pas moins arrêter ce prophète de malheur, qui répandait l'effroi parmi les femmes et les enfants, et il l'enferma dans la prison de la *mehakma* (3). Il n'y avait pas un quart-d'heure que le hakem l'avait mis sous les verrous, que Ben-Bou-Rekâa venait lui donner le salut au moment où il savourait à petites gorgées le contenu d'une tasse de café, que venait de lui servir son kahouadji.

(1) Pièce de monnaie de la valeur d'un centime à peu près.
(2) Le gouverneur de la ville, celui qui y commande.
(3) *Mehakma*, tribunal du kadhy.

Hacen-eth-Thouïl, qui, en sa qualité de Turc, n'était pas un Croyant bien accentué, supposa, en voyant Ben-Bou-Rekâa dehors, qu'il avait mal fermé la porte de la prison, et il se disposait à le réincarcérer. Mais le marabout des Beni-Menad lui ayant affirmé que ce serait-là une peine inutile, attendu qu'il se riait au même degré et de ses verrous et de ses fers, Hacen se le tint pour dit, et il ne chercha pas à en recommencer l'épreuve; il le laissa donc libre, en lui recommandant, toutefois, d'éviter de jeter l'alarme dans la population blidienne par de ridicules prédictions.

Ben-Bou-Rekâa se contenta de lui répondre : « Dieu seul est grand et puissant, et ce qu'il a décidé dans la nuit d'El-Kadr (1), il n'est point au pouvoir des hommes de s'y opposer. Je te le répète, ô hakem! encore trois jours, et Blida sera détruite! Et Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa se retira en répétant ce cri sinistre : « Qui est-ce qui veut de Blida, *la petite rose* (2), pour un *fels ?...* »

Quelques vrais Croyants — Blida n'en renfermait guère alors — se hâtèrent pourtant, dans le doute, d'abandonner leurs demeures et de se construire des gourbis dans leurs jardins.

(1) C'est dans la nuit d'El-Kadr, qu'on croit être celle du 23 ou du 24 du mois de Reumdhan, que sont résolues et fixées, pour toute l'année, les affaires de l'univers. Dans cette nuit, les anges et l'esprit descendent dans le monde, avec la permission de Dieu, pour y régler toutes choses.

(2) Sidi Ahmed-ben-Youcef, le marabout satirique dont le tombeau est à Miliana, a dit, en parlant de Blida :

« En-nas qaloulek el-blida;
Ana semmitek ourida. »

« On t'a nommée la petite ville;
Moi je t'appellerai une petite rose. »

Pendant trois jours, l'impitoyable marabout cria sa terrible menace par la ville, et les impies se disaient en l'entendant: « Maudit soit l'insensé avec sa sotte prédiction ! » D'autres lui jetaient ce souhait: « Que Satan le lapidé te cloue ta langue de chien dans la bouche, maudit hurleur ! » Et sans prendre garde à ces injures, Mohammed-ben-Bou-Rekâa répétait, en les psalmodiant, ces paroles du Koran: « Nous envoyâmes chez ceux qui s'étaient égarés « des avertisseurs, et ceux qui n'étaient point nos « serviteurs fidèles, et les incrédules les traitèrent « d'imposteurs. Ecouterons-nous, disaient-ils, un « homme comme nous ? En vérité, nous serions « plongés dans l'égarement et dans la folie... C'est « un imposteur insolent !... Les Madianites et les « Temoudites ont aussi traité les envoyés Choaïb et « Salah d'imposteurs.... Quelle a été la fin de ceux « qu'ils avertissaient ? Une violente commotion de la « terre les surprit, et, le lendemain, on les trouva « gisants, morts et la face contre terre, sous leurs « demeures bouleversées. »

« Tu leur annonceras, ô Mohammed-ben-Bou-Rekâa ! le châtiment terrible, et ils te diront: « Tais-toi, chien, tu mens ! »

« Malheur à quiconque tourne le dos et ne croit pas ! Malheur aux gâtés, aux pourris, aux corrompus ! »

Et tous ceux qui rencontraient Mohammed-ben-Bou-Rekâa sur leur chemin haussaient les épaules, ou lui jetaient une injure.

Et les enfants — les fils de Turcs principalement — suivaient le deroueuch en le huant.

Le lendemain et le surlendemain, quelques Mores, que la persistance de Sidi Ben-Bou-Rekâa avait fini par effrayer, quittèrent leurs demeures et allèrent

dresser des gourbis dans les orangeries, bien que pourtant le prophète ne se fût pas expliqué sur la façon dont Blida serait détruite.

Blida ne s'était, en somme, que médiocrement préoccupée de la menace du deroueuch des Bni-Menad : Blida s'amusait, et chacune de ses nuits était une fête ; le quartier Bekouâ surtout, la région des houris tarifées, n'était que joie et plaisir : le jeu, la musique et l'amour, cette trinité des voluptés terrestres, y avaient élu domicile, et Turcs de la milice rentrant de razia sur quelque tribu rebelle, et raïs rentrant de la course sur les navires des Chrétiens, galvanisaient avec une poignée de solthanis d'or ces corps sans âmes, ces filles marmoréennes dont la suprême félicité est la nonchalante mollesse et le repos. Ecoutons, et de ces maisons, tristes au dehors et pareilles à des sépulcres blanchis, nous entendrons s'exhaler tous les bruits du plaisir : bruits de guitares et de derbouka, soutenant des voix de femmes qui roucoulent un chant d'amour sur un rhythme inarticulé et plein de langueur, bruits de dés à jouer agités frénétiquement dans les cornets et précipités brutalement sur les tables de jeu, bruits de baisers mêlés aux vibrations heurtées et fébriles des instruments de musique, bruits de voix rauques et gutturales chargées d'injures auxquelles répondent des voix d'une douceur angélique, et d'un timbre harmonieux comme un chant d'oiseau : *Turc* et *Moresque*, c'est *taureau* et *gazelle !*

Blida s'amuse ; mais ses mosquées sont désertes, et les moudden s'égosillent en vain à rappeler aux Blidiens les heures de la prière ; plus de prières, plus d'ablutions : âmes et corps crasseux ; plus d'hospitalité, plus d'aumônes, les préceptes du Livre oubliés, les marabouts conspués, les avertisseurs emprison-

nés et traités d'insolents imposteurs ou d'insensés.

Nous sommes au mercredi, et le septième jour du mois de redjeb (2 mars) ; le ciel est splendide ; il a la pureté du cristal : c'est une de ces belles matinées de la fin de l'hiver algérien où tout renait, tout revit : les amandiers sont fleuris ; les orangers sont en fleurs et en fruits ; tout bourgeonne, bourdonne et dit son chant de résurrection et d'amour. On se sent heureux de vivre, et il semble que la vie n'aura pas de fin.

Le soleil marque ce moment de la journée que les Arabes appellent *edh-dheha* (1), c'est-à-dire huit heures du matin. Mohammed-ben-Bou-Rekâa, qui n'a point cessé depuis le *fedjeur* (le point du jour) de glapir, comme un *dellal* (2) sur un marché, son ironique proposition : « Qui donc m'achètera Blida pour un fels ? » le terrible marabout, disons-nous, lassé, sans doute, de son infructueux encan, s'est arrêté devant la mosquée de Sidi-Ahmed-el-Kbir. Une volée d'enfants a poursuivi le deroueuch de ses huées ; des hommes se sont mêlés à cet insolent cortége ; ils écoutent, la raillerie sur les lèvres, les menaces de l'élu de Dieu.

Méprisant, évidemment, les insultes de ces insensés, Mohammed-ben-Bou-Rekâa semblait s'isoler au milieu de cette tourbe hurlante ; le marabout n'était plus qu'une voix, mais une voix terrible, implacable, avertissant et menaçant : « Malheur dans ce jour aux incrédules ! disait-il ; car bientôt, aujourd'hui, dans un instant peut-être, ils verront

(1) Le *dheha*, c'est le moment de la matinée où le soleil est élevé au-dessus de l'horizon de la hauteur d'une lance ; c'est l'instant médial entre le lever du soleil et son passage au méridien, c'est-à-dire de six à huit heures du matin, selon la saison.

(2) Crieur public.

la terre trembler de son tremblement, et lorsqu'elle secouera sa charge, ils demanderont terrifiés : « Qu'a-t-elle ? » et elle dira pourquoi elle tremble ! »

Continuant sa sinistre prophétie, le deroueuch Bou-Rekâa ajoutait sardoniquement : « Malheur aux « corrompus et aux gâtés ! car, aujourd'hui, nous les « châtierons d'un châtiment terrible ! Aujourd'hui, « les montagnes, qu'ils croient solidement fixées, mar- « cheront comme marchent les nuages, la mer « bouillonnera, les tombeaux seront bouleversés, « et la terre les rejettera de son sein ! Malheur aux « impies ! Aujourd'hui, la peur contorsionnera leurs « visages ! Aujourd'hui, la nourrice laissera tomber « l'enfant qu'elle allaite, toute femme enceinte avor- « tera ; il n'y aura plus de liens de parenté ; le fils « ne reconnaitra plus sa mère ; les hommes seront « ivres, non de vin, mais d'épouvante ! Aujourd'hui, « je le jure par Dieu ! il y aura des visages poudreux « couverts de poussière ! il y aura des crânes écrasés, « des seins pétris, des membres brisés ! car c'est « aujourd'hui le jour du châtiment ! »

Une bouffée de chaleur souffla sur la ville.

Puis, portant son regard sur le minaret de la mosquée devant laquelle il s'était arrêté, Mohammed-ben-Bou-Rekâa s'écria d'un ton plein de raillerie : « Par Dieu ! ô minaret ! tu es bien le chef-d'œuvre « des hommes ! ... Par Sidi Abd-el-Kader, le Sultan « des Justes ! jamais je ne vis une plus merveilleuse « chose !... Ta taille, qui s'élance gracieusement « dans les airs, est celle de l'élégant palmier, et « pourtant ton front orgueilleux va rouler en débris « à mes pieds ! »

— « C'est là, en vérité, un misérable imposteur ! se mit à dire un des hommes du groupe, et s'il ne cesse ses prédictions insensées, par Dieu ! nous le

chasserons de la ville !.... Allons ! ô prophète de malheur ! si tu es véridique, prouve-le-nous par un signe : fais tomber, par exemple, sur nos têtes une portion du ciel ! » ajouta cet homme en raillant.

— « C'est vrai ! continua un autre, que ce braillard nous donne une preuve de sa mission, ou qu'il se taise ! »

— « Hahou ! hahou ! hahou ! » hurlèrent les gens qui entouraient le deroueuch.

Les colombes désertèrent leurs nids en abandonnant leurs petits, et plongèrent dans le nord.

Mohammed-ben-Bou-Rekâa ne répondit à ces huées que par cette terrible malédiction : « Malheur aux « incrédules qui demandent à l'Envoyé des signes « de sa mission !... Ils ne les attendront pas long- « temps... Mais il sera trop tard ; car l'heure du « châtiment est proche ! l'heure du châtiment est « venue ! »

Mohammed-ben-Bou-Rekâa avait à peine achevé ces paroles, qu'une épouvantable détonation souterraine se faisait entendre du côté du sud, dans la direction des gorges de l'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir, puis une secousse d'une violence extrême venait ébranler la ville. Le minaret, dont l'Envoyé avait prédit la chute, sembla se soulever de sa base ; il tourna sur lui-même comme par l'effet d'un brutal mouvement de torsion ; il oscilla, chancela, se disloqua ; une dernière poussée le précipita sur le sol où il s'abîma avec un grand fracas, en écrasant sous ses débris le groupe d'impies qui avaient méconnu la mission du saint et terrible marabout (1).

(1) Les Arabes attribuent les tremblements de terre à des causes diverses qui, bien entendu, n'ont rien de scientifique. Sidi Ibrahim-ech-Chebrahiti donne la suivante : « Dieu, dit-il, a

Mohammed-ben-Bou-Rekâa avait disparu dans l'épais nuage de poussière jaunâtre qui, pareil à une trombe livide, s'élevait des ruines du minaret.

En même temps, chaque maison, frappée dans ses fondations comme par un bélier, se déchausse sous les coups redoublés du fléau ; la terre parait vomir les constructions et les rejeter de son sein ; les murs de pisé, gauchis par ces soulèvements, chevauchent par *planches* (1), perdent leur aplomb, et s'écroulent lourdement en entrainant les terrasses dans leur chute. Les chiens hurlent, les femmes qui ont pu s'échapper fuient en emportant leurs enfants. C'est un bruit, un tumulte effroyable : craquements sinistres, éboulements sourds, ruptures, fractures, déchirures grimaçantes, déboitements de poutrelles, heurtis de vases vibrant leur note métallique ; tout se lézarde, s'émiette, s'affaisse ou s'effondre ; tout se culbute, se renverse, s'aplatit, se brise, s'écrase, s'abîme. Chaque maison, chaque chambre devient un tombeau qui se referme sur des vivants et sur des morts. Les

créé un moucheron qui a pour mission de tourmenter le taureau qui porte la terre sur son cou. Ce moucheron vole sans cesse entre les yeux du taureau. Parfois, il pénètre dans ses naseaux ; alors, l'animal, piqué au vif, fait avec la tête, un mouvement brusque, et la terre éprouve une secousse dans le sens de ce mouvement.

« D'autres, prétend l'auteur du *Djoumani*, nous disent que le Djebel Kaf, cette montagne qui environne la surface de la terre, et lui sert pour ainsi dire de ceinture, a des racines qui pénètrent dans le sol et correspondent à toutes les contrées. Lorsque Dieu veut châtier un peuple, il envoie un ange secouer la racine du Djebel Kaf située immédiatement au-dessous de la contrée qu'il habite, et la terre de s'agiter aussitôt sous les pieds du peuple coupable. »

(1) Les Arabes appellent *louha*, planche, l'ensemble des couches de pisé nécessaires pour remplir une fois le moule. La planche est ce que nous appelons *la banchée*.

plaintes, les cris, les râles se confondent avec les grondements de la terre, et forment un concert discordant, terrible, rappelant celui des damnés. Quelques-uns de ces enterrés vivants essaient de prier; mais l'avertisseur l'a dit : « Il est trop tard ! » Ils se verront mourir; ils seront les témoins de leur agonie; puis le Dieu vengeur leur fera goûter au fruit amer de la mort; mais, avant ce terme, le supplice les enveloppera par-dessus leurs têtes et par-dessous leurs pieds; car il est dit que les incrédules et les corrompus porteront le fardeau de leur incrédulité et de leur corruption.

Les secousses continuent implacables, terribles; les minarets des mosquées Et-Terk, de Sidi-Mohammed-ben-Sâdoun et de Bab-el-Dzaïr essaient de se défendre sur leurs bases; mais, comme celui de la mosquée de Sidi-Ahmed-el-Kbir, ils sont précipités sur le sol pareils à un cavalier que désarçonne un cheval vicieux. Les dômes des onze *mesdjed* (1) de la ville s'effondrent sur les ruines de leurs murailles disloquées.

Un immense nuage de poussière s'élève, comme la fumée des sacrifices, au-dessus de la ville, et l'enveloppe d'un suaire de nuance terreuse. Blida, la petite rose de la Mtidja, pleine de rires et de vie il n'y a qu'un instant, Blida n'est plus qu'un monceau de ruines, quelque chose d'effroyablement informe, fouillis hideux qui, quoiqu'en dise Mohammed-ben-Bou-Rekâa, ne saurait être l'œuvre de Dieu, du Créateur des harmonies de l'univers, mais bien

(1) Le *mesdjed* est le lieu où l'on se prosterne pour prier Dieu. On appelle ainsi une petite mosquée sans minaret affectée à la prière de tous les jours. La prière du vendredi — le jour consacré — se fait dans le *djamâ*, qui est le lieu de l'assemblée, de la réunion hebdomadaire des fidèles.

plutôt celle de la matière brutale, aveugle, inintelligente. Et quel temps a-t-il fallu à l'auteur de cet infernal désordre pour le consommer? Mohammed-ben-Ed-Debbah, un poëte fils de bey, va nous le dire :

« C'est en redjeb, et le mercredi, en l'an douze-cent-quarante,
« Que le tremblement de terre accourut sur le pays ;
« Il lui suffit d'un instant pour en consommer la ruine,
« Le temps de lire la sourate *El-Ikhelass* (1) deux fois au plus! »

C'est donc de dix à douze secondes qu'aurait été la durée de la première secousse, celle qui détruisit la ville.

La moitié de la population, — les femmes surtout à cause de leurs habitudes sédentaires, — est ensevelie sous ses demeures ruinées. La ville présente un spectacle affreux : ici c'est une mère qui a été écrasée en cherchant à sauver son enfant ; là c'est un More dont le crâne a été brisé par un fragment de terrasse au moment où il essayait de fuir avec un vase de terre renfermant son trésor ; plus loin, une tête grimaçante sort de dessous les débris d'un mur ; à côté, c'est un bras ecchymosé, c'est une jambe meurtrie, c'est une moitié de corps bleuie. A chaque pas, des cervelles ont jailli en éclaboussures sur des murailles blanches qu'elles ont tigrées, des membres ont été broyés, des chairs ont été pétries ; des mares de

(1) La sourate du Koran que les Musulmans désignent sous le nom d'*El-Ikhelass* — la Sincérité — est celle qui a pour titre « *La Reconnaissance du Dogme de l'Unité de Dieu.* » Nous en donnons le texte :

« Au nom du Dieu clément, miséricordieux !
« 1. Dis : Dieu est un.
« 2. C'est le Dieu à qui tous les êtres s'adressent dans leurs besoins.
« 3. Il n'a point enfanté, et n'a point été enfanté.
« 4. Il n'a point d'égal en quoi que ce soit. »

sang bues par les décombres ont formé une boue noirâtre et visqueuse; des orangers, chargés de fleurs et de fruits, ont été déracinés ou coupés en deux par la chute d'une terrasse.

Ces tombeaux renferment encore des vivants dans leurs flancs menaçants : par les fissures des terrasses, — couvercles de sépulcres, — s'échappent des plaintes. « Mais les secours viendront-ils ? pensent ces vivants ; la population tout entière a été engloutie peut-être !... » Horrible incertitude !

Les animaux, effrayés, courent éperdus sur les ruines; des chats juchés, sur quelque pan de mur resté debout, flairent inquiets dans l'espace; les oiseaux tourbillonnent au-dessus de la ville sans trouver où se poser.

Les Musulmans qui ont échappé au désastre regardent, avec cette résignation qui est le trésor de l'Islam, leurs maisons détruites. Cette attitude tranche fort avec celle des Juifs, qui, oubliant l'exemple de Job, troublent de leurs cris de désespoir le silence glacialement sinistre qui plane sur ces ruines. Les Turcs blasphèment; les Kouloughlis et les Mores égrènent machinalement leurs chapelets.

De la ravissante Blida il ne reste plus que des pans de murs menaçants, pareils aux dents branlantes de la mâchoire d'une vieille femme. Sous les secousses de la première journée, ces restes, sans cesse tourmentés, s'effondrent sur leurs bases et achèvent d'encombrer les rues étroites de la ville ruinée. Les quartiers sud et ouest, c'est-à-dire ceux dont les constructions sont assises sur l'ancien lit de l'ouad Sidi-El-Kbir, sont particulièrement maltraités : ce n'est plus qu'un amas informe de décombres sous lesquels est enfouie toute une population; car là personne n'a pu échapper à la mort.

Le nuage de poussière qui voilait le ciel et l'étendue du désastre s'est affaissé sur la terre; l'air a repris sa diaphanéité, et le soleil, qui s'était levé radieux sur une cité pleine de joie, n'éclaire plus que des ruines, des cadavres, et les restes attérés d'une population qui, si elle était coupable devant Dieu, en avait été bien sévèrement et cruellement châtiée.

L'aspect de la ville est hideux; c'est à se croire au jour de la désolation prédite par le Livre : des détonations, des grondements souterrains incessants, des chocs saccadés produisant des ébranlements intenses, la terre houleuse et convulsée ridant sa surface de vagues solides, le sol fuyant sous les pieds et se relevant par des renflements subits et imprévus; les hommes paraissent ivres, et titubant, ahuris, hébétés. Quand cela cessera-t-il ? La divinité vengeresse n'est-elle donc point rassasiée de victimes ? Les corrompus et les impies n'ont-ils point encore été tous frappés? Quand Dieu répandra-t-il sur les entrailles bouillonnantes de la terre la goutte d'eau froide qui doit la calmer ? « Si c'est notre dernier jour, le jour de la rétribution, disaient les justes, ô Dieu ! hâtes-en la fin ! »

Quand les Blidiens purent se compter, ils virent avec effroi que la moitié de la population était enfouie sous les ruines de la ville : près de trois mille personnes avaient, dès la première secousse, été englouties sous les débris de leurs demeures. Des treize cents maisons que comptait Blida, une vingtaine seulement restaient debout, mais horriblement lézardées, et menaçantes à ne pouvoir être habitées. Le désastre avait été complet.

Revenus à eux, les survivants firent quelques tentatives de déblai, soit pour arracher à la mort leurs femmes ou leurs enfants dont ils entendaient les cris

ou les gémissements, soit pour retirer des décombres les objets précieux qui y étaient enfouis ; mais de nouvelles secousses venaient à tout instant inutiliser un travail que le manque d'outils ne permettait pas d'ailleurs de pousser bien activement. Epuisés, harassés de fatigue, sans ressources pour réparer leurs forces, ces malheureux cessaient désespérés une œuvre dont Dieu, apparemment, ne permettait pas l'accomplissement. Ils passèrent la nuit, une nuit d'angoisses, sur les ruines de leurs habitations bouleversées.

Pendant toute cette nuit, la terre ne cessa de gronder et de tressaillir ; des cris étouffés, des appels au secours inécoutés ou ne pouvant être exaucés se fondaient dans les bruits d'entrailles de la terre : chaque secousse diminuait, parmi les enterrés, le nombre des vivants et celui des plaintes ; chaque ébranlement délivrait par la mort quelques-uns de ces enfouis désespérant du salut.

Les *bordj* (1) semés dans les orangeries de Blida avaient été aussi maltraités que la ville ; ils n'étaient plus que des amas de décombres.

On dit que toutes les sources et fontaines qui donnaient de l'eau à la ville avaient tari quelques heures avant la manifestation du phénomène.

La nouvelle de ce désastre était parvenue promptement à Alger, qui, d'ailleurs, avait ressenti, ainsi que Koléa et Cherchel, les effets de la commotion qui avait détruit Blida. Hoçaïn-Pacha, le souverain d'Alger, s'était ému de la terrible catastrophe qui ruinait la perle de la Mtidja, et il avait donné l'ordre à son agha des Arabes (2), qui était alors le célèbre

(1) Les Arabes appellent *bordj* les maisons isolées construites dans les jardins.

(2) L'agha des Arabes était un des principaux personnages de

Yahia, de porter des secours aux Blidiens, et de prendre à leur égard toutes les mesures possibles d'aide et de salut.

Yahia-agha s'était hâté de réunir tout ce qu'il avait pu de tentes, d'effets d'habillement, de vivres, d'outils. Une réquisition de bêtes de somme — chameaux, chevaux, mulets, ânes — fournissait les moyens de transport qui devaient composer le convoi de secours destiné aux Blidiens. Yahia-agha le mettait en marche le soir même du 2 mars ; il partait de sa personne, avec son escorte de spahis, pendant la nuit ; il arrivait à Blida, le lendemain 3, à la pointe du jour, et campait à la porte d'Alger.

Les gens de la montagne, Bni-Salah, Mouzaïa, Soumatha, qui ont senti le fumet du butin, se sont abattus sur Blida ; ils commencent déjà à rôder dans les ruines et à opérer des fouilles pour leur propre compte ; les Hadjouth, que leur réputation de pillards oblige, se sont empressés de suivre l'exemple de ces montagnards. Malheureusement pour ces gourmands du bien d'autrui, le premier soin de Yahia-agha avait été de faire publier par les rues de la ville la défense expresse de dépouiller les morts et de fouiller les ruines : tout infracteur à la décision de l'agha devait être pendu sans autre forme de procès. Les spahis de Yahia et la police du hakem furent chargés d'assurer l'exécution de ses ordres. Et, en résumé, comme il était dans les us de l'administration turque de prévenir pour avoir moins à punir, elle crut devoir appuyer la mesure dont nous

la Régence : il avait, en campagne, le commandement de la milice turque. Il administrait, avec le concours des kaïds et des hakem, la justice criminelle dans les districts qui relevaient directement du gouvernement d'Alger. La ville de Blida faisait partie de son commandement.

parlons plus haut en faisant pendre aux créneaux de la porte d'Alger quelques Kabils qui, peut-être, ne l'avaient pas encore tout-à-fait mérité; mais cela n'aurait pas tardé, fort probablement. Ce qui tendrait à le prouver, c'est que ces montagnards se laissèrent mettre la corde au cou avec une résignation admirable, et qu'au moment ou le Juif-exécuteur (1) se disposait à leur ouvrir les portes de l'autre vie, ils édifièrent les Musulmans par leur pieuse attitude à réciter, l'index en l'air, la formule du témoignage.

Yahia-agha fit commencer sans délai les fouilles là ou l'on espérait encore trouver des vivants. Quelques-uns de ces malheureux enterrés vifs purent être sauvés, bien que les secousses, qui ne discontinuaient pas, rendissent cette besogne de sauvetage fort difficile. La pluie, qui tomba le 3 et les jours suivants, amenait des éboulements et des effondrements qui mettaient les jours des travailleurs en danger. On s'occupa aussi de retirer les morts de dessous les décombres et de leur donner la sépulture.

Yahia-agha avait fait appel aux Kabils des tribus voisines de Blida pour cette opération de déblai et de désenfouissement; ils recevaient par jour un rbià-boudjhou (2) et une ration de viande et de riz. Quatorze cents morts furent retrouvés pendant la journée du 3; les Musulmans furent inhumés dans les cimetières de Bab-el-Dzer, de Bab-el-Kebour et de Bab-er-Rahba; les Israélites reçurent la sépulture dans leur cimetière particulier de la route de Koléa.

(1) Les Juifs étaient habituellement chargés, dans les villes, de l'exécution des arrêts prononcés contre les Arabes ou les Kabils. A Blida, c'était par la pendaison qu'on se débarrassait des criminels qui avaient mérité la mort, et cette suprême opération avait ordinairement lieu à l'ancienne porte d'Alger.

(2) Un quart de boudjhou, ou 45 centimes.

Les restes de la population se réfugièrent dans les jardins, où ils se construisirent des gourbis qui les abritèrent tant bien que mal contre le mauvais temps. Pendant la journée, les échappés au désastre fouillaient les décombres de leurs demeures, dans l'espoir de sauver ce qu'ils pourraient de leurs meubles ou effets.

Yahia-agha avait fait distribuer à cette population, réduite à la plus affreuse misère, des vêtements, des couvertures, de l'argent ; des tentes furent dressées, en dehors de la ville, sur l'emplacement de la porte d'Alger d'aujourd'hui ; des *kazan* (1) furent établis en même temps à quelques pas de ce campement et de la chapelle funéraire renfermant la dépouille mortelle de Sidi Msâoud ; ces marmites sont destinées à la préparation du *beurr'oul* (2) qui doit servir à l'alimentation, sans distinction de culte, de la population blidienne.

Mais les colères de la terre ne se calment point ; l'ébranlement est presque incessant : les bruits roulent sous les pieds comme, par un orage, roule la foudre dans le ciel ; à chaque instant, ce sont des chocs furieux qui impriment au sol un mouvement vibratoire intense amenant les étourdissements de l'ivresse. Tantôt l'agitation de la terre est à peine sensible, tantôt la commotion s'exerce avec des violences prodigieuses ; dans ses mouvements d'exhaussement et d'abaissement, sa surface se fendille comme une peau desséchée trop tendue, et des phos-

(1) *Kazan*, vaste marmite en cuivre sans couvercle.

(2) Le *beurr'oul* se prépare de la manière suivante : on met du blé dans une marmite et on le sale ; lorsqu'il est à moitié cuit, on l'ôte de la marmite et on le fait sécher ; quand il est bien sec, on le concasse au moulin, et on le fait cuire de nouveau avec de la viande. C'est une sorte de soupe de blé bouilli.

phorescences bleuâtres se tortillent aux lèvres de ces rides comme de longs vers luisants, et forment des moires lumineuses. À chacune de ces secousses, c'est un reste de mur qui s'écroule avec un bruit sourd ; une colonne de poussière s'élevant au-dessus de cet effondrement indique le point où il s'est produit. La pluie, qui ne cesse de tomber fine et pénétrante, accélère la chute des ruines restées debout.

Le déblai continue le 4; ceux que le fléau n'a pas frappés suivent avec anxiété l'œuvre des travailleurs ; leur préoccupation n'est pas exclusivement celle de retrouver leurs morts ; les désenfouisseurs sont des Kabils, et ces montagnards, il faut bien le dire, ne jouissent que médiocrement de la confiance des infortunés Blidiens ; aussi, ces derniers les surveillent-ils avec une grande opiniâtreté. Quant aux Juifs, ils en ont déjà pris leur parti ; ils savent que leur destinée est d'être volés, et la pensée de chercher à s'y opposer ne leur est pas même venue.

On retrouvait encore des vivants le 4 au soir, des engloutis qu'une portion de terrasse heureusement arc-boutée par hasard avait jusques-là préservés de la mort. On sent ce que devait être le supplice de ces malheureux qui, à chaque secousse de la terre, étaient menacés de voir leur prison se changer en tombeau.

Le fléau poursuit son œuvre de destruction les 5, 6 et 7 mars : toutes les trois ou quatre heures, une commotion se manifestant par des trépidations fougueuses vient bouleverser la surface du sol ; à chaque secousse, ce sont des terreurs, des fuites, des déroutes, des cris d'insensés ; les Juifs — un peuple que Dieu n'a jamais ménagé — paraissent frappés de folie; ils courent sans raison, les yeux égarés, dans les ruines boueuses, ou, assis sur des amas de dé-

combres qui ont été leurs habitations, le regard fixé dans le vide, ils semblent abîmés dans une sorte d'hébétement anesthésique qui les insensibilise aux choses extérieures.

Un grand nombre de blessés succombèrent pendant les premières journées faute de moyens de traitement ; d'ailleurs, la pénurie de *djeurrahin* (chirurgiens) obligeait ces opérateurs à n'exercer leur art problématique que sur des membres appartenant à des gens qu'ils savaient pouvoir les payer. Quant aux pauvres, c'est à Dieu qu'ils durent confier le soin de réparer le mal qu'il leur avait fait.

Mais Yahia-agha avait songé à prendre des mesures pour abriter les restes de cette malheureuse population jusqu'au moment où elle pourrait relever ses demeures ; il fit, en conséquence, établir une ville de gourbis, au nord de Blida, dans le quartier de Tazemmourt. Ces habitations provisoires formèrent une agglomération plus ou moins régulière entre la *kbiba* (petite koubba) de Sidi Mohammed-Moula-eth-Thrik, qui touche au mur sud du cimetière européen actuel, et le terrain sur lequel s'élève le village de Montpensier. Tout ce qui restait de la population, à l'exception des propriétaires de jardins, qui ne quittèrent pas leur propriété, et de quelques familles qui se construisirent des gourbis en roseaux capitonnés de loques sur les décombres qui avaient été leurs maisons, les débris de la population blidienne, disons-nous, s'établirent dans les misérables huttes de Tazemmourt.

Pendant les huit premiers jours, les fouilles continuèrent assez activement : près de trois mille cadavres avaient pu être retirés des décombres, et recevoir la sépulture dans de vastes fosses qui avaient été creusées dans les trois cimetières de la ville. Ces

corps, enterrés peu profondément, menacèrent les Blidiens de voir s'ajouter à leurs maux un autre fléau, la peste. Toutes les nuits, durant le premier mois, les hyènes, les chacals et les chiens firent chère lie de cadavres en putréfaction, et leurs glapissements sinistres, soutenus par des grondements souterrains, composaient un concert effroyable qui glaçait d'épouvante les âmes les plus fortes, et faisait remonter à la gorge les cœurs les plus solidement attachés.

Yahia-agha, qui sait que les travaux de déblai sont antipathiques aux Arabes, qu'ils manquent d'ailleurs de moyens matériels pour les exécuter, et qu'ils préfèrent construire à côté que de relever leurs maisons quand elles sont effondrées, Yahia-agha décide que la ville sera rebâtie sur un autre emplacement. Le terrain de Groumellal, situé à un mille (1) environ de Blida, et en dehors des orangeries nord-ouest, lui paraît présenter des conditions de sécurité que la ville détruite ne possédait pas au même degré. Yahia avait évidemment remarqué que les haouch et les constructions qui avoisinaient Groumellal avaient bien moins souffert que Blida ; il choisit donc cet emplacement, et fit de suite tracer l'enceinte de la nouvelle ville ; ses murailles s'élevèrent sur un rectangle dont les petits côtés avaient 1100 coudées (2) et les grands 1500.

Les travaux de l'enceinte marchèrent lentement ; la pluie et les secousses semblaient avoir fait alliance pour s'opposer à la reconstruction de Blida sur l'emplacement désigné par Yahia-agha ; chaque jour, c'était une portion de l'ouvrage de la veille qui s'effondrait et qu'il fallait relever. La population ne parais-

(1) Le mille représentait 1880 mètres.

(2) La coudée était de 0m47c. Les côtés de l'enceinte avaient donc 517 mètres sur 705.

sait pas d'ailleurs très disposée à s'éloigner de ses eaux et de ses jardins; elle essayait même, timidement, il est vrai, quelques travaux de déblai et de restauration qui indiquaient assez son intention de ne pas abandonner la ville ruinée; c'était, au reste, une œuvre infructueuse, une besogne de Pénélope; car les Blidiens n'étaient pas plus heureux que les maçons de Bled-el-Djedida, la Ville-Neuve, appellation sous laquelle devait être désignée la Blida de Yahia-agha; chaque jour aussi, des ébranlements du sol venaient détruire le travail de ces infortunés Blidiens. La petite rose de la Mtidja n'était plus décidément qu'une ville maudite à qui Dieu ne voulait pas pardonner.

Cette malheureuse population n'était pas au bout de ses épreuves : les gourbis de Tazemmourt venaient à peine d'être terminés, lorsqu'un incendie, allumé par l'imprudence d'une femme, vint dévorer en un clin d'œil tout ce que ces pauvres Blidiens avaient pu sauver de leur premier désastre, ou retirer des décombres de leurs habitations. Ils se remirent de nouveau à l'œuvre avec cette admirable résignation que donne la croyance à la prédestination, doctrine qui porte le Musulman à mettre tous ses maux au compte du Dieu unique : Dieu l'a voulu !

Au lieu de réagglomérer leurs gourbis à Tazemmourt, les Blidiens les reconstruisirent sur les ruines de leurs demeures. Ces huttes enloquées donnaient à la ville une physionomie dépenaillée et misérable, sous laquelle il eût été difficile de reconnaître la ravissante et joyeuse Blida, la cité aux minarets immaculés, et aux blanches murailles noyées dans des flots de soleil. La misère et le deuil trônaient sur ces ruines informes, et la musique et les chants d'amour y avaient fait place aux désespoirs et aux larmes.

Yahia-agha était resté pendant un mois dans son camp de Tazemmourt, et sa sollicitude active avait cicatrisé plus de plaies et calmé plus de douleurs qu'on n'était en droit de l'espérer du gouvernement de la Régence, si peu soucieux habituellement du bien-être et de la vie de ses sujets arabes ; aussi, le répétons-nous, Yahia-agha n'était point un homme ordinaire.

Ses hautes fonctions l'avaient rappelé à Alger ; mais il venait fréquemment visiter les travaux de Bled-el-Djedida, lesquels ne marchaient pas aussi rapidement qu'il l'eût désiré ; à Dieu seul en était la faute, puisqu'il s'obstinait à renverser l'œuvre de sa créature.

Les maçons mirent plus d'un an pour terminer l'enceinte de Bled-el-Djedida ; ce travail achevé, Yahia fit commencer la construction d'une mosquée au centre du rectangle périmétrique de la ville nouvelle ; il ordonnait en même temps aux habitants de se mettre promptement en mesure d'y bâtir leurs maisons. Quelques Blidiens allaient céder à cette injonction quand, par une nuit qu'il était venu passer dans sa maison de Blida, Yahia-agha vit en songe, assure-t-on, Sidi Ahmed-el-Kbir, le saint fondateur de la Blida détruite, qui lui dit : « O Yahia ! c'est en vain que tu tentes de bâtir à Groumellal, et que tu exiges que mes enfants y élèvent leurs demeures ! Relève, au contraire, les murs de leur ville ruinée ; car telle est la volonté de Dieu ! »

Yahia-agha ne crut pas dès lors devoir persister dans sa détermination ; il renonça à poursuivre un but qui paraissait aussi antipathique aux Blidiens qu'à leur saint et puissant patron. Bled-el-Djedida resta vide, et les travaux de la mosquée furent abandonnés.

Comme nous le disons plus haut, les opérations de déblai de la ville marchèrent très lentement, et, au bout d'un an, quelques maisons seulement avaient été rebâties. Il est utile de dire que, pendant toute cette année, les commotions ne cessèrent de se faire ressentir, quelques-unes même avec violence. Durant les premiers mois, il n'y eut point un seul jour de calme : on compta jusqu'à seize secousses en une nuit.

Les mosquées de Blida avaient énormément souffert du tremblement de terre ; toutes étaient hors de service. Hoçaïn-pacha les fit restaurer et rendre au culte en 1827, ainsi que l'atteste une inscription placée au-dessus de la porte de Djamâ-et-Terk, la mosquée de la rue du Grand-Café. Le pacha avait aussi exempté de l'impôt pendant quatre années la malheureuse population de Blida.

La ville se releva avec beaucoup de lenteur : les maisons des familles qui avaient échappé au désastre furent reconstruites, mais sans étage, et quand, en juillet 1830, l'armée française fit sa première expédition sur Blida, certains quartiers de la ville n'étaient encore que des monceaux de ruines, des amas de décombres. Pendant trois années, de 1240 à 1243 de l'hégire (1825-1828), on ressentit à Blida, et presque chaque jour, des secousses qui, bien que sans danger pour les constructions, ne faisaient pas moins de cette ville un séjour insupportable, même pour des Musulmans. En 1838, la population blidienne atteignait à peine le chiffre de trois mille âmes : c'était celui du lendemain du passage du fléau.

Nous voulons dire pourtant que, lorsque Sidi Ahmed-el-Kbir apparut en songe à Yahia-agha, il avait ajouté ces paroles à son avertissement de ne point bâtir à Bled-el-Djedida : « Il faudra à la terre bien

des siècles encore pour reprendre son équilibre ; mais rassure mes enfants de Blida, et dis-leur que, si Dieu frappe, il ne frappe jamais qu'une fois. » C'était rassurant.

Quant à Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa, il n'avait point laissé là son existence terrestre ; car sa mission n'était pas encore terminée : c'est ainsi que nous revoyons cet étrange avertisseur, quelque temps après le tremblement de terre de Blida, parcourir les rues d'Alger en criant : « O Turcs ! je vous en avertis, Alger ne tardera pas à avoir les Chrétiens pour maîtres ! » C'est encore lui qui, quelques années avant l'occupation française, était fréquemment rencontré dans la Mtidja traçant à travers champs, avec une pioche, des sillons démesurés, et répondant à ceux qui lui demandaient la raison de son inexplicable besogne : « Je trace, ô Musulmans ! les chemins par lesquels passeront bientôt les canons des Chrétiens. « Et ce qui démontre péremptoirement que Ben-Bou-Rekâa était vraiment un prophète, nous disaient les Arabes, c'est que, dans la Mtidja, toutes vos routes passent par son tracé. »

Plus tard, de 1832 à 1842, dans toutes nos rencontres avec les Arabes soit dans la Mtidja, soit dans les montagnes qui séparent cette plaine de Médéa et de Miliana, on voyait Mohammed-ben-Bou-Rekâa brandir son *eukkaza* (long bâton ferré), et se précipiter au-devant de nos adversaires en leur criant : « C'est en vain, ô Musulmans ! que vous cherchez à lutter avec les Chrétiens ! car vous êtes battus d'avance ! » Ou bien, il leur tenait le langage suivant : « Retournez chez vous, ô Arabes ! et ne vous occupez pas des infidèles ; car, si la volonté de Dieu est qu'ils restent dans le pays, vos efforts sont impies. Si, au contraire, la volonté de Dieu est qu'ils repassent la mer, vos efforts sont inutiles. »

On prétend qu'il n'aurait pas craint de dire à l'émir Abd-el-Kader, alors qu'il était à l'apogée de sa puissance : « Pourquoi, ô Ben-Mohy-ed-Din ! persistes-tu à faire la guerre aux Chrétiens ?.... Je te jure par Dieu ! que tu n'y trouveras pas le succès, et que, n'eussent-ils plus un fusil, ni une cartouche, tu ne réussiras pas davantage à les vaincre ; car alors ils prendraient tes soldats à la main comme on prend un lièvre au gite. »

Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa, qui a été le dernier des marabouts qui ait joui du don de prophétie et de celui des miracles, du moins, dans l'étendue de nos possessions algériennes, rendit son âme à Dieu en 1845. Sa dépouille mortelle a été déposée sous un gourbi en maçonnerie, qui lui a été élevé par la piété des fidèles Croyants près de Hammam-R'ira, sur le territoire de la tribu des R'ira, et non loin de Miliana.

La *ziara* (pèlerinage) hebdomadaire au tombeau de Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa se fait le jeudi. Ce jour-là, un assez grand nombre de ses khoddam des tribus voisines de sa sépulture, et des Bni-Menad, ses contribules, viennent lui demander son intercession pour des intérêts qui n'ont rien de commun avec ceux du ciel. Des guérisons extraordinaires, des fécondités inespérées entretiennent la foi des serviteurs religieux de l'*ouali*, en leur démontrant que leur saint patron a toujours l'oreille de Dieu.

## XXVI

### Sidi Ben-Châa-el-Habchi (1).

---

Mais revenons à l'est de Blida, et dirigeons-nous vers l'ouad Sidi-El-Habchi, sur les dernières pentes de ce que nous avons appelé le Petit-Atlas ; nous trouverons, sur la rive droite de cet ouad, et dans la tribu des R'ellaï, la koubba sous laquelle repose du sommeil éternel l'illustre, le pieux, le savant, la perle de son époque, la merveille de son siècle, Sidi Ben-Châa, lequel, bien qu'ayant commis un crime abominable, n'en devint pas moins, après se l'être fait pardonner par une vie exemplaire, par la pratique de toutes les vertus musulmanes, par son zèle à propager la parole divine, l'un des meilleurs amis de Dieu, et le plus influent des intercesseurs.

Sidi Ben-Châa était un des *tholba* (2) les plus distingués de Bled-Mazouna et de la tribu des Mdiouna, pays situés dans les montagnes du Dhahra. Malgré toute sa science, Sidi Ben-Châa était, dans sa jeunesse, violent de caractère, emporté au-delà de toute mesure, et d'une brutalité extrême, et il fallait que tout ployât sous sa volonté de fer. Comme toujours, les faibles de corps et d'esprit avaient fini par s'y résigner, et cela leur fut d'autant plus facile qu'ils avaient l'habitude de l'obéissance, surtout envers

(1) *El-Habchi* signifie l'Abyssinien, l'Abyssin, l'Ethiopien. *El-Habchi* a ici le sens d'hérétique.

(2) *Tholba*, pluriel de *thaleb*, lettré.

ceux qu'il reconnaissaient pour être des *moualin draâ,* des maitres du bras, des forts enfin.

Or, quelque temps avant sa mort, le père de Sidi Ben-Châa avait complété le nombre de ses quatre femmes légales en épousant la belle El-Iâkout (le Rubis), la plus jolie fille de la tribu des Oulad-Riah; il eût été difficile, en effet, de rencontrer une plus merveilleuse créature de Dieu dans tout le Dhahra, et, bien que personne, à l'exception de son père et de sa mère, ne pût se flatter d'avoir vu son visage depuis qu'elle avait atteint l'âge du jeûne, les *chebban* (1) de sa tribu n'en étaient pas moins devenus fous d'amour pour la fille du chikh Bel-Kacem. A vrai dire, sa taille élégante et flexible comme le palmier du désert, la grâce avec laquelle elle roulait son torse sur ses hanches en marchant, la finesse de sa main et de son pied, toutes ces grâces et ces perfections faisaient *manger de la cervelle d'hyène* (2) aux malheureux que le hasard mettait sur son chemin, quand, accompagnée de sa négresse, elle se rendait au *hammam* (3). Il va sans dire que Ben-Châa, qui demeurait sous le même toit que la belle El-Iâkout depuis que son père l'avait épousée, en était devenu furieusement épris, et que n'eût été le respect qu'il portait à l'auteur de ses jours, il eût certainement cédé au conseil de l'enlever que lui donnait sa fatale passion.

Son père, nous le répétons, mourut quelque temps après ce mariage. Bien que très fort en matière de droit musulman, Ben-Châa se fit cependant — voyez

(1) Les jeunes gens.

(2) Parmi les préparations magiques qui, chez les Arabes, jouissent de la propriété de donner de l'amour, la cervelle d'hyène est considérée comme souveraine et d'une efficacité infaillible.

(3) Etuve.

comme son fatal amour l'aveuglait — le raisonnement suivant : « Puisqu'il n'est plus d'obstacle entre moi et cette jeune fille, je ne vois pas pourquoi je ne l'épouserais pas à mon tour, » et il se dirigea sans plus tarder vers la *mehakma* (1) du kadhy de Mazouna pour le prier de donner la consécration de la loi à son union avec la ravissante El-Iàkout. Ce fonctionnaire se borna à ouvrir le Koran à la sourate IV, — *les Femmes*, — et à lui indiquer du doigt le verset 26, ainsi conçu : « N'épousez pas les femmes qui ont été les épouses de vos pères ; c'est une turpitude ; c'est une abomination et un mauvais usage. »

Certes, Ben-Chàa connaissait cette sourate tout aussi bien que pouvait la connaître le kadhy de Mazouna; mais il espérait le corrompre et l'amener, par un moyen quelconque, — la douceur ou la crainte, — à prévariquer ou à manquer à son devoir. Mais, contre l'attente de Ben-Chàa, le kadhy fut inébranlable dans son respect de la loi. C'était réellement jouer de malheur.

Furieux de cet insuccès, qui le couvrait de honte, Ben-Chàa résolut d'obtenir par la violence ce qui était refusé à sa prière. Montant à cheval sur-le-champ, et s'armant d'une espingole qu'il avait chargée jusqu'à la gueule, il se rendit chez le kadhy des Mdiouna, et lui fit la même demande qu'à son collègue de Mazouna. Comme ce dernier, il lui montra la loi, l'impitoyable loi, en ajoutant qu'il en était désolé, mais que son devoir et sa conscience de magistrat ne lui permettaient pas de la transgresser. — « Mais, intègre kadhy, qui est-ce qui te demande de manquer à ton devoir et de mentir à ta conscience ? lui répondit Ben-Chàa avec un calme plus apparent qu'il n'était réel.

(1) Prétoire.

Ce que je te prie de me dire, ajouta-t-il en affectant d'examiner la batterie de son espingole, c'est ceci : « Ne serait-il pas possible d'obtenir une *fetoua* (1) qui lèverait toute difficulté ; car je tiens essentiellement à ce que El-Iâkout soit ma femme. » Et tout en appuyant sur cette dernière phrase, Ben-Châa s'assurait avec une certaine persistance si l'amorce de son arme était dans un état satisfaisant.

— « La chose n'est pas absolument impossible, honnête Ben-Châa, répondit de son ton le plus doux le kadhy des Mdiouna, que la vue de cette espingole, — pour laquelle son client montrait tant de sollicitude, — commençait à tracasser sensiblement; par Dieu ! si, il y a un moyen, — n'y en a-t-il pas toujours pour les grands et les puissants ? — il y a certainement un moyen, je le répète, d'arranger cette affaire selon ton désir ; il suffit, pour donner pleine et entière valeur à l'acte de mariage que tu demandes, qu'il porte la signature de dix kadhys. Avec ces signatures, qui transmettront à ton acte la valeur d'une *fetoua* du mufti, je te marierais avec toutes les Iâkout de la terre musulmane. »

— « C'est bien, kadhy, répliqua Ben-Châa en cessant de tourmenter son arme ; je n'attendais pas moins de ta science profonde, et de ton bon vouloir à mon égard... Je compte t'apporter d'ici à cinq jours les dix signatures qui doivent couvrir ta responsabilité. »

Ben-Châa remonta à cheval pour se mettre à la recherche des dix kadhys de tribus qui, d'après celui des Mdiouna, devaient, par l'apposition de leur cachet, donner force de loi à leur décision, c'est-à-dire une solution conforme au désir exprimé par Ben-Châa.

(1) Décision du mufti en matière religieuse ou judiciaire.

Au bout de cinq jours, et grâce à la façon dont il manœuvrait son espingole, Ben-Châa avait pu recueillir neuf adhésions de kadhys sans trop de difficultés; quelques objections — la loi — et c'était tout. Il s'était adressé tout naturellement à ceux de ces magistrats qui appartenaient aux tribus les plus voisines du pays de Mazouna. Il ne lui en restait donc plus qu'une seule à obtenir, et il avait résolu d'aller la demander à Sidi Mohammed-ben-Ali-Bahloul, kadhy de Bled-Medjadja, et marabout jouissant d'une grande réputation de science et de vertu. A la rigueur, le cachet seul de ce saint homme eût suffit pour donner force de loi à sa décision, et c'était là le motif qui avait déterminé Ben-Châa à se rendre auprès de lui pour solliciter son approbation. Il ne doutait pas d'ailleurs que les neuf signatures qu'il avait déjà obtenues ne disposassent Sidi Mohammed à lui accorder la sienne.

Il se présente donc avec une certaine confiance — et son espingole — devant Sidi Mohammed-ben-Ali, et lui expose sa requête avec toute la politesse dont il était capable. Le kadhy examine avec beaucoup d'attention la pièce pour laquelle on lui demande sa signature et l'apposition de son cachet de magistrat. Pendant qu'il parcourait cet acte, l'austère visage de Sidi Mohammed était resté impénétrable, et n'avait point permis de préjuger son opinion, de sorte que Ben-Châa, qui avait cherché, mais en vain, à lire sur ses traits l'accueil qu'il ferait à sa supplique, attendait avec une certaine anxiété ce qu'allait décider le saint homme. Après avoir lu cet acte d'un bout à l'autre, Sidi Mohammed le replia lentement, et, le remettant à Ben-Châa, lui dit de sa voix la plus grave et la plus sévère : « Tu n'y penses pas, Ben-Châa ; mais ce que tu me demandes là est impossible,

et accéder à ton désir serait faire une impardonnable offense à Dieu et à sa loi. »

A cette réponse du saint homme, réponse qui renversait tous ses projets, le sang de la colère monta à la tête de Ben-Châa, son arme s'agita d'elle-même dans sa main tremblante, et une pensée de meurtre lui traversa le cerveau ; mais Sidi Mohammed-ben-Ali lui inspirait un tel respect, sa réputation de sagesse, de science et de sainteté était si solidement établie dans les montagnes du Dhahra et dans la vallée du Chelif, que Ben-Châa hésita, et qu'il chercha même à imposer silence à sa fureur.

Ce qui se passait dans l'âme de Ben-Châa n'avait pas échappé à la perspicacité du kadhy ; mais il n'avait pas cru devoir s'en préoccuper, et il ne se départit point un seul instant de son calme et de sa sérénité habituels. Pour démontrer encore plus clairement à Ben-Châa toute l'insanité de sa demande, il lui posa avec beaucoup d'à-propos cette question quelque peu insidieuse : « Mais, dis-moi, Ben-Châa, du vivant de ton père, comment appelais-tu sa femme ? » — « Je l'appelais El-Iâkout, » répondit Ben-Châa, qui avait compris que le kadhy lui tendait un piége. — « Tu ne dis pas la vérité, ô mon fils ! répliqua Sidi Mohammed, qui s'aperçut que Ben-Châa était aussi fin que lui ; la femme de ton père tu l'appelais « ma mère. »

Ben-Châa, tout confus, se mit à verser des larmes de rage. Tout autre que lui aurait renoncé à un projet aussi insensé, et dont l'exécution était réputée crime par la loi de Dieu ; mais, aveuglé par sa fatale passion, Ben-Châa allait, au contraire, faire appel à la violence pour obtenir du vénéré kadhy ce que son devoir et sa conscience lui prescrivaient de refuser.

Changeant de ton tout-à-coup, et oubliant le respect qu'il devait au saint homme, Ben-Châa lui dit brutalement, en lui mettant l'acte jusque sous le nez, et en le menaçant de son espingole : « Je ne suis pas venu auprès de toi, kadhy de Satan, pour recevoir tes remontrances et tes réprimandes... C'est ta signature qu'il me faut... Donc, ta signature ou ta vie! Choisis, et surtout hâte-toi ; car j'ai déjà trop attendu ! » Sans s'émouvoir davantage, et sans abandonner un seul instant son calme digne et son invincible fermeté, le kadhy lui répondit : « Nous ne sommes que l'herbe que la mort pâture... Ma vie et la tienne sont entre les mains de Dieu, et si tu te souilles aujourd'hui de mon sang, c'est que Dieu l'aura voulu ainsi. » Cette admirable sérénité, cette énergique résignation, au lieu de calmer Ben-Châa, ne firent que l'irriter davantage. Affolé par la colère, l'esprit noyé dans le sang, il arma fébrilement son espingole, et lui jeta cette dernière menace à la face: « Eh bien! puisque je ne puis avoir raison de ton stupide entêtement, tu vas mourir, ô kadhy, et, après ta mort, mes lèvres se repaîtront de ton sang maudit!... » Et il s'apprêtait à exécuter sa terrible menace, lorsque Sidi Mohammed lui dit sans laisser paraitre la moindre émotion, et comme si c'était la vie d'un autre qui fût en jeu : « Accorde-moi quelques instants, ô mon fils ! pour écrire mes dernières volontés, et pour faire mes recommandations suprêmes à mes enfants. » — « Hâte-toi, ô kadhy ! répliqua Ben-Châa dont la rage ne connaissait plus de bornes ; car, par ton cou ! j'ai soif de ton sang ! »

Sidi Mohammed-ben-Ali profita de ce répit pour tracer ces mots sur le registre de ses actes : « L'homme qui m'a tué est Ben-Châa. C'est un Habchi des

Habech el-Khouamès (1). Méprisez-le comme vous mépriseriez un Juif ou un Chrétien, et ne le comptez plus parmi les Musulmans. » Puis, après avoir récité la formule de la *chehada* (2), Sidi Mohammed-Ben-Ali s'avança lentement vers Ben-Châa, et se redressant de toute sa haute taille, il lui dit d'une voix assurée qui donnait encore une autre fois la preuve que son âme était inaccessible à la peur : « Frappe-donc, ô maudit fils de maudit ! et que la malédiction de Dieu te poursuive jusqu'au fond des enfers ! » — « Meurs donc alors, mulet ! puisque tu l'as voulu ! » s'écria Ben-Châa en abaissant son arme vers la poitrine du vénérable vieillard, et en le foudroyant de toute la charge de son espingole. Le saint homme tomba sur la face avec la majestueuse lenteur d'un édifice qui s'écroule, et Ben-Châa, dont la rage n'était point encore assouvie, tira son couteau de sa gaine, se précipita sur le cadavre du kadhy, et lui coupa la tête, puis, comme la panthère affamée, il but avec avidité le sang qui s'échappait à flots du corps du vénéré martyr.

Ivre de ce sang qui lui était monté au cerveau comme les vapeurs d'un liquide fermenté, Ben-Châa sortit éperdu de la *hakouma* (3) du kadhy, et se jeta sur son cheval, qu'il lança droit devant lui sans di-

(1) C'est-à-dire, c'est un Ethiopien des Ethiopiens hérétiques. Comme les Beni-Mzab, ils ont été surnommés *Khouamès* ou *Khomsia*, de *khamsa*, cinq, parce que toute leur doctrine religieuse se réduit à cinq points. Ils sont considérés comme hérétiques par les Musulmans appartenant aux quatre sectes orthodoxes, et il n'y a pas plus de salut pour eux que pour l'*infidèle*.

(2) La formule du témoignage est la suivante : « Il n'y a d'autre divinité que Dieu, et Mohammed est l'envoyé de Dieu. » Réciter cette formule avant de mourir vous ouvre infailliblement la porte du séjour des bienheureux.

(3) Salle d'audience du kadhy.

rection déterminée. Les chabir (éperons arabes) dans les flancs du noble animal, bàvant le sang du saint sur son bernous blanc, il s'en allait, hideux de férocité, et se faisant horreur à lui-même, par les monts, les vallées du Dhahra, franchissant les obstacles, ne répondant point à ceux qui lui donnaient le salut, proférant des paroles incohérentes, n'osant point se retourner pour regarder en arrière, bien qu'il lui semblât entendre dans sa trace comme le bruit des battues d'un cheval au galop accompagnant le râle d'un mourant. Dieu, vraisemblablement, lui avait repris son esprit et l'avait frappé de démence.

Son cheval avait pris d'instinct une direction ouest, celle de Mazouna ; mais après quelques heures de cette course effrénée, et la nuit étant venue, il s'était arrêté, comme fourbu, sur les bords d'une rivière que Ben-Chàa, à qui la fraicheur du soir avait rendu quelque peu de son esprit, reconnut devoir être l'ouad Er-Ras, chez les Oulad-Fers, à la blanche koubba qui s'élevait sur l'autre rive, et qui était bien certainement celle de Sidi Abd-el-Kader mtaâ Ez-Zebboudj.

Le meurtrier descendit de cheval après avoir traversé la rivière, puis il fit ses ablutions, et appliqua sur son front brûlant le pan mouillé de son bernous. En lui rendant la raison, Dieu lui montra en même temps toute l'horreur de son crime. Il versa d'abondantes larmes; car le repentir venait d'entrer dans son cœur. Comme il était impossible à son cheval d'aller plus loin, Ben-Chàa résolut de passer la nuit sur le tombeau de Sidi Abd-el-Kader des Oliviers sauvages, et de lui demander d'intercéder pour lui auprès du Dieu unique afin d'en obtenir sinon son pardon, du moins l'allégement du remords qui lui pesait sur les épaules comme un bernous de plomb.

Il promettait de réparer, vis-à-vis de Dieu, par une vie consacrée tout entière à des œuvres religieuses, l'abominable crime qu'il avait commis, et dont il commençait à comprendre toute l'énormité.

Sidi Abd-el-Kader accueillit favorablement, sans doute, la prière de Ben-Chàa, celle d'être son intercesseur auprès du Tout-Puissant, car il lui apparut en songe tout resplendissant de la lumière que Dieu donne pour vêtement à ses saints quand il les envoie en mission sur la terre, et lui dit : « Le crime affreux que tu as commis était classé par Dieu parmi les irrémissibles ; car tu as donné méchamment la mort à l'un de ses plus fidèles et de ses plus aimés serviteurs. Mais j'ai imploré le Très-Haut en ta faveur, et comme il est clément et miséricordieux, et qu'il a reconnu que ton repentir était sincère, il me charge de te dire qu'il t'a pardonné, même avant que tu aies accompli quelque œuvre méritoire. Dieu — que son nom soit glorifié ! — n'a-t-il pas dit : « Ceux qui reviennent à moi, qui se corrigent, et font connaitre la vérité aux autres, à ceux-là je reviendrai aussi ; car j'aime à revenir au pécheur converti, et je suis miséricordieux (1). » Dieu te commande donc, par ma bouche, de renoncer à El-Iàkout, qu'il n'a pas créée pour toi, et de faire le pèlerinage aux Villes saintes et respectées, Mekka et El-Mdina. A ton retour des Villes bénies, tu prendras le bâton du pèlerin, et tu iras catéchiser les populations des pays musulmans où la foi s'est attiédie, et où la pratique, et jusqu'à la formule de la prière, ont été négligées ou oubliées. Va donc, ô Ben-Chàa ! et que le salut et la bénédiction de Dieu soient avec toi ! » Puis le saint avait disparu dans un nuage lumineux, et en laissant

(1) *Le Koran*, sourate II, verset 155.

après lui dans la koubba une délicieuse odeur de *djaouï* (benjoin).

Le lendemain, Ben-Chàa s'éveilla débarrassé du poids de son crime; il remercia Dieu et son puissant intercesseur avec toute l'effusion d'un cœur sincère et reconnaissant. Il monta à cheval après la prière du *fedjeur* (point du jour), et il se dirigea vers Mazouna pour y faire ses apprêts de départ pour le saint pèlerinage et la visite des Lieux saints. Il rentra vers le soir dans sa demeure, et fit sa provision de voyage; car Dieu a dit: « Prenez des provisions pour le voyage; la meilleure provision cependant est la piété (1). »

Dieu avait fait la grâce à Ben-Chàa, pour lui éviter sans doute des regrets, d'effacer de son cœur d'une manière absolue la belle et séduisante El-Iâkout, celle pour l'amour de laquelle il avait commis le plus effroyable des crimes.

Après avoir fait ses adieux à ses serviteurs, Ben-Chàa s'éloigna pour toujours de son pays natal et de tous ceux qu'il aimait. Les larmes qu'il n'avait point osé verser devant ses gens coulèrent par torrents dès qu'il eut perdu de vue le minaret de la mosquée de Mazouna.

Ben-Chàa arriva à Mekka dans les premiers jours du mois de *choual*, qui est le premier des trois mois que le Prophète a fixés pour l'accomplissement du pèlerinage. Il en observa ponctuellement tous les rites et les prescriptions; aussi, acquit-il bientôt une réputation de piété qui se répandit rapidement dans tout les pays musulmans. Il se fixa ensuite à El-Mdina, où il suivit assidûment les leçons des principaux docteurs de l'Islam; puis il visita Bled-Cham

(1) *Le Koran*, sourate II, verset 193.

(Syrie) et Bled-Maceur (Egypte). Quand il se sentit capable d'enseigner la parole de Dieu, c'est-à-dire dix ans après son départ de Mazouna, il revint vers la terre d'Afrique pour prêcher la foi musulmane aux populations kabiles, lesquelles n'en avaient plus guère qu'une médiocre idée. Seulement, au lieu de retourner à Mazouna, — où son crime n'avait pas été oublié, — il alla se fixer non loin de Blida, que venait de fonder l'illustre Sidi Ahmed-el-Kbir. Par les conseils de ce saint marabout, il choisit sa *kheloua* (ermitage) dans la tribu des R'ellaï, qui est voisine de celle des Bni-Salah. Sa science, son austérité, son ascétisme, quelques miracles, la bénédiction de Dieu qu'il avait apportée dans le pays, — tout y prospérait, en effet, depuis l'arrivée du saint homme, — toutes ces causes prouvèrent aux R'ellaï que le chikh Sidi *El-Habchi* — on ne l'appelait plus que de ce nom odieux depuis son départ des Villes saintes, et lui-même, par esprit de pénitence, n'en voulait point porter d'autre, — ne pouvait être qu'un ami de Dieu; aussi, ces R'ellaï se félicitèrent-ils qu'un *ouali* de cette importance eût daigné choisir leur pauvre pays pour s'y fixer, et pour continuer à les diriger dans la voie droite, c'est-à-dire dans le sentier de Dieu. Il est superflu d'ajouter qu'ils firent tous leur efforts pour l'y maintenir, et profiter le plus longtemps possible des bienfaits que, par son intercession, Dieu répandait d'une main si généreuse sur la tribu.

Bientôt, la réputation de Sidi El-Habchi s'étendit de la Mtidja jusqu'au fond du Tithri, et les *tholba* accouraient de tous côtés pour entendre ses précieuses et savantes leçons. Il y avait toujours foule devant sa *kheloua*, les hommes, pour qu'il leur donnât les moyens de remplir convenablement leurs devoirs de maris, et les femmes, pour que, par sa prière, le Dieu unique

leur accordât la fécondité, ou tout au moins, pour qu'il mît un terme à leur désolante stérilité.

Sidi El-Habchi jugea dès lors qu'il était temps d'accomplir cette partie de sa mission qui « consistait à faire connaître la vérité aux autres, » condition qui, nous nous le rappelons, était une de celles que Dieu avait mises à son pardon. Justement, les R'ellaï, qui, nous l'avons déjà dit, tenaient infiniment à ce qu'il se fixât définitivement dans leur tribu, allèrent au-devant de ses désirs en lui proposant de lui faire construire, à leur frais, — et le fait n'était pas commun chez les populations kabiles, lesquelles sont d'une avarice sordide, — une *zaouïa* (1) sur leur territoire. Comme cette proposition était précisément d'accord avec la volonté de Dieu, le saint homme, après s'être fait un peu prier, accepta l'offre si désintéressée des R'ellaï. Des maçons de Figuig se mirent aussitôt à l'œuvre, et, deux mois après, une superbe zaouïa s'élevait sur les bords de l'ouad, et à quelques pas seulement du lieu où le saint et savant marabout avait établi sa *kheloua*. Les élèves-tholba y accoururent de toutes parts, et cette maison de la science et de l'hospi-

(1) La *zaouïa* est un établissement qui est à la fois: une *chapelle* servant de lieu de sépulture à la famille qui a fondé l'établissement, et où les serviteurs religieux du saint fondateur viennent en *ziara* (visite) à une époque déterminée, — une *mosquée,* où se réunissent les Musulmans des tribus voisines pour y faire la prière du vendredi, — une *école*, où l'on enseigne un peu de tout, et surtout le Koran, et que fréquentent les enfants, les étudiants et les savants, — une *hôtellerie*, où tous les voyageurs, les pèlerins, les malades et les infirmes trouvent un gîte, des secours, des vêtements et la nourriture. Autrefois, c'était aussi un *lieu d'asile* où les hommes poursuivis par la loi, ou persécutés par un ennemi trouvaient un refuge inviolable. L'établissement est dirigé soit par un *chikh*, soit par un *mokaddem*, ou un *oukil*.

talité fut bientôt remplie à déborder ; aussi, de nombreux douars d'élèves et de savants formèrent-ils, en peu de temps, une ville de *poil* (1) autour de la zaouïa. La réputation du saint et savant professeur ne tarda pas à s'étendre dans les quatre beylik de la Régence, et les plus illustres marabouts, et les *eulama* (2) les plus célèbres ne dédaignèrent pas de venir entendre son éloquente parole, qu'ils recueillaient, a dit un contemporain, comme les justes recueillent, dans le paradis, le *zendjebil* (3) que leur versent les houris dans des coupes d'or.

Après une existence entièrement consacrée à faire entendre la parole de Dieu, après de nombreux miracles attestant sa situation auprès du Tout-Puissant, Sidi El-Habchi mourut laissant là ses soixante ans. Ses enfants firent élever, avec l'aide des R'ellaï, une koubba sur son tombeau, dans l'intérieur même de la zaouïa où le saint avait si longtemps professé. Il avait fait souche dans le pays en épousant quelques R'ellaïat qui lui avaient donné un assez grand nombre d'enfants. Aujourd'hui, les Oulad Sidi-El-Habchi forment une fraction importante de la tribu des R'ellaï.

Toutes les tribus voisines de Bled-Medjadja qui appartiennent à l'ordre secondaire de Sidi Mohammed-ben-Ali, la victime de Ben-Châa, ont voué une haine mortelle à celles qui entourent Bled-Mazouna, dont ce dernier, nous nous le rappelons, était originaire. Plus implacables que le Dieu unique, les Medjadja n'ont point encore pardonné son crime à Sidi

(1) Les Arabes désignent la tente sous la dénomination de *bit ech-chàr*, la demeure de poil (de chameau).

(2) Les savants.

(3) Le *zendjebil* est une liqueur provenant d'une source appelée Selsebil, qui coule dans le Paradis.

El-Habchi. Aussi, les *khoddam* (serviteurs religieux) des deux saints en viennent-ils très souvent aux mains lors des fêtes patronales de leurs vénérés marabouts, et l'aversion des frères de l'ordre de Sidi Mohammed-ben-Ali contre ceux de l'ordre du chikh Ben-Châa, a d'autant plus de chances de se perpétuer, que le couteau qui a servi à celui-ci pour décapiter le cadavre du kadhy des Medjadja a été déposé sur son tombeau. C'est ainsi que la vue du sang qui en a maculé la lame entretient, depuis plus de deux siècles et demi, la haine qu'a inspirée aux Bni-Medjadja le crime horrible dont s'est rendu coupable le marabout de Mazouna, et c'est à ce point que le nom de Ben-Châa est encore l'injure la plus grossière qu'on puisse adresser aux Kabils de la région du Dhahra, ou aux gens de la vallée du Chelif inférieur.

La zaouïa de Sidi El-Habchi a été saccagée en 1835 dans les circonstances suivantes : dans la nuit du 9 au 10 octobre, le lieutenant-colonel Marey tenta, avec les zouaves et les spahis, une entreprise sur cet établissement religieux, qu'habitaient des marabouts de la descendance de Sidi El-Habchi, lesquels étaient accusés d'entretenir des relations avec les Hadjouth, nos ennemis, et de leur fournir et des vivres et de l'argent.

La petite colonne se dirigea vers la zaouïa, qu'elle surprit au point du jour, et la mit à sac impitoyablement. Le descendant de Sidi El-Habchi, Sid Yahïa, le chef de la communauté, et le beau-frère de notre ancien agha des Arabes, Sid El-Hadj Mohy-ed-Din-es-Sr'ir, y fut fait prisonnier avec sa famille, et conduit à Alger, où on l'interna. On avait respecté le tombeau du saint.

La r'azia sur les Oulad Sidi-El-Habchi fut exécutée

d'une manière si complète, qu'elle est passée en proverbe dans le pays, où l'on dit encore : « *Min Yahïa ma bekat illa lahïa,* » — de Yahïa, il n'est resté autre chose que la barbe.

C'est de cette époque que date la chute de la célèbre zaouïa qu'avait fondée le chikh Ben-Châa, ou plutôt l'illustre Sidi El-Habchi, épithète dont l'avait flétri Sidi Mohammed-ben-Ali, et que la tradition lui a conservée.

---

## XXVII

## Sidi Mahammed-ben-Aouda

---

Nous ne pouvons quitter les saints du Tell pour aller visiter ceux du Sahra, sans faire notre pèlerinage au tombeau de l'un des *ouali* les plus illustres et les plus vénérés de la province d'Oran : nous voulons parler de Sidi Mahammed-ben-Aouda, celui à qui le Dieu unique a donné tout pouvoir sur le sultan des animaux, le lion, et à ce point de faire de ce noble et terrible félin l'un de ses *khoddam* (1) les plus doux et les plus soumis.

Vers la fin du XVIe siècle, un voyageur venant du R'arb (Ouest) arrivait sur l'ouad Mina au moment où le soleil d'une chaude journée d'été se laissait choir

(1) Nous rappelons que l'expression *khoddam*, serviteurs, doit s'entendre ici dans le sens d'affiliés à un ordre religieux.

derrière la montagne des Oulad-Riah. Epuisé de chaleur et de fatigue, il résolut de s'arrêter en ce point pour y passer la nuit. Après avoir fait ses ablutions et la prière du *moghreb* (1), le voyageur reconnut les abords du lieu où il s'était arrêté. Les ruines d'un pont du temps des Roum (2), un peu en avant de ce point, lui parurent on ne peut plus convenables pour en faire une kheloua (3) ; et quand, s'étant informé, auprès d'un berger, du nom du pays où il se trouvait, il en eût appris qu'il était chez les Douaïr-Flita, il en loua Dieu ; car il était précisément au terme de son voyage, et au milieu des populations qu'il avait la mission de rappeler aux préceptes de la religion mahométane, que ces montagnards paraissaient avoir tout-à-fait perdus de vue, si, toutefois, ils les avaient jamais bien connus, les Kabils n'ayant fait, dans tous les temps, que de piètres et médiocres Musulmans.

Ce voyageur, qui n'était autre que le déjà illustre Sidi Mahammed-ben-Aouda, arrivait en ligne droite de la grande zaouïa de Saguiet-el-Hamra, qui était située dans la province du Sous marokain. Dans le partage des tribus de la Régence d'Alger à catéchiser, la contrée occupée par les grossières tribus du bassin de la Mina était échue à Sidi Mahammed-ben-Aouda, qui, déjà, s'était fait remarquer parmi les plus éminents des ces Mores-Andalous qui, à la suite de leur expulsion de l'Espagne, avaient choisi cette Thébaïde de Saguiet-el-Hamra pour s'y réunir en confrérie, et se préparer à la grande œuvre religieuse de

(1) Coucher du soleil.

(2) Cette dénomination s'applique plus particulièrement aux Romains des empires d'Orient et d'Occident.

(3) Solitude, ermitage.

la propagation de la foi musulmane, particulièrement dans les âpres montagnes qui se développent, comme une vaste ceinture, entre les deux mers, c'est-à-dire entre Merrakech (Marok) et Tounès (Tunis).

La présence de Sidi Mahammed-ben-Aouda dans le pays des Flita ne fut pas longtemps un mystère pour les tribus de ce vaste *outhan* (district), qui, alors, se divisait en trois parties principales : les Douaïr-Flita, les Cherfa-Flita et les Ashab-Flita, lesquelles se subdivisaient en nombreuses fractions très compactes, et renfermant de rudes et vaillantes populations. Bientôt, les visiteurs, les pèlerins, accoururent de tous les pays qu'arrose la Mina soit pour entendre sa parole, soit pour lui demander son intercession auprès de Dieu en vue de la satisfaction des intérêts de ce monde.

Mais le saint marabout avait remarqué que ses visiteurs montraient beaucoup plus de dispositions pour solliciter auprès de lui les faveurs du ciel, que pour suivre les principes religieux qu'il s'efforçait de leur prêcher et de leur expliquer. Dans cette dernière direction, il n'y avait aucun progrès : la pratique des ablutions surtout ne pouvait — quoi qu'il fît — entrer dans leurs habitudes, et cette négligence démontrait d'une manière évidente qu'ils ne priaient pas, puisque l'*oudhou* (1) doit précéder chacune des cinq prières canoniques de tous les jours.

Fatigué de prêcher ainsi dans le désert, et désespérant de son œuvre, Sidi Mahammed voulut renoncer à pousser plus loin la sainte et pieuse mission dont il s'était chargé avec tant d'enthousiasme. Il résolut donc d'abandonner et de laisser dans leur

(1) L'ablution.

crasse ces ignorants et grossiers Kabils, qui ne prisaient que les biens terrestres, et qui paraissaient ne faire aucun cas de ceux qu'il leur montrait de l'autre côté de la vie. Par une belle nuit, étoilée à donner de la jalousie à la lumière du jour, Sidi Mahammed traversa l'ouad Mina, et il se mit à la recherche, en remontant ce cours d'eau sur sa rive droite, d'une retraite plus solitaire, et surtout plus inaccessible à son ancienne clientèle que les ruines du pont romain où il s'était établi d'abord. L'âpre et difficile pays qu'il parcourait ne pouvait lui donner que l'embarras du choix; car il était impossible de rencontrer un sol plus tourmenté, plus crevassé, plus raviné, plus impraticable, d'un aspect plus sauvage que celui qu'il parcourait. En effet, les obstacles succédaient aux obstacles : ici, une roche à pic, là une ride embroussaillée, forêt naine impénétrable, repaire excellent pour les lions et les panthères.

Le saint marabout s'était mis en route deux heures environ avant la prière du *fedjeur* (1) ; or, le soleil marquait déjà le moment de celle du *dhohor* (2), qu'il n'avait encore rien trouvé qui lui convînt, c'est-à-dire qui répondît aux conditions ou au but qu'il s'était proposés. Comme il n'était encore qu'à la moitié de la journée, il résolut de continuer ses recherches. Il s'engagea donc dans une vallée affreusement nue, tourmentée, convulsée par les volcans, et close à ses deux extrémités par des étranglements rocheux n'en permettant l'entrée qu'à deux hommes de front. Au fond de cette vallée, et à une heure de marche du point par lequel il y avait pénétré, s'élevait droit et menaçant un pic de forme

(1) Le point du jour.
(2) Le milieu du jour, vers une heure de l'après-midi.

bizarre, et pareil à une dent restée seule dans la mâchoire ravagée d'un vieille, un de ces témoins laissé par quelque terrassier cyclopéen lors du creusement des vallées, et mesurant de trente à quarante coudées de hauteur. Cette molaire, dont on ne pouvait atteindre le sommet qu'en s'accrochant aux broussailles qui en hérissaient les flancs, et en s'aidant des pieds et des mains, était couronnée par un petit plateau de forme irrégulière, coiffé de quelques chênes chétifs poussant dans les interstices des rochers, et jetant dans toutes les directions des branches contorsionnées. Ce point plut au saint, en ce sens qu'il lui semblait réunir toutes les conditions de son programme, c'est-à-dire solitude parfaite, et quelques chances pour ne pas être découvert par son ancienne clientèle, et, dans tous les cas, l'assurance de n'être que médiocrement incommodé par le nombre de ses visiteurs si, par hasard, ils avaient vent du lieu où il s'était retiré.

Sidi Mahammed, qui était encore dans la force de l'âge, escalada assez facilement le pic qui, désormais, devait lui servir de refuge et d'habitation. Arrivé à son sommet, le saint loua Dieu ; car il venait de découvrir que le Très-Haut lui avait préparé sa demeure sur le plateau terminant ce piton. En effet, une grotte suffisamment spacieuse, et close par un lacis de branchages, s'ouvrait dans les rochers formant le sommet du pic tronqué où il avait résolu de se fixer. Le saint n'hésita plus dès lors à croire qu'il avait opéré dans le sens de la volonté de Dieu, et son cœur s'en réjouit plus qu'on ne saurait l'exprimer.

Sidi Ben-Aouda pénétra dans la grotte après avoir écarté les branchages qui en dissimulaient l'entrée : le sol en était jonché d'ossements et de carcasses d'animaux dont il put facilement reconnaître l'espèce,

puisque quelques-uns d'entre eux n'étaient pas entièrement dévorés. La race ovine y était largement représentée; la bovine également; l'âne, le mulet et le cheval y avaient aussi quelques-uns des leurs. Le saint comprit qu'il ne serait peut-être pas aussi seul dans sa nouvelle demeure qu'il l'avait pensé d'abord, et il craignit quelque conflit désagréable entre lui et les premiers occupants, lions ou panthères. A dire vrai, cette communauté ne lui souriait que médiocrement; mais, après tout, pensa-t-il, rien n'empêchait le Tout-Puissant de faire, dans cette conjoncture, un miracle en faveur de son serviteur, changer, par exemple, en douceur la férocité habituelle de ces terribles animaux, et lui en faire, au lieu d'ennemis, d'utiles et dévoués auxiliaires. Dieu ne fait-il pas ce qu'il veut ?

Quant à sa nourriture, le saint anachorète ne douta pas un seul instant que Dieu y pourvoirait. D'ailleurs, — à une certaine distance pourtant; car le pays était d'une aridité extrême dans un rayon de près de trois heures de marche autour de sa *kheloua*, — il avait remarqué une forêt de chênes qui lui fournirait des fruits en abondance. Nous le répétons, il ne s'inquiéta que fort peu de cet infime détail. L'eau coulait au pied du piton sur lequel il était établi. Tout était donc pour le mieux, et, franchement, il eût fallu être bien exigeant pour ne pas être satisfait d'une situation qui, en définitive, était telle que pouvait la désirer un saint qui avait résolu de ne vivre que de privations.

Après avoir mis un peu d'ordre dans sa grotte, l'avoir débarrassée des ossements et restes d'animaux qui l'encombraient, et s'être préparé un coin sur lequel il étendit quelques touffes de *dis* (1) qu'il avait

(1) Le *dis* (*arundo-festucoides*) est, nous le répétons, une grande

arrachées le long des flancs rocheux de sa solitude, Sidi Mahammed-ben-Aouda fit à sec (1), à défaut d'eau, son ablution de la prière du *moghreb*, en passant ses mains étendues sur une roche lisse qui se trouvait dans l'intérieur de sa grotte. Ce simulacre d'ablution terminé, le saint marabout fit sa prière avec une ferveur que justifiaient suffisamment les biens dont Dieu venait de le combler. Prosterné le front dans la poussière (2), il demandait au Tout-Puissant de les lui continuer, quand, tout-à-coup, deux lions d'une taille énorme se précipitèrent dans la grotte, l'œil flamboyant, chacun avec une proie — une brebis — dans son énorme gueule. A la vue du saint, qui s'était relevé pour continuer sa prière, les yeux des deux animaux s'éteignirent subitement, et ils déposèrent à ses pieds les deux brebis tremblantes de frayeur, puis ils allèrent se caresser à l'*ouali* en faisant entendre une sorte de grognement qui avait quelque chose du ronron du chat.

graminée d'Afrique qui est utilisée comme fourrages quand elle est verte, et dont le chaume sert à couvrir les gourbis.

(1) Pour que les Musulmans n'oublient point la pratique des ablutions, le Koran a prescrit qu'à défaut d'eau, il en serait fait le simulacre soit avec du sable fin, soit sur une pierre polie. En effet, Dieu a dit : « O Croyants ! quand vous vous disposez à faire la prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'au coude ; essuyez-vous la tête et les pieds jusqu'aux talons. Mais, lorsque vous serez malade ou en voyage, si vous ne trouvez pas d'eau, frottez-vous le visage et les mains avec du sable fin et pur. (Sourate V, vers. 8 et 9.) Cette ablution avec du sable fin s'appelle *teïemmoum*. A défaut de sable, nous le répétons, on peut se servir d'une pierre polie sur laquelle on passe les mains.

(2) La prosternation, dit Khelil-ibn-Ishak, est une des pratiques essentielles de la prière. Elle consiste, pour celui qui prie, à toucher la terre avec le front, les paumes des mains appuyées sur le sol de chaque côté de la tête. Pour se prosterner, on dirige les genoux en avant en les ployant, puis on s'age-

Cette irruption des deux lions n'avait pas troublé un seul instant la sérénité du saint marabout, et il n'avait même pas songé à prononcer le nom de Daniel (1), ce nom qui met les lions en fuite. Non; il avait compris de suite que c'était Dieu qui les lui envoyait, et il en doutait d'autant moins que ces animaux — qui ne chassent que la nuit — rentraient au repaire au moment où ils en sortent habituellement. Il y avait donc dans ce fait quelque chose d'insolite qui attestait que, certainement, Dieu s'en était mêlé. Il ne se lassait pas — c'était évident — de combler son serviteur; aussi l'en remercia-t-il de nouveau par un cantique d'actions de grâce que parurent comprendre les deux nobles bêtes; car, cessant leurs caresses, ils semblèrent attentifs aux paroles du saint, lequel remarqua que leurs yeux lançaient des éclairs quand il prononçait le nom de Dieu. En présence d'un fait si extraordinaire, Sidi Mahammed crut devoir proclamer la grandeur du Très-Haut par la formule suivante, qui ferme quatre-vingt-dix-neuf issues au mal: « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu! »

Sidi Mahammed imposa ensuite les mains aux deux lions, qui semblèrent dès lors rejeter toute leur férocité dans un rugissement formidable que répétèrent au loin les échos de la montagne. Sur un signe du saint, le lion et la lionne allèrent se coucher sur le ventre, la tête sur leurs larges pattes de devant, dans un des coins de la grotte. Quant aux deux brebis, qui étaient

nouille doucement, et l'on porte le milieu du front sur le sol, comme il vient d'être dit.

(1) Le chikh Mohammed-en-Nefzaoui a dit: « Le nom de Daniel prononcé devant un lion le met infailliblement en fuite. Le Prophète a exigé du lion cette promesse de ne faire aucun mal à ceux de ses serviteurs qui invoqueraient ce nom vénéré.

plus mortes que vives, le pieux marabout les ranima par une imposition des mains et leur rendit la liberté. Les pauvres bêtes en furent reconnaissantes à leur libérateur; car, lui présentant leurs mamelles gonflées par le lait, elles ne voulurent sortir de la grotte que lorsqu'il eût fait sa provision de la journée. Elles revinrent ensuite tous les jours à l'heure de la prière du *fedjeur* pour assurer, par ce moyen, l'alimentation du vénéré marabout. Les deux lions pourvurent également aux besoins du saint en lui apportant, tous les matins, une branche chargée soit de figues ou de glands, soit de tous autres fruits qu'ils avaient trouvés pendant leur chasse de la nuit.

On ne sait si, prenant pour un reproche la mise en liberté, par l'*ouali*, des brebis qu'ils avaient apportées pour leur consommation particulière, ils renonçaient à la chair des animaux; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, jamais pendant la vie terrestre de Sidi Mahammed, il n'en parut dans la grotte du pic de la tribu des Anatra (1).

Pendant longtemps, le pieux anachorète n'eut d'autres visiteurs que les lions qui hantaient ces parages, lesquels ne passaient jamais à proximité de la grotte-ermitage sans venir lui rendre hommage en se couchant à ses pieds.

Mais les Flita n'avaient pas tardé à se repentir de la façon avec laquelle ils avaient accueilli les leçons de Sidi Mahammed-ben-Aouda, et du peu de cas qu'ils avaient fait de ses préceptes et de ses pieuses recom-

(1) La tribu des Anatra faisait partie autrefois de la fraction des Cherfa-Flita, lesquels appartenaient à l'*outhan* des Flita. Plus tard, la confédération des Flita — placée sous l'autorité d'un kaid — a été rompue et divisée en onze tribus qui, aujourd'hui, relèvent de l'annexe de Zamora, cercle d'Ammi-Mouça, subdivision et division d'Oran.

mandations. En effet, depuis la disparition du saint marabout, la misère s'était abattue sur le pays; les récoltes manquaient chaque année soit par le fait de la sécheresse, soit, lorsqu'elles se présentaient bien, par suite de l'invasion des sauterelles, qui la détruisaient à n'en pas laisser trace. En outre, la population décroissait très sensiblement, soit par l'effet de la perte prématurée des facultés génératrices des hommes, soit par celui de l'infécondité des femmes. D'un autre côté, les lions, qui semblaient s'être donné rendez-vous dans le pays, dévoraient leurs troupeaux et leurs bêtes de somme. Qu'on ajoute à toutes ces calamités des épizooties fréquentes, enlevant ce que la mâchoire des animaux féroces avait épargné ou dédaigné, et des épidémies — peste ou typhus — frappant à coups redoublés dans cette population d'infidèles, et faisant de larges trouées dans ses rangs.

Cette malheureuse confédération — ne la plaignons pas outre mesure — ne savait plus réellement à quel saint se vouer : « Ah ! que n'avons-nous su, s'écriait-elle désespérée, conserver Sidi Mahammed au milieu de nous !... C'était le bon temps alors ! car toutes les bénédictions de Dieu se répandaient sur le pays comme une rosée bienfaisante et salutaire ! Ah ! si Dieu nous faisait la grâce de remettre la main dessus, c'est bien nous qui écouterions de toutes nos oreilles sa sainte parole, laquelle, en définitive, n'est pas autre chose que la parole de Dieu !... C'est bien nous qui suivrions à la lettre ses sages recommandations, ses précieuses maximes... Il nous avait bien prévenus pourtant..... Mais nous n'avons pas cru à ses menaces, à ses avertissements..... Il nous les avait faits si souvent..... Nous en avons ri en détournant la tête ;..... nous nous en sommes moqués..... Aujourd'hui, nous ne savons plus ce que c'est que le rire et

la gaité, et nous ne pouvons plus que pleurer comme des femmes sur le cadavre de leurs maris !..... Il faut nous mettre sans retard à la recherche de notre saint, qui, peut-être, n'a pas quitté le pays..... Qui pourrait affirmer, en effet, que son intention n'a pas été de nous éprouver seulement?..... Allons, mes enfants, ajouta le vieux chikh de tribu qui avait émis cette consolante hypothèse, que, dans chacune des tribus de la confédération, on se livre à des recherches sérieuses pour retrouver notre saint bienfaiteur! qu'on fouille les bois, les ravins, les montagnes, les cavernes, les grottes, les plis de terrain, les gourbis, les ruines, et, s'il plait à Dieu ! qui ne peut manquer d'être touché de nos larmes et de notre repentir, notre saint protecteur sera rendu à notre amour et à notre vénération. »

Les recherches commencèrent dans toute l'étendue du pays des Flita avec une activité que le besoin de retrouver le saint rendait fébrile ; mais elles furent malheureusement infructueuses. Les délégués de la tribu des Anatra, ne pouvant supposer un seul instant que le saint marabout avait choisi pour habitation le sommet de leur pic, s'étaient tout naturellement dispensés de le visiter. C'était donc le hasard, ou Dieu plutôt, qui, prenant en considération le retour à résipiscence des Flita, allait les mettre sur la voie de son *ouali*.

Un jour, un nègre appartenant au kaïd des Anatra, avait reçu de son maître l'ordre de faire bonne garde auprès de son troupeau de chèvres et de moutons, sur lequel les lions du voisinage prélevaient, chaque nuit, une ou plusieurs têtes. Le courage de ce nègre s'alliait à une force herculéenne, et, déjà, à cinq ou six reprises différentes, il avait eu l'occasion de lutter corps à corps, et armé simplement d'un yataghan, avec le

sultan des animaux. Bien que, dans ces rencontres, il fût resté vainqueur, ce n'avait pas été pourtant sans laisser entre les mâchoires ou sous les griffes de ses terribles adversaires quelques lambeaux assez notables de son individu. Or, la valeur du nègre Mbarek ne devait pas tarder à être mise à l'épreuve de nouveau. En effet, sa première nuit de garde allait lui offrir l'occasion de déployer encore une fois sa rare intrépidité.

Le kaïd des Anatra avait ses tentes, à ce moment, sur la rive droite de la Mina, et sur la pente ouest du plateau qui se développait au sud de la *kheloua* du saint, non loin du confluent de l'ouad El-Abbas et de l'ouad El-Abd. Le troupeau était parqué au-dessous des tentes de la zmala du kaïd, sur une sorte de terrasse présentant un ressaut d'une surface suffisamment spacieuse pour y contenir et le parc et les gourbis des bergers. Ce point était moucheté de quelques broussailles de chêne et de touffes de dis assez clair-semées. Or, nous l'avons dit, depuis quelques jours, les lions avaient choisi pour terrain de chasse la partie de la tribu des Anatra où son kaïd avait établi ses campements.

C'était par une belle nuit de la fin de janvier; la lune brillait de tout son éclat et paraissait toute fière d'effacer celui des étoiles, lesquelles avaient perdu ce scintillement tremblotant qui semble des œillades lancées aux astres mâles par les astres femelles. Le silence n'était troublé que par le glapissement des chacals répondant aux aboiements enroués des chiens arabes juchés sur les tentes, ou sur les toits des gourbis. Quelque oiseau de nuit, — hibou ou chouette, — retenu sur son nid par l'éblouissante clarté de la lune, chantait plaintivement sa douleur de ne pouvoir chasser.

Le nègre Mbarek était à son poste depuis l'*eucha* (1); car il savait que le lion ne quitte habituellement son repaire qu'à la tombée de la nuit. Il s'est embusqué derrière les parois à claire-voie d'un gourbi, et il attend. Vers le milieu de la nuit, le bruit d'un rugissement lointain lui était apporté par les échos de la montagne; un second rugissement, produit à la même distance, mais sur un ton plus grave, succédait au premier. Mbarek en conclut, comme on était à l'époque de l'accouplement, qu'une lionne marchait avec le lion. La différence dans le ton du rugissement lui avait suffi d'ailleurs pour lui prouver qu'il y avait là le mâle et la femelle ; car le cri de la lionne, qui rugit toujours la première, a plus d'acuité et moins de caverneux que celui du lion. Le double rugissement, qui se faisait entendre de quart d'heure en quart d'heure, se rapprochait très sensiblement; il était dès lors évident pour Mbarek que le parc du kaïd des Anatra était encore l'objectif de ces terribles maraudeurs.

Au bout d'une heure environ de ces cris alternatifs, un rugissement épouvantable, qui avait commencé par des soupirs pour s'élever ensuite en un crescendo terrifiant, et retomber dans les notes basses, prévint Mbarek de se tenir sur ses gardes, car l'ennemi approchait.

Bien que les fauves fussent encore éloignés d'une demi-heure de marche du douar du kaïd, il était cependant probable que ce rugissement, qui semblait sortir d'un immense vase de cuivre, serait le dernier. En effet, les lions étaient arrivés dans le rayon d'investissement du parc, et ils allaient infailliblement, en se glissant dans les ravins embroussaillés, choisir

(1) Les derniers moments du crépuscule du soir.

leur point d'attaque. C'était au lion qu'appartenait le périlleux honneur du coup de main, la lionne ne restant jamais que le témoin passif des prouesses, je ne dirai point de son seigneur et maître, mais de son esclave et très humble serviteur ; car les choses se passent, dans l'ordre léonin, absolument comme dans l'ordre humain.

Aux premiers rugissements du lion, tout avait fait silence dans la nature comme pour laisser la parole au roi des animaux ; tous les nocturnes, saisis d'épouvante, avaient regagné rapidement soit leurs gîtes ou leurs terriers, soit leurs bauges ou leurs repaires. Quant aux troupeaux de chèvres et de moutons, qui sentaient bien que rien ne les protégeait, ils s'étaient serrés tremblants à pénétrer l'un dans l'autre.

Mais Mbarek veillait : son œil ardent enveloppait le parc ; sa main droite étreignait convulsivement la poignée de son yataghan. Rasé comme une panthère à l'entrée intérieure du gourbi, il s'apprêtait à bondir sur le voleur dès que celui-ci se serait embarrassé de sa proie. A un redoublement d'épouvante qui se manifesta dans le troupeau, Mbarek comprit que l'ennemi devait être proche : les infortunés parqués avaient aperçu le lion, ou ils avaient senti le souffle de sa fétide haleine. En effet, l'un de ces animaux parut sur le rebord du ressaut où était établie la *zriba* (1), et se coucha sur le ventre après avoir

(1) On nomme *zriba* une clôture faite de branchages desséchés de jujubiers sauvages enchevêtrés l'un dans l'autre, et fixés de distance en distance par des piquets. On donne à cette haie, que ses épines rendent dangereuse, une hauteur de deux mètres environ, laquelle est suffisante pour que les troupeaux ne puissent s'échapper, mais très facilement franchissable pour un lion adulte, c'est-à-dire âgé de huit ans, même lorsqu'il est chargé de sa proie, quand celle-ci, bien entendu, n'est qu'un mouton ou une chèvre.

flairé l'espace par un tour d'horizon. C'était évidemment la lionne; car, en marche, elle précède toujours le lion, et, comme nous l'avons dit plus haut, elle n'assiste à l'opération décisive qu'en qualité de spectatrice, et, sans doute aussi pour donner au mâle le stimulant dont il pourrait avoir besoin dans une circonstance difficile.

Le lion parut à son tour quelques minutes après : c'était une bête magnifique, de l'espèce dite *asfeur* (jaune ou fauve) par les Arabes. D'une taille superbe, robuste comme la force elle-même, la crinière embroussaillée, et faisant à sa tête, qui était énorme, un cadre terrifiant, des yeux pareils à des charbons ardents sous un front large d'une coudée, l'encolure épaisse, les reins souples, les jambes à ressorts d'acier ; c'était bien là, en effet, le *solthan el-ouhouch el-mouftariça*, le sultan des bêtes féroces. Arrivé à hauteur de sa compagne, le lion s'arrêta, flaira dans la direction du parc, et se mit à le contourner pour chercher le point d'escalade le plus favorable.

Le gourbi où se tenait le nègre Mbarek, et qui faisait corps avec la haie formant le parc, fut l'objet de l'attention du lion, qui flaira dans cette direction pour reconnaître s'il ne cachait pas un ennemi; mais soit que son inspection olfactive ne lui eût rien révélé de suspect dans cette frêle construction, soit qu'il méprisât l'espèce humaine, ou qu'il ne la trouvât pas digne de sa dent, quoiqu'il en soit de ces suppositions, le fait est que le lion passa outre sans s'arrêter un seul instant à hauteur du nègre embusqué, et c'est d'autant plus extraordinaire que de la peau des races noires se dégagent des émanations particulières qui ne manquent pas d'une certaine énergie. Il y avait, en effet, dans cette anosmie ou dans cette sorte de dédain

quelque chose de singulier dont le nègre Mbarek lui-même parut tout d'abord surpris; mais ce qui se passa ensuite allait lui donner le mot de cette énigme. Le lion s'arrêta sur l'une des faces du parc où le nègre avait, à dessein, ménagé une petite dépression pour l'engager à franchir la *zriba* sur ce point; il se retourna aussitôt du côté de la lionne pour s'assurer de sa présence, et chercher peut-être dans son regard un signe d'encouragement. La belle était là couchée sur le ventre, la tête appuyée sur ses pattes qu'elle tenait croisées, et se passant la langue sur les babines en regardant, l'œil mi-clos, par un jour de la haie du parc, une appétissante brebis dont elle savourait d'avance, en imagination, les chairs tendres, délicates, exquises.

Evidemment satisfait du résultat de son examen, le lion bondit comme mû par un ressort d'acier, et se trouva au milieu du troupeau, où il n'eut que l'embarras du choix; mais il ne s'arrêta pas longtemps dans sa sélection : il prenait de sa large gueule la plus grasse brebis du troupeau, et il revenait sur le point d'escalade pour le franchir de nouveau. C'était là que Mbarek l'attendait: prompt comme l'éclair, il s'était élancé sur le lion, et il essayait de lui plonger son yataghan au défaut de l'épaule; mais, ô prodige! la lame de son arme, devenue molle et flasque comme si elle eût été de cuir, rendait ses coups sans effet. En présence de l'inutilité de ses efforts, Mbarek lança son arme inoffensive par-dessus la *zriba*, et, changeant de tactique, il sauta sur le dos du lion, et chercha à l'étouffer en l'étreignant entre ses bras musculeux, ainsi que cela lui avait déjà réussi dans une pareille circonstance, où son arme s'était brisée dans le corps de l'animal. Mais aujourd'hui il n'en est pas de même : comme la lame de son yataghan, ses bras sont de-

venus mous et sans force. Mbarek se crut évidemment le jouet de quelque *djenn* (1), et il se mit, pour le conjurer, à réciter le « *Bism Allah er-rahmani er-rahimi* (2), » qui est la formule par laquelle on chasse le démon. Le nègre reconnut l'inefficacité de cette invocation en se sentant enlevé par le lion, qui franchissait la *zriba* avec une aisance parfaite, bien que, pourtant, il eût Mbarek sur son dos et la brebis entre ses mâchoires ; sa surprise fut surtout au comble quand il vit la lionne, qui avait rejoint son compagnon, gambader et bondir joyeuse en avant de lui.

Il y avait dans ce fait extraordinaire quelque chose qui renversait un peu les idées de Mbarek; mais il avait été tout-à-fait rassuré en voyant le peu de succès qu'avait eu la formule dont on se sert pour éloigner les *djenoun* ou Satan le lapidé (3). Il en avait conclu judicieusement que, du moment où le « *Bism Allah* » n'avait pas produit son effet sur l'animal, il fallait nécessairement qu'il fût de connivence avec le Dieu unique ou avec un de ses saints. Il se résigna donc, en bon Musulman qu'il était, à ce qu'il crut être la volonté du Tout-Puissant. Il se doutait bien d'ailleurs qu'il n'avait rien à redouter du sultan des animaux féroces; car, autrement, il y aurait longtemps déjà qu'il lui eût fait craquer les os entre ses épouvantables mâchoires. Toute sa préoccupation se borna donc à se maintenir sur le dos de l'animal en s'accrochant de son mieux à son abondante crinière; car les bonds formidables que faisait le lion pour franchir les obs-

(1) *Djenn*, génie; au pluriel, *djenoun*.

(2) *Au nom de Dieu clément, miséricordieux*. C'est une formule déprécatoire qu'emploient très fréquemment les Musulmans.

(3) L'épithète de *lapidé* ou *lapidable* a été donnée à Satan parce que, selon la tradition, Abraham, qu'il voulait tenter, le repoussa à coups de pierres.

tacles eussent suffi pour désarçonner le plus solide cavalier du Makhzen. Il faut dire aussi que ce qui le disposait surtout à patienter c'était l'espoir de rentrer en possession de sa brebis, que le lion tenait toujours, sans pourtant que celle-ci s'en plaignit par quelques bêlements qui eussent indiqué qu'elle souffrait.

Le lion suivit d'abord, en la descendant, la rive droite de la Mina, puis ensuite il s'engagea sur la pente d'un plateau dont les flancs sont resserrés entre cette rivière et un petit cours d'eau prenant sa source dans le pays des Amamra, et qu'on nomme, je crois, l'ouad Ourlouk; après avoir suivi son lit pendant quelque temps, il se trouva au pied du pic qui portait la grotte de Sidi Mahammed-ben-Aouda; il en escaladait les pentes avec une facilité incroyable, et il déposait bientôt aux pieds du saint le nègre Mbarek et la brebis. Lion et lionne allaient ensuite reprendre leur place dans la partie de la grotte qui leur était habituellement réservée.

Le nègre Mbarek, qui avait reconnu le saint, dont le visage austère était nimbé d'un cercle de lumière, se précipita à ses pieds, et implora avec une éloquence qui l'étonna lui-même le pardon des populations aveuglées qui avaient méprisé ses conseils, et si mal profité de ses leçons. Ne pensait-il pas que Dieu les avait suffisamment châtiées, et que sept années de misères et d'épouvantables fléaux ne devaient point compter dans la balance du Tout-Puissant et du Juste? Il fallait bien avoir quelque indulgence, ajoutait le nègre, pour de grossiers et ignorants Kabils croupissant depuis des siècles dans la crasse de l'impiété, et auxquels le Livre (1) était même

(1) Le Livre — *El-Koran*, c'est-à-dire *La Lecture*, — est, pour

presque absolument inconnu. D'ailleurs, le repentir n'était pas seulement sur leurs lèvres ; il était aussi dans leurs cœurs. Rends-leur donc, ô Monseigneur ! tes précieuses leçons et ta bienveillance, et consens à être de nouveau leur puissant intercesseur auprès de Dieu. »

Sidi Mahammed, qui ne demandait pas mieux que de reprendre l'œuvre religieuse qu'il avait commencée, ne résista pas longtemps à la prière de Mbarek, qu'il releva avec bonté, en lui disant qu'il consentait à tenter de nouveau la conversion des Flita, et à appeler la bénédiction de Dieu sur leur pays. Mais, continuait le saint, si leurs oreilles se fermaient encore à la parole divine, il les abandonnerait définitivement aux rigueurs de la juste colère du Clément et Miséricordieux.

« Quant à toi, ô Mbarek ! puisque Dieu t'a choisi pour son intermédiaire entre ces populations et son serviteur, je te fais mon *khalifa* (1), et je te donne, en même temps, tout pouvoir sur les lions, mes khoddam. Tu seras la souche, toi, qui n'as pas craint de livrer combat au fort des forts, toi, qui ne connais point la peur, et dont le cœur ne remonte jamais à la gorge, tu seras la souche, dis-je, de la fraction à laquelle je confierai la garde de mon tombeau quand Dieu — que son saint nom soit glorifié ! — me rap-

les Musulmans, le Livre par excellence. Il est appelé quelquefois aussi « *El-Kitab*, » expression qui signifie proprement le Livre.

(1) Le mot *khalifa* signifie, au propre, celui qui vient derrière, qui succède, qui remplace ; c'est le vicaire, le lieutenant, le représentant, le remplaçant, l'adjoint, le substitut, le coadjuteur. Chacun des ordres religieux est dirigé par un *khalifa*, qui en est considéré comme le chef spirituel. Il est toujours désigné d'avance par son prédécesseur, qui, soit par des dispositions testamentaires, soit dans une réunion de frères, le présente comme son futur successeur.

pellera à lui, et je sens que l'heure n'en est pas éloignée; tu seras mon vicaire, mon lieutenant, et cette dignité restera dans ta famille jusqu'à ce que Dieu — qu'il soit exalté ! — en ait décidé autrement. Cette délégation te fait l'héritier légitime de la part de pouvoir sur les lions que m'a confiée le Tout-Puissant. Ces animaux auront désormais pour toi et pour les tiens la douceur de l'agneau ; ils seront tes serviteurs et les exécuteurs fidèles de ta volonté, du moins tant que tu resteras dans le sentier de Dieu..... Je ne veux plus désormais reparaitre parmi les hommes; la société des lions, mes khoddam, me suffit, et c'est à eux que je compte confier le soin de mes funérailles. Pourtant, comme il est de la volonté de Dieu que la vraie voie soit ouverte aux enfants de ces montagnes, je prierai le Souverain Maitre de toutes choses de faire le jour dans ton esprit, et d'y jeter un rayon de sa lumière afin de t'initier ainsi, toi, pauvre ignorant, aux mystères de la science et des connaissances humaines, et de te permettre de me remplacer dans la prédication des vérités contenues dans le Livre, et dans l'explication des préceptes révélés au Prophète — que le salut soit sur lui ! — par le Très-Haut. Mais comme tu ne pourrais suffire seul à cette tâche, tu feras choix d'un nègre dans chacune des douze tribus qui composent, y compris la tienne, la confédération des Flita; tu les réuniras dans une zaouïa que feront construire les chefs de ces douze tribus, et tu leur enseigneras ce qu'il leur est nécessaire de connaître pour exercer leur apostolat. Ainsi, tu m'as bien compris, ô Mbarek ? je suis mort pour tous à partir de ce jour. Va donc, et exécute mes dernières volontés. »

Le saint prit les deux mains de Mbarek, qui était prosterné devant lui, et les lui serra étroitement dans les siennes, puis, se penchant à son oreille, il y glissa

les sept noms magiques, qui sont les sept attributs principaux de la Divinité, lesquels correspondent aux sept lumières divines et aux sept couleurs fondamentales; enfin, il lui insufflait son esprit en lui appliquant ses lèvres sur la bouche. Le nègre Mbarek se sentit tout aussitôt transformé : la lumière s'était faite dans son cerveau, et la clarté du jour y avait remplacé les ténèbres de la nuit. De ce moment, il était devenu un homme nouveau, et sa mission apostolique lui parut dès lors sans difficultés.

Dès que cette cérémonie de l'initiation fut terminée, le lion et la lionne vinrent se rouler aux pieds de Sidi Mbarek en signe de soumission.

Après lui avoir donné ses dernières instructions, lesquelles contenaient la défense expresse de révéler à qui que ce soit le lieu de sa retraite, Sidi Mahammed congédia le nouvel apôtre en lui donnant le salut, et pour qu'aucun ne pût mettre en doute l'authenticité de sa mission, il ordonna à ses lions de suivre Sidi Mbarek en tous lieux comme des chiens soumis. La brebis parut tenir à faire partie du cortége; car elle se mit dans la trace des lions.

Sidi Mbarek quitta le saint en lui témoignant ses regrets de la rigueur de ses ordres, lesquels ne lui permettaient pas de venir chercher auprès de lui ses leçons et ses conseils. Mais le saint avait été inflexible : « Quand j'aurai rendu mon âme à Dieu, lui dit-il, la lumière qui éclaire cette grotte — et qui n'est visible que pour toi — s'éteindra subitement, et ma *kheloua* rentrera dans l'obscurité. Les intérêts de l'ordre te regarderont dès lors exclusivement, et tu feras connaître aux tribus des Flita, en même temps que ma mort, ton élévation aux fonctions de khalifa de l'ordre. Pour le reste, Dieu — qu'il soit exalté ! — t'inspirera. »

Après avoir baisé Sidi Mahammed-ben-Aouda sur la tête, Mbarek s'en sépara le cœur chargé de tristesse et des larmes plein les yeux.

Le khalifa de Sidi Mahammed s'empressa, pour se conformer aux instructions du saint, d'aller, suivi de ses lions, de tribu en tribu pour annoncer la bonne nouvelle, celle de la fin de leurs misères et de l'entrée du pays dans une période de bien-être et de bénédiction. Il choisissait, en même temps, parmi les nègres, ceux qui devaient être ses auxiliaires quand il leur aurait communiqué l'esprit et le don de prédication. Son choix porta sur les plus beaux hommes, les plus intelligents, et les plus vertueux de la tribu ; il les voulut surtout jeunes et vigoureux, attendu qu'il tenait essentiellement à ce que les futurs gardiens du tombeau du saint composassent bientôt une fraction importante d'hommes libres et maitres de leur chair ; car, s'ils consentaient à être des serviteurs, ils ne pouvaient plus être que ceux de l'illustre chef de leur ordre.

L'annonce que le saint, touché du repentir des Flita, consentait à oublier le passé, et à reprendre, en leur faveur, le rôle d'intercesseur auprès de Dieu, donna lieu à des fêtes dans toute l'étendue de la confédération. Comme on ignorait le point où s'était retiré le saint, — Mbarek était resté impénétrable sur ce chapitre, — on résolut de fêter le protecteur du pays près des ruines du pont romain qui lui avait servi de *kheloua* lors de son arrivée sur le territoire des Flita. Ce qu'on y absorba de *gueçâa* (1) de kousksou dépasse l'imagination la plus déréglée. Il était évident qu'on y escomptait sérieusement la prospé-

(1) Large plat taillé dans le tronc d'un frêne deux ou trois fois séculaire.

rité future ; mais, que voulez-vous ? on avait pleine confiance dans les promesses du saint. Il y avait déjà, d'ailleurs, commencement d'exécution ; car, à part les deux lions qui suivaient comme des chiens le nègre Mbarek, qu'on n'appelait plus, du reste, que Sidi Mbarek, — monseigneur Mbarek, — animaux féroces avec lesquels jouaient les enfants comme avec des *slougui* (lévriers), à part ce couple de lions marabouts, ainsi que les nommaient les Flita, on n'en avait plus vu un seul dans le pays, ou, du moins, on n'avait eu à leur reprocher aucun genre de déprédations. Il est vrai que leurs voisins les Sdama n'en pouvaient dire tout-à-fait autant; car il semblait que tous les lions du baïlik d'Oran se fussent donné rendez-vous dans les montagnes boisées de cet aghalik. Mais cela ne regardait pas les Flita, et ils ne s'en préoccupèrent pas plus que les Sdama ne l'avaient fait quand, eux Flita, étaient infestés de ces mangeurs de troupeaux. Tant pis pour les Sdama!

Ce fut avec le plus vif enthousiasme que les grands de chacune des tribus affranchirent celui de leurs nègres que Sidi Mbarek avait choisi pour en faire un de ses douze auxiliaires. Non-seulement on leur rendit leur liberté, mais encore on les maria avec la plus belle fille de la tribu; on leur fit cadeau du plus beau cheval de la fraction, de la tente la plus spacieuse, et du plus gras et du plus nombreux troupeau du pays. C'était plus que de l'enthousiasme ; c'était de la frénésie, de la folie. C'était à qui, parmi ceux des pères qui avaient de belles filles, la proposerait, l'offrirait en mariage à ce nègre que, la veille, sa qualité d'esclave faisait mépriser et repousser par ceux ou celles qui, aujourd'hui, le veulent absolument pour gendre ou pour époux. Ces nègres, dans leurs rêves les plus ambitieux, n'avaient pu entrevoir seu-

lement l'ombre d'une telle faveur; car le Prophète a dit: « Mariez ceux qui ne sont pas mariés, vos serviteurs probes à vos servantes; s'ils sont pauvres, Dieu les rendra riches du trésor de sa grâce; car Dieu est immense; il sait tout (1).» D'ailleurs, ce genre de trésor eût été regardé — malgré son incontestable valeur — par le père de la jeune fille comme tout-à-fait insuffisant pour lui constituer une dot. Aujourd'hui, c'est une autre affaire, et si les pères sacrifiaient leurs filles, — dont ils font d'ailleurs peu de cas, — ils comptent bien retrouver le remboursement de leur sacrifice dans l'influence dont jouiront leurs gendres auprès de Sidi Mbarek, le khalifa du saint et l'héritier futur de son pouvoir spirituel, lequel devait infailliblement amener l'autre, le temporel.

Sa *daïra* (2) constituée, Sidi Mbarek réunit ses douze affranchis, et en forma un douar qu'il installa sur la rive droite de la Mina, dans la tribu des Anatra, et à proximité de la kheloua de Sidi Mahammed-ben-Aouda. Il lui semblait que, placé, pour ainsi dire, sous l'œil du saint, il en recevrait plus directement l'inspiration, la robustesse spirituelle; il sentait qu'il avait encore besoin de son puissant secours pour mener à bien l'œuvre importante dont il l'avait chargé.

Les disciples de Sidi Mbarek — qui s'était établi leur chikh (3) firent des progrès rapides dans leurs études religieuses : il suffisait que leur maitre leur enseignât une chose une seule fois pour que leur mémoire — si rebelle naguère — s'en emparât immédiatement et la retînt indéfiniment. Ainsi, une journée d'étude

(1) *Le Koran*, sourate XXIV, verset 32.

(2) La *daïra* est l'entourage d'un chef arabe, l'ensemble des gens qui habitent auprès de lui, et qui font partie de sa maison.

(3) Le mot *chikh* a ici le sens de docteur, professeur, maître d'institution.

leur suffisait pour s'assimiler un *hizeb* (section) du Koran, eût-il la longueur de celui de « *El-Bagra* » (la Vache), qui n'a pas moins de 286 *aïat* (versets). Ce prodige démontrait jusqu'à l'évidence à ces illettrés de la veille que l'esprit du saint les avait pénétrés de ses effluves vivifiants, et, dès lors, leur foi ne connut plus ni bornes, ni limites. Ils furent donc bientôt en mesure de faire connaître à leurs contribules la parole de Dieu et celle de son Prophète bien-aimé.

Pour rendre hommage à la vérité, il faut dire qu'à présent, les oreilles des Flita s'ouvrent toutes grandes aux pieuses leçons des *mersoulin* (envoyés) de Sidi Mahammed-ben-Aouda, et que ces montagnards commencent à faire quelque cas de *dar el-akhra* (l'autre vie) et des félicités qu'on leur y promet. Ils songent bien encore un peu à leurs intérêts terrestres ; car on ne refait pas un Kabil du jour au lendemain ; mais au moins ces intérêts-là — qui ont bien pourtant leur importance — ne leur font point négliger d'une manière absolue — comme autrefois — ceux qu'ils doivent trouver de l'autre côté de la vie. Aussi, ils avaient déjà fait apporter les matériaux pour la construction de la zaouïa que Sidi Mbarek avait manifesté le désir de faire élever non loin de la *kheloua* du saint, c'est-à-dire vers le confluent de l'ouad Mina et de l'ouad Ourlouk, et des maçons — de véritables architectes — de Figuig (1)

(1) C'est le ksar de Figuig, dans le sud-est du Marok, qui a le monopole de la fourniture des maçons dans presque toute l'Algérie. Ils ne seraient rien moins que les descendants directs des architectes de la cathédrale de Cordoue et du palais de l'Alhambra. C'est là, du moins, une de leurs prétentions. Ce sont aussi des mineurs d'une grande habileté — d'une habileté relative pourtant.

allaient se mettre à l'œuvre. Leur plan — car ils avaient fait un plan — laissait pressentir que cette zaouïa serait tout simplement une merveille. Du reste, il avait été accepté par une *djemâa* (assemblée) qui n'y entendait absolument rien ; mais enfin ces notables l'avaient néanmoins accepté après un très minutieux examen qu'ils firent à l'envers avec un sérieux de véritables appréciateurs, et des *el-hamdou lillah* (louange à Dieu !) témoignant de leur enthousiaste satisfaction.

Ce qui avait décidé ces intéressés Kabils à un si lourd sacrifice, c'est qu'ils s'étaient aperçus déjà, nous l'avons dit, de l'immixtion du saint dans les affaires de leur pays, et de l'effet de sa puissante influence sur le Dieu unique, influence qu'il exerçait d'ailleurs — ils le reconnaissaient à présent — au profit de leurs intérêts. En effet, les récoltes s'annonçaient comme devant être superbes ; des pluies opportunes avaient donné des fourrages plantureux ; aussi les troupeaux s'étaient-ils refaits et remis en chair à faire presque oublier les mauvaises années qu'ils venaient de passer ; les glands — ces marrons des Kabils — étaient abondants à ce point de briser les branches du chêne sous leur poids ; les hommes étaient redevenus.... des hommes ; les femmes étaient d'une fécondité exagérée, et les trois quarts d'entre elles donnaient des garçons — ce qui est la marque des forts — à leurs maris, qui n'en revenaient pas, et qui ne savaient plus en quels termes remercier le saint de les gâter ainsi en couronnant leurs efforts d'une semblable *korret el-aïn*, c'est-à-dire d'une pareille *fraîcheur de l'œil* (1). Quant aux lions,

(1) Les Arabes regardaient, autrefois surtout, la naissance d'un fils comme une faveur du ciel ; en effet, un fils c'était un

à ces abhorrés dévastateurs, qui les ruinaient naguère en décimant leurs troupeaux, on en voyait encore un assez grand nombre dans le pays, surtout dans la tribu des Anatra ; mais ils ne touchaient pas plus aux moutons que si leurs côtelettes leur fussent devenues tout-à-coup on ne peut plus désagréables. Il eût fallu être frappé d'aveuglement pour ne pas reconnaitre l'action bienfaisante du saint marabout dans les prodigieuses faveurs qu'il répandait avec tant de générosité sur les heureux Flita, et l'on pouvait d'autant moins douter que les bienfaits de Sidi Mahammed leur fussent exclusivement acquis, que le malheur s'abattait, au contraire, avec une intensité extrême sur leurs voisins les Sdama, les gens de la Guebla, les Beni-Ourar', les Sbeah, les Bordjia, les Hachem, et les Yagoubia.

Sidi Mbarek connaissait seul le secret de l'existence de Sidi Mahammed-ben-Aouda ; ses disciples ignoraient jusqu'au lieu de sa retraite ; ils n'étaient même pas certains qu'il fût encore de ce monde. Leur chik avait toujours été muet sur ce mystère que quelques-uns de ses élèves avaient souvent — on le pense bien — cherché à pénétrer. Quant au pic au sommet duquel était juchée la grotte où résidait le saint marabout, de tout temps elle était restée inconnue aux gens du pays, et personne — pas même les bergers — n'avait été tenté, du moins, on le disait, de faire l'ascension de ce pic, qui passait, avec quelque raison, pour être très sérieusement hanté par les lions. Sidi Mahammed-ben-Aouda et Sidi Mbarek

fusil, et, avant notre occupation, dans ces temps de luttes incessantes de tribu à tribu, un fusil était à considérer. Le fils était donc appelé *la fraicheur de l'œil*, c'est-à-dire *ce qui réjouit l'œil, la satisfaction, la consolation des yeux, la satisfaction la plus entière, la plus complète.*

étaient donc, selon toute probabilité, les seuls êtres humains qui eussent escaladé cette dangereuse et singulière dent, dont le sommet avait toujours passé pour inaccessible. Nous ajouterons que les disciples de Sidi Mbarek n'avaient, à ce moment, aucun pouvoir sur les lions, cette puissance appartenant encore et sans partage à Sidi Ben-Aouda et à son khalifa Sidi Mbarek.

Par une nuit sombre au point de pouvoir prendre les ténèbres avec la main, le sommeil de Sidi Mbarek fut troublé par des rugissements d'une nature particulière; ce n'était point ce rugissement composé de douze sons commençant par des soupirs, se développant en un terrifiant *crescendo* pour retomber et s'éteindre dans la note du soupir initial. Non, ce cri léonin qu'entendait Sidi Mbarek était plutôt un gémissement, une plainte, que cet épouvantable roulement que les Arabes comparent avec tant de vérité au bruit saccadé du *râd* (tonnerre). Chose étrange ! les deux lions qui accompagnaient toujours Sidi Mbarek, et qui s'étendaient habituellement, pendant la nuit, en travers de l'ouverture de sa tente, ces lions, disons-nous, répétèrent le même rugissement, lequel se fit entendre successivement aux quatre points cardinaux, et avec la tenacité lugubre que lui avaient donnée les lions du pic des Anatra ; car, il n'y avait pas à en douter, les premiers cris avaient été jetés dans cette direction.

Soit que la frayeur eût saisi les élèves de Sidi Mbarek à la gorge, soit que les rugissements des lions n'eussent été perceptibles que pour lui, tout ce que nous pouvons dire c'est que pas âme vivante ne bougea dans le douar et aux alentours. Sidi Mbarek comprit qu'il y avait là quelque mystère étrange,

et il résolut de le pénétrer. Il se leva de la *fracha* (1) qui lui servait de couche : tous, dans ses tentes, ses femmes et ses serviteurs, paraissaient livrés au plus profond sommeil. Sa première pensée, en sortant de son habitation de poil, fut de diriger ses regards du côté du pic de la kheloua de Sidi Mahammed-ben-Aouda, pic dont on apercevait le sommet du centre de son douar. L'obscurité la plus complète y régnait. Il n'y avait plus à en douter, Dieu avait rappelé à lui le saint marabout des Flita. Sidi Mbarek ne put retenir ses larmes, car son cœur était plein à déborder ; il comprit que dès lors sa mission allait commencer, et il sentit défaillir son courage ; il se croyait indigne de continuer l'œuvre d'un *ouali* qui était directement en rapport avec Dieu. « Le Tout-Puissant, se disait-il, voudra-t-il me continuer les précieux dons que Sidi Mahammed m'a laissés en héritage ? Daignera-t-il tenir pour sacrée la parole de son envoyé ? » Sidi Mbarek avait d'autant plus tort de douter que le saint lui avait déjà délégué une large part de son pouvoir, qu'il lui avait insufflé une partie de son esprit, et que les prodiges dont il était tous les jours le témoin ne lui permettaient pas de supposer un seul instant qu'il eût pu les accomplir, si Dieu n'avait point ratifié la parole du saint marabout.

Sidi Mbarek songea donc à se rendre sans retard à la grotte du vénéré Sidi Ben-Aouda pour procéder à ses funérailles. Nous l'avons dit, la nuit était épaisse à couper au couteau; aussi le khalifa du saint marabout se demandait-il déjà comment il pourrait atteindre le pic de la kheloua si Dieu ne venait point à son aide, car; on se le rappelle, il fallait traverser,

(1) Tapis à longue laine sur lequel couchent les Arabes tout habillés.

pour y arriver, un pays affreusement convulsé, et inextricablement embroussaillé. A peine avait-il sollicité le secours de Dieu, que les yeux de ses deux lions s'allumèrent de clartés pareilles à des flambeaux, et dont les rayons lumineux s'allongèrent dans la direction de l'ermitage. Sidi Mbarek loua Dieu et le remercia d'avoir daigné accéder à sa prière. Il marcha dans la trace des lions, qui le guidaient en éclairant son chemin.

Les lions continuaient leurs rugissements lugubres sur tous les points de l'horizon : c'était comme une plainte funèbre roulant dans l'espace pareille aux grondements d'un tonnerre lointain, et qui semblait prendre son foyer d'émission au sommet du pic de la kheloua. Plus Sidi Mbarek en approchait, plus les rugissements devenaient désespérés. Cela ressemblait à une immense lamentation de la tempête soufflant dans les grands arbres de la forêt voisine.

Arrivé au pied du pic, Sidi Mbarek s'arrêta un instant. Il se passait évidemment quelque chose d'étrange à son sommet : on y entendait, mêlé à des rugissements de lions, le bruit sourd de rochers qui éclatent, qui se brisent, qui se déplacent en grinçant ; d'énormes fragments de ces rochers roulent en bondissant et en sifflant sur les flancs du pic, et sont précipités dans la vallée broyés et réduits en poussière. Toujours guidé par ses lions, Sidi Mbarek s'engagea dans le sentier de chèvre qui conduit au sommet. A peine y avait-il fait quelques pas, qu'il se trouvait soudainement transporté sur le plateau qui couronne et termine le pic. Quatre lions noirs, les yeux étincelants, la crinière pendante jusqu'à terre, s'efforçaient, les griffes en sang, de soulever des blocs schisteux dans le but probable de pratiquer une excavation destinée à recevoir le corps du saint : quatre lionnes, couchées

sur le ventre, assistaient à ce travail en poussant des rugissements qui ressemblaient à des sanglots, et en se déchirant la face de leurs terribles griffes, pendant que de leurs queues elles se labouraient les flancs jusqu'au sang.

L'arrivée de Sidi Mbarek n'avait point interrompu cette étrange besogne des lions, laquelle paraissait toucher à sa fin. Le khalifa du saint se dirigea vers la grotte où devaient se trouver les restes mortels du vénéré marabout. En effet, Sidi Mahammed reposait étendu sur une natte de halfa; son corps était enveloppé d'une sorte d'atmosphère phosphorescente à reflets bleuâtres ; son austère et calme visage, éclairé comme par un pâle rayon de lune qui l'auréolisait, portait la marque des élus de Dieu, de ceux dont le Prophète a dit : « Ceux dont les visages seront blancs éprouveront la miséricorde de Dieu, et habiteront les jardins délicieux tant que dureront les cieux et la terre (1). » Le saint était mort en récitant la formule du témoignage; car l'index de la main droite était encore levé (2). Il tenait dans cette même main un papier sur lequel il avait tracé sans doute ses dernières volontés. Comme il ne pouvait être destiné à un autre que lui, Sidi Mbarek le prit de la main de son maître vénéré et y jeta les yeux. C'était, en effet, le *dhehir* (diplôme) par lequel il l'appelait à lui succéder dans l'accomplissement de sa mission spirituelle, et à continuer son œuvre. Ce diplôme se terminait par la formule de son *diker* (3),

(1) *Le Koran*, sourate III, verset 103.

(2) En récitant la formule de témoignage de l'Islam : « *Dieu seul est Dieu, et Mohammed est l'envoyé de Dieu!* » les Musulmans lèvent verticalement l'index de la main droite fermée, lequel, pour cette raison, se nomme aussi *chahed*, témoin.

(3) Le *diker* est une oraison continue particulière à tout fon-

que le saint lui recommandait instamment de faire connaître sans retard à ses disciples afin d'en hâter la propagation. En fait de pouvoir surnaturel, Sidi Mahammed ne lui laissait que celui qu'il exerçait sur les lions ; il pouvait le transmettre à ses successeurs, et en faire jouir, lorsqu'ils en seraient dignes, les khouan de son ordre. Quant au don des miracles, c'était à Sidi Mbarek à le mériter auprès de Dieu. Enfin, le saint exprimait le désir de reposer du dernier sommeil sur le pic où il avait vécu, et de rester

dateur d'un ordre religieux, et par laquelle se reconnaissent les khouan ou affiliés à cet ordre. Cette oraison joue un rôle considérable dans la vie des khouan : elle consiste à répéter un nombre de fois déterminé par les statuts de l'ordre certaines formules ou invocations spirituelles telles que les suivantes, qui peuvent être données pour exemple : « Il n'y a de Dieu que Dieu. — Dieu pardonne.— O Dieu ! le Vivant, le Fort, l'Aimable, le Juste, le Clément, le Miséricordieux ! — O Dieu ! la faveur divine soit pour Notre Seigneur Mohammed, qui a ouvert ce qui était fermé, qui a mis le sceau à ce qui précédait, et qui a fait triompher la vertu par le droit. — J'atteste qu'il n'y a de Dieu que le Dieu unique ; il n'a pas d'associés.— C'est la profession de foi de ceux qui combattent pour sa cause, et qui succombent en combattant. — Ils ne sont point morts ; ils vivent auprès de Dieu.— Les portes du Paradis sont ouvertes à ceux que l'épée atteindra. — Faites la guerre à ceux qui ne croient pas en Dieu, ni au jour dernier. — Préparez-vous ; de jeunes vierges aux yeux noirs resplendiront pour ceux qui auront combattu dans le sentier de Dieu. — Dieu a acheté aux Croyants leurs biens et leurs personnes pour leur donner en échange le Paradis, où leur soif sera étanchée. — Ils tueront et seront tués. »

Ces pieuses oraisons, que les khouan sont tenus de répéter cent, deux cents, trois cents, mille, deux mille, et jusqu'à trois mille fois par jour, sont dites sur le chapelet après les prières du *fedjeur* (pointe du jour), de l'*âceur* (vers trois heures et demie de l'après-midi), et du *moghreb* (coucher du soleil).

Il est inutile d'insister sur les effets que doit produire, sur le cerveau des khouan fanatiques, la répétition incessante de ces pieuses recommandations et promesses faites à son peuple par le Dieu unique et par son Envoyé.

au milieu des Flita, qu'il avait réconciliés avec Dieu, afin de rester leur intercesseur tant qu'ils marcheraient dans la vraie voie, et qu'ils mériteraient les faveurs du Tout-Puissant.

Sidi Mbarek rendit les devoirs funèbres à Sidi Mahammed-ben-Aouda : après l'avoir déshabillé, il l'étendit sur une natte, puis il le lava au moyen d'un linge qu'il passa sept fois sur tout le corps; les lotions terminées, il l'aromatisa avec du camphre et le rhabilla; il prit ensuite le corps du saint dans ses bras, et le déposa, la face tournée du côté de la *Kibla* (direction de la prière) de Mekka, dans l'excavation qui avait été préparée par les lions. La dalle qu'ils avaient extraite fut ramenée ensuite par Sidi Mbarek sur le sépulcre, qu'elle referma jusqu'au jour du jugement dernier.

Ces devoirs remplis, Sidi Mbarek resta prosterné sur le tombeau du saint jusqu'à la prière du *fedjeur* (point du jour) ; le sommeil l'ayant surpris dans cette position, il revit en songe son puissant et vénéré maître, qui l'entretint longuement des intérêts de l'ordre dont il était le fondateur, et des devoirs qui lui incombaient à lui son khalifa, son successeur spirituel. Il y ajouta quelques instructions qui complétaient la somme des connaissances que Sidi Mbarek avait besoin de posséder pour diriger, suivant les intentions du saint *ouali*, l'œuvre religieuse dont il lui avait remis la charge et la responsabilité.

Quand Sidi Mbarek se réveilla, le jour commençait à poindre ; il fit la prière du *fedjeur*, puis il quitta le pic de la kheloua pour retourner à son douar, et, en apprenant à ses compagnons la mort de Sidi Mahammed-ben-Aouda, s'en faire reconnaître en qualité de khalifa du saint, et de chef spirituel de son ordre. Après avoir versé d'abondantes larmes,

ses disciples se précipitèrent à ses genoux, et le reconnurent pour le khalifa et le légitime successeur de Sidi Ben-Aouda. Dans leur douleur, ils émirent l'intention de prendre le deuil du saint; mais comme cette marque extérieure de tristesse consiste, chez les Arabes, à cesser à tout jamais l'usage des ablutions et le lavage des vêtements, ce qui, pour de jeunes nègres, et surtout pour ceux de leurs contribules qu'ils avaient à catéchiser, pouvait n'être pas sans inconvénients, Sidi Mbarek, qui adorait la propreté, leur fit entendre que le deuil d'un saint ne se portait pas autrement qu'en doublant, au contraire, le nombre des ablutions journalières, et en ne revêtant que des vêtements rivalisant de blancheur avec la neige. Ils se résignèrent d'autant plus volontiers à ce sacrifice, que les nègres sont littéralement fous de la couleur blanche, laquelle, d'ailleurs, fait ressortir admirablement la noirceur de leur peau.

Chacun des disciples fut envoyé dans la tribu à laquelle il appartenait pour annoncer aux gens du pays et la mort de Sidi Mahammed-ben-Aouda, et la désignation que le saint avait faite de Sidi Mbarek pour lui succéder. Les apôtres devaient rassurer en même temps les Flita sur les conséquences que devait amener la perte de leur *ouali*, dont l'influence auprès de Dieu s'était traduite, depuis qu'ils en avaient obtenu leur pardon, par des bienfaits manifestes. Le saint marabout s'était chargé lui-même, — dans les instructions qu'il avait données à Sidi Mbarek, lorsqu'il s'était montré à lui pendant la nuit que le khalifa avait passée sur son tombeau, — de calmer les craintes qu'il prévoyait devoir se produire parmi ces populations lorsque Dieu le rappellerait à lui : « Tu leur diras — aux gens des Flita — que la mort de l'intercesseur ne peut qu'être profitable au Croyant

qui sollicite les faveurs du ciel ; car les demandes de ce dernier sont d'autant plus certaines d'être accueillies que l'intercesseur est plus près de l'oreille de Dieu. Dis donc aux populations flitiennes qu'elles n'ont rien à redouter de ce côté tant qu'elles marcheront dans la voie de Dieu, et qu'elles suivront ses divins préceptes. Dis-leur encore, ajoutait le saint: « D'ailleurs n'ai-je pas mis auprès de vous un homme — mon khalifa — à qui j'ai laissé toute ma pensée, et qui vous servira d'intermédiaire auprès de moi?.... Ecoutez sa parole et suivez ses conseils; car sa parole n'est qu'un écho de la mienne. »

La mort de Sidi Mahammed-ben-Aouda s'était répandue du sud au nord et de l'est à l'ouest de la confédération avec la rapidité de l'éclair, et même bien avant que les messagers fussent arrivés dans leurs tribus pour l'annoncer officiellement, et pour faire connaître, avec la dernière révélation du saint, la désignation qu'il avait faite de Sidi Mbarek pour lui succéder. A cette triste nouvelle, la désolation avait été générale dans toutes les tribus de la confédération, et les femmes s'étaient déchiré le visage comme si elles eussent perdu l'être qui leur fût le plus cher au monde. Enfin, la mission des *mersoulin* (envoyés) de Sidi Mbarek eut un plein succès, et ce fut à ce point, que les *chioukh* de tribus (chefs de tribus) et les *kebar* (les grands, les notables) de chaque fraction voulurent accompagner leur envoyé pour faire acte de soumission et d'hommage entre les mains du nouveau khalifa. On convint, dans cette réunion des grands de chacune des tribus, d'élever une koubba sur le tombeau du saint. On voulait quelque chose de somptueux et qui fût en rapport avec l'importance de l'*ouali*. Rien n'empêchait, puisque les maçons de Figuig étaient attendus de jour en jour, de commencer les

constructions qui leur avaient été commandées par celle de la koubba; on aurait tout le temps après de se mettre à la zaouïa, qui pressait moins. Cette proposition fut adoptée à l'unanimité par l'assemblée de tous les notables réunis, laquelle expédia, séance tenante, un courrier sur Oran pour hâter l'arrivée des Figuiguiens qui, il faut bien le dire, ne se pressaient que modérément. Il est évident qu'ils devaient se dire intérieurement qu'ils avaient tout le temps de quitter Oran, la ville de toutes les voluptés, pour venir s'enterrer tout vivants dans les montagnes des Flita.

Les députations flitiennes ne voulurent pas regagner leurs tribus sans se faire recevoir parmi les khouan de Sidi Mahammed-ben-Aouda, et prendre son *diker*. Sidi Mbarek procéda sur-le-champ à leur réception d'après le mode fixé par le rituel du nouvel ordre. Le khalifa procéda à leur affiliation de la manière suivante : chacun des postulants vint se prosterner devant lui, et, après lui avoir baisé les mains, lui dit : « Père, vous me voyez repentant de mes fautes ; que Dieu me les pardonne ! Je viens à vous en toute humilité pour que vous me confériez, avec l'assistance du Très-Haut, l'*ouerd* (1) de Sidna Mahammed-ben-Aouda. Père, je vous demande de m'initier à la science de la vérité, de me montrer la

(1) *Ouerd* serait la prononciation vulgaire du mot *ouird*, dérivé de la racine *ouarada*, qui signifie « *être présent*, *se trouver*, *arriver*, *parvenir*, *venir à l'abreuvoir*. » Quelques auteurs prétendent qu'il faut entendre l'*ouerd* par la *rose*, et que prendre la *rose* ou le *diker* serait absolument la même chose ; cette expression signifierait « s'affilier à un ordre religieux. »

Nous avons trouvé la formule de l'affiliation dans un excellent travail attribué à M. Charles Brosselard, l'un de nos meilleurs orientalistes algériens. Ce travail est intitulé : « *Les Khouan. — De la Constitution des Ordres religieux musulmans en Algérie.* »

voie qui mène au salut en me traçant les règles de notre ordre vénéré. Je promets de m'y soumettre, d'y appliquer mon esprit et d'y demeurer fidèle. Je jure de servir jusqu'à la mort ceux qui vont devenir mes frères. Je jure obéissance et dévouement à vous, Sidi Mbarek, qui êtes notre grand-maitre le khalifa. Que Dieu vous maintienne en sa grâce et vous accorde sa bénédiction ! » Il est bien entendu qu'ignorant la formule de la demande d'initiation, les postulants se bornaient à répéter les paroles de Sidi Mbarek. Cette dictée terminée, les douze disciples du khalifa s'écriaient : « Il est à nous ! il est à nous ! qu'il devienne un de nos frères ! »

Se rapprochant alors du postulant, le khalifa lui prenait les deux mains qu'il serrait étroitement dans les siennes, puis, se penchant à son oreille, il y glissait les sept noms magiques, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut à propos de l'initiation du khalifa Sidi Mbarek par Sidi Mahammed-ben-Aouda. Le khalifa faisait ensuite connaitre au nouveau frère ses devoirs d'affilié, la formule du *diker,* et les heures auxquelles il devait être récité. Ces formalités remplies, Sidi Mbarek proclamait le candidat frère de l'ordre de Sidi Mahammed-ben-Aouda.

Les nouveaux khouan demandèrent à Sidi Mbarek de les conduire en *ziara* (pèlerinage) au tombeau du saint, afin de le remercier de la promesee qu'il avait faite aux populations des Flita de leur continuer sa puissante intercession auprès du Dieu unique. Et puis n'était-il pas indispensable à ses khoddam de connaître le point où ils devaient venir prier et demander au saint sa haute protection. Très heureux de cette sollicitation, qui allait consacrer sa situation religieuse, Sidi Mbarek y adhéra volontiers. Le pèlerinage fut fixé au lendemain matin. Après avoir

fait en commun la prière du *fedjeur*, les notables, suivis de leurs serviteurs, montèrent à cheval ou à mulet, selon leurs moyens, et se dirigèrent, musique en tête et bannières déployées, vers le tombeau du saint. Sidi Mbarek, qui précédait le cortége, faisait l'admiration de tous par la grâce robuste qu'il mettait à faire valoir un cheval superbe richement caparaçonné dont lui avaient fait cadeau, la veille, les grands de l'*outhen* des Flita. Toutes les femmes du douar, ainsi que celles qui étaient accourues de tous les points du territoire flitien, perçaient l'air de leurs aigus *toulouïl* (1). Le fait est que le khalifa, avec sa haute taille, ses larges épaules, ses bras pareils à des troncs d'arbres, son visage d'un beau noir vernissé,était réellement magnifique. Il était suivi de ses disciples, montant également des chevaux de race. Les deux lions de Sidi Mbarek marchaient fièrement à hauteur de son étrier avec cette allure un pēu lourde de tous les puissants, lesquels, à chaque pas, semblent vouloir prendre possession de la terre qu'ils daignent fouler de leurs larges talons. Une foule de gens à pied ou à bourriquet, des femmes et des enfants suivaient le cortége en trottinant et en parlant du saint.

A l'arrivée au pied du piton de l'ermitage, les lions l'escaladèrent en trois bonds ; mais tout le monde fut obligé de mettre pied à terre à cause de la difficulté du sentier de chèvres qui conduisait à son sommet. Or, comme le plateau où reposait le saint n'avait

(1) Les *toulouïl* sont les cris de joie que font entendre les femmes pendant certaines cérémonies, ou lors du passage d'un chef ou d'un personnage de rang élevé. Ce sont ces *you ! you !* en voix de tête que les femmes vont chercher dans les notes les plus aiguës de la voix humaine.

que très peu d'étendue, Sidi Mbarek ordonna que l'ascension se ferait par tribu.

Quand le premier groupe parvint sur la plate-forme, deux lions étaient couchés sur le tombeau du saint : ils se levèrent par un terrible mouvement de détente de leurs jarrets, et fondirent d'un bond, et avec un épouvantable rugissement, sur la tête de ce groupe, qui se rejeta en arrière avec toutes les marques de l'épouvante ; mais Sidi Mbarek les avait arrêtés d'un geste dans leur élan, et ils étaient venus tomber à ses pieds, où ils se couchèrent. Après leur avoir imposé les mains, le khalifa leur avait ordonné d'aller reprendre leur place sur le tombeau du saint, vers lequel il se dirigea lui-même suivi du premier groupe, qui, remis de sa frayeur, se mit spontanément à louer Dieu. Tous reconnaissaient, en même temps, que Sidi Mbarek était bien le successeur de Sidi Mahammed-ben-Aouda, et l'héritier de son pouvoir spirituel.

Après avoir prié sur le tombeau de l'*ouali*, ils visitèrent la grotte où il avait passé les sept dernières années de sa vie, et sans autre société que celle des lions. Ils remarquèrent que, bien qu'on n'en vît pas trace, la *kheloua* n'en était pas moins parfumée de la suave odeur des *sebâa bekhourat*, les sept parfums (1) ; nous ajouterons qu'ils n'en fu-

(1) Les sept parfums sont les aromates sacrés dont se servent les Croyants dans leurs cérémonies religieuses, et qu'ils brûlent soit sur les tombeaux des saints, soit pour éloigner l'esprit du mal. Ces sept parfums ne se composent habituellement que des quatre substances suivantes : le *djaoui* (benjoin), la *miâat moubarka* (styrax béni) ; — ces deux dernières substances exsudent une gomme-résine dont l'odeur a beaucoup d'analogie avec celle de l'encens ; — le *louban* (encens), gomme-résine à odeur balsamique découlant du *Boswellia thurifera ;* — le *keusbeur* (coriandre), plante de la famille des ombellifères.

rent pas surpris outre mesure, car ils ne s'étonnaient plus de rien.

Chacune des tribus de la confédération vint, à son tour, visiter le tombeau du saint et la grotte sacrée, et fut témoin des mêmes prodiges. Enfin, le jour étant près d'entrer dans la nuit, les visiteurs finirent — ce ne fut pas sans peine — par s'arracher du lieu consacré ; ils ne se croyaient jamais assez pénétrés des effluves bienfaisants qu'ils sentaient s'exhaler du corps de Sidi Mahammed-ben-Aouda ; les femmes surtout — celles dont la fécondité n'avait pas encore donné signe de vie — se roulaient sur la dalle sacrée qui recouvrait son tombeau, ou sur la natte qui lui avait servi de couche pendant son existence érémitique.

Le retour au douar de Sidi Mbarek fut un véritable triomphe pour ce khalifa du saint : c'était à qui viendrait poser ses lèvres frémissantes de foi sur le pan de son bernous, à qui s'en attirerait un regard, à qui en recevrait une parole. La foule se pressait, se heurtait, se bousculait autour de son cheval, lequel recevait souvent des baisers qui ne lui étaient pas destinés, et qui n'avaient pu atteindre leur but. Les femmes surtout — leurs enfants amarrés sur leurs reins — mettaient, comme toujours, un enthousiasme fébrile dans leurs démonstrations : c'était de l'ivresse, du délire porté au rouge-cerise. Quant à Sidi Mbarek, déjà nimbé de l'auréole des saints, — du moins, les Flita le voyaient ainsi, — il était rayonnant d'une béatitude qui donnait à son noir visage les tons miroitants de l'acajou ou du fruit du maronnier ; ses yeux, pareils à des oves de porcelaine au milieu desquels on aurait planté un clou de jais, ruisselaient d'une joie ineffable, fondante à s'en lécher les doigts. Tout ce qu'on pouvait dire, c'est que

Sidi Mbarek était un homme bien heureux, et ce bonheur n'était pas sans rejaillir sur ses disciples, qui le regardaient avec une admiration qui, il faut bien le dire, n'était pas tout-à-fait exempte de fétichisme. Aussi veillaient-ils sur leur chikh chéri avec une sollicitude plus que filiale, laquelle amenait parfois des cinglées du fouet de leur bride sur la tête ou sur les doigts de ceux des fanatiques du khalifa qui poussaient jusqu'à l'indiscrétion leur aveugle idolâtrie pour sa personne sacrée ; mais ils ne se préoccupaient pas de ces misères ; qu'étaient-ce, en effet, que ces quelques coups de fouet si on les mettait en regard de ce que devait leur rapporter la protection du khalifa de Sidi Ben-Aouda, un saint qui disposait de l'oreille de Dieu ?

Enfin, cette foule rentra au douar de Sidi Mbarek à la nuit tombante. Le *r'achi* (1) appartenant à la tribu des Anatra se dispersa dans la direction de ses campements, qui étaient proches. Les notables, au contraire, passèrent la nuit à proximité du douar du khalifa, qui leur fit donner une *dhifa* (2) somptueuse dont les pauvres eurent aussi leur part. Le lendemain, après avoir achevé de traiter la question de la koubba à élever sur le tombeau du saint, les délégués des tribus rentrèrent chez eux, se sentant bien meilleurs. Ils n'oublièrent point pourtant de raconter partout les nouvelles et les prodiges — en les exagérant un peu — dont ils avaient été témoins.

A partir de ce jour, les pèlerins abondèrent au tombeau de Sidi Mahammed, et c'était à qui solliciterait son affiliation à l'ordre dont il était le fondateur et demanderait son *diker*. Les tribus voisines des Flita

(1) Le *r'achi* c'est la foule, la populace, la canaille.
(2) La *dhifa* est le repas de l'hospitalité.

donnèrent un grand nombre de khouan (frères) à cette congrégation, laquelle, faisant la tache d'huile, se répandit bientôt dans toute la vallée de la Mina pour atteindre celle du Chelif inférieur. De nombreux *tholba* (étudiants) vinrent dresser leurs tentes autour de la *daïra* de Sidi Mbarek, et lui demander ses savantes leçons.

Une splendide koubba — une véritable merveille d'élégance — fut construite, quelque temps après les événements que nous venons de raconter, sur le tombeau du saint, c'est-à-dire au sommet du pic rocheux des Anatra. Toutes les tribus des Flita avaient voulu contribuer, pour leur part, aux dépenses qu'avait entrainées cette riche et magnifique construction.

Pendant de longues années, et jusqu'en 1848, chaque tribu de la confédération des Flita continua à affranchir, chaque année, un nègre qu'elle mariait et dotait, sous la condition qu'il consacrerait sa vie à l'entretien du tombeau de Sidi Mahammed-ben-Aouda.

Une zaouïa de construction grossière avait été élevée, un an après la mort du saint, sur l'emplacement de la *daïra* de Sidi Mbarek, qui s'en contentait d'autant plus volontiers que toutes ses préférences étaient pour la tente, laquelle n'avait rien à redouter des tremblements de terre, assez fréquents autrefois dans cette région volcanique. Les successeurs de Sidi Mbarek, qui partageaient sans doute ses idées sur la valeur de la *bit ech-chàr* (demeure de poil), ne firent absolument rien pour modifier cette situation, et, certes, ce n'étaient point les richesses qui manquaient à la congrégation de Sidi Mahammed-ben-Aouda ; car il n'en était point, dans tout le baïlik de l'Ouest, qni reçût plus de riches cadeaux, plus de somptueu-

ses offrandes que cette célèbre confrérie. Mais, nous l'avons dit, les chefs de l'ordre n'avaient jamais voulu faire la dépense d'une construction en maçonnerie qui ne pourrait répondre, d'ailleurs, ni à leurs habitudes, ni à leurs besoins.

Ce ne fut donc que plus d'un siècle après la mort de Sidi Mahammed-ben-Aouda, c'est-à-dire vers l'an 1760 de notre ère, que le bey d'Oran Otsman, traversant le pays des Flita à son retour de l'expédition contre les Mehal, et ayant manifesté le désir d'aller faire sa *ziara* au tombeau de Sidi Mahammed-ben-Aouda pour le remercier de lui avoir donné le succès sur cette turbulente et puissante tribu, laquelle ne vivait que du produit de ses *r'azia* (1) sur les fractions voisines, ainsi que sur les caravanes et les voyageurs qui avaient à traverser son territoire; ce n'est, disons-nous, qu'à cette circonstance qu'il convient d'attribuer le passage du bey Otsman dans les montagnes des Flita. Frappé de l'état de délabrement dans lequel se trouvait une zaouïa de cette origine et de cette réputation, le bey d'Oran décida qu'elle serait abandonnée, et qu'il en serait bâti une autre au pied du rocher sur lequel s'élevait la koubba de Sidi Ben-Aouda. Cette construction, qui fut digne et du bey de l'Ouest et du saint sous l'invocation duquel elle était placée, est celle que nous admirons encore aujourd'hui.

Les descendants de Sidi Mbarek et de ses compagnons, devenus très nombreux, et composant déjà, à cette époque, près de 200 familles, se décidèrent enfin à se bâtir des maisons autour de la zaouïa; des khoddam du saint, ou khouan de son ordre, vinrent aussi y dresser leurs tentes d'une manière défi-

(1) Le mot *r'azia* signifie *incursion, expédition, attaque*, etc.

nitive, afin de se trouver plus immédiatement placés sous la pluie de bienfaits que ne cessait de répandre Sidi Mahammed sur ses enfants d'adoption. Enfin, il y a quelques années seulement, cette zaouïa comptait 270 familles de la descendance des douze nègres affranchis en même temps que Sidi Mbarek, le premier khalifa du saint fondateur de l'ordre.

Le service de la zaouïa compte, en outre, autour d'elle, tout un monde d'employés, de serviteurs constituant une population qui, bien que flottante, n'en est pas moins très importante. En outre du service du nombreux personnel d'écoliers, de savants, de marabouts, d'infirmes et de voyageurs, la zaouïa de Sidi Mahammed-ben-Aouda a encore un assez grand nombre de khouan ou khoddam du saint qui sont spécialement affectés à la garde des lions et à leur conduite quand, chaque année, ces affiliés, suivis d'un de ces animaux, s'en vont de ville en ville, de tribu en tribu, de douar en douar, pour recueillir les offrandes destinées à l'entretien de la zaouïa, et de la koubba sous le dôme de laquelle repose le saint. Du reste, le premier de ces établissements, qui n'a rien perdu de son importance d'autrefois, ne subsiste absolument que des dons que lui font les frères de l'ordre. Tous les ans, dans le courant du mois de mai, des caravanes viennent en *ziara* (pèlerinage) au tombeau du saint non-seulement de tous les points de l'Algérie, mais encore de l'empire du Marok, des Régences de Tunis et de Tripoli, des oasis du Sahra, voire même du Soudan. Les *ziar* (pèlerins) jettent leur offrande en argent sur le sol de la mosquée : quand l'année a été bonne, c'est-à-dire quand l'affluence des pèlerins a été considérable, le tas des douros (pièces de 5 francs) atteint plus d'un mètre de hauteur.

La grande tribu religieuse des Harar de Tiharet

entretient en permanence à cette zaouïa deux tentes spacieuses qui n'ont pas moins de 25 mètres de rayon. Chacun de ses montants ou supports est formé d'un cèdre entier, terminé à son sommet par un panache de plumes d'autruche d'un singulier effet.

Comme le pays au milieu duquel s'élève la zaouïa est absolument inculte dans un rayon d'une heure de marche, et que, par suite, ses produits sont absolument nuls, cet établissement reçoit aussi, et surtout, des dons en nature de toute espèce : vêtements, toisons, cotonnades, dattes, figues, beurre, blé, orge, etc. Ce sont surtout les tribus voisines qui se chargent de la fourniture des objets de première nécessité. A certaines époques de l'année, les étudiants s'en vont quêter dans les tribus qui les entourent ; leur quête terminée, ils rentrent au bout de quelques jours à la zaouïa poussant devant eux des mulets chargés de provisions.

La zaouïa de Sidi Mahammed-ben-Aouda formait, il y a une vingtaine d'années, une sorte de petit Etat libre, avec une organisation toute théocratique, au milieu de l'aghalik des Flita. Le chikh de la zaouïa était, à cette époque, un beau vieillard de sang mêlé ; il exerçait un pouvoir presque absolu sur toute la population groupée autour de cet établissement religieux. Cette agglomération se divise encore d'ailleurs en deux castes bien tranchées, dont l'une se compose des descendants des premiers nègres affranchis, lesquels forment actuellement l'aristocratie de la fraction religieuse qui s'est unie par juxtaposition à la tribu des Anatra. En effet, ces fils de nègres, devenus mulâtres par les alliances successives de leurs ascendants avec des femmes blanches, sont considérés comme des *cheurfa*, c'est-à-dire comme des nobles de noblesse religieuse, des descendants du

Prophète par sa fille bien-aimée Fathma Zohra. Du reste, en faisant de Sidi Mbarek son khalifa et l'héritier de son pouvoir spirituel, Sidi Mahammed-ben-Aouda, qui était cherif, le traitait comme s'il eût été de sa descendance légitime.

Nous nous rappelons que Sidi Mbarek, qui était d'une force athlétique et d'une beauté corporelle parfaite, — en tant que nègre, — avait choisi ses disciples parmi les noirs les plus irréprochables sous le rapport des qualités plastiques. Leurs alliances avec les plus belles filles des Flita ne pouvaient manquer dès lors de leur donner une postérité serrant de très près la perfection. C'est, en effet, ce qui arriva ; aussi leurs descendants ont-ils conservé la mâle et vigoureuse élégance de leurs pères, et la beauté et la régularité des traits de leurs mères. Ils composent aujourd'hui une population richement et chaudement bronzée, démontrant irréfragablement que, depuis les premiers nègres affranchis, la sélection avait toujours été le principe respecté des unions entre ces noirs déteints et les filles des Flita.

L'autre partie de la population groupée autour de la zaouïa, ou attachée à cet établissement religieux, se compose des serviteurs de son personnel, des gens qu'on y accueille sans qu'on s'inquiète ni d'où ils viennent, ni qui ils sont, et qui s'établissent dans la tente des hôtes jusqu'au moment où ils éprouvent le besoin de reprendre le bâton du voyageur, enfin, des khouan pauvres de l'ordre qui viennent en *ziara* au tombeau du saint, et qui ne sont pas pressés de renoncer à l'hospitalité qui leur est offerte à la zaouïa.

Le territoire de cet établissement, c'est-à-dire l'enceinte sacrée, comprend un développement périmétrique de près de trois lieues de rayon; tout frère de l'ordre qui a l'intention d'y pénétrer se déchausse — quand il

est chaussé, bien entendu, — et cesse de fumer; il détache ensuite son chapelet, — s'il en est muni, — et récite, en l'égrenant machinalement, le *diker* de Sidi Mahammed-ben-Aouda. Sous les anciens pachas, ce territoire était inviolable, et tout criminel poursuivi ou recherché en justice — ou en caprice — pouvait y vivre en toute sécurité : il n'avait rien à redouter — judiciairement du moins — de la part des gens qui avaient la prétention de représenter la loi. Seulement, il pouvait très bien se faire que le premier venu se chargeât — par procuration — de donner satisfaction à la société, ou à un puissant qui n'aurait pas vu volontiers un de ses justiciables échapper au châtiment qu'il avait mérité.

Nous avons dit plus haut que Sidi Mahammed-ben-Aouda avait transmis à Sidi Mbarek et à ses descendants le pouvoir qu'il exerçait sur les lions, et nous avons vu, au cours de ce récit, que le premier khalifa du fondateur de l'ordre usait de ce pouvoir dans toute sa plénitude et son intégrité. Or, cette puissance s'était transmise successivement à tous les khalifas qui avaient été les chefs de l'ordre. Du reste, après la mort de l'*ouali* Sidi Mahammed, les lions avaient continué à hanter le pic de la kheloua et le territoire de la zaouïa : ces animaux étaient restés, enfin, les khoddam du saint marabout et les gardiens vigilants de sa dépouille mortelle. Il serait superflu d'ajouter qu'on n'eut jamais à leur reprocher le moindre méfait dans toute l'étendue de la vaste circonscription des Flita; c'était toujours sur les tribus voisines qu'ils prélevaient leur nourriture, et encore ne s'adressaient-ils qu'aux troupeaux des gens qui n'appartenaient pas, en qualité de khouan, à la confrérie de Sidi Ben-Aouda. Les frères de l'ordre n'avaient donc absolument rien à redouter ni de la dent, ni de

la griffe de ces terribles félins, et cela dans quelque contrée qu'ils en fissent la rencontre ; d'ailleurs, avec les qualités de flair qui les distinguent parmi les autres animaux, les lions reconnaîtraient un *khou* (frère) entre mille, et ils n'y toucheraient pas pour un empire, fussent-ils même sous l'influence de la faim la plus canine et de l'appétit le plus dévorant.

Nous l'avons dit, quand les frères de l'ordre, réunis deux à deux, partent en mission pour recueillir les offrandes dans les trois provinces de l'Algérie, ils sont toujours accompagnés d'un lion qu'ils mènent en laisse comme s'il s'agissait d'un simple veau. Cette laisse, qui n'est qu'une pauvre corde de halfa effilochée, est là pour le principe seulement ; c'est une figure — ceux qui ne sont point initiés ne la comprennent pas — qui prouve combien le lion est attaché à l'ordre. Il est évident que ce n'est pas cette laisse, qui est tenue lâche, qui ferait marcher le lion si telle n'était pas son intention. Sans doute, cet animal a un peu perdu de sa fierté native, de sa dignité même, et se traîne pesamment, la tête alourdie, l'œil éteint; mais tout cela n'est pas autre chose que de la modestie, et la preuve de son abnégation et de la résignation avec laquelle il a accepté la servitude que lui a imposée le saint fondateur de l'ordre. Voyez-le traversant une ville, marchant, non pas derrière, mais à hauteur de ses conducteurs, de ses confrères plutôt, et sur la même ligne. Les chiens hurlent sur son passage, mais de loin, et dès qu'il fait mine de tourner un peu la tête, pas à cause d'eux certainement, les voilà fuyant à toutes pattes, les poils hérissés et la queue dans les jarrets; les chevaux, les mulets et les bourriquets sont frappés de terreur, et expriment ce trouble de leurs sens selon les moyens dont ils disposent pour cela. Mais le lion reste calme,

placide, plein d'une sérénité méprisante et ennuyée. Il semble honteux de sa condition; pourtant ce n'est pas cela du tout, et pour peu qu'on ait quelque teinture de la physiognomonie léonine, on ne s'y trompera pas un seul instant.

Quand un des lions-marabouts vient à mourir soit à la zaouïa, soit en tournée, il suffit au khalifa de l'ordre de se rendre à la koubba de Sidi Mahammed-ben-Aouda pour lui trouver un remplaçant. En effet, un lion est là couché sur le tombeau du saint. Le khalifa lui ordonne de le suivre, et l'animal, après s'être étiré et avoir bâillé trois fois, suit son maître avec la docilité du chien. C'est par ce moyen, nous ont affirmé plusieurs khouan de l'ordre, que l'approvisionnement de la zaouïa en lions-marabouts est toujours maintenu au complet (1).

L'ordre religieux de Sidi Mahammed-ben-Aouda, nous le répétons, est extrêmement répandu. Sur un grand nombre de points de l'Algérie, ses khoddam lui ont élevé soit des *djamâ* (2), soit des koubba commémoratifs où ils vont en ziara à la fête patronale du mois de mai. L'ordre a aussi des succursales à proximité des villes. C'est là où descendent et séjournent les

(1) Les Infidèles — que Dieu maudisse leur religion! — prétendent que ce recrutement se pratique autrement : il disent que des khouan de l'ordre habitant les contrées hantées par les lions, font la chasse aux lionceaux, qu'ils envoient à la zaouïa quand ils ont réussi à s'emparer d'une portée. Cette chasse se fait, ajoutent-ils, quand la lionne sèvre ses petits, c'est-à-dire lorsqu'ils ont atteint l'âge de trois mois. A ce moment, la mère s'éloigne de temps à autre pendant quelques heures pour les besoins de l'alimentation de ses lionceaux, et les Arabes en profitent pour les lui ravir traîtreusement, opération qui, du reste, n'est pas toujours sans danger.

(2) C'est la koubba sans coupole. Ce mode de construction est très commun dans les Kabilies.

khouan conducteurs de lions pendant leurs tournées annuelles pour la collecte des offrandes qui doivent servir, comme nous l'avons dit plus haut, à l'entretien de la zaouïa et du tombeau du saint, ainsi qu'à la nourriture des lions-marabouts, à chacun desquels il est alloué un mouton pour deux jours.

Il existe un de ces djamâ-auberges tout près de la ville de Blida. Il se compose d'une cour carrée, sur l'une des faces de laquelle se trouve une petite salle ne prenant de jour que par la porte. Son mobilier est des plus élémentaires : quelques nattes de halfa, et c'est tout. C'est là le logement de l'*oukil,* qui est en même temps le gardien de l'établissement. Il y a là également place pour les frères conducteurs et pour leur lion, quand l'état de la température ne leur permet pas de passer la nuit dans la cour. S'il en est autrement, gens et bête s'étendent sur le sein de notre mère commune, la Terre, les hommes enveloppés dans leurs bernous, le capuchon ramené sur les yeux, et l'animal sous une *ter'zaza* (micocoulier) séculaire, qui l'abrite aussi pendant la journée contre les ardeurs du soleil africain. Une corde de halfa passée au cou de l'animal le met en relation avec le micocoulier. Il faut reconnaître que ce moyen d'attache serait bien insuffisant si, par hasard, il prenait au sultan des forts des velléités de rompre les fers de l'esclavage ou de la captivité. Mais cette hypothèse est d'autant moins admissible que le lion est là de son plein gré, et qu'il est bien trop fier de son titre de *khedim* de Sidi Mahammed-ben-Aouda pour l'échanger contre une situation plus digne peut-être, mais, à coup sûr, plus pleine de périls et de désagréments.

Un bourriquet de belle taille est attaché au même arbre, et prend des poses assez familières vis-à-vis du roi des animaux. Nous demandons à l'un des

*khoddam* conducteurs la raison de cette singulière attitude du bourriquet, et de cette espèce de sans-gène qui, de prime-abord, a quelque chose de choquant, eu égard à la situation hiérarchique de l'ânon par rapport à celle du lion. Il nous répond que la charge du premier de ces animaux étant de porter le second pendant le trajet d'une étape à l'autre, il n'est pas étonnant que ce contact presque incessant n'amène certaines privautés entre eux, et l'on s'explique dès lors facilement que le lion en passe autant à son porteur. En effet, les lions-marabouts ne daignent marcher que dans les villes, c'est-à-dire quand on les exhibe ; dans tout autre cas, c'est le bourriquet qui se charge de ce soin pour eux.

Une *kebiba* (petite koubba) s'élève à un mètre de terre environ dans la cour de la succursale de Blida ; dans une niche pratiquée au pied de la coupole, brûlent perpétuellement une lampe et des parfums en l'honneur du lion Merzouk, mort à Blida pendant une de ses tournées annuelles avec ses frères les khoddam de Sidi Ben-Aouda. Les lions-khouan de l'ordre ont droit, en effet, aux honneurs de la sépulture, et sont inhumés dans leur peau, absolument comme les autres khoddam du saint marabout.

Un jour, — il y a de cela quelques années, — les frères de l'ordre étaient de passage à Blida accompagnés d'une lionne énorme et d'aspect peu rassurant. Je ne voulus point laisser passer l'occasion de lui faire ma visite, et de m'entretenir avec ses compagnons. Selon la coutume, la lionne — de robe fauve très foncée — était attachée au micocoulier par une corde de halfa détressée d'une solidité médiocre. Elle était couchée sur le ventre, ses deux grosses pattes de devant l'une sur l'autre, et son énorme tête appuyée sur ses pattes croisées. L'un des conducteurs — celui

qui était de garde — dormait enveloppé dans son bernous de nuance terreuse, le capuchon rabattu sur les yeux. L'accueil que me fit la lionne ne fut point d'une cordialité exagérée. Elle tourna lentement sa grosse tête de mon côté, et poussa un grognement qui avait l'air de sortir d'un tonneau vide. J'avançai néanmoins vers elle; car je me doutais bien que c'était sans danger. Au grognement de l'animal, le conducteur avait sorti la tête de son capuchon, et, après s'être rendu compte de la cause qui l'avait provoqué, il s'était levé assez péniblement, et il était venu au-devant de moi. Ma tenue d'officier de Tirailleurs algériens, c'est-à-dire d'un corps recruté parmi ses coreligionnaires, l'avait de suite bien disposé en ma faveur. Après les salamaleks d'usage, — lesquels n'en finissent plus, — je lui mis dans la main mon offrande de *ziara*. Il la trouva sans doute généreuse ; car il devint avec moi d'une loquacité extrême : la lionne se nommait Korra ; il y avait quinze ans qu'elle était à la zaouïa ; comme tous les autres lions faisant partie de l'ordre, elle avait été trouvée sur le tombeau de Sidi Mahammed-ben-Aouda, ou, du moins, dans sa koubba. Pour me prouver que c'était bien une lionne complète, n'ayant point été déshonorée par l'extraction de ses moyens de défense, il lui ouvrit la gueule, après avoir prononcé le « *bism Allah*, » et me montra toutes ses dents ; il lui prit les pattes de devant, et me fit compter toutes ses griffes. Quant à sa vue, à la façon dont l'animal me regardait, c'est-à-dire l'œil dans l'œil, je fus convaincu qu'elle était excellente. Or, puisqu'elle jouissait de tous ses moyens et facultés, sa douceur et sa docilité ne pouvaient donc être attribuées qu'à la puissante influence du saint fondateur de l'ordre sur la gent léonine, puissance dont avaient hérité ses khalifa

ou successeurs, et dont ils pouvaient transmettre une part aux khouan de son ordre. C'était évident.

Le fait est que, dès que le frère la touchait, la lionne prenait un air bénin à lui donner le bon Dieu sans confession. Son œil devenait d'une langueur extrême, ses larges membres semblaient se détendre, ses griffes se repliaient sous le pied à n'en pas laisser trace ; elle bâillait à toute gueule, mais par pure coquetterie, pour montrer la beauté de ses dents, et quand le khedim la baisait sur les lèvres, elle était littéralement confite en chattemiterie et en bénignité : c'était de l'extase, du spasme ; sa queue battait ses flancs, mais doucement, mollement, nonchalamment, comme le fait une chatte à qui l'on passe la main sur le dos. Enfin, il eût été difficile de voir une meilleure personne de lionne que cette excellente Korra. J'en étais émerveillé, et ce fut à ce point que je n'hésitai pas à mêler mes caresses à celles du frère ; mais la bête changea d'air immédiatement : ses lèvres se froncèrent, ses dents me parurent s'allonger, ses yeux perdirent toute leur bonté, ses griffes se montrèrent, et les mouvements de sa queue se précipitèrent. Le conducteur paraissait éprouver une satisfaction extrême de la façon inaimable dont la lionne recevait les caresses d'un Infidèle ; bref, mon Fliti triomphait.

Il voulut bien, l'expérience faite, chercher à atténuer le détestable effet qu'avait produit sur moi la mauvaise humeur de la lionne, en m'offrant de me faire connaître une recette pour n'avoir rien à redouter de la part des lions dont je pourrais faire la rencontre dans mes pérégrinations en pays de montagnes. J'acceptai. Cette recette consistait tout simplement à passer sept fois sur le corps d'un lion-marabout, c'est-à-dire à l'enjamber sept fois

par aller et retour. Bien que je parusse toujours un peu brouillé avec Korra, et que ses mâchoires ne se fussent pas tout-à-fait refermées, je ne pouvais pas, moi, officier, reculer devant cette épreuve, surtout qu'elle m'était offerte par un Arabe. J'avoue que, dans cette affaire, j'étais bien plutôt guidé par l'amour-propre et par l'esprit d'uniforme que par la foi ; car je jure Dieu — le nôtre — que je ne croyais que médiocrement à l'efficacité de sa réussite. J'acceptai donc le défi, et je passai et repassai sept fois sur le corps de la lionne, qui était restée couchée. Je dois dire qu'elle suivait mon manége d'un air qui n'avait pas grand chose de rassurant, et qu'à la cinquième traversée, elle commença à grogner d'une manière inquiétante. Je hâtai les deux dernières passes, sans pourtant paraitre me presser et m'émouvoir ; je crois qu'il était temps que cela finit ; car la bête était arrivée à un état d'agacement qui n'était pas de nature à m'encourager à recommencer l'expérience. Mais, après tout, puisqu'une seule suffisait, je n'avais pas le moindre motif pour persister dans cette bizarre opération. — « Je jure par Dieu et par Sidi Mahammed-ben-Aouda, me dit le frère avec le plus beau sérieux du monde, que tu n'as plus rien à redouter, en ce monde, de la dent du lion, laquelle s'émousserait sur ta peau comme le fer non trempé sur le caillou de silex. » J'étais donc tout-à-fait rassuré, et si je devais mourir un jour, ce n'était ni sous la dent, ni sous la griffe du lion. Le fait est que, depuis ce moment, j'ai eu huit ou dix fois l'occasion de me rencontrer avec ces féroces animaux, et que, jamais je n'ai eu à me plaindre de leurs procédés à mon égard, et bien que pourtant je les aie quelquefois un peu provoqués. Dois-je attribuer ce respect de

mon individu aux sept passées sur la lionne-maraboute ? ou bien ne m'ont-ils pas trouvé suffisamment en chair ?.....

Nous causâmes ensuite de choses et d'autres avec le frère-conducteur, qui paraissait m'avoir donné toute sa confiance.— « Mais, lui dis-je, si — ce qui n'est pas admissible — l'un des khoddam-quêteurs mettait une partie du produit de la quête dans sa *mkrouça* (1) avec l'intention de la détourner à son profit, qu'arriverait-il ? » — « Un *khedim* infidèle, me répondit-il, serait immédiatement dévoré par son lion..... Il y en a eu des exemples ; mais il y a bien longtemps. » Et je crois qu'il est fort heureux, dans l'intérêt du trésor de l'ordre, que les khouan-conducteurs de lions en soient bien convaincus. Le frère ajoutait que tout homme qui s'introduirait nu — et c'est là le fait des voleurs indigènes — soit dans la koubba du saint, soit dans ses dépendances, éprouverait infailliblement le même sort que le dilapidateur des deniers de la confrérie.

Je dois faire remarquer que cette assertion est tout-à-fait en désaccord avec les recommandations du chikh Mohammed-en-Nefzaoui, qui, dans son livre « *Le Parterre parfumé pour le Délassement de l'Esprit,* » dit ceci : « Celui qui, rencontrant le lion, se met nu, le fait fuir aussitôt. » Mais il n'est pas mauvais que les voleurs ne doutent point un seul instant que ce stratagème ne leur réussirait pas avec les lions de l'ordre de Sidi Mahammed-ben-Aouda.

Les khouan de la confrérie de ce saint marabout

(1) Partie du haïk qui revient sur la poitrine, et à laquelle on noue l'un des pans pour le retenir. C'est dans ce nœud que les Arabes renferment leur argent.

se distinguent par une *ouchma* (tatouage) particulière sur l'aile droite du nez.

Il serait fastidieux de rappeler ici tous les miracles qui se sont produits autour de la koubba du saint, et ailleurs, depuis plus de deux siècles et demi que les anges Mounkir et Nakir, ces inspecteurs des tombeaux, lui ont fait subir le suprême interrogatoire ; il suffira de dire que, malgré l'insurrection des Flita en 1864, l'ordre de Sidi Mahammed-ben-Aouda est resté cependant le plus important des ordres secondaires de l'Afrique septentrionale, que ses khouan lui montrent toujours la même dévotion, que sa zaouïa est toujours aussi fréquentée, et que la *ziara* annuelle est toujours aussi suivie. Seulement, par suite de la large destruction qu'on en a faite, les lions — et c'est grand dommage ! — deviennent de plus en plus rares, et ce n'est qu'à grand'peine qu'on parvient à remplacer les morts. Sans doute, ils ne se montrent pas encore tout-à-fait sourds à l'appel de Sidi Mahammed-ben-Aouda ; mais, depuis quelque temps surtout, on remarque de la lenteur dans l'exécution des ordres du saint, et cet appel a besoin d'être réitéré. C'est, évidemment, un grand honneur pour un lion d'habiter la zaouïa de cet ami de Dieu, et d'y être traité sur le même pied et avec les mêmes égards que les khouan, ses confrères ; mais la liberté, malgré ses périls et les exigences de la vie, est encore cent fois préférable à cet esclavage, qui, bien que volontaire, n'en est pas moins des plus pénibles à supporter. Il faut bien reconnaître que cette situation s'aggrave de jour en jour, et qu'il arrivera fatalement un moment où les lions ne pourront plus répondre du tout à l'appel de Sidi Mahammed-ben-Aouda, et cela pour cette bonne raison que la race en sera éteinte dans toute l'Afrique septentrionale.

Et nous croyons — tout en le déplorant — que ces temps sont proches.

Nous arrèterons là notre pieux pèlerinage aux tombeaux des saints du Tell, pour aller en *ziara* à ceux des plus illustres thaumaturges du Sahra. Là, sous l'influence évidente de la région où ont vécu ces saints, la nature du miracle s'est modifiée très sensiblement; elle emprunte le caractère aventureux des populations nomades du désert : dans le pays des horizons infinis, la légende prend, en effet, une allure plus chevaleresque, plus guerrière, plus poétique ; elle rappelle les exploits merveilleux du poëte-sabreur Antar-ben-Cheddad-el-Absi, de Rabyah fils de Moukaddam, le plus brillant, le plus admirable preux de la vieille Arabie, d'Amr-ben-Hind, le Brûleur, de Find, le poëte-guerrier des Beni-Zimman, et de tant d'autres. Là, nos saints aiment les chevaux et la guerre, les mêlées furieuses ; ils aiment les beaux coups de lance qui fendent de larges blessures d'où le sang noir jaillit en masses bondissantes ; ils aiment ces merveilleux coups de sabre où les lames vont fouiller les entrailles des guerriers jusqu'au fond des reins. Ce sont des thaumaturges à cheval, dont le cœur est chauffé à la haute température de la république des sables.

Nous assisterons aux sanglantes équipées, où les femmes chauffent la bataille en jetant tous leurs charmes, toutes les promesses de l'amour sur le champ du combat pour exalter les guerriers.

Nous verrons aussi de saints anachorètes, des extatiques prodigieux, dont les macérations, les mortifications, les tortures qu'ils s'imposent pour dépouiller leur matérialité, pour dompter leur chair, pour se rapprocher de Dieu, dépassent toutes les folies mys-

tiques, toutes les sublimes frénésies des solitaires de la Thébaïde.

Dans le désert, nos saints n'ont point affaire à ces populations grossières, à ces mangeurs de glands qui habitent les montagnes du Tell, les Kabilies ; le désert, c'est la patrie des poëtes, des brillants cavaliers, des contemplateurs, des chercheurs d'aventures, tandis que le Tell c'est le pays des travailleurs de leurs mains, des intérêts mesquins et sordides, et du prosaïsme le plus vulgaire. Aussi nos thaumaturges sahriens opéreront-ils différemment que ceux qui ont reçu la mission de *koraniser* les régions montagneuses du Tell, et c'est ce que nous nous proposons de démontrer dans la suite de cet ouvrage.

FIN DES SAINTS DU TELL

# TABLE

FIN DES SAINTS DU TELL



Imp. J. Mayet et Cie, Lons-le-Saunier.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 01 03 02 002 2